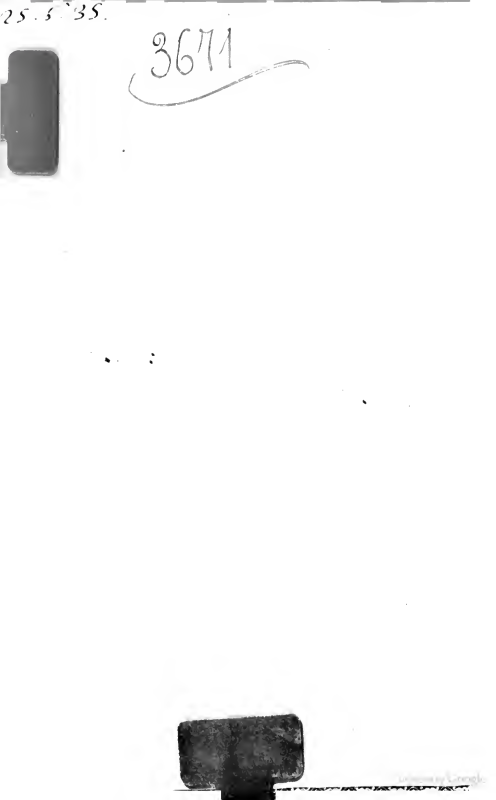



25.5.35.
3671
Digitized by Google





LA RUSSIE

DANS L'ASIE-MINEURE.

IMPRIMERIE DE MADAME DE LACOMBE,
RUE D'ENGHIEN, 12.


LA RUSSIE
dans l'Asie mineure,
OU CAMPAGNES
du Maréchal Paskevitch
en 1828 et 1829
PRÉCÉDÉES
D'UN TABLEAU DU CAUCASE
PAR
FÉLIX



LA RUSSIE

DANS L'ASIE-MINEURE,

OU

CAMPAGNES

DU MARÉCHAL PASKÉVITCH

EN 1828 ET 1829;

ET

TABLEAU DU CAUCASE,

ENVISAGÉ SOUS LE POINT DE VUE GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET POLITIQUE;

PAR FÉLIX FONTON,

CHEVALIER DES ORDRES DE SAINTE-ANNE, DE SAINT-VLADIMIR, ETC.





PARIS.

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

—

1840.

AVANT-PROPOS.

Deux faits, diversement interprêtés, excitent aujourd'hui l'attention de l'Europe. Ces faits sont l'organisation militaire de la Russie et son apparition dans l'Asie-Mineure.

L'armée russe date de Pierre-le-Grand. C'est sous ses ordres qu'elle reçut, à Poltava, le baptême du feu et de la victoire. Depuis lors, ses bataillons ont, tour à tour, foulé le sol de l'Europe et de l'Asie, souvent victorieux, quelquefois vaincus; mais toujours dans ces chances diverses de fortune qui commandent le respect et accroissent la réputation.

Cependant, comme chez tous les peuples jeunes encore, au milieu des événemens et de leur succession rapide, le présent absorbe les esprits. Tous les jours, le souvenir des temps passés s'efface. Le nom de quelques lieux célèbres, Poltava, Kagul, Izmaïl, Rimnik; des chants nationaux, des refrains militaires, voilà les seuls vestiges des hauts faits du siècle dernier. Tandis que pour d'autres peuples, plus soigneux de la postérité, l'historien naît, pour ainsi dire, à côté de l'histoire, le

Russe, peut-être, trop confiant dans l'avenir, laisse les flots du temps émousser ses gloires nationales. De là, les opinions si erronées qui ont cours en Europe sur les qualités du soldat russe; de là, aussi, souvent, l'inutilité de l'expérience acquise. Certes, les noms de Rumiantsoff, de Souvoroff, resteront impérissables; mais, dans l'ignorance des faits, l'étranger pourra aussi peu apprécier leur génie militaire, l'art avec lequel ils savaient diriger les dons heureux de leurs soldats, qu'il ne sera loisible aux générations futures de profiter de leurs leçons.

Parmi ceux qui, dans les derniers temps, ont marché sur les traces de ces deux grands hommes, le maréchal Paskévitch tient le premier rang. Sans parler de sa carrière si remplie, si belle, lorsqu'il ne commandait qu'en sous-ordre, trois guerres dirigées et terminées par lui de la manière la plus brillante, donnent à sa tactique et à ses combinaisons stratégiques une incontestable autorité.

Aussi, a-t-on vu avec une vive satisfaction, en Russie, un officier attaché à son état-major, le colonel Ouchakoff, consacrer les loisirs de la paix à retracer les campagnes des armées russes dans l'Asie-Mineure en 1828 et 1829.

Ce livre initia la Russie aux exploits de ces dix mille guerriers que le général Paskévitch conduisit de victoire en victoire aux rives de l'Euphrate, pays où, depuis la disparition des aigles romaines, le croissant avait régné sans partage. C'était non seulement le récit de combats contre des ennemis nombreux et belliqueux, mais encore le tableau d'une lutte achar-

née contre des obstacles physiques réputés invincibles; c'était une armée aux prises avec le terrible fléau de la peste, dans des climats déjà perfides; enfin, on put voir le spectacle si rare d'une politique non moins habile qu'humaine, et qui attachait les populations sous les pas des vainqueurs.

Ces faits, lorsqu'ils s'accomplissaient, il y a tantôt dix ans, intéressèrent vivement l'Europe et éveillèrent des sympathies générales. Mais le caractère essentiel de notre époque, c'est la mobilité. Des complications nouvelles sont survenues, d'autres intérêts se trouvent en présence aujourd'hui; aussi, avant d'entreprendre le travail que je soumets actuellement au public, me suis-je demandé si ces événemens, déjà si loin de nous, pouvaient exciter au même point la curiosité; s'il était permis de compter encore sur les sympathies des lecteurs pour un ouvrage qui concerne spécialement la Russie; si le double écueil des préventions politiques et de l'indifférence pour tout ce qui n'a pas l'intérêt palpitant de l'actualité ne devenait pas également redoutable.

Cependant, après mûres réflexions, je me décide à affronter les hasards de la publicité. Les faits historiques sont indélébiles. On ne peut les effacer des annales de l'humanité, alors même qu'on les défigure, non seulement parce que la postérité rectifie toujours les jugemens erronés des contemporains; mais encore parce que les événemens engendrent des conséquences inévitables, et portent ainsi d'eux-mêmes leur poids dans la balance de l'avenir.

Nous n'imiterons pas l'exemple de ces spéculateurs politiques qui, du fond de leur cabinet, planant en aigles sur les destinées humaines, disposent à leur gré des empires. Dans leur vol audacieux, ils perdent trop souvent de vue les obstacles matériels, et font mouvoir des masses à travers des espaces incommensurables. Mais, en nous renfermant dans le positif, il nous sera permis d'avancer que l'affermissement de la Russie au-delà du Caucase, est et restera long-temps un fait d'une haute importance. Il a essentiellement modifié la position de cette puissance à l'égard de la Perse et de la Turquie; des relations d'un genre nouveau sont nées, surtout, des derniers conflits; et d'autres combinaisons politiques surgissent comme les corollaires de tous ces événemens. Quel qu'en soit le résultat, il est évident que la Russie aura une grande part d'action sur ce théâtre. Une publication étrangère aux débats du jour, dégagée de tout esprit de parti, initiant l'Europe aux événemens qui ont amené la situation politique actuelle, et offrant une appréciation exacte des forces qui se trouvent en présence, nous a paru dès lors ne pas devoir rester sans intérêt.

Notre travail est divisé en deux parties.

La première, sous le titre de *Tableau du Caucase*, contient, avec les notions géographiques et statistiques les plus récentes sur les pays caucasiens et sur le plateau d'Arzerum, un aperçu historique des vicissitudes qu'ont subies ces contrées. Nous y avons principalement développé et expliqué le fait de la domi-

nation russe, sans perdre de vue, cependant, plusieurs questions qui se rattachent à des époques plus reculées. Telle est, par exemple, la question des aborigènes du versant N. du Caucase, question importante parce qu'elle se lie à celle de la grande migration des peuples, et peut servir à l'éclaircir. Telle est aussi l'existence, depuis le troisième siècle, de la communauté chrétienne de Géorgie : ayant traversé les siècles dans un état d'isolement complet des autres églises, elle peut nous donner l'idée positive des dogmes qui régnaient aux premiers temps de la chrétienté.

Enfin, la lutte des montagnards du Caucase a suffisamment fixé l'attention de l'Europe dans les derniers temps, pour mériter quelques détails positifs.

Notre travail est un résumé des indications renfermées dans les ouvrages russes des colonels Bronievski et Debu, de M. Jevetski, du colonel Ouchakoff; des renseignemens consignés dans les rapports académiques des savans Frehn, Kupfer, Kruge, Struve, Sjogrinn, Parrot, Menetries, Nordmann; des investigations de M. de Brosset sur la littérature géorgienne; des recherches historiques du professeur Eichvald et du savant orientaliste Senkovski; de l'ouvrage précieux publié sous les auspices de M. le comte Cancrin, ministre des finances de Russie; d'une notice de M. le major Gurieff sur la géognosie du Caucase; et enfin des notions recueillies pendant la guerre, et par ordre du général Paskévitch, sur la terre ennemie.

De cette masse de documens est résulté, nous osons l'espérer, un travail complet sur le Caucase.

La seconde partie renferme le récit des opérations militaires; elle est calquée sur l'ouvrage russe du colonel Ouchakoff. Cependant notre travail n'est pas une traduction exacte. Parlant à des lecteurs étrangers, nous avons dû quelquefois nous écarter de l'original; ici, en élaguant des détails d'un intérêt particulier aux Russes; là, pour nous étendre sur les événemens, et pour faciliter leur intelligence; enfin, en substituant quelquefois notre propre manière d'envisager les faits à celle de l'auteur.

Dans cet état de choses, si nous réclamons l'indulgence du lecteur, c'est pour nous-même, et non pour le livre russe, dont deux éditions successives ont consolidé le succès et ratifié le mérite.

La carte que nous avons jointe à l'ouvrage offre le tracé le plus fidèle du pays, et complète les notions géographiques contenues dans le corps de l'ouvrage. Elle est calquée sur diverses cartes officielles, et, entre autres, sur celle de M. Kolokoloff. Un appendix donne l'indication des points déterminés astronomiquement, indications qui ne nous sont pas parvenues assez tôt pour être exactement vérifiées.

Cette carte générale, avec huit plans de bataille, et le portrait du maréchal Paskévitch, forme un atlas intéressant par sa nouveauté, et devient indispensable au savant comme à l'homme de guerre.

Première Partie.

TABLEAU

DES

PAYS DU CAUCASE.

TABLEAU

DES PAYS DU CAUCASE.

NOTIONS GÉOGRAPHIQUES.

Les pays montueux resserrés d'une part entre les plages de la mer Noire et de la mer Caspienne, et de l'autre entre les 37ᵉ et 45ᵉ degrés de latitude, nous apparaissent, dès la plus haute antiquité, enveloppés d'une auréole mystérieuse. Inaccessibles, perdues dans les nuages, aux yeux des Grecs les cimes neigeuses du Caucase semblaient unir la terre et l'Olympe. Leurs poëtes en firent le théâtre des Mythes les plus fabuleux. Sur ces rochers arides, Prométhée subit ses longs tourmens; les Argonautes vinrent chercher la toison d'or dans leurs gorges ténébreuses. L'Elbruz, désigné spécialement par le nom de Kav, et qui donna son nom à toute la chaîne, ne joue pas un moindre rôle dans les traditions merveilleuses de l'Orient. De nos jours encore, il est pour les naturels du pays le siége de pouvoirs surnaturels. Les Adighés l'appellent Ochka-Makhua, la montagne des bienheureux. Les montagnards en général lui donnent le nom de Djin-Padicha, le roi des esprits. D'autres

sommités, comme l'Ararat en Arménie, le Chakh-dagh chez les Lezghes, le Mont Dudrukh en Abkhazie, sont l'objet de superstitions qui trouvent un aliment dans l'ignorance sauvage des indigènes.

Si le prestige du merveilleux n'existe point pour l'homme civilisé qui visite ces contrées, il n'en subit pas moins celui qu'exerce l'aspect majestueux de cette nature gigantesque, étonnante par l'agglomération des contrastes physiques les plus frappans, et présentant tour à tour des gorges sauvages et arides qui bordent des vallées riantes et fertiles; la plante alpestre à côté de celle des tropiques, l'air le plus pur près d'une atmosphère délétère.

Système des Montagnes.

Au milieu de cet enchainement de montagnes, deux nœuds se distinguent par leur élévation : au nord celui de l'Elbruz, au midi celui de l'Ararat. Les rameaux qu'ils projettent vers le N.-O. et le S.-E. dessinent deux chaînes lesquelles, embrassant le pays dans toute sa largeur, forment deux barrières formidables, au nord contre la Russie, au midi contre la Turquie et la Perse. Ces deux chaînes sont liées près du littoral de la mer Noire par un rameau secondaire, du centre duquel s'étend une troisième chaîne mitoyenne dont l'Aleghéz est le point culminant. Elle se développe parallèlement, et étreint de ses rejetons toute l'étendue intermédiaire.

Description de la chaîne du Caucase.

La chaîne du Caucase s'élève subitement et pour ainsi dire du sein même des steppes de la Russie méridionale. C'est à 40 verstes au midi de Ghéorghiévsk que leur uniformité est interrompue pour la première fois par plusieurs hauteurs d'une disposition singulière. Entre elles se distingue par ses cinq sommets : le Bechtau (ou cinq montagnes), dont la hauteur est de 4,000 pieds. La plaine ondulée sur laquelle il repose, s'élève insensiblement de 1,200 à 8 et 9,000 pieds; elle forme un plateau déchiré dans toutes les directions par de profondes et étroites vallées. D'immenses pâturages, véritables steppes, où l'œil ne rencontre aucun arbre, aucune habitation, couvrent ses sommités, tandis que des broussailles garnissent ses flancs, effroyables abîmes au fond desquels des torrens jaillissent de rocher en rocher.

Sans s'élever encore à la hauteur des neiges éternelles, ces montagnes recèlent, dans leurs crevasses, des parties de neige qui résistent à l'action des rayons du soleil. Comme elles reposent sur un conglomérat quartzeux très grossier, qui s'appuie à son tour sur un schiste argileux, les couches horizontales et régulières des roches calcaires qui les composent, et les coquilles qui y sont renfermées, donnent le témoignage incontestable qu'elles ont été déposées par les eaux.

A mesure qu'on se rapproche de la grande chaîne, le schiste argileux prédomine, la forme des montagnes varie. Des aiguilles de trachyte atteignent rapidement la hauteur de douze mille pieds; leurs crêtes et leurs flancs sont parsemés de petites masses de neiges éternelles, sur lesquelles leurs

cimes noires tranchent d'une manière bizarre. Des matières volcaniques et des masses rocheuses de même espèce gisent dans le fond des vallées et leur donnent un aspect de destruction. On dirait les suites d'un grand effort de la nature pour ouvrir aux masses trachytiques une issue à travers le schiste argileux.

A ces indices, qui se reproduisent sur une grande partie de la chaîne, et parlent en faveur de l'opinion qui lui assigne une origine volcanique, viennent se joindre les élémens de cette nature encore en travail aux deux extrémités. Telles sont les traces fraîches de lave sur l'île de Bula, près du cap d'Apcheron, suite d'une éruption peut-être contemporaine à celle des environs de Baku en 1830; de nombreux volcans boueux et des sources de naphte entre cette ville et Salian, ainsi qu'à l'extrémité opposée de la chaîne dans la presqu'île de Kertch, en face de celle de Taman.

Ces volcans boueux, là où finissent les montagnes de première formation, appelés communément pseudonymes, n'en fournissent pas moins la preuve vivante encore, pour ainsi dire, de l'existence de cette force qui, après avoir fait surgir le centre de la chaîne, a dû s'affaiblir dans son double développement vers le N.-O. et le S.-E.

A partir de Taman, le Caucase traverse successivement, d'abord le pays des Adighes; puis, séparant les Abadzas des Abkhazes, les Kabardiens des Svanètes, pénètre en Ossétie; il en débouche pour courir vers le S.-E. dans les domiciles des Lézghes, et atteindre la mer Caspienne par la cime du Bechbarmak.

Ses principaux sommets, dans son prolongement de l'E. à l'O., sont :

Dans le pays des Adighes.

1. L'Idokopas ;
2. Le Chapsugh ;
3. Le Nugaiguss ;

Formant autant de promontoires qui avancent dans la mer Noire.

Dans l'Abkhazie et l'Abadza.

4. Le Pelav Tepech, ou bonnet de Saffar-Bey ;
5. L'Ochten ;
6. Le Marukh ;
7. Le col de Djamatan.

Dans la Kabarda et le Svanett.

8. Le mont Elbruz, le produit le plus colossal de l'éruption qui a soulevé le Caucase et dont le profil géognostique sert à donner l'idée la plus exacte de toute la chaîne. En 1829, l'académicien Kupfer, assisté de MM. Leuz, Meyer et Ménétriés, tenta son ascension, mais sans un succès complet. M. Leuz, après des efforts périlleux, fut contraint de renoncer à son projet lorsqu'il n'avait plus que 600 pieds à franchir. Cependant un montagnard, nommé Killar, mit la nuit à profit, traversa les neiges avant que le soleil ne les eût amollies, et parvint ainsi jusqu'au sommet. Son ascension fut observée de la vallée, où cantonnait le détachement russe du général Emanuil, et ne peut être révoquée en doute.

Pour avoir une idée du panorama de l'Elbruz, qu'on se figure un plateau allongé de 8 à 10,000 pieds de hauteur, dé-

chiré en tous sens par des vallées étroites, et traversé dans sa longueur par une crête de rochers escarpés d'un aspect pittoresque, et couverts de neiges éternelles. Ces pics, parmi lesquels se distinguent l'Inaf, le Kinjal, le Bermamuk, rangés en ligne presque demi-circulaire, forment par les précipices qui les bordent une immense cavité, et le désordre qui croît de plus en plus vers le centre des masses rocheuses lui donne l'aspect d'un immense cratère. Au milieu de ce cratère s'élève un cône à deux sommets, couverts de neiges sur lesquelles les parties saillantes du roc qu'elles enveloppent paraissent comme des taches noires. Ce cône c'est l'Elbruz : la douceur de ses contours le détache des cimes environnantes, qu'il surpasse du reste par sa hauteur prodigieuse de 15,400 pieds. La neige tient facilement sur ses pentes peu rapides. Les crêtes trachytiques qui l'environnent se rangent autour de sa base. Le trachyte qui compose son sommet tient le milieu entre le feldspath résinite et l'obsidiène porphyrique. Sa masse, qui enveloppe beaucoup de cristaux de feldspath vitreux, d'un moyen diamètre de 2 à 3 lignes, est noire, opaque, d'une casse raboteuse et âpre, d'un aspect poreux. Les fentes qui la traversent et la brisent en formes parallélopipédiques, sont colorées en rouge, probablement par l'oxidation de l'oxidule de fer. De petites palettes d'amphibole noir ou bronzé sont clairsemées dans sa masse. Le sol porte partout l'empreinte d'une même révolution. Des blocs énormes de trachyte (1) en-

(1) Ces roches sont des variétés de trachytes et de laves. Parmi ces dernières, on distingue une masse feldspathique grise très poreuse, qui enveloppe des cristaux blancs de feldspath vitreux, et de petites paillettes de

tassés les uns sur les autres, couvrent de leurs débris le fond des excavations et des hautes vallées qui les scindent, et gardent souvent en se décomposant leurs arêtes saillantes, empêchant ainsi la formation de terre végétale.

En Ossétie.

9. Le Matchikh-par.

10. Le mont Véliéti.

11. Le mont Zikar.

12. Le mont Laro.

13. Le mont Brussabzelli, autour duquel se groupe un nœud compact et nerveux d'où s'élancent :

14. Le mont Réss, à 3 verstes du village de Chivralté (1); son sommet présente l'aspect de trois cônes dépouillés de formation schisteuse. C'est du pied de ces cônes que sortent les torrens qui se précipitent avec fracas dans le fond de l'abîme, et forment le Térék. Ses eaux écumeuses, se fraient un chemin à travers d'immenses décombres de rochers et de masses de neiges, qu'il laisse suspendus au dessus de son lit en arcade jusqu'au débouché de la vallée de Tirsof, où tournant brusquement vers le N., il pénètre dans la vallée du Khév.

mica noir. Elle ne diffère du trachyte que par la porosité de sa masse. Les cavités ou boursoufflures dont elle est remplie présentent un alignement dans un sens déterminé, et sont disposées par couches horizontales, caractère distinctif des masses coulées.

(1) Le village de Chivralté est d'après Engelhard et Parot situé à 1,200 toises au dessus de l'Océan, et par conséquent un des endroits habités les plus élevés du globe.

15. Le mont Mna, dont la cime n'est fréquentée que par quelques bergers audacieux, est remarquable par l'existence du seul glacier connu jusqu'à présent au Caucase. Des avalanches encombrent les vallées et les flots écumeux du Mna-Don, jusqu'au sommet de la montagne. Sa cime argentée, couronnée d'un cône de granit noir un peu penché, est flanquée à l'est par 25 aiguilles auxquelles leur position donne l'aspect d'un village Ossette. Le glacier qui s'épanche le long de son flanc doucement incliné, se termine par un précipice de plusieurs toises. Les couches de glace, d'un mètre et demi d'épaisseur, gisent en lignes parallèles et donnent naissance à des cascades sans nombre. Les parois schisteuses qui encadrent le glacier sont couvertes d'une verdure éclatante, mais en même temps si glissantes que le pied le plus exercé ne peut les franchir sans danger.

16. Le mont Kazbék, flanque près de Dariél, le flanc gauche de la vallée de Khév. Les masses de neiges qui recouvrent toujours son sommet, s'amoncèlent d'ordinaire pendant six ou sept ans, jusqu'à ce qu'enfin poussées par leur propre poids elles se précipitent dans la vallée avec le bruit du tonnerre, et encombrent le lit du Térék, souvent sur une verste d'étendue, entre le poste de Dariél et le village Guléti. La hauteur du Kazbék égale à peu près celle de l'Elbruz.

17. Le mont Knot, au S.-E. du Brussabzeli. Son sommet est occupé par un lac de 400 toises de tour.

18. Le mont Gud.

19. La montagne Krestovaïa ou la Sainte-Croix, ainsi nommée à cause d'une croix en marbre élevée sur son sommet, est traversée par la route militaire de Géorgie. C'est resserrée dans

des gorges étroites et sombres que cette route pénètre en remontant le cours du Térék dans la vallée de Khév près de Dariél. Ces défilés sont les *pilæ caucasiæ* à travers lesquels ont passé les différens peuples qui visitèrent ces contrées. Selon les uns, Dariél signifierait Der-i-Allah, ou Allah-Kapuci, les portes de Dieu. D'autres font dériver ce nom des mots tartares Der-(étroit)-iel-(passage). Les Géorgiens leur donnent le nom de Khévis-Kari (les portes de Khév). Ce chemin étroit et dangereux, dominé autrefois du côté de la Géorgie par un vaste fort dont les ruines couronnent encore la rive gauche du Térék, est aujourd'hui défendu par une petite redoute que cent soldats russes suffisent à garder.

De Dariél le chemin suit le bord escarpé du Térék, et passe en partie sur des arcades construites le long des rochers schisteux. Il laisse à trois verstes de Dariél, sur sa droite, le village Gulet, habité par des Kistes, remonte la vallée du Khév, qui s'élargit de plus en plus en s'élevant, mais aussi devient aride et sauvage. De tous côtés les pointes trachytiques bordent son horizon. A une demi-verste de Stéfan-Tsminda ou Kazbék, elle est déchirée par un ravin escarpé, que les Géorgiens appellent Kuro; les Russes, Béchénnaïa-balka ou la vallée furieuse. La route de Géorgie le traverse pour arriver au village Almas, où est situé le poste de Kobi, au pied même de la montagne Krestovaïa. Les bâtisses de ce poste consistent dans deux casernes disposées en carré, comme celles de la route militaire de Géorgie, et sont entourées de murailles en pierre. Ce travail constitue ainsi une espèce de fort dont la face septentrionale extérieure est occupée par quelques boutiques d'objets destinés au commerce avec les montagnards. A partir

de Kobi, la route, après avoir gravi une partie de la montagne par une pente assez douce, devient raide près des sources du Tskhali-don. De tous côtés jaillissent des sources minérales contenant beaucoup de parties gazeuses. Leur goût est acidule, mais assez agréable. Elles ont, au dire des indigènes, des effets très salutaires. A six verstes de Kobi, on atteint le hameau de Beïdar, habité par quelques Ossettes qui, au milieu de ces gorges sauvages et incultes, se dévouent à la tâche pénible de secourir les voyageurs égarés pendant les chasse-neiges et les tempêtes. En récompense de la constance désintéressée qu'ils mettent à remplir ce devoir, ils ont été, sur la demande du général Paskéwitch, libérés de tout impôt. De Beïdar, on n'a que deux verstes à franchir jusqu'au sommet de la montagne. La descente vers la Géorgie, qui conduit d'abord dans le bas-fond de Djavar-také pour remonter ensuite la montagne de Gud, est pénible, bordée de rochers à pics et de précipices profonds; mais à son entrée dans la vallée Mtiuleti, elle devient plus praticable encore que dans la vallée de Khév, et débouche en côtoyant l'Aragva par Mtskhet à Tifflis.

D'après des évaluations barométriques, l'élévation de la route militaire de Géorgie est : à Vladikavkaz, de 458 toises; à Kaïstukova, de 598 toises; à Lars, de 648 toises; à Dariél, de 717 toises; à Ghergheti, de 1297 toises; à la montagne Sainte-Croix, de 1329 toises; à la montagne de Gud, de 1238 toises; au poste de Kaïchaour, de 963 toises; à Passanaour, de 619 toises; à Asnanour, de 487 toises; à Duchet, de 401 toises; à Gartsishal, de 304 toises; à Mtskhet, de 278 toises; à Tifflis, de 231 toises.

20. Le mont dit Milion-Mta.

21. Le mont Bursa-Tchili donne naissance au Gudo-Makari.

Entre le pays des Kistes et de Khévsures.

22. Le mont Arkhot, placé à l'extrémité E. de la chaîne dans le pays des Ossettes. Un sentier périlleux conduit par son sommet de la vallée de Gudochaur au village Chavali habité par les Kistes.

Dans le Leghistan.

23. Le mont Barbala, } dont les sommets sont toujours
24. Le mont Kakhankh, } couverts de neiges.

Entre la province de Kuba et celle de Chéki et de Chirvan.

25. Le Salvat-dagh.
26. Le Chakh-dagh.
27. Le Doz-dagh, ou la montagne des amis.
28. L'Albuz.
29. Le Kaflan-Utchan.
30. Le Kris-dagh.
31. Le Baba-dagh.
32. Le Fit-dagh.
33. Le mont Bechbarmak : son nom, identique à celui du mont Pentedactilion en Crète, lui vient de sa forme qui représente comme les cinq doigts d'une main. Sa hauteur est de 3,000 pieds au-dessus de la mer.

Tel est l'aspect général de l'arrête principale de la chaîne du

Caucase. Embrassant dans son développement de l'E. à l'O. une étendue de 1,300 verstes, elle voit, depuis le mont Ochten jusqu'au pic du Chakh-dagh ses sommets atteindre et dépasser partout la limite des neiges éternelles. Son développement en largeur ne correspond pas cependant à l'immense étendue de sa longueur. L'arête principale, de trachite noir entremêlé parfois de couches granitiques, n'a jamais plus de sept verstes et quelquefois même deux et trois verstes seulement de largeur. A côté d'elle, mais séparée par une profonde vallée, s'étend sur ses deux versans la zône schisteuse qui couvre un espace de 30 à 40 verstes pour se confondre alors avec les montagnes calcaires de seconde formation, et dégénérer enfin près des cours d'eau en collines argileuses. Sur le versant S., cette transformation des différentes zônes est plus rapide. Le pays y perd aussi plus tôt son aspect aride et sauvage, les sommets se couvrent de forêts, et les vallées y prennent un riant aspect.

Les principaux rameaux des deux versans, en partant de l'E. à l'O., sont :

A. Le rameau que l'Elbruz (8) projette vers le N., qui sépare la vallée du Térék de celle du Kuban, et se termine par le sommet du Bechtau. Son élévation, de 220 toises à Garatchévodsk, atteint sur le Kassaut 718 toises; aux sources de Malka, 1277; sur le Bermamuk, 1727 toises. Il dépasse à 1727 toises la limite des neiges éternelles, et se lie enfin à l'Elbruz.

B. Les cols de Gvélimbor et Suker, qui se détachent du Matchikhpar (9) vers l'O., et séparent le Bassin de l'Inguri de celui du Tskhénis-Tskhalé.

c. Le rameau de Nigodiri, qui de la même montagne serpente entre cette dernière rivière et le cours supérieur du Rion.

d. Les monts Dvaletti, qui prennent leur origine au pied du mont Zikar (11), et se développant vers le S.-O. entre le bassin du Rion et celui de la Kura, forment les sommets de Lopani et de Peranga, et se réunissent aux montagnes d'Akhaltsikh sous les noms de Zaduban ou Vakhan.

e. Les rameaux de Kartalinie, que projette le mont Knott (17), et dont les rejetons dessinent les cours de la grande et de la petite Liafa, du Medjud et du Lékhuri, et les sommets des monts Tlia et Sambiat.

f. Les monts Lomissa, qui partant du mont Gud (18), scindent le Ksan de l'Aragva. Leur point le plus élevé est le mont Lomissa.

g. Les rameaux que le mont Arkhott (22) pousse vers le N., et qui forment les contreforts des vallées de la Sundja et de l'Argun.

h. Le rameau intérieur et le rameau extérieur de la Kahétie, qui prenant naissance au mont Barbala (23) tournent brusquement vers le S.-E., et se développant parallèlement à la grande chaine, entre l'Alazani, la Yora et la Kura, forment les belles vallées de la Kahétie extérieure et intérieure (Chigniti Kahétie et Pirakéti). Leur dernier rejeton pénètre par la Steppe Upadar dans les provinces de Chéki et de Chirvan sous le nom de Bozdagh.

i. Les montagnes Kistes, rejetées également par le mont Barbala vers le N.-E., forment la limite N. du Lézghistan d'avec les peuplades Kistes, et séparent la vallée du Térék de celle du Koï-su.

K. Les montagnes du Daghestan, qui prenant naissance aux monts Kakhankh étendent leurs ramifications entre les lits du Samur et du Koï-su jusqu'à la mer Caspienne. Leurs principaux rameaux sont :

Les montagnes d'Akucha et de Mékhtulin, qui suivent la direction du N.-E., et formant les contreforts droits de la vallée du Koï-su, se terminent près de la mer Caspienne par le sommet sur lequel est bâti le fort de Burnaïa au-dessus de Tarku. En second lieu :

Les montagnes du Tabasséran, qui se dirigent vers l'E. avec une hauteur de 1,400 pieds, sont flanquées près de la mer Caspienne par un rocher à pic, dont le talus perpendiculaire est de 130 toises au-dessus du niveau de la mer. Le passage étroit entre la mer et les montagnes, dominé par la forteresse de Derbent, est traversé par la grande route militaire du littoral occidental de la mer Caspienne, qui constitue avec la route militaire de Géorgie la principale voie de communication des pays caucasiens. Ce passage, connu dans l'antiquité sous le nom de Portes d'Albanie (*Pilæ albaniæ*), prit dans le moyen-âge, chez les Arabes, les noms de Bab-ul-Abvab (les portes principales), ou Bab-ul-Khadid (les portes de fer); enfin de Bab-Alban ou Sed-Alban; quelquefois aussi Serir-al-Dagab (le trône d'or), dénomination provenant, à ce qu'on dit, du droit qu'avait le Sultan de Derbent de s'asseoir sur un trône d'or. Son nom actuel, d'origine persanne, tire son étymologie des mots *Der* et *Bend*, qui veulent dire passage étroit. Les Turcs l'appellent Demir Kapi ou les portes de fer.

C'est de ce point que commence la grande muraille qui



servit, dit-on, de barrière contre les incursions des peuples sauvages du Nord. Les traditions populaires l'attribuent à Iskender, être fantastique dont le nom est lié à toutes les entreprises merveilleuses de ces contrées, et qu'on suppose identique avec Alexandre-le-Grand. Le héros macédonien n'a cependant pas, comme il est bien prouvé aujourd'hui, dépassé dans sa marche victorieuse les limites de l'Arménie, malgré les assertions de l'historien Joseph et de quelques auteurs byzantins, entre autres de Procope. L'histoire de Derbent, Chéréri-Tatare, et la chronique Derbent-Namé, ajoutent que cette muraille a été restaurée dans le ve siècle par le Schakh de Perse Kubad, après sa paix avec le Kkan des Khazares, dont il avait épousé la fille. D'autres rapportent ces mêmes faits à son fils Khozroë Anuchirvan. Tous s'accordent à dire que cette muraille s'étendait le long des montagnes jusqu'aux portes des Alanes près de Dariel. Aujourd'hui, remontant la pente sur laquelle Derbent est assis, elle se dirige vers l'O. et va couronner la crête des montagnes du Tabasséran. Sa partie inférieure a été en divers endroits dévastée par le temps; mais à mesure qu'on avance dans les montagnes, ces traces de destruction disparaissent. Des bastions réguliers la flanquent à des intervalles de 250 à 200 toises. Elle est en outre parsemée de tours. Des meurtrières garnissent le faîte des murailles revêtues de pierres de 4 pieds carrés de surface sur un pied et demi d'épaisseur, remblayées dans l'intérieur de cailloux et de gravier, et dont la hauteur se présente quelquefois de six à quatre toises. Elle existe sans solution de continuité sur un espace de dix verstes. Au dire des indigènes, on voit encore au village de Lidjili, situé à 36 verstes de Derbent, les restes bien

conservés d'un ancien portique qui en faisait partie. D'autres vestiges doivent exister encore chez quelques peuplades Lézghes, et dans la vallée supérieure de l'Alasani. Quoi qu'il en soit de ces assertions, ce travail gigantesque par son étendue et sa solidité doit à juste titre exciter l'admiration, et prendre place à côté des pyramides d'Egypte et de la muraille de Chine.

Chaîne de l'Ararat ou de l'Arménie.

Le nœud de l'Ararat, qui est le point culminant de la barrière méridionale des pays caucasiens, s'élève au 39° 42' 24" de latitude septentrionale, et à 2 heures 47 minutes 50 secondes de longitude E. de Paris. C'est un cône de 2,060 toises de hauteur au-dessus de la plaine Etchmiadzinn, sur laquelle il repose, et de 2,469 toises au-dessus du niveau de l'Océan. La crête des hauteurs qui se développent de ce point vers la mer Caspienne et la mer Noire suit à peu de déviation près une direction parallèle à celle de la chaîne du Caucase. Toutefois ce n'est que dans les cols de l'Agri-dagh et de l'Allah-dagh qu'elle atteint et dépasse la limite des neiges éternelles. C'est ici que l'on retrouve également les traces volcaniques qui pourraient faire admettre pour elle la même origine que pour la chaîne du Caucase. Sur tous les autres points, ces montagnes formées d'argile sablonneuse, épanchée sur des roches calcaires, sont recouvertes d'épaisses forêts, et ainsi, sans atteindre encore la limite des neiges éternelles, conservent des parties neigeuses, même au plus fort de l'été.

Dans son développement de l'E. à l'O., c'est-à-dire du fort Saint-Nicolas au Khanat de Talich, cette chaîne sert



d'abord de limite entre le Ghuriél et le pachalik d'Akhaltsikh qu'elle scinde du nord au sud, puis serpentant entre le pachalik de Kars et celui d'Arzerum, entre le pachalik de Baïazeth et la province russe d'Arménie, elle pénètre en Perse et se dirige vers la mer Caspienne en côtoyant la rive droite de l'Arax. Cette chaîne si importante n'a pas de dénomination générale chez les indigènes, mais on peut avec raison lui donner celle de chaîne de l'Ararat, d'après son principal sommet; ou de chaîne de l'Arménie, en considération des pays qu'elle traverse et qui faisaient jadis le centre de ce puissant royaume.

Ses principaux cols de l'est à l'ouest, sont :

Entre le Ghuriel et le pachalick d'Akhaltsikh.

Les montagnes d'Akhaltsikh (les montagnes Moskhiennes des anciens) forment un plateau étendu, déchiré par de profondes vallées et couvert de plantes alpestres, parmi lesquelles on distingue l'arbrisseau toujours vert dit *rhododendron caucasium*, qui, comme on le sait, croît peu au dessous de la limite des neiges éternelles. Ce plateau est dominé de pointes rocheuses dépouillées et arides, dont les principales sont la Sumlia surmontée par le pic Kambetch-Chartchabi (le gibet du taureau); le Katsistavan; le Purnebi et le col du Djuarukhto, où prennent naissance d'un côté le Natanebi, le Nagorewi et autres torrens qui se jettent dans la mer Noire; de l'autre le Poskhow-Tchaï, un des affluens supérieurs de la Kura.

Dans le pachalik d'Akhaltsikh.

Les monts Adjars, ainsi nommés d'après le nom d'une peuplade Laze, la plus puissante de ces contrées. Ils ont la même physionomie que ceux d'Akhaltsikh.

Entre le pachalik de Kars et celui d'Arzerum.

Les cols de Karatchli, Tilberun et Saganlugh (1), couverts d'épaisses forêts de chênes et de sapins, et coupés par des vallées rocheuses dont le fond est généralement marécageux. Les neiges les couvrent jusqu'aux fortes chaleurs de l'été.

Entre le pachalik de Kars et celui de Baïazeth.

Le col d'Akh-Bulakh. Les roches calcaires alternent ici avec les couches schisteuses et s'élèvent de plus en plus vers l'est.

Entre la province d'Arménie et le pachalik de Baïazeth.

Le col de l'Agri-dagh; la partie la plus élevée de cette chaîne présente absolument le même caractère que l'arête centrale du Caucase. Le schiste argileux y prédomine et entoure la base des cônes trachytiques qui forment les sommités Tchitchali, Zor-dagh, Kossa-dagh (cime isolée à 15 verstes de Tuprakh-Kalé); Dram-dagh; Djani-dagh; et Jami-dagh, ainsi nommé à cause d'une pierre quadrangulaire trouvée à son sommet et

(1) Ce nom provient d'une espèce d'oignons dont ce plateau est couvert.

couverte d'une inscription composée dans un idiôme inconnu. Au-dessus de toutes ces sommités s'élèvent les pointes trachytiques du grand Ararat et du petit Ararat.

Entre les provinces russes de l'Arménie et du Karabakh.

Les monts Kaflanku, d'Astrabad et de Talich, qui touchent le littoral de la mer Caspienne, et vont se joindre vers le midi aux montagnes du Ghilan.

Les principaux rameaux de cette chaîne, vers le nord et le sud, sont :

A. Les monts Ulgars, qui scindent le pachalik d'Akhaltsikh de l'O. à l'E. et forment les contreforts droits de la vallée supérieure de la Kura.

B. Les monts Tchildir, qui se détachent du Saganlugh vers le N.-O., et, partageant le bassin de la Kura de celui du Kars-Tchaï, forment la limite entre les pachaliks de Kars et d'Akhaltsikh.

C. Le col du Dumli-dagh, autre rameau du Saganlugh qui, suivant la direction du N.-O., scinde le bassin du Tchorokh de celui de l'Euphrate supérieur ou Kara-su, et se joint sur le littoral de la mer Noire par les cols du Ghiaur et Vaugdagh à la chaîne neigeuse du Kokh-oglan qui est déjà une des branches du Taurus.

D. Les monts Binghel, qui prennent plus tard le nom de Kechmir, s'élèvent à partir du col d'Akhbulakh vers le S.-O. entre les sources de l'Arax et le bras inférieur de l'Euphrate ou Murad-Tchaï.

E. Le Klitch-dagh, rameau qui se dirige vers le S.-E. de l'extrémité occidentale de l'Agri-dagh, et forme la limite entre les pachaliks de Baïazeth et de Much.

F. Les montagues de Diadina, qui se détachent du centre de l'Agri-dagh dans la direction du S.-E. et se croisent avec un autre rameau qui de l'Ararat court vers le S.-O., sous le nom d'Allah-dagh. Le Tchis-dagh, leur principal sommet, donne naissance au bras inférieur de l'Euphrate ou Murad-Tchaï.

Chaîne mitoyenne de l'Allaghèz.

Nous donnons à cette chaîne la dénomination d'Allaghèz, parce que le col de ce nom en est le point culminant. Toutefois si l'on admet son origine volcanique, c'est le lac de Zévan ou Gog Tcha qui doit être regardé comme le foyer principal de l'éruption qui l'a soulevé. En effet ce bassin, dont le niveau est de 1,000 pieds au-dessus de la mer, ne voit jamais ses eaux condensées par le froid, quoiqu'il monte quelquefois à 20° R. Enceinte de cimes coniques en basalte, lesquelles sont entourées elles-mêmes par leurs bases de laves et autres matières volcaniques, cette cavité présente ainsi l'aspect d'un vaste cratère, dont le travail souterrain peut bien avoir fait surgir les nombreux rameaux qui s'en épanchent de toutes parts. Leur développement principal a eu lieu néanmoins vers le N.-O et le S.-E., et a formé une arête bien distincte, parallèle aux deux autres chaînes, et qui scinde le bassin de la Kura de celui de l'Arax. Séparant ainsi la Kartalinie et la Somkhétie du pachalik d'Akhaltsikh; la distance de Bambaki du pachalik de Kars; les distances de Kasaki, de Chamchadil et d'Elisabethpol de la province d'Arménie; elle se perd près de l'Arax, après avoir traversé le Karabakh.

Comme la chaîne de l'Ararat, celle-ci n'a pas de nom générique, mais elle prend successivement celui de ses diverses sommités. On distingue ainsi :

Entre la Kartalinie et le Pachalik d'Akhaltsikh.

Les monts Tsikhé-Djvaré et le rameau de Gagman-Khari, qui séparent la Kartalinie du Trialeti. Les parois escarpées de Tsikhé-Djvaré resserrant les eaux de la Kura contre les monts Vakhan forment les défilés étroits de Bordjom, si importans pour la défense de la Géorgie.

Dans la distance de Bortchala.

Les monts Kodian, source du Khram, le mont Liavar près du village de Tchotch-Kau; le mont Gadchaour, ou Trialiti, près de Tsalki. D'après une loi de Vakhtang, qui paraît avoir eu pour but d'augmenter ici la population, et sans aucun doute les moyens de défense contre les Karapapakhs, tout serf qui s'établissait sur cette montagne acquiérait sa liberté.

Le mont Modatapa, la plus haute cime de cette partie.

Dans la distance de Bambaki et de Churaghel.

Le col du Bézobdal, le Djadur, et le Morkhavel, source de la Débéda; le mont Allaghéz, le point culminant de toute la chaîne, dont la cime neigeuse domine tout le centre des pays Caucasiens ; le mont Pamba.

Dans les distances de Kazakhi et de Chamchadil et le district d'Elisabethpol.

Dans le rameau qui côtoie le littoral N. du lac de Zévan, le Tchatin-dagh, le mont Murguss, le mont Chakh-dagh, le

mont Kotchkar, nommé par les Arméniens Arutunasar, ou la montagne d'Artémius ; le Kongur-dagh, source de la Gandja, le Muroff-dagh, source du Kurak-Tchaï.

Dans la province d'Arménie.

Dans le rameau méridional du lac de Zévan, le mont Kustchibilian, source de l'Arpat-Tchaï, le Daralaghèz qui forme le point de jonction des deux rameaux à l'extrémité E. du lac.

Dans le Karabakh.

Les monts Kéfar-dagh et Salvarti, qui flanquent l'extrémité de la chaîne près des rives de l'Arax.

Sous le rapport de sa formation, cette chaîne mitoyenne, quand on remonte du lit de la Kura vers ses sommités, présente des roches calcaires alternant avec des porphyres siénitiques d'une couleur grise claire, mêlés d'amphibole. Plus on remonte vers les montagnes, plus la couleur des roches se rembrunit. Dans quelques endroits, elle a une teinte rouge ou jaune par l'oxidation de l'oxidule de fer. Enfin dans les hauteurs même, le porphyre prend la couleur noire.

Cette chaîne de montagnes est la seule dans les pays Caucasiens qui fournisse quelques mines de fer, de cuivre et de plomb, et même quelques vestiges de métaux précieux. Les mines de cuivre d'Allaverdi, exploitées en 1760 par le roi géorgien Héraclius II, qui sut y attirer des Grecs Gumich-khané, produisent encore aujourd'hui à peu près 110,000 pouds annuellement.

Les rameaux qui traversent le district d'Elisabethpol, méri-

tent surtout de fixer l'attention, et des investigations bien dirigées ne seraient pas infructueuses. On doit s'attendre surtout à la découverte de sables aurifères, soit dans les vallées, soit dans les cours d'eau, et parmi ces derniers, principalement dans le Kotchkar. En effet les sommités elles-mêmes, d'après les recherches qui y ont été faites, ne renferment plus que les queues des filons; ce qui indique que les filons eux-mêmes ont été détruits par des bouleversemens physiques, et les métaux précieux qu'ils contenaient portés dans les vallées avec les débris des montagnes.

SYSTÈME DES EAUX.

A voir cette immense agglomération de montagnes, on devrait croire que des fleuves de premier ordre y prennent naissance. Il n'en est cependant pas ainsi. La proximité des deux mers qui resserrent ces pays, les rameaux nombreux qui se croisent dans toutes les directions et leurs pentes si rapides, contraignent les eaux à s'éparpiller en torrens nombreux et peu profonds, qui atteignent le littoral des deux mers, avant d'avoir pu réunir leurs masses. Il est même à observer que les rivières les plus considérables prennent naissance dans les montagnes les moins élevées. La chaîne la plus haute, celle du Caucase, n'alimente que deux rivières un peu marquantes, le Kuban et le Térék. Les plus importantes: la Kura, l'Arax et l'Euphrate, sont déversées par la chaîne de l'Ararat et principalement par le col du Saganlugh, dont la hauteur n'atteint pas la limite des neiges éternelles. Essentielles pour la fertilité du pays, les eaux du Caucase ne servent que faiblement les com-

munications. Le Rion, la Kura et l'Arax seuls sont navigables, et encore ne le sont-ils que dans leur partie inférieure. Les autres cours d'eau, torrens peu profonds, rocailleux, non seulement ne sont pas utiles à la navigation ; mais, débordant de leurs lits à l'époque de la fonte des neiges et dans la saison des pluies, ils inondent le fond des vallées et interrompent même totalement les voies de terre.

D'après les directions principales des montagnes, les eaux qu'elles déversent peuvent se ranger en trois systèmes :

1° *Le système septentrional*, alimenté par le versant N. de la chaîne du Caucase, est, par l'angle saillant que l'Elbruz décrit vers le N., partagé en deux bassins distincts : celui du Kuban et celui du Térék, qui, à partir de leur source au centre de la chaîne, se dirigent, le premier vers la mer Noire, le second vers la mer Caspienne ; et côtoyant le pied des montagnes, forment comme les fossés naturels de ce rempart gigantesque ;

2° *Le système mitoyen*, enclavé entre la chaîne du Caucase et la chaîne de l'Ararat, est, par la direction de deux rameaux intérieurs, divisé en trois bassins :

Le bassin du littoral de la mer Noire, ou de l'Abkhazie, de la Mingrélie et de l'Iméritie ;

Le bassin du littoral de la mer Caspienne ou du Daghestan et du Lezghistan ; et enfin :

Le bassin central ou des vallées de la Kura et de l'Arax.

3° *Le système méridional*, alimenté par le versant S. de la chaîne de l'Ararat, comprend le bassin du pachalik de Trébisonde et celui de l'Euphrate, ou des pachaliks de Baïazeth, d'Arzerum et de Much.



Le tableau ci-après donnera un aperçu complet des différentes rivières de ces bassins.

A. Système septentrional.

1. BASSIN DU TÉRÉK.

Le Térék prend sa source dans la montagne de Ress, près du village de Chivralte, et coule vers le S.-O.-S. à travers la vallée de Tirsov. Au débouché des gorges de Kachara, il se précipite vers le N. à travers la vallée de Khév, prend ensuite à Vladikavkaz la direction du N.-O., et à Verkhnidjulat celle du N., et sépare successivement la petite Kabarda de l'Ossétie et de la grande Kabarda. Entré dans le pays plat, il tourne brusquement vers l'E., et se dirige vers la mer Caspienne, en touchant de sa rive droite le pays des Kistes et des Kumiks. Après avoir baigné ainsi une étendue de 350 verstes à peu près, il se divise au-dessous de Kizliar en plusieurs bras qui vont se jeter séparément dans la mer Caspienne, et dont les principaux sont : le bras septentrional ou Borozda, l'ancien Térék ; et le bras méridional ou Térék proprement dit, qui se joint à un quatrième nommé Karghina. Du reste, la fonte des neiges, dans les mois de juillet et août, en élevant quelquefois les eaux de dix pieds au-dessus de leur niveau ordinaire, favorise dans le cours inférieur du fleuve les fréquens changemens de lit. C'est ainsi que le bras supérieur ne date à peu près que de 60 ans. Les eaux du fleuve ne gèlent pas toujours, mais elles charient annuellement des glaçons.

Ses principaux affluens sont :

En Ossétie. — Dans la vallée de Tirssov.

Le Tsli-don : *g* (1).

Le Mna-don : *g*. *e* : à Noakau.

Le Tskhali-don : *d*. *e* : à Kobi.

Dans la vallée de Khev.

La Sno : *s* : mont Arkhot, traverse la vallée du Gudo-Chaur *d*. *e* : Archi.

La Kistinka : *d*. *e* : Dariél.

Dans la vallée de Valaghir.

L'Aridon : *s* : mont Brusabseli, traverse les vallées de Gurkum, de Zromaga, de Kassara, reçoit le Fog, qui coule dans la vallée de Tagaur, se jette dans le Térék, au-dessous du fort d'Ardon.

Dans la vallée de Digor.

Le Durdur : *g*. *e* : fort Durdur.

Dans la Grande-Kabarda.

L'Urukh : *s* : mont Véliéti, traverse la vallée de Digor : *e*. *g* : au-dessous du fort Urukh.

La Malka : *s*: le pied du mont Elbruz, a 1277 toises au-dessus du niveau de la mer, coule vers l'est, et reçoit à : *d* : le Bak-

(1) Pour ne pas embarrasser le texte, nous désignons par : *d* : la rive droite, par : *g* : la rive gauche. Les abréviations : *s* : et : *e* : signifient source et embouchure.

san, le Tcheghen et le Tchérek, et se jette dans le Térék au-dessous du fort d'Ekâtherinograd : *g*.

Dans le pays des Kistes.

La Sundja : *s* : mont Arkot, direction N.-E., reçoit entre autres : *d* : l'Argun : *s* : mont Barbala, et se jette dans le Térék : *d* : près du fort Stchedrin.

Dans le pays des Kesmiks.

L'Aksaï : *s* : monts Kistes, court parallèlement au Térék, et se jette dans le bras dit Karghin.

2. BASSIN DU KUBAN.

Le Kuban, nommé Psiz par les montagnards, prend sa source au pied occidental de l'Elbruz, dans le pays des Karat-Tchaïs. Déversant ses eaux torrentueuses, mais peu profondes, à travers les gorges sauvages des montagnes noires, il baigne de sa rive gauche, en se dirigeant vers le N., le pays des Abadza. A Ust-djégut, il quitte ces montagnes pour un terrain plus plat, mais toujours pierreux, et sans perdre de sa vitesse, mais s'inclinant de plus en plus vers l'O., il décrit depuis Bélometchet jusqu'à Ust-Labinsk un hémicycle saillant qui entoure le pays des Tartares Nogaï. A partir de ce dernier point, son cours prend la direction prononcée de l'O., et sert de limite entre le pays des cosaques de la mer Noire et celui des Adighes. Après avoir ainsi accompli une course de 500 verstes, il se partage en deux bras : l'un, courant dans la direction du N.-O., va se jeter dans la mer d'Azoff; l'autre, conservant

celle de l'O., prend le nom de Karakuban, et débouche dans la mer Noire par le liman de Kiziltach. Il détache, à partir d'Andréiwesk un troisième bras qui va rejoindre la mer d'Azoff dans le golfe de Temruk, et forme avec le Karakuban l'île de Taman, où était située dans l'antiquité la ville de Phanagorie. A partir de Témijberth, le lit du Kuban, de pierreux qu'il était, devient argileux et sablonneux; ses bords s'aplatissent; mais sa rive gauche est constamment plus élevée, et présente des bords escarpés jusqu'au pays des Cosaques de la mer Noire, où le cours marécageux de la rivière se couvre de roseaux. C'est de ce point aussi qu'il commence à être navigable.

Ses principaux affluens sont :

Dans le pays des Abadza.

La Téberda : *s* : col du Maruk : *e* : Kamennoïmost.

Dans le pays des Nogaï.

Le petit Zélentchugh ou Kitchik-Indjik : *e* : Belometchet.

Le grand Zélentchugh : *e* : Nevinnomiskaia.

Ils prennent leur source dans le col de Djumatan, et suivant une direction parallèle au Kuban, traversent le pays Abadzas.

L'Urup : *s* : mont Ochten, traverse le pays des Abadzas et celui des Nogaï : *e* : Protchnoïokop.

Dans le pays des Adighes.

La Laba : *s* : mont Sakhten, sépare les Nogaï des Adighes, reçoit le Khodz : *g* : le Tchamlig : *d* : le Fars, et se jette dans le Kuban près d'Ustlabin.

Le Chaghvacha sort de l'extrémité neigeuse du Caucase, coule vers le nord : *e* : Izradnoï-Istotchnik.

Le Pchich : *g*. *e* : au-dessous d'Isradnoï.

Le Psekups : *g*. *e* : Pachkofka.

L'Ubin : *g*. *e* : au-dessous d'Alexandrofsk.

Ces trois rivières prennent naissance dans les montagnes Noires, et séparent par leurs cours parallèles du S. au N. les peuplades Tcherchenaïs, Kamachidz et Chapsughs.

Le Pchétsiss : *s* : montagnes Noires, direction N.-O., sépare les Chapsughs des Natukhatdzé, reçoit l'Atakum : *g*. *e* : fort d'Andréewsk.

B. Système central.

1. VERSANT DU LITTORAL DE LA MER NOIRE.

Dans le pays des Adighes, depuis Anapa jusqu'à Gagri.

Le Tsémess, direction du N.-O. au S.-E. : *e* : baie de Sondjuk-Kalé.

Le Duab : *e* : baie de Pchade, Le Chapsugh : *e* : baie de Subat, Le Tuab : *s* : cap Mamaï, Le Psekab : *e* : fort Subachi,	pays des Chapsughs.
Le Chakhé ou Dagamsa : *e* : baie de Suptchali,	pays des Ubikhs.

Le Saché : *e* : fort Alexandrofsk,
Le Khuosta : *e* : cap Ardler,
Le Psu,
Le Begripst
Le Lighis
} *e* : entre le cap Ardler et le fort de Gagri,
Le Géuadzé : *e* : au fort de Gagri,
} pays des Djighètes.

Toutes ces rivières prennent leur source dans les cols de la grande chaîne qui longent le littoral, et ont des cours parallèles du N.-E. au S.-O., et fort restreints.

Dans l'Abkazie.

Le Bzib : *s* : mont Tchirchi : *e* : Pitsunda.

Le Dzlagar : *e* : Lekhné et Souk-su.

La Psirsta : *e* : Anakopi.

La Gumista : *e* : Sukhum-Kalé.

Le Kodor, l'ancien Korax : *e* : Dranda. Il a pour affluent la Baklanla.

Le Marmor : *e* : Isghaur, l'ancien Dioskuria.

Dans la Mingrélie.

L'Inguri : *s* : mont Matchikhpar; il traverse de l'E. à l'O. le pays des Svanètes, puis tournant vers le S.-O., pénètre en Mingrélie, et atteint la mer Noire à Anaklia.

Le Rion : *s* : mont Véliéti, traverse de l'E. à l'O. le district Iméritien de Ratcha, et ensuite du N. au S. celui de Kutaïs, tournant vers l'ouest au-dessous de cette ville, il pénètre entre la Mingrélie et le Ghuriel dans la mer Noire près de Poti. Le pays qu'il traverse n'embrasse pas une étendue de plus de

200 verstes, mais les sinuosités de son cours en doublent presque la longueur. Sa largeur, à Kutaïs, est de 50 toises; ses eaux sont bourbeuses et peu profondes; il n'est navigable que depuis son embouchure jusqu'au confluent de la Kvirila, près de Var-Tsikhé.

Ses principaux affluens sont :

La Kvirila : *g. s* : mont Lopani, reçoit l'Inits-Tskhalé, près de Charopana : *e* : Vartsikhe.

Le Tskhénis-Tskhalé (ou source de Chevaux), l'ancien Hippius : *s* : col de Suker, coule du N. au S. entre la Mingrélie et l'Iméritie : *e* : fort Ust-Tskhénis-Tskalé.

Dans le Ghuriel.

Le Natanebo et le Tcholok : *s* : mont Djuarukhto : *e* : fort de Saint-Nicolas.

B. Bassin de la Kura.

Ce bassin est, ainsi que nous l'avons dit, divisé par la chaine de l'Alaghez en deux grandes vallées, celles de la **Kura** et de l'Arax, qui ne se confondent que dans le cours inférieur de ces deux fleuves, non loin du littoral de la mer Caspienne.

La Kura prend sa source dans le Saganlugh; ses eaux torrentueuses, mais peu profondes, roulent sur un fond rocailleux vers le nord, et traversent le pachalik d'Akhaltsikh. Se brisant alors contre les parois des montagnes de ce nom, et resserrée de l'autre côté par le col de Tsikhé-Djvaré, la **Kura** pénètre par les défilés de Bordjom en Géorgie, où elle prend brusquement la direction du S.-O., côtoie parallèlement la chaine du

Caucase, et, après avoir reçu l'Arax, se jette dans la mer Caspienne par plusieurs bras qui forment l'île de Salian. La masse d'eau qu'elle déverse, accrue par celle des torrens des chaînes du Caucase et de l'Alaghèz, devient considérable. Cependant la rivière n'est navigable, et encore seulement pour des bateaux plats appelés kirjims, que dans sa partie inférieure, à partir du village de Pirazi, c'est-à-dire sur une étendue de 200 et quelques verstes.

Ses affluens sont :

Dans le pachalik d'Akhaltsikh.

Le Toporovan-Tchaï : *s* : lac de ce nom : *e* : Hertvis : *d*.

Le Poskov-Tchaï, sur lequel est située la ville d'Akhaltsikh : *e* : à 6 verstes au-dessous de cette place forte.

En Géorgie. — Dans la province de Kartalinie.

La Liafa : *g* : avec ses affluens la petite Liafa et le Medjud : *s* : mont Knot : *e* : Gory.

Le Ksan : *g*. *s* : mont Gud : *e* : Dzegvi.

L'Aragva : *g*. *s* : mont Lomis avec son affluent l'Aragva-Blanche : *s* : mont Arkhot, traverse la Georgie du N. au S. : *e* : Mtskhet.

Dans la Somkétie.

La Ksia ou Khram : *s* : mont Kodian, avec son affluent la Débéda : *s* : Djadjur : *e* : Krasnoï-Most.

Dans la distance de Kazakhe.

L'Axtaff : *e* : au-dessous du fort de ce nom.

Dans le district d'Elisabethpol.

Le Chamkor : *e* : Zal.

La Gandja : *s* : Konghur-Dagh : *e* : au-dessous d'Élisabethpol.

En Kahétie.

L'Alazani, avec son affluent la Yora : *s* : mont Barbala, traversent la Kahétie du N.-O. au S.-E. : *e* : dans la steppe d'Upadar, près de Samuka.

Dans le Karabakh.

Le Tertér : *s* : Magal de Samli : *e* : Pirasi.

Dans le Chirvan.

L'Arax : *s* : monts Binghel, traverse la partie méridionale du pachalik de Kars, entre les rameaux du Tchildir et la chaîne d'Akhbulakh, et pénètre près de Tchiragli en Arménie qu'il baigne de l'E. à l'O., en côtoyant le versant N. de la chaîne de l'Ararat. A partir du pied de cette montagne, il dessine, en se courbant vers le S., la frontière entre la Russie et la Perse, et prenant la direction du N.-O., va se jeter dans la Kura, près de Djevat. Il est navigable depuis Aslan-Duz jusqu'à son embouchure, pour des bateaux plats d'une certaine dimension. Toutefois cette navigation, qui comprend un espace de 90 verstes, est souvent sujette à des difficultés.

Ses affluens sont :

Dans le pachalik d'Arzerum.

Le Hassan-Su : *g*. *s* : Milli-Duz : *e* : Hassan-Kalé.

Dans le pachalik de Kars.

L'Arpa-Tchaï, l'ancien Arpasus : *e* : lac Arpaghel, avec son affluent le Kars-Tchaï où est sise la forteresse de Kars.

Dans l'Arménie.

Le grand Arpa-Tchaï : *e* : Kara-Sani.

Dans le Karabakh.

Le Berguchet avec son affluent l'Askéra.

En Perse.

L'Agar-Tchaï : *s* : près du gué d'Aslanduz.

C. Bassin du Daghestan et du Lezghistan.

Dans le pays Chamkhal de Tarkov.

Le Koï-su est formé par deux bras qui descendent de la grande chaîne du Caucase. Le bras septentrional coule du pied du mont Barbala, dans la direction du N.-O., à travers les pays des peuplades Lezghes : Didoï, Bogoss, Khiri, Ansald, etc.,

et côtoie de sa rive gauche le rameau de monts Kistes. Le bras méridional sort du mont Kakhankh, et courant vers le N., à travers les pays de Kazikumik et d'Akucha, reçoit à gauche le Tsir-or (pays des Andes) et le Khibador (pays des Antrekratles et des Avares); puis se réunissant au bras supérieur, dans le pays de Djangutaï, débouche avec lui dans les plaines de Tarkov, et se jette, sous le nom de Sulak, dans la mer Caspienne près de Vataga-Sulak.

Le Torkaliosen : *s* : monts de Mekhtoulin poste : *e* : Ozen.

Le Manass-Ozen : *s* : mont de Mekhtoulin : *e* : au-dessous de Karabudakent.

Dans le Karakaïtakh.

Le Gumri-Ozen : *s* : pays de Kazikumiks : *e* : Kaïa-Kent.

Le Darbakh : *s*. *e* : au-dessous du Bachli.

Le Buham : *e* : Djémi-Kent.

Dans le Tabusséran.

Le Rubas.

Le Gulghéri : *e* : Derbend-Kulari.

Dans la province de Kuba.

Le Samur. Nommé par les indigènes Sambur-Tchaï : *s* : mont Kakhankh, coule d'abord dans la direction du S.-O. à travers les peuplades Lezghes, Alti et Akhtipara; puis tournant vers le N.-E., forme la limite N. de la province de Kuba et se jette dans la mer par plusieurs bras. L'élévation de ses sources et la rapide inclinaison du pays vers la mer, dans un espace aussi resserré, donnent à son cours une célérité extraordinaire. Dans les mois



de juillet et d'août, ses eaux, gonflées par la fonte des neiges, roulent avec un fracas épouvantable qui rententit à plusieurs verstes de distance, entraînant avec elles des quartiers de rocs, et des troncs d'arbres. Pendant cette crue des eaux toute espèce de communication est interrompue. Non seulement les chariots les plus lourds, mais encore les caissons d'artillerie ne peuvent braver son courant sans être renversés; chacun des bras du Samur forme alors une grande rivière. Deux gués seulement existent aux villages de Zéafur et de Kular. Près de ce dernier village, la rivière, divisée en une infinité de bras et embrassant une grande étendue, est moins profonde, et, par conséquent, moins difficile à franchir. On préfère néanmoins traverser le torrent à Zéafur, dont les habitans sont plus courageux et plus adroits. C'est une chose merveilleuse que l'instinct avec lequel ils savent découvrir les points guéables au milieu des enfoncemens et des inégalités produites par la force du torrent. On les voit se jeter avec intrépidité dans les flots, soit à pied, soit à cheval, et braver sans hésiter les tourbillons du fleuve, là où un seul faux pas suffirait souvent pour les faire périr.

Le Kussar-Tchaï : *s* : Tfan-dagh.

Le Kucial-Tchaï : *s* : Salavat-dagh, traverse la ville de Kuba; son cours est de 120 verstes.

L'Ata-Tchaï : *s* : Baba-dagh : *e* : au-dessus du mont Bech-barmak.

Le Sugaït : *s* : montagnes du Chirvan, sépare la province de Kuba de celle de Chirvan et de Baku : *e* : poste Sugaït.

C. Système méridional (1).

1. BASSIN DU LITTORAL DE LA MER NOIRE.

Dans le Pachalik de Trébizonde.

Le Tchorokh-su : *s* : Dumli-dagh, coule d'abord vers l'Ouest, dans le pachalik d'Arzerum, et après avoir traversé Baïburt, tourne brusquement vers le N.-E., arrose la partie S. du pachalik d'Akhaltsikh, et pénètre entre les chaînes d'Adjar et de Kokh-Oglan, dans celui de Trébizonde où il se jette dans la mer Noire au S. de Batum. Ses affluens, sont : l'Ardanujd-Tchaï : *s*. *d* : mont Ulgar, qui baigne le fort de ce nom, et l'Adjar-Tchaï : *d*. *s* : monts Adjar, baigne Khula, résidence du Bek des Adjars.

Le Dégherman-Deressi : *s* : mont Kula : *e* : Trébizonde. L'Asgaro : *e* : Risé.

2. BASSIN CENTRAL ou *des pachaliks d'Arzerum et de Baiazeth.*

L'Euphrate ou Frat est formé par deux bras, savoir :

Le bras septentrional ou Karu-su : *s* : le col de Dumli-dagh, dans le pachalik d'Arzerum, traverse de l'E. à l'O., la plaine dite Ova, et tourne ensuite au S., vers le pachalik de

(1) Nous ne nous occuperons ici que du bassin du littoral de la mer Noire, qui comprend le pachalik de Trébizonde; et du bassin du centre, qui comprend ceux d'Arzerum, de Baïazeth et de Much. Nous laisserons ainsi de côté le bassin de la mer Caspienne, qui est du domaine de la Perse, et dont la description n'entre pas dans le plan de cet ouvrage.

Much. Son cours est lent et régulier ; ses bords plats sont couverts d'arbrisseaux, et, presque durant toute l'année, d'excellens pâturages ; son affluent est :

Le Mamakhatum, *s* mont Binghel (mille lacs), *e* Sudjal.

Le bras méridional ou Murad-Tchaï : *s* : mont Tchir-Ghéduk, dans le pachalik de Baïazeth, qu'il traverse du N.-E. au S.-O. Il n'a dans le principe que 5 toises de largeur, sur 3 à 5 pieds ; ses eaux limpides et saines, abondent de poissons et surtout de truites. — Accru par les sources nombreuses des montagnes, qui cernent le pachalik de Baïazeth, il pénètre dans celui de Much en torrent déjà considérable, et forme à 6 verstes de la ville de ce nom, au village de Gugure, une grande chute d'eau ; ses principaux affluens sont : dans le pachalik de Baïazeth : le Cherian : *s* : Khosaldara : *e* : Karakilisa ; dans le pachalik de Much : le Mégradek : *s* : mont Kerkur, près du village Kurth Norchen, forme à 15 verstes de sa source, un lac de 30 verstes de circuit, : *e* : Mégakum.

Le Kara-su et le Murad-Tchaï, débouchant presque simultanément dans le pachalik de Maydan, forment en se réunissant près du fort Koba-Maydan, le fleuve de l'Euphrate, qui va se jeter dans le golfe Persique. Macdonal donne au Kara-su le nom d'Arzeñ, au Mourat-Tchaï, le nom d'Ella, mais ces dénominations sont complètement inconnues aux indigènes.

CLIMAT.

Les climats des pays que nous venons de décrire présentent des variations surprenantes. Le voyageur qui, partant du midi de la Russie, traverse les pays caucasiens pour se rendre en Perse ou en Turquie, subit nécessairement l'influence de ces changemens aussi subits que fréquens. Tandis que l'habitant de l'Ossétie ou de la vallée de Khev réchauffe encore à son foyer ses membres engourdis par un froid rigoureux, le Géorgien à Tifflis se plaint déjà de l'excès des chaleurs. Cent verstes plus au sud, le Cosaque qui veille au poste de Samiska, ne se garantit du froid que sous les plis de son manteau de feutre (burka), lorsqu'à Erivan les chaleurs accablantes forcent l'habitant à chercher un refuge dans les montagnes. La récolte est faite dans le bas pays, que le froment germe à peine dans les hautes vallées. En général, plus on remonte vers les sommités des chaînes, plus le climat est vif et rude; mais aussi plus il est salubre. Au contraire, à mesure qu'on descend vers les vallées, on voit avec l'accroissement des chaleurs prospérer la végétation, mais aussi l'atmosphère s'épaissir et répandre dans l'air des germes morbides. On dirait que la nature n'accroît ici les forces végétales que pour affaiblir celles du règne animal, et que ces deux principes vitaux se développent toujours en raison inverse.

Cependant, les vallées qui reposent sur des plateaux plus élevés, comme l'Abkhazie, la haute Iméritie, la Kartalinie et la Kahétie supérieure, et quelques vallées du Daghestan, forment d'heureuses exceptions. Les chaleurs y sont tempérées par la

brise des montagnes; l'air y est pur et léger, surtout là où un instinct de prévoyance a conservé les forêts.

On ne peut pas en dire autant des vallées inférieures. L'existence ou l'absence de forêts y ont une influence également défavorable. Celles qui recouvrent les fonds marécageux du littoral de la mer Noire, dans la basse Iméritie et une partie du Ghuriel, engendrent pendant les fortes chaleurs des exhalaisons pestilentielles, causes premières des fièvres pernicieuses de ces pays. Souvent la sève vigoureuse de la végétation y contribue encore. C'est ainsi que les environs de Poti et du lac Poliustum, couverts de jardins fruitiers et d'un aspect riant, sont infectés par l'odeur que répand, surtout à l'époque de la floraison, une immense forêt de hêtres de plusieurs lieues d'étendue.

Dans les bas-fonds des vallées inférieures de la Kura et de l'Arax, où sont situées les provinces d'Elisabethpol et d'Arménie, le district de Salian, la province de Chirvan, c'est au contraire de l'absence de forêts sur un fond calcaire et sablonneux que naissent le défaut de pluies et par suite l'ardeur intolérable de l'atmosphère. Soumis pour ainsi dire à un siroco permanent, ces pays sont pendant les fortes chaleurs inhabitables pour les indigènes eux-mêmes. Il n'y a pas d'organisation, quelque robuste qu'elle soit, qui puisse les affronter : aussi les habitans se hâtent-ils de quitter les vallées pour le haut pays. Ceux qui restent sur le sol embrâsé de la plaine sentent bientôt leurs corps, affaiblis par la transpiration, dépérir insensiblement, et tomber enfin dans une atonie complète. Les changemens de l'état de l'atmosphère, si brusques et si fréquens dans ces gorges nei-



geuses, agissant sur des organisations débilitées, développent le germe morbide avec une rapidité effrayante. Peu d'heures suffisent pour changer des fièvres tierces en fièvres bilieuses malignes, qui se résolvent souvent par le tétanos. Leur intensité ne peut être vaincue que par des remèdes violens, comme le mercure et l'arsenic administrés à fortes doses. De là, dans la convalescence, et même par la suite, des prédispositions aux fièvres lentes, à la dyssenterie, à l'hydropisie et à la phthysie. En général, au Caucase, et même dans les parties salubres, et pour des organisations saines ou robustes, la fraîcheur des nuits, les pluies périodiques de l'hiver et du printemps, les vents alisés et glacials des montagnes qui viennent traverser l'atmosphère au milieu des journées les plus chaudes, sont autant de causes de maladies.

PRODUITS DU SOL.

Si perfides pour la nature animale, ces climats sont au contraire très favorables à la végétation. Sous ses différens degrés de température, le pays peut produire et produit en effet les plantes des pays les plus favorisés par la nature dans les deux hémisphères. La culture du coton, celle du ver à soie; le succès avec lequel on a introduit la canne à sucre dans le khnat de Talich, qui, en 1834, en a fourni déjà jusqu'à 4,000 pouds, sont des preuves incontestables de notre assertion. Cette richesse, cette force de la nature, sont cependant peu utilisées, soit que les bras manquent, soit que dans leur indolence les peuples de ces contrées se contentent des dons que la nature y prodigue sans effort, ou bien encore qu'habitués par leurs

guerres et leurs malheurs à l'incertitude de l'avenir, ils vivent au jour le jour, sans tâcher d'augmenter aujourd'hui des biens que le lendemain pourrait ravir. La nature, vierge de la main des hommes, est ainsi livrée ici à son propre travail : son essor n'en est que plus étonnant.

Le versant septentrional, c'est-à-dire les bassins du Kuban et du Térék abondent surtout en riches et gras pâturages. Aussi les peuples montagnards qui les habitent sont-ils essentiellement pasteurs. Leurs vallées inférieures ont en outre des terres labourables et très fertiles. Les Cosaques de la ligne y ont introduit avec succès la culture de la garance, de la vigne, du lin et du chanvre, et les montagnards laissent eux-mêmes peu de terrains en friche. Les vallées supérieures, bordées de rochers à pics et d'un sol pierreux, n'offrent pas les mêmes avantages à l'agriculteur. La nature n'y a pas été cependant avare de ses dons. Dans les vallées du Kuban et de la Malka, les rochers qui suivent à une certaine distance les cours des rivières, tantôt taillés à pic, tantôt s'élevant en échelons, sont ornés d'une riche verdure qui, étendant de plus en plus son domaine, couvre les précipices d'arbrisseaux odoriférans, et enlace les blocs de rochers de guirlandes de lierre. Des bois fréquens les couvrent; on y voit des chênes, des tilleuls, des hêtres, y prendre un grand développement. Des ceps de vigne sauvage enveloppent leur tronc. Les vallées de la Sundja et de l'Argun se distinguent aussi par leurs riches prairies englobées dans d'immenses forêts de sapins et de chênes. Toutefois, dans leurs parties inférieures, le fond des vallées est sujet à des inondations fréquentes, qui rendent le terrain marécageux. Il se forme ainsi dans les environs de Kizliar une innombrable

quantité de dépôts d'eau tellement imprégnée de sel, que le fond des cavités, quand elles se dessèchent, reste recouvert d'une enveloppe blanche. Dans toute la partie du bas Térék, les habitans cultivent avec succès le mûrier et élèvent des vers à soie.

Les bassins du centre, enclavés entre la chaîne du Caucase et celle de l'Ararat, et coupés en outre par les rameaux de l'Alazhèg, sont aussi doués d'une grande force productive. Parmi eux, le bassin du littoral de la mer Noire est peut-être un des plus favorisés. A partir de Taman, la chaîne du Caucase côtoie, comme nous l'avons dit, le littoral de la mer Noire, et les flancs des montagnes sont battus par les ondes. Depuis l'embouchure du Géuadzé jusqu'à celle du Lighiss, sur un espace de 8 verstes, tout le littoral est même hérissé de rochers à pic, dont le talus sous-marin est de plus de 80 toises. Des crevasses profondes déchirent les flancs des rochers. Cependant, au milieu de ces gorges sauvages, on voit encore apparaître des tapis d'une verdure éclatante, des champs cultivés que la nature orne elle-même d'arbres fruitiers.

A partir de Gagri, la chaîne s'éloignant davantage du littoral, donne un plus grand développement aux vallées. Encadré d'un côté par les cimes neigeuses de la grande chaine, de l'autre par l'azur de la mer, le pays, sans perdre son caractère grandiose, présente de temps à autre des collines légèrement ondulées et d'un riant aspect, fertilisées par les torrens qui jaillissent de toutes parts des montagnes. Malgré l'absence de toute culture, la végétation y prospère. Les masses de verdure sont éblouissantes par l'éclat et la diversité de leurs teintes. L'azaléa-pontica y fleurit deux fois par an; le rhododendron

y dépasse une hauteur de 23 pieds; l'ilex, le prunus laurocerasus, la taxus-baccata et d'épaisses forêts de marronniers, de noisetiers, de buxus semper virens, couvrent les penchans des montagnes. Le figuier épanche ses larges feuilles à travers les fentes des fréquentes ruines qui couvrent le pays; et la vigne, serpentant autour des branches des arbres les entoure jusqu'à leur sommet. La smilax excelsa, la pterocaria Caucasia, complètent le tableau de cette végétation luxuriante.

Dans les bassins de l'Inguri et du Rion, le pays en perdant un peu de son aspect pittoresque, surtout vers l'embouchure de ces deux rivières, dégénère en une plaine marécageuse, mais conserve néanmoins la même force végétale; cependant l'insalubrité du climat empêche de l'utiliser. Les parties cultivées sont : les vallées supérieures de l'Inguri, en Mingrélie, du Tskheniss-Tskhalé et du Rion, en Iméritie, et les vallées des montagnes d'Akaltsikh dans le Ghuriel. Mais ici, aussi, un climat plus rude et un sol moins fertile exigent plus d'efforts pour obtenir de moins brillans résultats. Les pâturages excellent également par leurs parfums. Les habitans cultivent peu de froment et préfèrent le maïs, qui donne plus avec moins de travail; le vin qu'ils récoltent est potable et abondant.

Le bassin de la Kura, dans sa partie supérieure, jusqu'au confluent de l'Alazani, peut être considéré comme celui qui offre ces conditions de température moyenne de l'Europe si favorables à la végétation. Les rameaux qui de la chaîne Ossette, s'inclinent à travers la Kartalinie vers le lit de la Kura, présentent des côteaux couverts de forêts, alternant avec de riches pâturages et des terres labourées ou couvertes de vignobles. A côté de chênes, de hêtres, de bouleaux, de

marronniers de haute futaie, on rencontre l'arbre lezghe, qui atteint une hauteur de 75 à 80 pieds, et se distingue par sa dureté; l'urtkhli (ainsi nommé parce qu'il est peu sujet à la putréfaction), qui tient à la famille des acajous; le Khurma et le djonjali, dont les habitans consomment les fruits; et les autres arbres fruitiers de l'Europe méridionale.

Les plus belles vallées de la Géorgie sont, sans contredit celles de l'Alasani et de la Yora, formant la Kakétie intérieure et extérieure. Couvertes de vignobles, elles fournissent les meilleurs vins des pays Caucasiens, vins qui au moyen de quelques améliorations soutiendraient la concurrence avec les vins de Bourgogne. Les deux districts de Signakh et de Telav, livrent annuellement jusqu'à 80,000 sapales, en mesure du pays, équivalente à 3,000,000 de seaux. Cette quantité pourrait s'accroître encore si une partie du pays n'était absolument dépourvue d'eau. On voit encore les vestiges d'un canal commencé autrefois pour obvier à cet inconvénient, et fertiliser par des irrigations artificielles des terrains aujourd'hui incultes.

La rive droite de la vallée de la Kura, comprenant les distances de Bortchala, de Bambaki, de Kasakhi et de Chamchadil, coupée par les rameaux de la chaîne de l'Alaghèz, n'est pas, beaucoup s'en faut, aussi productive, soit à cause de la qualité du sol, ou bien à cause du manque de bras. On y rencontre des parties absolument désertes et incultes, comme par exemple la steppe de Lory.

A partir du confluent de l'Alasani, la vallée de la Kura s'élargissant successivement, voit les rameaux des montagnes s'aplatir de plus en plus près de son lit, et forme ainsi à tra-

vers les provinces de Cheki et de Chirvan, jusqu'à son embouchure, une plaine assez étendue dépouillée d'arbres. Sous l'influence d'une atmosphère ardente et d'un sol des plus fertiles, cette plaine est la partie la plus productive, mais malheureusement aussi la plus malsaine des pays Caucasiens. L'île de Salian, par sa latitude heureuse au 39° 20 et les qualités du sol, ne trouverait peut-être de rivale que dans la France méridionale, dans l'Italie et dans l'Espagne. Le mûrier, le coton, toute espèce de céréale, la garance, le safran, voilà certes des branches de culture qui n'auraient besoin que d'être développées avec un peu d'intelligence pour devenir des sources immenses de richesses. Nous dirons la même chose des provinces d'Erivan et de Nakitchévan, formant la province russe d'Arménie. L'arbrisseau nommé poapungens par Biberstein, et œrolopus levis par Trinius, qui y croît en abondance, nourrit de ses feuilles une espèce de cochenille encore inconnue aux naturalistes et que les habitans appellent ici le ver cramoisi. Les mâles sont roses ou blancs et ont des ailes diaphanes; les femelles, beaucoup plus grandes, sans ailes, plates et de couleur cramoisi foncé, produisent quand on les écrase une couleur rose, tirant sur le violet, qui n'a besoin que d'une faible préparation chimique pour donner un rouge éclatant et solide.

Le bassin du Daghestan se distingue, dans sa partie septentrionale, par ses immenses plaines de froment. Les parties méridionales sont propres à la culture de la garance et du coton, et couvertes de bois formés d'arbres fruitiers.

Comme on le voit, les pays Caucasiens peuvent prendre place parmi les plus fertiles du globe terrestre; mais malheureusement l'état des habitans, voisins encore de la barbarie, laisse

ces forces de la nature presqu'inertes et improductives. D'après les évaluations approximatives, le pays, dans sa situation actuelle, peut livrer annuellement à l'exportation :

1.	Froment,	3,200,000 sacs,	valant	12,800,000	roubles d'argent,
2.	Orge.	1,300,000 —	—	3,250,000	—
3.	Maïs	72,000 —	—	252,700	—
4.	Blé de Sarrasin.	130,000 —	—	585,000	—
5.	Soie. (1)	15,460 —	—	1,005,000	—
6.	Coton. (1)	36,000 —	—	180,000	—
7.	Safran.	1,000 —	—	95,000	—
8.	Garance.	35,000 —	—	280,000	—
9.	Vins.	1,888,000 seaux,	—	3,499,000	—
10.	Eau-de-vie.	146,000 —	—	365,000	—
11.	Bétail.	1,905,300 pièces,	—	21,032,000	—

Ce total n'est pas peu important, et donne la mesure du développement qu'il pourra prendre avec le temps.

Versant méridional de l'Ararat.

Les pays situés au-delà de la chaîne de l'Ararat, et formant les pachaliks turcs d'Akaltsikh, de Kars, de Baïazeth, de Much, d'Arzerum et de Trébizonde, plus heureux que les pays du Caucase, sous le rapport de la salubrité, ne restent pas en arrière sous celui des forces végétales; la régularité avec laquelle, dans les pachaliks de Kars, d'Arzerum et de Baïazeth, alternent les changemens des saisons, est aussi propice au dé-

(1) On n'a porté en compte ici que la quantité de soie et de coton qui pourrait être exportée.

veloppement de la végétation qu'à celui de la nature humaine. A côté de l'olivier, de la vigne, de l'amandier, vous trouvez les pâturages les plus riches, et les champs labourés les plus fertiles. Le pachalik de Kars, surtout, avec une culture un peu plus soignée, pourrait devenir le grenier de tous les pays environnans. Actuellement, le pachalik de Baïazeth est le mieux cultivé. Mais bien des forces gisent ici encore assoupies dans le sein de la nature, et ne demandent que des mains plus intelligentes pour faire surgir de nouvelles sources de bien-être et de prospérité.

DES PEUPLES DU CAUCASE.

INDICATIONS HISTORIQUES.

Long-temps le Caucase a passé pour le berceau des hordes barbares qui, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, ont inondé l'Europe. L'ignorance de la topographie du pays, l'espèce de prestige mystérieux attaché de tout temps à ces terres; la rencontre parmi les peuples qui les habitent de quelques-uns des noms qui ont jadis effrayé l'Europe, avaient contribué à fortifier cette opinion. Aujourd'hui l'erreur est reconnue. L'arête principale du Caucase, surmontée de pics neigeux, forme une barrière presque infranchissable, qui a de tout temps scindé le pays en deux zônes distinctes et presque sans communications entre elles. Les peuples des vallées méridionales ne l'ont jamais franchie, et l'on chercherait en vain parmi eux la trace d'une migration vers le nord. Tous ceux dont l'antiquité nous a transmis les noms se trouvent dans les mêmes lieux et presque dans les mêmes rapports d'existence.

Si on ne peut pas désigner avec une égale certitude les aborigènes du versant septentrional, il est évident que ses vallées

saccadées et arides, ses gorges sauvages et isolées, ne présentent pas ces conditions locales qui alimentent les populations et les poussent à déborder par exubérance. Bien loin donc d'avoir été le siége primitif des peuples de la grande migration, elles ont servi de barrière aux invasions de plusieurs d'entre eux vers l'Asie Mineure, de refuge aux débris de ceux qui avaient été broyés par le choc de ces masses, dont le flux et le reflux continuels ont si long-temps ensanglanté les steppes de la Russie méridionale entre le Volga et le Don.

C'est dans l'aspect des lieux et dans cette fluctuation des peuples, qu'il faut chercher encore la cause de cette inertie intellectuelle qui règne au N. du Caucase. La rudesse de la nature et des hommes dut y étouffer les germes civilisateurs.

Toujours en armes pour leur défense, en butte à des tiraillemens incessans, les peuples du sud virent aussi leur essor arrêté par les tendances opposées des Grecs et des Perses, des Romains et des Parthes, de Bysance chrétienne et de l'Arabie mahométane, des sectes d'Omar et d'Ali, qui se disputèrent, les armes à la main, l'empire de ces contrées, jusqu'au moment où la Russie vint enfin jeter son épée dans la balance et donner au pays une impulsion nouvelle et décisive.

PERSES ET GRECS.

Les Grecs furent les premiers Européens qui, poussés par leur esprit aventureux, cinglèrent, par la plage orageuse de la mer Noire, vers ces côtes inconnues. Tandis que la monarchie

persanne, sous Cyrus et Cambyse, s'étend vers le N. le long des côtes occidentales de la mer Caspienne, et pénètre pour combattre les Scythes dans les gorges du Caucase, des Achéens, des Lacédémoniens et d'autres Hellènes suivant les traces des Argonautes abordent sur les côtes de la Tauride, de l'Abkhazie, et y fondent des colonies. Ainsi, dès cette époque reculée, l'Asie et l'Europe se touchent ici pour se combattre ; les Perses y dominent par les armes, les Grecs par l'extension de leur commerce, dont les ports de Dioscuria, de Phasis, de Phanagorie, de Portus Syndicus, Apatur, Portus Pitius et autres étaient les entrepôts. Les Indiens venaient y verser leurs denrées par la mer Caspienne, et par les deux lignes fluviales du Kyrrhos et du Phasis, de l'Alunta et du Vardanne (1).

Les Zighes (2) et les Akhéens (3) sur la côte d'Abkhazie ; les Soanes (4), dans les gorges les plus élevées du Caucase ; les

(1) C'est la route commerciale connue plus tard par les montagnards, et qui allait de Tarku à Endéri sur le Koï-su, de là par la Sundja, le Térék et la Malka, jusqu'au pont en pierre sur cette rivière, d'où elle rejoignait le Kuban pour le suivre jusqu'à son embouchure.

(2) Les Adighes, ou peut-être les Djighetes actuels, peuplade de la même race. Strabon les nomme Zighes ; Procope et Porphyrogénète Azikhes ; les chroniques russes Kassoghes ; les Ossettes, Kazakhes.

(3) La vanité des Grecs, qui tendait à représenter leur influence comme prédominant dans les contrées les plus éloignées, peut expliquer comment ils dénaturèrent en Alkaoï le nom d'Abkhazes, qui était du reste trop barbare pour eux, et qu'ils n'ont jamais, même dans les temps postérieurs, écrit exactement. Procope et Porphyrogénète les nomment Abazghes, Nestor et les chroniques russes, Obèzes.

(4) Les Svanètes actuels, aux sources de l'Inguri.

Kolkhes, dans le bassin du Phasis (1); les Ivères, dans la vallée du Kirkos (2), les défilés de l'Aragus (3) jusqu'aux Pilæ Caucasiæ (4), affluaient tous à ces marchés. Les Albanais même vivant dans la partie inférieure du Kirrhos, depuis l'Alazonus (5) jusqu'à la mer Caspienne, et séparés des Ivères par la vallée aride du Cambysès (6), tiraient des profits des caravanes qui traversaient leur pays. Les Léghes, séparés de ces derniers par le Marmadalis (7), et les Ghelles (8) vivant encore plus au N., trop sauvages pour prendre part à ce commerce, étaient d'ailleurs en lutte avec les Massaghètes, les Sakes et autres tribus turcomanes qui, venues de l'Asie centrale, tendaient

(1) L'ancien Phasis correspondait au Rion actuel jusqu'au confluent de la Kvirilla, et, remontait de ce point le cours de cette rivière, sur laquelle est situé encore le village de Charopana, le Saropana des anciens. Le cours supérieur du Rion lui-même représente l'ancien Glaukus; et le Tskheniss-Tskhalé, qui veut dire source de chevaux, indique par ce nom son identité avec l'Hippius.

(2) La Kura.

(3) L'Aragva.

(4) Les portes de Dariél. Pline dit expressément : *Magno errore portæ Caspiæ dictæ.*

(5) L'Alazani.

(6) Les configurations des localités et l'aridité de la vallée de la Yora prouvent que c'est cette rivière qui correspond à l'ancien Cambyses.

(7) Les Lézghes d'aujourd'hui, dans lesquels on doit reconnaître les anciens Léghes, ont encore pour frontière méridionale le Samur, ce qui doit faire supposer que cette rivière est identique avec l'ancien Marmadalis.

(8) Klapproth croit, à cause de l'affinité des noms, reconnaître dans les Ghelles les Galgaï ou Kistes actuels.

toujours à se répandre dans l'Asie Mineure en tournant les gorges du Caucase par les portes d'Albanie (Pilæ Albaniæ).

La pression de ces races turcomanes était d'autant plus forte, que des peuples descendus du N. vers les steppes méridionales de la Russie, entre le Volga et le Don, leur disputaient jusqu'aux gorges du Caucase la possession de ces terres. Parmi ces peuples, on distingue les Utes, les Aorses et les Siraks, qui prennent plus tard le nom générique d'Alanes et sont évidemment de race Ugoro-Finoise (1). Ainsi, dans cette

(1) Nous appelons race Ugoro-Finoise cette immense agglomération des peuplades qui habitaient des deux côtés de la chaîne de l'Oural, vers Arkhangel et les bouches de l'Obi, et s'étendaient jusque sur le cours inférieur du Volga. De cette race étaient les Aorses, Sirakes et Utes. Strabon, en disant qu'elles appartenaient à un peuple puissant vers le Nord, est d'accord avec la géographie actuelle, qui nous montre encore parmi les peuplades permiakes de la race finoise, et nommément chez les Votiakes, les Moches et les Mordva, des tribus portant les noms symphoniques d'Udes, d'Erses ou Arses, et de Ziranes ou Siranes. Ibn-Khaukal cite aussi au neuvième siècle la tribu d'Arza comme vivant à côté des Bulgares. Les tribus de ces trois peuples, émigrées au Caucase, furent connues plus tard sous le nom d'Alanes ou d'Asses. L'identité de ces peuples, mentionnée déjà par Strabon, ne saurait être contestée. Les Bysantins et les écrivains arabes donnent aux Alanes les mêmes domiciles que les chroniques russes et les *Sagues scandinaves* assignent aux Asses. Les Goths, descendant vers la mer Noire, occupèrent le pays des Asses ou Azes; c'est dans les mêmes lieux que les retrouve encore Sviatoslaw. Les voyageurs des douzième et treizième siècles, Rubriquis, mentionnent une ville nommée Alan ou Assev. Relégués de plus en plus vers les gorges du Caucase, ces Alanes ou Asses sont les Ossettes actuels. Une circonstance assez spécieuse sert à corroborer cette opinion : les Ossettes ajoutent le mot don, qui signifie eau ou source, au nom de

première époque, nous voyons les pays du Caucase assiégés, pour ainsi dire, de quatre côtés par des peuples étrangers; au S., par les Persans, à l'E., par les peuples de la race turcomane, au N., par ceux de la race Ugoro-Finoise, enfin à l'O. par les Grecs.

Les conquêtes d'Alexandre-le-Grand donnent à ces derniers une influence prépondérante. Que le héros macédonien ait effectivement pénétré jusqu'aux portes caucasiennes, ou qu'il n'ait pas dépassé l'Arax, l'éclat de son nom se perpétue dans les traditions fabuleuses les plus antiques de ces contrées.

C'est à Alexandre, ou Iskender, que les habitans de Baku attribuent la création de la mer Caspienne et la submersion de

toutes les rivières. De même que les Asiatiques ont le Kara-su ou Kars-tchaï, ainsi les Ossettes ont l'Ari-don, le Mna-don, le Sazele-don. Or, en suivant le littoral de la mer Noire, nous retrouvons partout cette même addition aux noms de rivières, quelquefois seulement avec le changement d'o en A et de D en T. Le Kuban s'appelait Var-dan ou le Don-Avares; le Don qui parle assez par lui-même, dans l'antiquité Tan-aïs; le Dniester et le Dniéper, chez Porphyrogénète, Dan-ester, Dan-eper, et ce dernier en outre, Boris-ten. Quant au Danube, il est, ce nous semble, encore plus significatif, en ce qu'il désigne, si ce n'est pousser trop loin les conjectures, que la race ugorienne donna au principal fleuve qu'elle rencontra le nom du plus grand fleuve de son pays, Dan-Obi. Ainsi, par cette circonstance heureuse, l'historien retrouve pour ainsi dire l'itinéraire incontestable de la course vers l'Ouest, des Alanes, des Bulgares, des Ogores ou Ogres, des Avares, des Ungars et Madjares, appartenant tous à cette grande race ugorienne, vivant sur le versant oriental de l'Ural, et qui, plus belliqueuse que les peuplades finoises, avait avec elles une affinité que trahit encore la ressemblance des idiomes finois, madjare et peut-être ossette.

leur ville Khunzar; ceux de Derbent, l'érection de la grande muraille caucasienne. Les Géorgiens font remonter à sa venue la fondation du royaume Ivérien par Pharnavaz, et l'origine de leur dynastie Pharnavazide.

Toutefois, sa course victorieuse dans ces pays, ne jeta qu'un éclat brillant mais passager; on doit dire même que le héros macédonien ressentit plutôt lui-même l'influence des mœurs asiatiques qu'il n'y transporta celles des Grecs. D'ailleurs, l'idée mère de leur civilisation, la liberté civile, n'aurait trouvé que des peuples peu faits pour la comprendre.

Aussi, quand des débris de l'empire d'Alexandre naquirent successivement la monarchie des Séleucides, l'empire des Parthes, les royaumes d'Arménie et de Pont, les dernières traces de l'apparition des Grecs s'étaient successivement effacées, et les pays avaient repris leur physionomie asiatique. C'est ainsi que les trouva l'invasion romaine.

ROMAINS ET PARTHES.

Pompée, après avoir conquis le Pont, marche à travers la Kolkhide, dont les habitans se joignent à lui contre Mithridate, leur ancien maître. Dans l'impossibilité de poursuivre ce roi dans ses états du Bosphore, le général romain franchit le Kirrhos pour pénétrer jusqu'à la mer Caspienne. Il bat et disperse les Ivériens et les Albanais qui se sont embusqués sur son passage, mais il est bientôt forcé par les aspérités des lieux de retourner sur ses pas. Cependant son expédition rétablit les relations commerciales avec l'Inde par le Kirrhos, le Phasis et les ports

du littoral de la mer Noire. Pline prétend que les Romains prélevaient de ce commerce des bénéfices de cent pour cent (1).

Bientôt de nouvelles conquêtes vinrent consolider l'influence romaine. A la destruction du royaume de Pont, succéda celle du royaume d'Arménie, déclarée province romaine l'an 5 de notre ère ; puis, sous Tibère, la soumission des rois de la Kolkhide et de l'Ivérie; mais, par cette extension, les Romains se trouvèrent en présence des Parthes. De là leur lutte avec ce peuple, lutte conduite des deux parts avec un succès varié et qui est importante pour les pays caucasiens, parce qu'ils en furent souvent le théâtre et le prétexte. La grande et la petite Arménie ainsi que l'Ivérie devinrent un sujet d'éternelles contestations entre les Arzacides et les empereurs romains. Formées en satrapies presque indépendantes, où régnaient des membres de la famille des Arzacides, elles offraient aux Romains la facilité de susciter aux souverains parthes de puissans compétiteurs et de vaincre ainsi, par leur politique, ce peuple si redoutable sur les champs de bataille.

Les chroniques géorgiennes, qui placent à cette époque leur seconde dynastie, celle des Archakides, n'ont donc historiquement tort que parce qu'elles font de l'Ivérie un royaume indé-

(1) Les assertions de Pline et des anciens en général sur l'importance de ce commerce au moyen de la navigation fluviale, sont évidemment exagérées, à moins que l'on n'admette que la nature ait subi ici des révolutions gigantesques. — Le Phasis ou Rion, et le Kirrhos ou Kura, peuvent, par suite d'éboulemens, avoir perdu de la profondeur de leur cours; mais cette diminution de la masse de leurs eaux n'a pu être aussi considérable que devraient faire admettre les assertions des anciens.

pendant et puissant, tandis qu'il n'était qu'une partie de celui des Parthes. Quoiqu'appartenant à la même race que les Soanes et les Kolkhes, et portant avec eux le nom générique de Kartwels, les Ivériens subissaient presque toujours, par suite de leur position isolée au-delà des monts Dvalettes, le sort de la grande et de la petite Arménie. Des Arméniens leur vint aussi le nom d'Ivériens, des mots Iveriè (le pays de dessus) et Ivrats (le montagnard), dénomination qu'adoptèrent les Grecs et les Romains.

C'est dans ces vicissitudes que les pays du Caucase traversent les premiers siècles de l'ère chrétienne, jusqu'au moment où les événemens importans qui changèrent la face de l'Europe se firent aussi ressentir jusque dans ces contrées. Le premier de ces événemens est l'invasion des Barbares.

INVASION DES BARBARES.

On ne saurait suffisamment expliquer les causes qui motivèrent ce grand débordement de peuples qui, comme un torrent de lave, inonda alors l'Europe. Le foyer de ce volcan était l'Asie centrale ; la cause de l'explosion, probablement le conflit des trois grandes races qui se partageaient le N. de cette partie du monde, c'est-à-dire de la race ugorienne qui occupait les pays au-delà de l'Ural jusqu'à l'Obi, de la race turcomane, qui siégeait au-delà du lac Aral, et de la race Mogolo-tatare, établie dans la Tartarie chinoise.

Tandis que les Goths descendent des bords de la Baltique, vers la mer d'Azoff, les Huns, sortis des confins de la Chine, poussent devant eux les peuplades turcomanes des Massaghètes,

des Khasares et autres (1). Les peuplades ugoriennes, qui occupaient une partie de ces pays sous le nom générique d'Alanes et d'Asses, pressées ainsi des deux côtés, ou se retirent vers les gorges du Caucase, ou, suivant l'impulsion qui leur est donnée, et qu'ils communiquent aux Goths, se précipitent à leur suite vers la vallée du Danube, et de là vers l'occident de l'Europe. Le versant N. du Caucase reste alors habité dans les vallées inférieures du Kuban, par les Zighes ou Kazighes (2); vers le centre de la chaîne, près des sommités de l'Elbruz et les défilés de Dariél, par les Alanes ou Asses; vers le cours inférieur du Térék, et dans le Daghestan septentrional, par les Khazares ou Massaghètes.

(1) Les anciens donnent souvent à ces peuples de race turcomane le nom de Huns; mais il faut bien se garder de confondre ces Huns, qui sont les Huns Ephtalites qui ravagèrent la Perse sous les Khosroites, avec les Huns d'Attila, qui étaient de race tatare. — Procope, *De bello persico*, lib. I, § 4, établit expressément cette différence, qu'il poursuit jusque dans la description de leurs traits. C'est pour éviter toute méprise, que lui et d'autres Bysantins les nomment tour-à-tour Massagèthes, Khazares, Savirs. — Les races turcomanes étaient fort nombreuses : les Seldjukides et les Osmanlis sont assez connus. Nestor cite quatre tribus, les Turkmenes, les Petchenezes, les Torkes et les polovtsi ou Uzes.

(2) Les Ossettes appellent encore aujourd'hui Kazakhes les peuplades Adighes. — Ces peuplades, plus ou moins resserrées dans les gorges du Caucase, ou épanchées vers le Kuban, sont des aborigènes. — Strabon cite les Zighes, et parmi les peuplades Taures, les Obediakes, peut-être les Obezdekhes actuels, tribu puissante de la race adighe. — Plus tard, leur pays s'appelle Zikhia chez Procope, Azikhia chez Porphyrogénète; Nestor y place les Kassoghes.

L'invasion des Huns d'Attila fut suivie par celle des Bulgares, peuples de race ugorienne; poussé par les Savirs (1), il ne fit que traverser les steppes méridionales de la Russie, sans aborder les gorges du Caucase. De leur côté les Savirs, turcomans consanguins aux Khazares, se confondent alors avec eux, et constituent une puissance formidable. Ils resserrent des deux côtés, vers le centre de la chaîne, les peuplades des Alanes, s'étendent entre le Don et le Volga, occupent, sur la lisière du Caucase, près du littoral de la mer Noire et de la mer Caspienne, les défilés des montagnes, et font de là des incursions fréquentes, soit en Perse, soit dans les états romains de l'Asie.

CHRÉTIENS ET IGNICOLES.

Pendant que le versant N. subissait ces vicissitudes, dans les cinq premiers siècles de l'ère chrétienne, d'un côté l'introduction de la religion chrétienne, due à l'influence romaine, de l'autre, la reconstitution de l'ancienne monarchie persanne par Artchir-Babekhan (Artaxerxès), fondateur de la dynastie des Sassanides, avaient créé sur le versant méridional deux camps ennemis.

On sait avec quelle rapidité prodigieuse la religion chrétienne se répandit parmi les peuples de l'Asie Mineure; mais combien aussi leur esprit impressionable y fit naître de ces hérésies qui

(1) Les Savirs ne figurent que peu de temps, et seulement aux gorges du Caucase, en guerre avec les Romains et les Perses. — Ils se confondent avec les Khazares, qui étaient sans doute de la même origine.

déchirèrent l'Eglise à peine naissante. Les sectes de Nestor, d'Eutychius et de Grégoire combattirent avec succès l'autorité des conciles convoqués à diverses reprises.

Convertis au christianisme, les peuples du Caucase subirent les conséquences de cet état de choses. L'Arménie adopta avec ferveur la secte Grégorienne ; en vain plusieurs évêques furent-ils frappés d'excommunication (1), les Arméniens persévérèrent dans leurs croyances, et les répandirent même en Ivérie. C'est le savant Arménien Mesrop, qui, par la traduction de la Bible en ivérien et la création de l'alphabet, y consolida aussi les maximes grégoriennes (2).

Sur le littoral de la mer Noire, en Kolkhide, en Abkhazie et dans le Caucase, le christianisme prêché d'après les traditions par saint Georges, se maintint au contraire dans sa pureté. Marcion, il est vrai, était Kolkhe de naissance, mais ses maximes ne prirent pas de consistance dans son pays et n'eurent cours que dans le Pont. Les évêques de Scythie et de Kolkhide se distinguèrent par leur orthodoxie (3). C'est donc là que naquit cette église géorgienne, qui s'est maintenue à travers les siècles dans les véritables doctrines de la religion grecque.

(1) Entre autres Eustathe au concile de Militine, en Arménie. Devenu évêque de Sévaste, il encouragea néanmoins les doctrines hérétiques. — Téophane, *Chronica*.

(2) Procope, *De bello persico*, t. I, § 12, dit expressément que les Ivères étaient un des peuples les plus attachés à la religion chrétienne.

(3) Cyrus, évêque de Phasis, forma opposition, sous Héraclius, au monothélisme décrété par cet empereur, espèce de juste milieu pour concilier les monophysites avec les orthodoxes.

Cependant les églises chrétiennes du Caucase, encore au berceau, eurent de puissans ennemis à combattre. Les Sassanides, qui, avec la monarchie persanne, avaient relevé les dogmes antiques de Zoroastre, sentirent que dans leur lutte avec le Bas-Empire, il leur importait de le priver du levier si puissant de la religion qui assurait aux empereurs romains une si grande influence sur les Arméniens, les Ivères et les Kolkhes ou Lazes (1). De véritables persécutions eurent lieu en Arménie et en Ivérie. Kabad et Khozroé, qui veulent s'ouvrir l'accès du littoral de la mer Noire, afin de pouvoir attaquer Constantinople par mer, réussissent presque à étouffer en Ivérie le christianisme. Selon Procope, Gurgen, son roi, pour se soustraire à leurs vexations, est obligé de fuir son pays avec tous les siens. Les chroniques géorgiennes, elles-mêmes, tout en embellissant leur récit des hauts-faits de leur héros fabuleux Gurg-arslan, parlent de cette période comme d'une époque désastreuse. Il paraît évident que toute la série des souverains de leur troisième dynastie, des Khozroïdes, n'est qu'une fiction,

(1) Procope, liv. I, § 12. On trouve alors en Colchide un royaume Laze. L'apparition de ce peuple au milieu de la race Kartvell; les traditions des Adjares, une des plus puissantes peuplades des Lazes actuels, qui se disent de même origine que les Géorgiens, quelques traits d'affinité entre ces deux peuples, et avec la circonstance que le siége principal de la race Kartvell paraît avoir été dans les montagnes Moskhiennes, peuvent, ce nous semble, avec assez de vraisemblance, faire admettre une certaine consanguinité entre les Kartvells et les Lazes actuels.

et que ces soi-disant rois ne représentent que les lieutenans ou valis des Sassanides perses.

Les documens historiques nous manquent pour donner un tableau complet des vicissitudes que subit le Caucase. L'Arménie, la Kolkhide, l'Ivérie sont tour à tour occupées par les Romains ou les Perses, qui souvent appellent à leur aide les Huns, les Khazares, les Savirs, et autres peuples du versant N.

APPARITION DU MAHOMÉTISME.

Mais tandis que l'empire d'Orient, énervé par la dissolution des mœurs et les discussions théologiques, que le royaume des Sassanides, déchiré par des dissensions intestines, épuisent leurs dernières forces dans des guerres mutuelles, un peuple dans la vigueur et le feu de l'adolescence apparaît au milieu de ces contrées. Terrible par ses armes, il propage avec un fanatisme ardent des croyances nouvelles puisées dans l'instinct même des peuples asiatiques, et faites pour enflammer leurs imaginations. Constantinople et la Perse ressentent bientôt les effets de cette puissance. Ses contre-coups, qui réagissent sur les pays du Caucase, sont cependant plus sensibles aux Ignicoles qu'aux Chrétiens de ces contrées. Les pyrées s'éteignent, les mages sont massacrés, l'antique religion de Zoroastre disparaît pour faire place à la foi nouvelle de Mahomet.

Au contraire les kalifes, par une politique habile, voyant dans les chrétiens du Caucase, isolés de la métropole constantinopolitaine, des ennemis peu à craindre, ne voulurent pas réveiller

leur fanatisme par des persécutions, et les laissèrent professer tranquillement leur culte, tâchant seulement de les séduire par l'appât des avantages que devait leur offrir l'adoption du mahométisme. En Arménie ces séductions ne firent que peu de prosélites; mais en Ivérie, où les croyances avaient été déjà ébranlées précédemment par les Ignicoles, le peuple se convertit généralement au Mahométisme (1). Maîtres des défilés du Cau-

(1) A l'appui de ces faits, nous citerons un document remarquable d'un auteur oriental consciencieux et érudit, document que nous devons aux recherches savantes de M. Senkovski, et qui jette beaucoup de jour sur toute l'histoire de ces contrées. Cet écrivain, c'est Jakut. Voici la traduction du passage dont nous parlons.

« Les musulmans subjuguèrent Tifflis sous le règne du calife Osman, fils d'Affan. Khabib-Ibn-Selma marcha en Arménie, et soumit une grande partie de ses villes. Quand il eut occupé le pays central, vinrent chez lui des députés du Djurzan. Khabib, qui se préparait à marcher contre cette province, leur accorda la paix et une lettre de sûreté (ici suit le texte de cette charte).

» Depuis lors, continue Jakut, Tifflis resta au pouvoir des musulmans, et les habitans prirent la religion musulmane.

» Enfin, l'an 515 de l'égire (1121 ans après J.-C.), sortit des montagnes, non loin de Tifflis, un peuple nombreux, de religion chrétienne, du nom de Géorgiens (Ghurds), qui commença à faire des incursions dans les villages musulmans. Les gouverneurs de ces pays soumis alors aux Seldjukides étaient faibles; des dissensions régnaient parmi eux, et chacun voulait être indépendant. En outre, alors était survenue une guerre entre Makhmud et Meissud, petit-fils de Mélik-Khan; les gouverneurs prirent parti pour l'un ou pour l'autre, et personne ne songea à défendre le passage des montagnes. Les Géorgiens tombèrent sur les gouverneurs de l'Arménie, et les forcèrent à des combats dont l'issue

case dans le huitième siècle, sous Moslem, frère du kalif Etstid III, les Arabes pénètrent dans le Daghestan, en chassent les Khazares, les suivent sur leur propre pays, et y consolident leur puissance.

Les côtes d'Abkhazie et la Colchide, habitées par les Soanes, les Mègres (1) et les Iméritiens échappent seuls à leur domi-

fut en faveur des Géorgiens contre les musulmans. Alors les Géorgiens vinrent sous Tifflis et l'assiégèrent pour le forcer à se rendre. Pendant le siége, ils tuèrent beaucoup de musulmans; ensuite ils prirent la ville et s'y fortifièrent. Ils se conduisirent bien avec les habitans, qui devinrent leurs sujets sans se convertir. Depuis lors, les Géorgiens se renforcèrent de plus en plus, et firent des incursions étendues contre les musulmans, envahissant tantot l'Arran (Berdaa), tantôt l'Aberbaedjan, et pénétrèrent même jusqu'à Khélat, tandis que les gouverneurs de ces lieux, adonnés à l'ivrognerie et à des actions déshonnêtes, ne leur opposaient aucune résistance. Mais à la fin, Djelal-Ed-Din, fils de Kharezm-chakh, l'an 623 de l'égire (1226 après J.-C.), marcha contre eux, prit Tifflis, et massacra presque tous les Géorgiens. Avec les autres, il eut quelques combats et les vainquit toujours, après quoi il établit à Tifflis son vali, et retourna dans son pays. Le vali se conduisit mal avec les Géorgiens. Ceux-ci appelèrent alors les restes des Géorgiens qui n'étaient pas encore tués et leur rendirent la ville, tandis que les partisans de Kharezm prirent la fuite et rejoignirent leur maître. Néanmoins, les Géorgiens craignirent que Kharezm-chak ne revînt et qu'ils ne pussent en venir à bout; c'est pourquoi ils brûlèrent eux-mêmes la ville en 624 (1227) et s'enfuirent dans les montagnes. Voilà la dernière nouvelle que j'ai d'eux. »

(1) Les Mingréliens. Ce peuple, ainsi que les Soanes et les Iméritiens, appartenaient à la même race que les habitans de l'Ivérie, c'est-à-dire à la race Kartvell; aussi les Ivériens non convertis au mahométisme cherchèrent-ils un refuge parmi eux.



nation. Dans ces gorges sauvages, la religion chrétienne se maintient et se développe; elle peut même bientôt entrer en lice avec le Mahométisme.

DÉCADENCE DU KALIFAT.

Le christianisme pénètre dans le Caucase.

En effet, la puissance Khazare, affaiblie par la venue des Petcheneghes, avait été encore plus ébranlée par les coups que lui porta la monarchie naissante des Russo-slaves. Sviatoslav, grand duc de Kiéw, les bat en bataille rangée, enlève leur fort Belaia-Veja, ou Sarkel (1), pénètre jusque chez les Asses et les Kassoghes, et jette ainsi sur le littoral de la mer Noire les fondemens de la principauté russe de Tmutarakan (2). Les Khazares ne purent se relever de cet échec. Ils succombèrent bientôt sous l'invasion d'un nouveau peuple, les Uzes, ou Ghuz (3), qui, venus aussi du centre de l'Asie, occupèrent à

(1) Le fort Sarkel, d'après le comte Potocki, était situé à l'endroit où le Don et le Volga se rapprochent, et formait ainsi un point de défense stratégique bien choisi.

(2) Tamatarkha des Bysantins, aujourd'hui la ville de Taman. Elle fit, dès l'expédition de Sviatoslav (967), partie des domaines des grands ducs de Russie, et constitua, sous les fils de Vladimir, une principauté indépendante.

(3) On ne connaît pas l'origine de ce peuple, qui a long-temps erré sur le bord septentrional de la mer Caspienne. Il resta dans ces nouveaux do-

leur place les pays entre le Volga et le Térék, et vers l'intérieur de la Russie jusqu'au Don.

Alors les Kartvels franchissent le Caucase, soumettent les Asses ou Ossettes, et les Khazakhs ou Adighes, et introduisent parmi eux la religion chrétienne. Leur puissance ainsi accrue, ils tournent leurs armes vers le midi. La décadence du kalifat seconde leur entreprise. Dans l'ancienne Albanie, qui prend alors le nom d'Aran ou de Serrir; dans le Chirvan, dans l'Adzerbidjan et dans le Karabakh, partie de l'ancienne Arménie, des émirs s'étaient déclarés indépendans. Sur le littoral occidental de la mer Caspienne, les Chemkhals (1) de Tarku, l'Utsméi de Karakaïdakh ; à Derbent et dans le Chirvan, la dynastie de Cheiban, fondée par Abu-Chalid-Yessid (de 800 à 1075); dans l'Adzerbidjan, dans le Karabagh, et une partie de l'Arménie, de 951 à 1079, la famille de Bénu Chéddad; à Gars ou Kars, la famille arménienne des Pakratides, constituaient des dynasties faibles et désunies. Elles ne purent résister aux masses belliqueuses des Kartvels.

David II ou Dartchi, descendu des montagnes avec des trou-

miciles du Térék jnsqu'à la venue des Mogolo-Tatares, qui le vainquirent et l'absorbèrent. Lorsque l'on songe que la race Kiste ou tchetchène occupe actuellement les mêmes domiciles; que les Géorgiens et les Lezghes appellent ce peuple Mitch-ghis; qu'une tribu de ce peuple porte le nom d'Inghus; on est induit à croire que ce peuple montagnard est formé des débris des Uzes ou Ghus.

(1) Les titres de Chamkhal, d'Utsméi, de Kadi, sont des dignités de second ordre dans la hiérarchie arabe, et datent, dans ces contrées, de l'époque dn kalifat.

pes nombreuses, reconquit Tpilis et le Gurézan (1). Il se porte par la Somkhétie vers le Karabagh, et s'empare de Berda, où régnait l'émir de Tovin Abu-El-Esvar, de la dynastie de Bénu-Cheddad (2). La Porte de Fer, transportée par lui au temple de Ghélati, près de Kuthaïs en Imératie, témoigne de ce fait historique. Il acquit ainsi le surnom de restaurateur et de reconstructeur. Ses successeurs poursuivent encore ses conquêtes; leurs étendards flottent d'un côté jusque sur les bords de la mer Caspienne, de l'autre, jusque vers Akhaltsikh et Ardanujd. Le règne de la reine Tamar fut l'époque la plus glorieuse de cette période : succès contre les ennemis du dehors, paix intérieure, civilisation progressive, culture des arts et des sciences, tel est le tableau que nous offre sous son règne l'histoire du Sakartvelo. Dans les pays qui, depuis long-temps, ont cessé de faire partie de ce royaume, le souvenir de cette princesse, qui aimait à se faire nommer la Reine-Roi, est encore vénéré,

(1) Tpilis est l'ancien nom de Tiflis. Cette ville fut fondée, d'après les chroniques arméniennes, par les lieutenans des rois khozroïtes, qui établirent leur camp sur l'emplacement de Tiflis, non loin de l'ancien Mtskhet, à cause des sources minérales qui s'y trouvaient. Cette hypothèse est plus raisonnable que celle qui reporte sa fondation au fabuleux Gurg-Arzlan. Quant au nom de Gurzan, il provient du nom de la rivière Kyrrhos, que les Asiatiques prononçaient Ghur. Jackut dit expressément, dans son dictionnaire : « Tiflis, ville de la première Arménie, capitale de la province » de Gurzan, d'après le fleuve qui a donné son nom au peuple. » La dénomination de Gurdz est en effet exotique, et les Géorgiens, qui s'appelaient Kartvels, nommaient leur pays Sakartvelo.

(2) Voyez Frœhn, *Dissertation sur l'inscription arabe de la porte de fer du cloître Ghélati*, 27 novembre 1835.

comme en Ossétie, où de nombreuses ruines attestent de la magnificence éclairée avec laquelle elle installa la religion chrétienne.

Cependant ce nouvel essor que la religion chrétienne prenait au Caucase ne fut pas de longue durée. A l'invasion des Turcs Seldjukides succéda une plus grande calamité, la venue de Tchingiz-Khan.

MOGOLO-TATARES.

L'invasion des Mogolo-Tatares fut le dernier, mais le plus long et le plus sanglant épisode de cette impulsion inexplicable qui poussa les peuples de l'Asie vers l'Occident. Tchépé et Subotaï, lieutenans de Tchingiz-Khan, après avoir mis la Perse à feu et à sang, déversèrent leurs hordes (1223) dans le pays du Caucase, remontèrent vers le N. par le littoral de la mer Caspienne, détruisirent les Uzes, pénètrèrent sur le versant septentrional et l'inondèrent jusqu'au Dnieper. Depuis lors, le flux et le reflux renouvelé de ces hordes changea peu à peu la face du pays, et absorba sa population par l'importation des différentes tribus turcomanes, qui forment aujourd'hui plus de la moitié de la masse des habitans du Caucase. Ce changement fut consolidé surtout par Timur-Lengh. Les provinces chrétiennes, le Kartvel et l'Iméritie, épargnées jusqu'alors, ressentent les effets de son bras terrible. La Somkhétie, le Karabakh et d'autres provinces arméniennes; le Cheki, le Chirvan, les provinces de Baku, de Kuba, de Derbent, et tout le N. du Daghestan, deviennent la proie de ses hordes




barbares et perdent les traces de leur antique population.

Pendant deux siècles et demi, c'est-à-dire depuis le commencement du treizième siècle jusqu'à la fin du quinzième, pesa sur une grande partie de l'Asie et sur l'Europe jusqu'au Dniéper, le joug odieux des Tartares. Les peuplades musulmanes du Caucase, et même une grande partie des montagnards, comme les Asses, les Kazakhes ou Adighes et les Kabardiens du Bechtau, le subissent avec docilité; les peuples de religion chrétienne, au contraire, se raidissent toujours ou sourdement, ou les armes à la main, contre cette domination. C'est ainsi que malgré ses devastations et ses cruautés, Timurlengh ne put jamais s'établir en Géorgie et encore moins au-delà de la chaîne Dvalette, chez les Mingréliens, les Imériens et les Abkhazes. De son côté, le peuple russe déploie cette fermeté qui ne s'est jamais démentie chez lui, quand il s'est agi de son indépendance. Par son attachement à la foi de ses pères, il sert de barrière à l'Europe, et conserve intacte sa nationalité. Au milieu de son asservissement, la bataille des plaines de Kulikoff (8 septembre 1380), où les hordes de Mamaï furent, après une lutte sanglante, totalement battues et dispersées, prouva que les vertus guerrières des Slaves ne s'étaient pas éteintes, et que le peuple russe n'avait besoin que de chefs habiles et d'une organisation plus compacte, pour reconquérir sa consistance politique et prendre un plus puissant essor.

Nous ne suivrons pas les hordes mongoles dans les diverses vicissitudes qu'éprouva leur empire. Des dissensions intestines tuèrent ce corps inerte, formé d'élémens barbares, sans autre lien que le glaive et la cruauté de ses chefs. Timurlengh, en vainquant Tokhtamich sur le Térék, détruisit au N. l'omnipo-

tence de la Horde d'Or, qui se subdivisa dès-lors en trois Hordes distinctes, celle de Kazan, celle d'Astrakan et celle de Crimée. Son propre empire s'éparpilla en lambeaux sous ses successeurs. Kara Yusuff, de la dynastie turcomane du mouton blanc (1415), règne dans l'Adjerbidjan, dans le Chirvan et sur partie de la Géorgie ; Ali-Bek, Uzun-Hassan et Jakub-Bek, de la même dynastie, se succèdent au trône de Perse.

Au milieu de ces péripéties sanglantes, toute espèce d'organisation sociale disparait. Même parmi les peuplades chrétiennes du littoral de la mer Noire, l'antique civilisation s'éteint, les liens sociaux se relâchent, la religion n'existe plus que dans les rites extérieurs; elle n'a aucune influence sur les mœurs, amalgame monstrueux de corruption et de barbarie. — L'histoire de cette époque n'est qu'une suite d'intrigues, de trahisons, de meurtres, de parricides, de fratricides et de crimes de toute espèce qui ensanglantent même les familles régnantes. Ces élémens de dissolution sont accrus encore par une faute politique. Tandis qu'au N. la Russie, sage de l'expérience acquise, rejette, sous Jean Kalita, le système des apanages, et trouve son salut dans l'unité du pouvoir politique qui s'affermit sous Jean III, Bazile III et Jean IV, les princes Kartvels commettent la faute de morceler leur royaume. Ainsi sont créés, vers la fin du quinzième siècle, trois royaumes et cinq principautés indépendantes. Georges VIII devient roi du Kartvel; David règne sur la Kahétie; Bagrat sur l'Iméritie; Kvaravar est créé Atabek d'Akhaltsikh; Liparit Dadiane, Kakhaber et Ghélovan, sont institués princes de Mingrélie, de Svanét et du Guriél.

Quelles pouvaient être la consistance et la force de ces états

faibles, désunis, souvent en guerre entre eux, surtout depuis que, par la chute de Constantinople (1453) et de Trébisonde, ils avaient vu s'éteindre avec le nom romain ce prestige de gloire, qui, même entre les mains débiles des empereurs d'Orient, servit si long-temps d'égide aux chrétiens du Caucase contre les efforts du mahométisme. Cependant un événement sembla devoir leur être alors favorable.

SECTES D'OMAR ET D'ALI.

Scheik Séfi avait relevé les doctrines d'Ali, et s'était, par ses prédications, créé dans l'Adzerbidjan et le Chirvan de nombreux adhérens. Aidé par eux, son fils Izmaïl Séfi (1499) monta sur le trône et reconstitua la monarchie persane. L'unité mahométane se trouvait brisée, la division pouvait amener des déchiremens intestins et paralyser ainsi les forces du mahométisme. Cet espoir ne se réalisa qu'en partie.

Les deux sectes rivales, représentées par les deux puissantes monarchies de la Türquie et de la Perse, entrent bientôt en lice l'une contre l'autre, et se combattent à outrance; mais les états chrétiens du Caucase sont presque toujours le théâtre de leurs guerres acharnées et dévastatrices, et souvent aussi le prix du vainqueur.

Les différentes provinces de l'Arménie passent tour à tour des Turcs aux Persans; il en est de même de la Géorgie et du Saatabago d'Alkhaltsikh. A peine Ismaïl-Sefi a-t-il soumis le Daghestan et étendu son protectorat sur la Géorgie, que Selim Ier lui déclare la guerre, s'empare d'Akhaltsikh et en rend

les Atabeks tributaires. Cette guerre continue entre Chakh-Thamas de Perse et Soliman II avec des chances diverses pour les deux partis, mais toujours pour la désolation des états chrétiens. Après la mort de Thamas, Amurat, profitant de la faiblesse des souverains séfi, envahit l'Irak; c'est lui qui fortifia Kars. Mustapha Pacha (1578), son général, pénétra dans le Sakartvelo, s'empara de Hertviss, marcha de là sur Tiflis et se rendit maître de tout le pays.

Cette occupation turque, traversée de combats sanglans, entre les différens princes Kartvels, les Turcs et le Schakh-Khodabenda, dura jusqu'au règne de Chakh-Abas de Perse, qui reprit (1605) Tavriss, Nakitchévan, Gandja, la Somkhétie et la Géorgie, pour y exercer de nouvelles persécutions.

Par cette longue suite de malheurs, la race Kartvell, menacée d'une destruction certaine, chercha un protecteur qui pût lui tendre une main secourable. L'identité du culte autant que le renom croissant alors de la Russie, lui firent jeter les yeux sur cette puissance.

APPARITION DE LA RUSSIE.

En effet, après avoir secoué le joug des Tartares, le grand duché de Moscou, devenu le représentant de l'unité Russo-Slave, enleva Kazan (1553), et détruisit en outre la horde d'Astrakan par la prise de cette ville (1557). L'éclat de ses hauts faits avait porté son nom au-delà du Caucase; des relations commerciales étaient nées sur la mer Caspienne. Des colonies de marchands russes florissaient dans le Kanat de Che-

makha (Chirvan), sur l'île de Salian. Maîtresse de tout le cours du Volga, la Russie s'empare des bouches inférieures du Térék et du Koï-su (1), et soumet les princes de Tumen. Telle est déjà l'idée de sa puissance, que le Chakh Khoda-Benda implore son secours contre les Turcs.

La Russie était également, dans les circonstances les plus propices, pour agir contre les Khams de Crimée et s'ouvrir un débouché jusqu'à la mer Noire. Les peuples du Kuban (les Adighes) et les montagnards de Piatigorsk ou Bechtau (2),

(1) La ville de Terku s'appelait alors Tumen. Aghin, son prince, fut soumis en 1559 par Jean Grosnoï. Sa garnison se composa dès-lors de Streltsis et de Cosaques de l'Ural. En 1594, sous le tsar Fœdor Ivanovitch, les voievods Zassékin et Khvorostin, à la tête des troupes russes, défirent le Chamkhal de Tarku et les peuples du Daghestan confédérés. Le prince kabardien Konklichevitch les aida dans cette entreprise; mais en 1604, les Turcs, qui occupaient alors le Daghestan, excitèrent les montagnards, et avec leur aide parvinrent à exterminer traîtreusement le détachement russe anx ordres du voievod Buturlinn.

(2) C'est à cette époque qu'apparaissent pour la première fois dans l'histoire russe les Tcherkess de Bechtau ou Piatigorsk, autrement dit les Kabardiens, ainsi qu'ils s'appellent enx-mêmes. On est dans l'incertitude sur leur origine; cependant la mention que Porphyrogénète fait d'une tribn khazare, dite Kabara, pourrait faire présumer qu'ils sont les débris restés de ce peuple après sa défaite par les Russes sous Sviatoslev, et les invasions dans leur pays des Uzes on Polovtsi, et plus tard des Mogolo-Tatares. Ce qui corrobore encore cette hypothèse, c'est la tradition, popnlaire chez enx, qni désigne comme la souche de leurs races princières un prince venu de l'Arabie sous le nom de Kess, circonstance qui s'accorde avec le fait historique de la soumission des Khazares par oslem, père du kalife Etsid, dans le huitième siècle.

opprimés par les hordes tartares, comptaient sur elle pour secouer ce joug. Une alliance matrimoniale entre la fille de Temruk, prince kabardien et le Tzar Ivan Vasilevitch, avait fortifié ces espérances. Vichnievetski, attaman des Cosaques (1), offrait au Tzar ses services; des expéditions partielles eurent même lieu; les montagnards avaient battu les Khans de Crimée, s'étaient emparés de Taman. La Porte Ottomane, dont la Crimée était tributaire, n'eût guère été en mesure de la pro-

(1) Comme nous l'avons dit, les Russes ne supportaient qu'impatiemment le joug des Mogolo-Tartares; souvent ils vengeaient, la hache à la main, les offenses de leurs oppresseurs. De là des représailles cruelles, qui forcèrent les indociles à se soustraire par la fuite aux persécutions qui les attendaient. Les steppes de la Russie méridionale leur servirent de refuge. Sans toit, sans asile, toujours en armes, ils vécurent de privations et du butin de leurs incursions sur les provinces voisines. Ces bandes errantes s'accrurent de tous les esprits inquiets qui préféraient cette existence de périls à l'oppression des Tatares. Leur drapeau fut l'indépendance et le maintien de la religion russe; les conditions d'admission la conservation du culte et la langue russe. Les débris des Pétchénèghes, des Khazares, qui se joignirent à eux, firent cause commune, mais subirent l'influence prédominante. Alors naquit la confédération des Cosaques, que les Tatares nommèrent ainsi du mot Kozak, qui veut dire sans domicile. Ils s'établirent vers les cataractes du Dniéper, s'étendirent vers le Don, passèrent de là vers le Volga. Obligés de fuir après une révolte, les uns se dirigèrent vers la Sibérie, et obtinrent par la suite leur grâce, en donnant aux tzars ce pays immense et riche, vrai Potosi de la Russie, et dont la conquête est aussi extraordinaire que celle de l'Amérique par les Espagnols. D'autres se dirigèrent vers le Térék, et formèrent ainsi le premier noyau des colonies cosaques actuelles. Au temps de Vichnievetski, leur ataman, l'association cosaque était formidable; la Russie et la Pologne s'en disputèrent l'alliance.

téger contre une agression décisive, et ainsi se serait réalisée dès-lors l'idée que Pierre-le-Grand dut léguer encore inachevée à ses successeurs.

Mais le tzar Ivan Vasilevitch, soit qu'il n'en eût pas apprécié la portée, soit qu'effectivement des intérêts plus pressans l'appelassent vers les frontières occidentales de son empire, ne suivit pas le plan que lui tracèrent ses conseillers Adacheff et Sylvestre; il se lança dans ces guerres avec l'Ordre Teutonique et la Pologne; sans profit pour lui, elles furent sous ses successeurs, funestes à la Russie. Pendant un siècle entier, par l'apparition des faux Dimitris, en proie à des dissensions intestines et aux désastres de la domination polonaise, elle ne put, malgré les démarches réitérées des princes chrétiens (1) du Caucase, leur accorder aucune protection. Lorsqu'enfin sauvée par le patriotisme des Minins et des Pajarski, elle vit monter sur le trône la famille des Romanoff : la face des choses avait changé.

Sur le versant N., les Tcherkess de Bechtau ou Kabardiens, se maintenaient encore indépendans, et penchaient même plutôt pour une alliance avec la Russie, à laquelle ils fournissaient des troupes auxiliaires. Les Kistes et les Tchetchèns vivaient sur le Térék en assez bonne intelligence avec les Cosaques qui s'y étaient établis; mais le Kuban se détachait de la Russie.

(1) Dès l'an 1587, Alexandre II, roi de Kahétie, s'était mis, lui et sa postérité, sous la protection du tzar Fœdor Ivanovitch, et des ambassades mutuelles scellèrent cette première alliance. Le même roi réitéra sa demande auprès de Boris Godunoff en 1594.

Par ses séductions et la perspective de grands avantages, la Porte avait réussi à convertir au mahométisme les princes d'Abkhazie, qui etaient de la même famille que ceux de Mingrélie. Etablie ainsi sur le littoral E. de la mer Noire, elle y avait, par la reprise de Taman, par la construction d'Anapa et d'autres forts, affermi sa position, et étendait son influence sur le Kuban, d'un côté, en y prêchant la foi de Mahomet, de l'autre, en protégeant le commerce des esclaves. Poti et Redut-Kalé assuraient aussi sa prépondérance en Mingrélie et en Imérítie; enfin le Samtskhe ou Saatabago d'Akhaltsikh, incorporé à l'empire Ottoman, vit ses Atabeks adopter avec le titre de pacha la religion mahométane.

Au-delà des monts Dvaletti, dans le bassin de la Kura et de l'Arax, l'affaiblissement et l'incapacité des derniers princes de la famille Séfii, avaient relâché les liens de la domination persane. Dans un état d'indépendance presque complet des Schakhs, les Khans de Derbent, de Kuba (au sud du Samur), de Baku (dans la presqu'île d'Apcheron), de Chemakha ou Chirvan (aux bouches de la Kura), de Cheki et de Gandja (au sud de la Somkhétie et de la Kahétie); les Khans de Karabagh, d'Erivan et de Nakhitchevan (dans les anciennes provinces arméniennes), étaient autant de despotes sans frein, avides de richesses, pressurant leurs populations, livrés à des intrigues continuelles auprès de la cour corrompue des Schakhs, et voyant ces intrigues dégénérer souvent en guerres intestines.

La Géorgie, par son voisinage, subissait les mêmes malheurs. Sous le vasselage des princes persans, elle voyait l'ancien caractère de la race Kartvel se perdre de plus en plus, la rigidité

des mœurs faire place à la corruption la plus efféminée, l'esprit de basses intrigues remplacer la bonne foi antique, la religion ne consister plus que dans l'observation des rites extérieurs, toute moralité disparaître, et les bras courageux, jadis consacrés à la défense de l'indépendance et de la religion chrétienne, se mettre à la solde des Persans (1). Impuissance au dedans, abaissement au dehors, tel était le lot des rois de Géorgie. — Rien ne caractérise mieux cet état de choses que ce passage de l'introduction, au code du roi Vakhtang : « Si le » roi peut régner, qu'il règne; mais, s'il ne le peut pas, qu'il » préfère un bon renom et la vie éternelle; car il vaut mieux » abdiquer la couronne que d'être faible, excepté, toutefois, le » cas où il ne pourrait le faire sans l'autorisation *du grand sou-* » *verain le Schakh.* »

Ce qui augmentait encore ces maux, c'étaient les incursions des montagnards du Caucase. Parmi eux se distinguaient surtout les Lezghes, en possession, depuis le mont Barbala, des vallées de la chaîne du Caucase jusqu'à la mer Caspienne; le sultan des Avares, sur le Koï-su; l'Utsméi de Karakaï-takh, au S. du pays de Tarkov; le kadi de Tabasséran dans les montagnes des environs de Derbent; le sultan de Kazi-Kumik, aux sources du Koï-su, étaient autant de chefs célèbres, et dont la puissance s'accroissait de plus en plus par le succès de leurs incur-

(1) Les Géorgiens formèrent à cette époque la principale force et la meilleure infanterie de l'armée persane. Leurs princes commandaient les armées. Nous ne citerons ici que Gurghin-khan, qui, sous Husséin-schakh, s'empara de l'Afganistan, son fils Kosrew, et enfin plus tard, sous Nadir-schakh, Héraclius, qui s'acquirent tous trois une brillante réputation.



sions, soit en Géorgie, soit dans les Khanats du bas Daghestan, et dans celui de Chemakha. Depuis que la Porte avait par les ports du littoral de la mer Noire, ouvert un débouché au commerce des esclaves, il s'était formé, le long de toute l'arête du Caucase, comme une vaste association entre tous les peuples montagnards pour alimenter et activer ce commerce. Afin de mieux rançonner la Géorgie, les Lezghes avaient fait irruption pardessus la chaîne du Caucase, et avaient pris pied à Belokan, d'où ils pouvaient, sans danger et à leur gré, arriver à l'improviste, par des sentiers détournés, jusqu'à Tiflis, et enlever des hommes sous les murs même de la ville.

De véritables marchés d'esclaves étaient établis à Djari, chez les Lezghes; à Endéri, chez les Tchetchèns; au Pont de Pierre du Kuban, chez les Adighes. Les prisonniers enchaînés deux par deux, passaient des Lezghes aux Tchetchens, étaient remis par ceux-ci le long de la Sundja et du Térék aux Kabardiens, qui les livraient, par l'intermédiaire des Adighes, aux marchands turcs, sur le littoral de la mer Noire. Akhaltsikh servait aussi d'entrepôt pour ce trafic infâme. Grâce à l'agilité de leurs chevaux, à leur courage, à la connaissance des localités, les montagnards n'hésitaient pas à traverser toute la Géorgie au milieu de dangers incessans, traînant à leur suite les prisonniers garrotés sur leurs selles pour aller les vendre à Akhaltsikh. L'antiquité de cet usage, les immenses bénéfices qu'on en retirait, le sort heureux enfin de beaucoup de ces victimes en Turquie et dans le sérail des sultans, faisait disparaître ce que ce commerce avait d'odieux et d'inhumain. — On vit des pères porter leurs enfans à la foire.

Ces ravages des montagnards, ces déprédations des Persans, cette oppression des Turcs, devaient enfin tuer les peuples chrétiens du Caucase, et faire disparaître leur nationalité avec leur religion. Le courage seul ne pouvait les sauver; il leur fallait un centre d'action, une unité politique. La rivalité des chefs empêchait de la chercher parmi eux; leur discernement leur avait désigné la Russie; mais, jusque-là, leurs instances avaient été vaines. Placés dans l'alternative de renier la foi de leurs pères ou d'en être les martyrs, ils préférèrent ce dernier parti. Persuadés que leurs malheurs toucheraient le cœur de leurs co-religionnaires, ils ne cessèrent pendant un siècle d'implorer leur assistance, en leur faisant entendre leurs cris de détresse. Les archives de la Russie, les inscriptions tumulaires des princes karvels, morts à Moscou victimes des spoliations turques et persanes, sont pour ainsi dire les épopées douloureuses des longs tourmens qui déciment ces peuples. Sans se laisser décourager par le peu de succès de leurs démarches, ils reviennent à la charge avec une constance inébranlable. L'exemple donné en 1605, par Georges, fils de Simon, roi de Kartli, est imité en 1638 par Léon Dadin de Mingrélie, qui se soumet au tzar Mikhaïl Fœdorovitch. Teimuraz, roi de toute la Géorgie, en 1639; Alexandre, roi d'Iméritie, en 1651, remettent leur royaume à Alexis Mikhaïlovitch.

C'est une chose curieuse que cette persévérance avec laquelle, poursuivant leur but, ils enlacent de plus en plus la Russie, dans un réseau de stipulations diplomatiques, et la forcent enfin de lui prêter l'appui de son bras. D'abord les tzar prennent le titre de seigneurs et maîtres de la terre d'Ivérie, et de tzars de Kartalinie et de Géorgie. Absorbés par

la réorganisation de leurs états, Michel et Alexis Fœdorovitch sont déjà contraints d'interposer leurs bons offices auprès des souverains persans et turcs. Enfin apparaît Pierre-le-Grand, et tout change de face.

PIERRE-LE-GRAND.

Intervention armée de la Russie au Caucase.

Lorsqu'on remonte aux causes des événemens qui se sont développés en Russie avec une rapidité si prodigieuse, on retrouve partout la main du grand homme qui l'a régénérée. De long-temps encore rien n'y sera nouveau, et l'avenir restera assujetti à cette impulsion irrésistible qu'il sut lui donner.

Qu'on veuille bien se représenter la Russie telle qu'il la prit de ses prédécesseurs, sans mer, sans ports, sans industrie, sans finances, sans armées, les Suédois sur la Baltique, les Polonais sur la Dvina, les Turcs sur le Dniéper, les Tatares errant sur les steppes méridionales et poussant leurs incursions jusqu'à Kursk; qu'on contemple aujourd'hui, ses ports de la Baltique, couverts par les bâtimens de toute l'Europe; Odessa vivifiant par son commerce toute la partie méridionale; ses flottes dominant ces deux mers, et ses nombreux et imposans bataillons, l'arme au bras sur toutes ses frontières, sur la Vartha, comme sur le Danube et sur l'Arax; que l'on songe, en outre, que ce développement si rapide, peut-être unique dans l'histoire, n'a été que la réalisation des idées premières du grand homme, et on

sera pénétré d'un profond sentiment d'admiration pour ce génie qui jeta le germe de tant de grandeur.

Et nous ne dirons pas que la Russie sans lui fût rentrée dans le néant; mais ce qui n'eût été, dans d'autres circonstances, qu'un long et pénible enfantement, s'épanouit alors d'un seul jet. Expression la plus parfaite de l'esprit du peuple russe, son génie comprit tout ce qu'il y avait en lui de germes encore vierges, tous les fermens de grandeur qui sommeillaient, et il consacra son existence tout entière à les éveiller et à les évoquer à la lumière. A ce coup-d'œil étendu qui embrassait les plus grandes comme les plus petites choses, à cette perspicacité lointaine qui ouvrait devant lui les livres de l'avenir, il joignait une énergie morale qui ne se laissait abattre par aucun revers de fortune, une volonté de fer qui faisait tout plier devant elle, et lui donna la force de consommer les plus grands sacrifices. Portant partout son infatigable activité, il travailla pour la Russie la hache à la main, comme simple ouvrier; comme simple matelot il déploya les voiles de la première chaloupe, qu'il avait construite lui-même, et monta le premier à l'abordage; général et soldat, il porta maintes fois sa vie sur la brèche, n'ayant jamais oublié ce qu'il dit à ses soldats dans les plaines de Pultava, au milieu d'une grêle de balles et de mitraille : « Que Pierre meure, mais que la Russie vive dans le bonheur » et la gloire. »

Sa politique fut une politique toute d'avenir. La Russie était étouffée par ses voisins, il songea avant tout à la dégager, à pousser ses frontières jusqu'aux mers voisines pour leur donner une assiette solide, pour ouvrir des

débouchés au commerce, et porter la vie dans ce corps jusqu'alors inerte. Après une lutte acharnée, Pierre réussit au N., malgré le courage des Suédois et les efforts de leur héros Charles XII. Ayant conquis le littoral de la Baltique, il y plaça sa capitale, comme preuve qu'une fois son drapeau planté là, il ne reculerait plus : voilà l'idée de Pétersbourg.

Moins heureux au S., où la mer Noire échappa encore à sa domination, il tourna ses regards vers l'Inde. La pensée de nouer des relations avec cette contrée si riche le préoccupa surtout. Dès 1717, une expédition fut dirigée sur Khiva (1); elle manqua.

Dans l'idée qui le dominait, Pierre reporta son attention sur la mer Caspienne. Toute la Russie pouvait y déboucher au moyen de ce réseau de canaux et de communications fluviales qu'il avait jeté sur le pays, et dont le Volga était l'artère vivifiante. Dominer donc la mer Caspienne, c'était ouvrir à la Russie le commerce de toutes ses côtes, et rétablir, à son profit cette ancienne route commerciale de l'Inde que nous avons vue exploitée tour à tour par les Grecs et les Romains. Mais la réalisation de ce projet dépendait de l'établissement d'un ordre de choses régulier en Perse et de la cessation de cette anarchie qui déchirait l'intérieur de ce royaume et surtout les états du littoral de la mer Caspienne.

(1) Elle était commandée par Bekovitch Tcherkaski, prince kabardien, qui avait dans son armée un détachement des montagnards. Nous ne mentionnons le fait que pour prouver qu'alors, et même beaucoup plus tard, les montagnards du Caucase étaient attachés à la Russie.

Les faits qui se passaient sous les yeux de Pierre lui en donnaient la certitude : trois cents marchands russes avaient été assassinés à Chemakka, et le commerce avait éprouvé une perte de 4,000,000 de roubles d'argent. Tamassip, qui régnait alors en Perse, se voyait sous les coups des Afganes, à deux doigts de sa perte. La Porte Ottomane profitait de sa situation critique pour lui arracher la Géorgie et le Chirvan. Il y avait là un double danger, d'abord pour les peuples chrétiens du Caucase, dont la Russie était la protectrice, et qui étaient menacés de tomber totalement sous le joug de la Turquie, ensuite pour la politique de la Russie elle-même, qui se serait vue entraînée dans de graves complications par l'apparition de la Turquie sur le littoral de la mer Caspienne.

Sollicité par Artchil, roi du Kahet, qui s'était réfugié chez lui ; par Vakhtang, roi du Kartvel, qui lui promettait des troupes auxiliaires ; enfin, par Tamasip lui-même, Pierre-le-Grand résolut d'intervenir par les armes, non pour étendre les limites de son empire par des conquêtes excentriques, mais afin de prouver la facilité qu'aurait la Russie de prendre pied sur le littoral de la mer Caspienne, pour y consolider ainsi son influence, régulariser les rapports des différens états, et faire naître sous son égide puissant un ordre de choses accessible au développement des relations commerciales.

Sans songer à pousser la Russie au-delà des limites gigantesques tracées par la nature, et à la jeter ainsi au milieu d'un pays presque totalement inconnu, et dans des complications inextricables, il voulait dessiner de son épée la position qu'elle était appelée à y prendre.

Telle était la pensée de Pierre !... Cette pensée ressort

de la conduite de ses successeurs. Sa politique fut pour eux le grand livre de l'avenir; ils poursuivaient toutes ses idées avec cette persévérance antique qui fera leur gloire quand les haines seront éteintes, comme elle fait la gloire du sénat de Rome. Si le soin leur en eût été légué par Pierre, ils eussent marché à la conquête du Caucase avec la même assurance qu'ils déployèrent ailleurs. Les circonstances favorables ne manquèrent pas, et les cris de souffrance des peuples chrétiens pouvaient servir de prétexte à une intervention, si même ils n'en faisaient pas un devoir. D'où vient donc que nous voyons un siècle s'écouler sans aucune démonstration décisive?

Pendant ce siècle la Russie ne franchit la limite du Caucase qu'avec hésitation et à de rares intervalles; après des succès incontestables, elle repasse toujours les monts; ce n'est enfin que lorsque l'humanité, autant que la politique, lui impose cette charge, lorsque les peuples chrétiens de ces contrées sont à la veille de voir périr leur indépendance et leur religion, lorsque, de son côté, elle se voit dans l'alternative, ou de renoncer à la possession si importante des littorals de la mer Noire et de la mer Caspienne, ou de courir les chances incertaines de conquêtes au-delà des monts, qu'elle se résout à accepter le legs des rois de Géorgie.

Cette direction politique ressort plus qu'évidente des faits historiques. Pierre-le-Grand, à la tête d'un corps de trente mille hommes, marche vers Derbent; le triomphe le plus complet couronne ses armes; son nom retentit au Caucase avec éclat; en moins d'un an tout le littoral jusqu'à Astrabad lui est soumis; les conquêtes sont reconnues de la Perse et de la

Turquie par les traités de 1723 et de 1724. Les bouches de l'Arax, près de Djéval, deviennent le point de contact des trois états. Mais Pierre-le-Grand a reconnu que la difficulté de l'occupation serait aussi grande, à cause de la perfidie du climat et du défaut de communications, que les victoires avaient été promptes et peu disputées.

Aussi se borne-t-il à jeter des garnisons dans quelques places fortes; l'administration du pays est conservée, les différens khans restent souverains dans leurs états. Sa sollicitude est seulement éveillée par la situation de la Géorgie qu'il veut soustraire définitivement au joug turc; la mort le surprend avant qu'il ait pu réaliser son projet.

Entrant dans ses vues, ses successeurs, justement effrayés par la consommation d'hommes qu'entraînait l'occupation, évacuèrent successivement les pays conquis; l'épée de Chakh Nadir avait alors réuni les débris épars de la monarchie persane. Sous Kars, les Turcs eux-mêmes, au nombre de cent mille hommes, commandés par le visir Abdala Kuprioli, avaient ressenti les effets de sa puissance; son bras de fer ployait sous sa volonté tous les Khanats indépendans, et y maintenait l'ordre; son nom dominait même parmi les montagnards lezghes, malgré l'échec qu'ils lui avaient fait subir près de Kazikumik (1).

Dans cet état de choses, il eût été impolitique de la part de la Russie d'entrer en lutte avec un ennemi aussi formidable; tout parlait au contraire pour une alliance qui devait le mettre aux

(1). Les Lezghes enlevèrent à Nadir-Chakh neuf pièces de canon, qui furent reprises sur eux en 1820 à l'affaire de Khozrek.

prises avec la Porte Ottomane. Ayant obtenu de Chakh-Nadir la promesse de reprendre aux Turcs la Géorgie et de rétablir son indépendance, la Russie, par les traités de Rechte et de Gandja (1732 et 1735), retrograda d'abord jusqu'à Baku et ensuite se retira derrière la ligne du Térék.

Cette diversion de Chakh-Nadir pour la Russie, et la concentration de ses forces, étaient nécessaires, afin de contre-balancer l'influence de la Porte au Caucase. Les fréquentes relations pour le commerce des esclaves avaient consolidé chez les Adighes les dogmes de Mahomet. Les familles princières les avaient surtout franchement adoptés; par le cours naturel des choses, ils s'étaient répandus chez les Kabardiens et les Tchétchèns. En vain la Russie en acquérant par la paix de Belgrade, en 1739, la frontière du Kuban, espéra-t-elle soustraire au pouvoir turc le flanc gauche du Caucase : l'impulsion était donnée, les séductions de la Porte prévalurent chez les montagnards. Bientôt apparut au milieu d'eux un prophète; fils d'un simple berger, mais doué d'inspiration et d'une certaine éloquence, Chikh-Manzur parcourut leurs vallées, prêchant le mahométisme, excitant les peuples à prendre les armes, et leur désignant les Russes comme leurs vrais ennemis.

Ces doctrines de feu soulevèrent toutes les populations; le Caucase se hérissa d'ennemis formidables. Les Cosaques qui, jusqu'alors, avaient vécu en bonne intelligence avec les Tchétchèns, ressentirent bientôt les malheurs cruels de leurs incursions; l'appât d'un riche butin, la capture de nombreux prisonniers, enfin le fanatisme religieux, jetèrent les autres peuples sur les traces des Tchétchèns; les Kabardiens même, alliés

jusqu'alors à la Russie, ne furent pas étrangers aux brigandages ; le midi de la Russie devint une véritable arène, où tous les montagnards venaient chercher et souvent se disputer leur butin.

Telle fut l'origine, due toute à l'apparition du mahométisme, de cette guerre des montagnards contre la Russie, dont ils avaient naguère encore recherché l'alliance et la protection contre ces mêmes Turcs, et reconnn même, à diverses reprises, la souveraineté.

Ce qui vint encore augmenter la fermentation des esprits dans les montagnes, c'est le développement que prit la puissance lezghe à la snite des troubles qui ensanglantèrent la monarchie persane après la mort de Chakh-Nadir.

En effet, tandis que différens compétiteurs, son fils Chakh-Russ, ses neveux Adel-Chakh et Mirza-Ibrahim, Assad et Kérim Khan, se disputent le trône les armes à la main ; le Chamkhal de Tarku, le Kadi de Tabaséran, l'Utsmeï de Karakaïdakh, les khans de Derbent, de Kuba, de Baku, de Chemakha, d'Erivan, de Nakhitchevan, de Gandja, s'étaient déclarés indépendans; le Mélik ou prince Ataman Chakh-Nazar avait, dans le Karabagh, levé l'étendard chrétien contre Pana-Khan, élu par les Tartares ; enfin Héraclius, successeur de Teimuraz sur le trône de Géorgie, élevé dans la tente de Chakh-Nadir, au milieu du bruit des armes et des combats, et héritier de l'esprit belliqueux et de quelques-unes des grandes qualités de son maître, crut aussi le moment opportun pour secouer finalement le joug asiatiqne et consolider l'indépendance de son pays : il arma ses vassaux ; dans quelques expéditions heureuses il s'empara de la Somkhétie,

de Gandja, et rendit les Khanats de Karabagh, d'Erivan et de Nakhitchevan tributaires. Le refus de payer ces tributs le força souvent à recourir aux armes. Entraîné ainsi dans une suite d'expéditions, il avait commis la faute de prendre à sa solde des hordes de Lezghins ; leur farouche barbarie portait la dévastation non seulement dans les pays conquis, mais dans ses propres états. Avec les succès s'accrurent aussi leurs prétentions ; comprenant leur importance, de mercenaires qu'ils étaient, ils deviennent les maîtres, ils imposent des conditions dures. Le pays pressuré ne put plus bientôt suffire à leur avidité, la caisse d'Héraclius était épuisée. Au milieu d'une expédition contre le Khan d'Erivan (1769), Héraclius fut abandonné par les Lezghes auxiliaires, qui, sous les ordres d'Omar-Khan, sultan des Avares, tournent les armes contre lui. Bientôt les Lezghes s'allient aux Tchétchèns ; il naît ainsi parmi les montagnards une vaste association guerrière qui menace de devenir envahissante.

Cet état de choses était grave, avec la tendance que manifestait la Porte de dominer le Caucase : il était à présumer qu'elle voudrait profiter de la dissolution de la monarchie persane pour s'étendre vers la Perse jusqu'à la mer Caspienne. L'impératrice Catherine, qui régnait alors, ne pouvait laisser s'opérer tranquillement cette extension de limite de la puissance ottomane. Au prosélytisme mahométan elle opposa le drapeau de la religion orthodoxe grecque. Armée de ce levier puissant, elle se fit la protectrice des peuples qui professaient le même culte : idée féconde, dont les dernières conséquences se sont développées sous nos yeux. Aussi, lorsque Héraclius dans sa détresse s'adresse à elle, le général Tottleben, ayant franchi la Kabarda,

pénètre par Darielen en Géorgie, s'empare de Poti et marche vers Trébisonde.

La paix de Kutchuk Kaïmardji mit un terme à cette expédition, mais elle signifiait à la Porte la protection que la Russie accordait aux chrétiens du Caucase, et la part qu'elle prendrait à leur sort.

Pour donner plus de poids à cette démonstration, la Russie s'organisa militairement au pied du versant N. Des colonies furent établies le long du Kuban, qui avait été désigné par le traité comme frontière des deux états turc et russe. Elles furent étendues à travers la grande et la petite Kabarda, et suivirent le cours du Térék jusqu'à la mer Caspienne, en face des Kistes et des Tchétchènes. On se servit pour l'établissement de ces colonies, soit de Cosaques, que des circonstances avaient antérieurement portés ici, soit d'autres, tirés du Don et de la mer Noire. Par cette ligne militaire, tout en garantissant le midi de l'empire, la Russie se mettait à même d'intervenir avec vigueur au-delà du Caucase, lorsque les circonstances l'exigeraient. Les exactions et les brigandages de l'Utsmeï de Karakaïdakh, dont l'académicien Gmelling fut victime, en fournirent bientôt l'occasion. Le général Médem pénètre, en 1775, dans le Daghestan, et défait les bandes Lezghines. Cette attitude menaçante de la Russie aux portes du Caucase, lui donne, dès-lors, une prépondérance marquée. Fatigués des oppressions de la Porte et de la Perse, ces divers états viennent successivement se grouper sous son égide.

En 1783, le tzar Héraclius conclut un traité par lequel il stipule la suzeraineté de la Russie, et oblige les rois de Géorgie à recevoir leur investiture des empereurs.

En 1784, le chamkhal de Tarkow, Murtazali, se soumet également avec tout son pays, reçoit le titre de conseiller privé russe et le grade de lieutenant-général, avec la faculté d'entretenir des troupes pour la Russie. Depuis lors la fidélité des chamkhals ne s'est pas démentie.

En 1793, le khan de Derbent et Hussein Kuli-Kan de Baku sont, sur leur demande, pris sous la protection russe, et l'île de Sara, dans le golfe de Kizil-Agattch, sur la mer Caspienne, est occupée par la marine russe.

En attendant, la guerre s'était rallumée entre la Russie et la Porte. Excités par cette dernière, peut-être par quelques fautes des commandans de la ligne, les montagnards secondèrent ses desseins par des incursions fréquentes sur la ligne russe. Bientôt un corps de 40,000 hommes turcs, aux ordres de Batal Pacha, débarqua à Anapa, marcha vers le Kuban (1690), secondé par les Adighes; mais le général Bulgakoff (1) leur fit essuyer une déroute complète.

L'année suivante, Gudovitch prit d'assaut la forteresse d'Anapa. La paix d'Yasi couronna ses victoires. La Porte s'engagea à indemniser les sujets russes pour les pertes éprouvées par les brigandages des montagnards; à reconnaître l'indépendance des rois de Géorgie, d'Iméritie et de Mingrélie; enfin à interdire au pacha d'Akhaltsikh le commerce des esclaves.

Toutefois, les commandans en chef de la ligne du Caucase négligèrent de profiter de ces succès pour donner une assiette plus rationnelle à la ligne de défense.

Son centre, c'est-à-dire tout l'espace compris entre le Térék

(1) Balmen, qui commandait en chef, était au lit de mort.

et le Kuban, péchait, d'abord par son trop grand développement, ensuite parce qu'il ne s'appuyait à aucun obstacle naturel.

Les forts placés en 1783 par le général Potemkine sur la route militaire de Géorgie, ayant été abandonnés à cause de la fermentation que leur établissement avait produite parmi les montagnards, toute cette partie de la ligne resta, pour ainsi dire, sans défense. Les montagnards Kistes et Adighes trouvaient ici plus de facilités pour leurs incursions et choisissaient ce point de préférence. Les Kabardiens, de leur côté, quoique cultivant l'alliance russe, se trouvant en grande partie en dehors de la ligne des forts, préférèrent peu à peu se joindre aux autres montagnards, que de devenir eux-mêmes le point de mire de leurs brigandages. Il est certain que si, à cette époque, on eût pris les mesures adoptées plus tard, on eût évité une partie des maux qui furent la suite de ces hostilités prolongées entre les Russes et les montagnards.

Mais pour lors des nuages précurseurs d'épouvantables orages s'élevaient à l'occident de l'Europe, et absorbaient bien autrement l'attention. Ils firent perdre de vue les affaires transcaucasiennes.

L'eunuque Aga Mahomed Khan, homme féroce et barbare, mais doué d'une certaine force de caractère et de talens militaires, était parvenu par le fer et le feu à réunir dans sa main tous les débris épars de la monarchie de Chakh-Nadir. Torrent dévastateur, il inonda tout le pays, et marcha sur Tiflis; son glaive décima les populations, les flammes consumèrent la ville. Les efforts des derniers princes géorgiens vers un but de civilisation furent détruits.

Un long cri de détresse partit du Caucase; non seulement les

chrétiens, mais les peuples musulmans du Daghestan, implorèrent la protection de la Russie. Par ordre de Catherine, le comte Zubow marcha, en 1796, de Kizliar vers le S. Tout le pays, jusqu'à Baku, fut occupé; les khans du Daghestan, Derbent, Kuba, Baku, le Cheki, le Chirvan, le Karabagh, reçurent les vainqueurs avec acclamations.

Cette expédition brillante a laissé un long retentissement; le nom du comte Zubow, surnommé Kizil Aïag (la jambe d'or), vit encore dans les traditions du peuple à côté de celui de Pierre-le-Grand. Sa marche rapide fut une suite de triomphes, mais sans résultats positifs; Catherine, en mourant, arrêta ces succès, et la Russie resta encore au-delà des montagnes.

Cependant, plus que jamais, la situation des populations chrétiennes devenait critique; plus que jamais elles avaient besoin d'une main secourable. Héraclius, mort de douleur à la vue des maux causés à son pays par l'invasion d'Aga-Mahomed-Khan, avait légué à son fils un royaume dévasté, épuisé, déchiré en outre par des factions intestines. Le mahométisme levait fièrement la tête, cruel et séduisant tour à tour, ne négligeant aucun moyen pour consolider son empire. Le moment semblait venu où la plus ancienne église chrétienne, après avoir lutté avec une constance admirable, seule et sans soutien pendant des siècles contre le fanatisme mahométan, allait disparaître sous les coups redoublés des Turcs, des Persans et des Lezghes qui l'assaillaient de toutes parts.

Ces derniers, surtout, ralliés autour des drapeaux d'Omar, Khan des Avares, étaient formidables par le renom de leur chef, par leur nombre et leur cruauté. Les excitations du dehors ne



manquaient pas. Le tzarevicz Alexandre de Géorgie, peu touché des malheurs de son pays, réfugié chez le khan du Karabagh, allié à Omar-khan, excitait le zèle de ce chef farouche, pour récupérer un trône auquel il n'avait pas de droits. Une tempête effroyable allait fondre sur la Géorgie, lorsqu'appelés par Georges XIII, deux régimens russes franchirent le Caucase par Dariél et vinrent à Tiflis.

La vue de ce secours inespéré rassure les populations effrayées; le roi Georges reprend courage; ses fils, ses neveux rassemblent les milices géorgiennes. Frères en religion, les Géorgiens et les Russes marchent ensemble contre les Lezghes qui approchent à marches forcées : les deux armées se rencontrent à Karaghatch à douze verstes de Signakh. La bataille est terrible. Les Lezghes, malgré leur courage et leur nombre, viennent se briser contre le front serré des bataillons; l'artillerie décime leurs rangs. Les bonnes dispositions des généraux Guliakoff et Lazareff achèvent d'y semer l'effroi; leur déroute est complète : quinze cents hommes restent sur le champ de bataille; parmi eux, Omar-Khan, lui-même, et d'autres chefs.

A la suite de cette victoire les Géorgiens fraternisèrent avec leurs libérateurs. Georges XIII, sentant peu après sa mort approcher, et convaincu que la Russie pouvait seule sauver son pays, légua, par testament, le 28 décembre 1800, son trône et son royaume pour lui et ses descendans à l'empereur Paul Ier.

ÉTABLISSEMENT DE LA RUSSIE

AU-DELA DU CAUCASE.

PREMIÈRE PÉRIODE,

DE 1801 A 1813.

Lutte avec la Perse et la Turquie pour la fixation des limites.

Lorsque l'empereur Alexandre, par son manifeste du 12 septembre 1801, acceptait le trône légué par les rois de Géorgie, il obéissait à une impulsion généreuse. « Ce n'est pas, » disait-il, en s'adressant à la nation géorgienne, pour accroître » nos forces, ce n'est pas dans des vues d'intérêt ou pour étendre » les limites d'un empire, déjà si vaste, que nous acceptons le » fardeau du trône de Géorgie; le sentiment de notre dignité, » l'honneur, l'humanité seuls nous ont imposé le devoir sacré de » ne pas résister aux cris de souffrance partis de votre sein, de » détourner de vos têtes les maux qui vous affligent et d'intro- » duire en Géorgie un gouvernement fort, capable d'adminis- » trer la justice avec équité, de protéger la vie et les biens » d'un chacun, et d'étendre sur tous l'égide de la loi. »

Ces assertions n'étaient pas de vaines déclamations; tout homme clairvoyant ne pouvait se dissimuler que cette conquête,

si pacifique dans son origine, deviendrait une cause de guerres incessantes.

Séparée de l'empire par la barrière du Caucase et par des peuplades belliqueuses, la Géorgie était pressée à l'E. par les associations formidables des Lezghins, exposée au S. aux coups des Persans, à l'O. aux déprédations des Kurdes, des Karapapakhs, des Lazes, que les pachas d'Akhaltsikh, d'accord avec la Porte, excitaient contre elle. Entourée ainsi d'un réseau d'ennemis dévastateurs et cruels, elle présentait l'aspect d'un vaste camp militaire, que régissait la force brutale, où personne n'était sûr de sa vie et de ses propriétés qu'autant qu'il savait les défendre.

Avec leur bravoure et leur audace, mais aussi avec leur esprit ouvert aux séductions, les Géorgiens, prêts à se lancer dans les entreprises les plus téméraires, étaient, comme tous les peuples long-temps asservis, hautains dans le succès, faciles à se laisser abattre dans l'adversité. De là, discorde entre les princes, dissolution physique et morale parmi les grands, abrutissement du bas peuple ; de là, aussi, l'impuissance des uns, l'insubordination des autres, l'oppression de la basse classe, enfin le malheur de tous.

Il fallait, certes, de l'abnégation, il fallait un bras puissant pour faire éclore de ce chaos moral, physique et politique, un état de choses régulier. Si la Russie accepta ce lourd fardeau, il est juste aussi qu'on lui en tienne compte, que l'on n'attribue pas à l'ambition, à la soif des conquêtes, une extension de limites qu'elle avait toujours regardée comme excentrique, et qu'elle savait ne pouvoir conserver que par les armes.

Déjà, pour communiquer avec la Géorgie, elle devait se

frayer, les armes à la main, un passage à travers le Caucase; disputer aux montagnards des défilés étroits, des gorges inaccessibles; être toujours sur le qui vive; escorter les transports destinés à ses troupes, la mèche allumée; elle ne pouvait envoyer un ordre au-delà des monts sans la protection de ses baïonnettes.

Dans ses nouveaux domaines de la Géorgie, sa position n'était pas moins difficile. Elle se voyait entourée d'états sans nombre, de peuplades belliqueuses, dont aucunes notions de droit ne réglaient les rapports. Ici, des princes souverains, là, des associations féodales, plus loin, des républiques, et au S. deux grandes puissances s'arrogeant des prétentions sur ces différens états et prêtes à entrer en lice pour les soutenir.

Aussi la Russie, dans cette première période, se trouve-t-elle lancée, dès l'abord, dans des guerres avec la Turquie et la Perse. Au milieu des graves préoccupations qui attiraient ses forces vers l'occident, ne pouvant consacrer que de faibles moyens aux pays du Caucase, elle soutient la lutte avec une énergie, une vigueur qui ont fait la gloire des corps du Caucase, et leur ont valu la place honorable qu'ils occupent dans les fastes militaires de la Russie.

Qu'on se figure, en effet, huit régimens d'infanterie et un de cavalerie (1), jetés seuls au-delà des montagnes, enfans perdus

(1) Les troupes russes employées au Caucase se composaient alors des 9e, 15e et 16e de chasseurs, du régiment des grenadiers du Caucase, des régimens de mousquetaires de Tiflis, de Kabarda, de Saratoff et de Sebastopol. La cavalerie comprenait le régiment de dragons de Narva et un régiment des cosaques du Don. L'artillerie consistait en vingt-quatre pièces

de la Russie, livrés, pour ainsi dire, en proie à leurs puissans ennemis, parvenant non seulement à maintenir le pays, mais à l'étendre, à lui donner une assiette régulière, et à sortir de cette lutte inégale avec éclat. Cette histoire militaire fourmille de traits héroïques de bravoure, de patriotisme, d'autant plus admirables qu'ils étaient désintéressés, et que les acteurs de ce long drame savaient qu'au milieu de ces combats de géant qui ensanglantaient l'Europe, leurs hauts faits seraient rejetés dans l'ombre et leurs noms passeraient inaperçus.

Nous ne pouvons indiquer ici que les traits principaux de ce tableau attachant, et qui pourrait fournir matière à plus d'un volume.

A Knorring, qui donna la première organisation à la Géorgie, devenue province russe, succéda le prince Tsitsianoff. Issu d'une famille géorgienne, doué d'une grande sagacité, d'un esprit étendu, et de brillantes qualités militaires, il possédait en outre une connaissance exacte des localités, savait les détours de la politique tortueuse des Asiatiques, et les combattait par leurs propres armes.

Embrassant d'un coup-d'œil intelligent la carte du pays, il sentit que la Russie, en possession de la Géorgie, seule et sans autre communication avec elle que la route de Dariél, finirait par être écrasée si elle se maintenait dans la défensive; que pour consolider la conquête, on devait l'appuyer à la mer.

La Porte occupait le littoral de la mer Noire; il eût fallu pour y déboucher, entrer en guerre avec cette puissance. Tsitsianoff tourna donc ses yeux vers la mer Caspienne, où existaient des khanats indépendans presque de la Perse. Parmi eux, le khanat

de Gandja avait été, sous Héraclius, tributaire de la Géorgie. Tsitsianoff réclame le tribut. Sur le refus opposé à sa demande, il marche sur la forteresse de ce nom, l'enlève d'assaut avec une poignée de braves (1803), et, lui faisant prendre le nom d'Elisabethpol, l'incorpore à l'empire comme district de la Géorgie.

Effrayés par cet exemple, Chikh-Ali, khan de Derbent, Hussein-Kuli, khan de Baku, Ibrahim, khan de Karabagh, l'Utsmeï de Karaikaïtakh, le sultan des Avares, prêtent serment de fidélité à la Russie.

Cette tournure des affaires inquiéta la Perse. Feth-Ali-Chakh, excité par les intrigues du Tsarévitch Alexandre de Géorgie, qui voulait récupérer son trône, et par l'esprit guerrier d'Abbaz-Mirza, prit fait et cause dans la querelle qui s'éleva entre le prince Tsitsianoff et le khan d'Erivan, au sujet de l'archevêque ou catholicos arménien. Ce n'était cependant qu'un prétexte; il était clair que les deux puissances voulaient la guerre : la Perse, pour faire valoir ses droits sur des provinces depuis long-temps hors de sa dépendance, mais dont elle s'était dessaisie à regret; la Russie, pour mettre un terme à cette incertitude, cause de troubles incessans, et qui la forçait d'être toujours en armes. Tsitsianoff préféra à cette sourde mésintelligence une guerre ouverte qui lui donnait l'avantage de l'offensive, et entra aussitôt en campagne. Avec huit bataillons il défit et dispersa les nombreuses armées persanes dans plusieurs batailles rangées; il ne put cependant enlever Erivan, valeureusement défendue, et opéra sa retraite faute de vivres. Dans un pays nouveau, l'expérience seule pouvait mener à des triomphes certains.

Sa rentrée, pour hiverner en Géorgie, produisit une impression défavorable. Chikh-Ali, khan de Derbent, Hussein, khan de Baku, Ibrahim, khan de Karabagh, Mustapha, khan de Chirvan, crurent l'occasion d'autant plus favorable pour une levée de boucliers, que la Porte Ottomane manifestait de son côté des intentions hostiles.

Dans cet état de choses, le prince Tsitsianoff pouvant s'abstenir de tout ménagement à l'égard de cette puissance, accepta et fit valoir contre elle la suzeraineté de la Russie sur la Mingrélie et l'Iméritie, que ces principautés réclamaient; il fortifia Kelich-bey, prince d'Abkhazie, dans son opposition contre la Porte (1); d'un autre côté il prit les dispositions les plus promptes pour étouffer la rébellion des khans du Daghestan et de Chémakha.

Le Karabagh avait été soumis par l'audace du major Lissanievitch (2).

(1) L'Abkhasie avait été, dès 1770, occupée par des troupes russes, sous le règne de Lévan, mais, après la paix, remise sous la protection de la Porte. Toutefois, les souverains d'Abkhasie ne reconnaissaient cette suzeraineté qu'imparfaitement, et penchaient pour une alliance avec la Russie. Kelich-bey, successeur de Lévan, s'était surtout attiré le mécontentement de la Porte, en refusant de lui livrer le pacha de Trébisonde, réfugié chez lui. Des troupes turques essayèrent alors d'opérer une descente sur les côtes d'Abkhasie pour contraindre le prince à l'obéissance; cette tentative ayant échoué, la Porte eut recours à d'autres moyens, comme nous le verrons plus tard.

(2) Le major Lissanievitch commandait la faible garnison du Chucha, résidence d'Ibrahim-khan. Trompant la confiance du commandant russe, Ibrahim-khan était sorti de la ville avec ses femmes, ses trésors et tous les

Tsitsianoff, à la tête d'un détachement, réprime sur sa route l'insurrection de Mustapha, khan de Chirvan, et paraît devant Baku. Le khan, abhorré de ses sujets à cause de ses exactions, craignant que la présence des Russes n'excite une insurrection contre lui, a recours à la ruse. Il simule des projets de soumission, et engage le prince Tsitsianoff à venir, avec sa suite, recevoir les clefs de la forteresse. Ne soupçonnant pas une trahison, le général russe donne dans le piége, et est assassiné par un coup de feu parti de la suite de Hussein-Kuli-khan, aux portes mêmes de la ville.

La mort du général fut bientôt vengée. Chikh-Ali, khan de Derbent, qui était alors à Baku, et avait également pris part à cet acte de trahison infâme, se rendit en toute hâte à Derbent pour organiser sa résistance contre le détachement du général

siens, et s'était établi non loin de la ville, dans un camp qu'il fortifia, et où vinrent se réunir à lui de nombreux adhérens. Il attendait l'approche d'Abbaz-Mirza avec les troupes persanes pour consommer sa trahison, lorsque Lissanievitch, pénétré de la gravité des circonstances, sort de la ville avec une escorte de quelques Cosaques seulement, se rend dans le camp, pénètre seul dans la tente d'Ibrahim-khan, et lui signifie péremptoirement de rentrer avec lui à Chucha. Ibrahim-khan, surpris par tant d'audace, fait semblant d'obéir; mais, voyant la faible escorte du major russe, il ordonne à ses hommes d'armes de l'arrêter. Sur la résistance des Cosaques, un combat sanglant s'engage, au milieu duquel Ibrahim-khan et beaucoup des siens sont tués. Son fils Mekhti-Kuli-khan est proclamé alors par Lissanievitch prince du Karabagh. Ce trait d'audace commença la brillante carrière de Lissanievitch, qui, parvenu plus tard au grade de lieutenant-général, fut, en 1824, traîtreusement assassiné par les Tchétchèns.



Bulgakoff qui marchait sur lui des rives du Sulak par le littoral. Il trouva ses peuples peu disposés à l'aider dans ses projets. En vain tâcha-t-il d'exciter leur zèle, ils se souvinrent que naguère encore ce despote cruel faisait tomber leurs têtes pour s'emparer de leurs richesses, traînait leurs filles dans ses harems et exerçait contre eux tous les genres d'oppression. A la nouvelle de l'approche des Russes, leur mécontentement s'accrut, ils se soulevèrent, le chassèrent de leurs murs, et vinrent leur offrir les clefs de la ville. Ainsi fut conquis Derbent; Baku eut peu après le même sort.

Par ces événemens les possessions russes au-delà du Caucase acquirent une assiette plus solide, circonstance d'autant plus favorable que la Porte avait aussi pris les armes.

Gudovitch, chargé du commandement, n'avait sous ses ordres que 20,000 hommes pour défendre la ligne du Caucase, occuper le pays et faire face aux forces combinées de la Perse et de la Turquie. Déjà Abbaz-Mirza et le seraskier Youssouf-d'Arzerum, chacun à la tête de 25,000 hommes, s'approchaient de l'Arpatchaï pour pénétrer ensemble en Géorgie, qu'ils disaient vouloir arracher aux Russes. Gudovitch devance leurs projets; il marche sur eux pour empêcher leur jonction, atteint à Tikhniss, sur l'Arpatchaï, le seraskier Youssouf-Pacha, encore isolé, le bat, lui enlève son camp, son artillerie et disperse son armée. Les Persans n'arrivèrent au lieu du combat que pour être témoins de la défaite des Turcs, et plier bagage avec précipitation.

Cette victoire, la prise d'Anapa par la flotte russe, les succès contre les peuples du Kuban, la soumission des Tchétchèns par la prise du fort de Khan-Kalé, consolidèrent la position de la



Russie, lors de l'armistice d'Uzun-Kilissa (2 septembre 1807).

Mais les hostilités reprirent en 1809. Le général Tormassow, malgré la révolte de l'Iméritie et les contestations survenues en Abkhazie (1), put déjà, non seulement maintenir une défensive imposante contre les agressions des deux puissances, mais s'empara de Poti, le 15 novembre 1809, et tenta, en 1810, le siége d'Akhaltsikh; cependant l'assaut qu'il livra manqua. Ses dispositions pour empêcher la jonction des troupes turques et persanes furent plus heureuses. Dans la nuit du 4 au 5 septembre, elles furent totalement défaites par les troupes russes aux ordres du marquis Paulucci.

Sous les généraux Paulucci et Rtistcheff, qui se succédèrent comme généraux en chef au Caucase, se développe la carrière brillante de Kotlarewski. Colonel en 1811, il se porte, à

(1) Les promesses de la Porte avaient engagé la famille princière d'Iméritie à se soulever; mais cette rébellion fut bientôt étouffée par la prise de Kutaïs et de quelques autres châteaux forts. La famille royale tomba elle-même dans les mains des autorités russes, fut conduite à Tiflis, traitée avec beaucoup d'égards, mais perdit ses droits de souveraineté sur l'Iméritie, qui fut dès-lors confiée à une administration spéciale.

Les troubles d'Abkhasie avaient la même origine. Excité par la Porte, Arslan-Bek s'était révolté contre son père et souverain, Kélim-bey, et étant parvenu à l'assassiner traîtreusement, voulut s'emparer du trône; mais les populations, remplies d'horreur pour le parricide, s'insurgèrent; Safar-bey, son frère, se mit à la tête des mécontens, et, secondé par les troupes mingréliennes, battit et expulsa Arslan-Bek, qui se réfugia à Trébisonde. Toute l'Abkhasie et même les peuplades Tsébeldiennes, reconnurent sa souveraineté. Sur sa demande, les troupes russes et mingréliennes occupèrent en 1810 le fort de Sukhum-Kalé.

la tête de deux bataillons, sur Akhalkalaki, escalade ses murs malgré une résistance opiniâtre, et se rend maître de la place en moins de deux heures. Élevé pour ce haut fait au grade de général, il reçoit, après la paix avec la Porte, conclue à Bucharest, le commandement d'un détachement contre les Persans. Ce n'était qu'une poignée d'hommes, mais dont sa parole et son exemple avaient fait des héros. Les masses nombreuses qu'Abbaz-Mirza conduit à sa rencontre ne l'effraient pas. Il les rencontre à Aslanduz. Les Persans, au nombre de 20,000 hommes, occupaient la rive droite de l'Arax, Kotlarewski n'avait que 1,500 hommes, 800 dragons et 6 pièces d'artillerie. Ayant franchi la rivière au-dessus de la position des Persans, il tombe sur leur aile gauche avec toute sa masse, l'enfonce, et met successivement en déroute le reste de l'armée persane; 9 pièces de canon, 36 fauconnets, toutes les munitions et un riche camp, sont le butin de l'armée russe (19 octobre 1812).

Ce fait d'armes fut suivi, le 1[er] janvier 1813, par la prise d'assaut du fort de Lenkoran, qui donna à la Rusie le khanat de Talich. Ce fut le dernier exploit de Kotlarewski; blessé presque à chaque rencontre avec l'ennemi dans la longue et brillante carrière qu'il avait fournie, il revint complètement estropié de l'assaut de Lenkoran, et perdit la faculté de consacrer désormais à son pays ce bras si terrible aux ennemis; mais son nom est au Caucase le sujet de chansons populaires, et vivra toujours dans les fastes militaires russes. On lui devait la conclusion de la paix avantageuse qui fut signée entre le général Rtistcheff et Abbaz-Mirza, à Gulistan, le 12 octobre 1813.

DEUXIÈME PÉRIODE.

DE 1813 A 1829.

Consolidation de la puissance russe. Intrigues de la Perse et de la Porte Ottomane. Nouvelles guerres avec ces deux puissances.

La paix de Bucharest et celle de Gulistan avaient réglé les rapports de la Russie avec la Turquie et la Perse. Tous les pays entre l'arête du Caucase et la chaîne de l'Allaghez étaient dévolus à la Russie. Aux deux extrémités de cette chaîne, l'Arax lui servait de limite avec la Perse; les montagnes d'Akhaltsikh, avec la Turquie; mais bien des sujets de contestations existaient encore.

La Perse, toute vaincue qu'elle était, ne s'était dessaisie qu'à regret de son influence sur le Karabagh, le Chirvan et le Daghestan; aussi mit-elle beaucoup de mauvaise volonté dans la fixation des limites. Les commissaires nommés de part et d'autre ne purent jamais s'entendre pour en établir le tracé définitif; on eût dit qu'elle se réservait ces contestations de territoire comme prétexte de guerre, lorsque l'occasion favorable s'en présenterait.

D'un autre côté, les relations avec la Porte décelaient trop le caractère du provisoire. Avec la forteresse d'Anapa, cette puissance avait conservé sa suprématie et sa suzeraineté sur les Adighes et les autres montagnards du Caucase. Elle possédait en outre, par une anomalie inconcevable, au milieu

de la Mingrélie et du Guriél, appartenant à la Russie, la forteresse de Poti.

Les suites de cet état de choses ne tardèrent pas à se faire sentir. Pour bien apprécier la position de la Russie à cette époque, il est indispensable de jeter un coup-d'œil rapide sur les différens états qui faisaient alors partie de ses possessions caucasiennes.

Au midi de la Russie, s'étendait, depuis Kizliar, le long du Térék jusqu'à Mozdok, une ligne de forts qui, par Ghéorghiewsk, rejoignait le Kuban à Batalpachin, et bordait la rive droite de cette rivière jusqu'à Uts-Labintsk. Cette ligne de forts était appuyée sur les établissemens coloniaux des Cosaques qui fournissaient les garnisons.

Au-delà d'Ust-Labintsk, jusqu'à l'embouchure du Kuban et les côtes de la mer d'Azoff, les Cosaques de la mer Noire étaient chargés de la défense des frontières.

A partir de Mozdok, une autre ligne de forts, remontant la vallée du Térék, et couronnant la chaîne du Caucase à la montagne de Sainte-Croix, servait de défense à la route militaire conduisant en Géorgie.

Entre les colonies des Cosaques de la ligne et les pics neigeux du Caucase, s'étendaient les domaines des peuples montagnards ; ils formaient trois confédérations principales.

Au flanc droit, au-delà du Kuban inférieur et de la Laba, et sur le revers méridional du Caucase, le long du littoral de la mer Noire jusqu'à Gagri, vivaient, sous l'influence immédiate de la Porte, les différentes tribus Adighes. Les Abadzas, aux sources des deux Zélentehugh, et les Tatares Nogaïs, entre la Laba et le Kuban, leur étaient soumis, ou au moins faisaient

cause commune avec eux dans toutes leurs entreprises guerrières. Toute cette population du bassin du Kuban pouvait aller à 300,000 habitans.

Au centre, dans l'espace renfermé par le Kuban, la Malka et le Térék, habitaient les Kabardiens. Leur population, qui comptait jadis plus de 50,000 feux, avait, par sa bravoure et ses mœurs austères, exercé une espèce de suprématie sur tous les montagnards; mais, depuis, décimée par les longs ravages de la peste, elle était déchue de son ancienne puissance; elle infestait néanmoins les établissemens des eaux minérales, et exécutait, avec les Ossettes, qui tenaient au-dessus d'eux l'arête même de la chaîne centrale, des brigandages fréquens sur la route militaire de Géorgie.

Au flanc gauche, sur la rive droite du Térék, dans les vallées de la Sundja et de l'Argun, parmi les peuplades de race kiste se distinguaient surtout les Tchétchèns. Ils étaient divisés en deux parties; ceux qui bordaient les colonies cosaques le long du Térék et jusqu'à la Sundja, s'appelaient pacifiques ou soumis, en opposition avec les Tchétchèns montagnards, qui occupaient au-delà des défilés de Khan-Kalé les hautes vallées du rameau Kiste, et étaient en guerre ouverte avec les Cosaques.

Les uns et les autres étaient animés d'un fanatisme ardent, et accessibles aux excitations de dehors; leur bravoure et leur audace faisaient rechercher leur alliance par les peuplades Lezghes, avec lesquelles les unissaient, du reste, des relations étroites pour le commerce des esclaves, dont l'entrepôt commun était à Endéri, au débouché du Koï-su, dans les plaines de Tarku.

Les provinces trans-Caucasiennes constituaient quatre parties distinctes.

La province de Géorgie en formait le noyau principal. Elle se composait des anciens royaumes de Kartalinie et de Kahétie, de la Somkhétie et de l'ancien Khanat de Gandja, sous le nom de district d'Elisabethpol. Sa population s'élevait à peu près à un demi-million d'habitans, en grande partie de race kartvel dans les campagnes, de race arménienne dans les villes, de race tatare dans la Somkhétie, de race ossette, dans les vallées du Caucase, à partir du mont Véliéti jusqu'au mont Arkhot. Nous avons donné dans le chapitre précédent un aperçu physique et moral du pays; depuis lors cette situation s'était améliorée, sans doute ; Tiflis se relevait de ses cendres, les Lezghes ne venaient plus à ses portes enlever des prisonniers; le pays jouissait de tranquillité, et l'ordre semblait naître avec l'administration nouvelle. Cependant les guerres continuelles avaient entretenu dans les esprits l'incertitude de l'avenir et une fermentation nuisible aux véritables progrès. Il était évident que si la Russie retirait sa main protectrice de ce pays, il retomberait dans cette anarchie cause de ses longs malheurs.

La seconde partie des possessions trans-Caucasiennes comprenait l'arrondissement militaire de l'Imérítie, du Ghuriél, de la Mingrélie et de l'Abkhazie. Les trois premières provinces étaient habitées par des peuples de race kartvel et chrétiens.

L'Imérítie avait, par la révolte de ses provinces en 1810, perdu son indépendance politique. Son chef-lieu, Kutaïs, était la résidence du chef militaire de l'arrondissement, et le siége de la nouvelle régence. Fatiguée des vexations des grands, la po-

pulation agricole aimait la nouvelle administration qui les avait fait cesser; mais les nobles, retirés dans leurs châteaux forts, regrettaient cette licence qui convenait si bien à leur esprit dissipé, à leurs passions pour les entreprises militaires; le clergé regardait également de mauvais œil les entraves mises à ses exactions.

L'état du Ghuriél et de la Mingrélie était plus rassurant; leurs princes avaient conservé leur indépendance et leurs droits de souveraineté, et étaient sincèrement dévoués à la Russie; les Dadians de Mingrélie saisissaient surtout toutes les occasions pour le prouver. Toutefois, la proximité de Poti, de Batum et d'Akhaltsikh, foyers toujours ardens d'intrigues turques, offraient aux princes collatéraux des familles régnantes des séductions à la révolte et des refuges certains en cas d'insuccès.

En Abkhazie, Safar-bey, successeur de Kélim, régnait sur le pays et reconnaissait le pouvoir de la Russie, dont les troupes occupaient Sukhum-Kalé; mais la population, divisée en plusieurs tribus presque sauvages, toujours en armes et ardentes au pillage, ne reconnaissait pour ainsi dire aucune autorité.

La troisième partie des possessions trans-Caucasiennes comprenait au sud de la Géorgie la vallée inférieure de la Kura, c'est-à-dire les provinces de Chéki, de Chirvan et du Karabagh, sous la dénomination d'arrondissement militaire des provinces musulmanes. Dévolues définitivement à la Russie par la paix de Gulistan, ces provinces conservaient sous leurs anciens khans les mêmes formes administratives que par le passé. Les Tatares ou Turcomans constituaient la population prédo-



minante dans le Karabagh, mêlés à moitié d'Arméniens (1). Taciturne, concentrée en elle-même, docile et pacifique, cette population était peu à craindre, mais les divers khans conservaient des relations avec la Perse et demandaient une constante surveillance. Ismaïl-Khan régnait au Chéki et résidait à Nukha; Mustapha, khan de Chirvan, résidait à Chémakha, ville qui avait, du reste, perdu beaucoup de son importance commerciale; Mekhti-Kuli-Khan au Karabagh; Chucha, sa capitale, et quelques autres forts avaient des garnisons russes.

Le quatrième arrondissement militaire comprenait les anciens khanats du littoral de la mer Caspienne, c'est-à-dire Baku, Kuba et Derbent.

Après la fuite de leurs khans ces provinces étaient entièrement soumises; leur population, également tatare ou turcomane, avait trop le souvenir des oppressions de ses maîtres cruels pour ne pas accepter avec joie l'administration russe, qui, avec la liberté du culte, lui avait laissé ses anciennes formes administratives, en diminuant ce qu'elles avaient de vexatoire, et en allégeant les impôts. Mais des fermens de rébellion existaient parmi les anciens Beks, qui regrettaient le pouvoir sans limite dont ils étaient jadis investis par les khans.

Cette fermentation était excitée encore par l'attitude belliqueuse des peuplades Lezghes, qui occupaient la grande

(1) Cette population arménienne ne se distinguait, au reste, de la population turcomane que par sa religion et sa langue, et était, sous le rapport des mœurs et de l'état de culture, complètement identifiée avec les mahométans.

chaîne au S.-E. du mont Barbala, et s'étendaient vers la mer Caspienne, entre Derbent et le pays du Chamkhal de Tarku, qu'ils haïssaient pour son attachement à la Russie. Le sultan des Avares; Akmet-Khan, résidant à Paraul, sur le bras septentrional du Koï-su; Alikhan Utsmeï de Karakaïtakh, sur le cours du Darbagh et du Gumriosen, résidant à Bachli; le khan de Kazikumik, sur le bras méridional du Koï-su; les confédérations républicaines d'Akucha sur le cours inférieur de la même rivière; celles des Djaro-Belokans, de l'autre côté des montagnes vers la Kahétie; constituaient les principaux états lezghes, redoutables par le caractère de leurs chefs, par le courage et le nombre de leurs hommes de guerre et leurs positions inexpngnables. Entre eux tous, le cadi de Tabasséran et le khan de Kurakh étaient les seuls non hostiles à la Russie.

Tel était, alors, l'aspect général du Caucase. La Russie, obligée de combattre au S. de l'empire les incursions des montagnards, ne pouvait pénétrer qu'à travers leurs lignes hérissées d'ennemis dans ses possessions trans-Caucasiennes.

Les deux routes de Dariél et de Derbent, qui lui étaient ouvertes, la conduisaient dans deux parties scindées entre elles par les domiciles lezghes, et n'ayant de communications qu'au moyen du long circuit qui doublait la chaîne du Caucase par la pointe de Bechbarmak.

Ses troupes, ainsi réparties sur une étendue immense, forcément disséminées pour l'occupation du pays, ne pouvaient acquérir dans leur isolement une vraie consistance que par des points stratégiques bien choisis. C'était en les conquérant

qu'elle pouvait donc seulement maintenir le pays, annihiler peu à peu les élémens hostiles qui s'y agitaient, le resserrer de plus en plus dans le réseau de ses positions, créer un tout homogène, et maîtriser les influences pernicieuses de la Perse et de la Turquie.

Cette situation, la Russie ne se l'était pas faite ; elle était le résultat des circonstances. De long-temps encore l'état de guerre devait être son état normal au-delà du Caucase ; la force des choses le demandait, il eût été donc impolitique et dangereux de ne pas l'accepter avec toutes ses conséquences.

Aussi le général Yermoloff, chargé alors du commandement, ayant mûri avec sagesse les mesures à prendre, déploya-t-il dans leur exécution beaucoup de vigueur et d'énergie.

Le flanc gauche de la ligne militaire fut reporté du Térék sur la Sundja et hérissé des forts de Nazran, de Pregradnoï-stan, et surtout de celui de Groznaïa, place d'armes centrale qui domine les débouchés des défilés de Khan-Kalé.

A Endéri, au débouché du Koï-su, dans les plaines de Tarku, fut érigé le fort de Vnézapnaïa, que des forts intermédiaires réunirent à Groznaïa. Le long de toute cette ligne des routes furent tracées ; les forêts abattues, les détachemens mobiles russes purent les parcourir sans obstacles.

Les Tchétchèns, appelés pacifiques, mais non moins enclins aux brigandages et peut-être plus dangereux que les autres à cause de leur voisinage, cernés par les lignes russes, se soumirent, et aidèrent même les Russes dans leurs expéditions. Les Tchétchèns montagnards perdirent, par l'occupation des défilés de Khan-Kalé la facilité de déboucher de leurs vallées ; enfin le fort de Vnézapnaïa, en garantissant les états

du Chamkhal et la route militaire du littoral de leurs incursions, anéantit avec la foire d'Endéri le commerce des esclaves, et ôta aux Tchétchèns et aux Lezghes ce point de ralliement où ils concertaient leurs communes entreprises.

Ce n'est qu'au milieu de combats incessans qu'on parvint à obtenir ces heureux résultats. Les peuples montagnards, avec leur instinct de l'art militaire, concevant l'importance des points occupés, les défendirent à outrance ; mais, outre leur courage qu'il fallait dompter, les Russes avaient des obstacles naturels à vaincre. Pour avancer dans le pays il fallait s'en frayer la voie à travers des forêts vierges, et c'est la hache d'une main, le fusil de l'autre, que le soldat russe marchait à ces expéditions.

D'un autre côté, les Lezghes s'armèrent à plusieurs reprises contre les Russes et contre le chamkhal de Tarku, qu'ils considéraient comme un traître ; ils y étaient excités par Chikh-Ali, khan de Derbent. Depuis la perte de son khanat, cet homme, que des liens de parenté unissaient à plusieurs chefs Lezghes, parcourait les montagnes, semant l'or que lui fournissait la Perse. Confédérés sous Achmet, khan des Avares, ensuite sous les drapeaux des républicains d'Akucha, ils échouèrent dans leurs entreprises. En 1818, Yermoloff défit le khan des Avares, et s'empara d'assaut de Paraul, sa résidence. En 1820, il vainquit les fédérés d'Akucha, occupa leur chef-lieu et obtint leur soumission. L'Utsméï de Karakaïtakh et le khan de Kazikumik, poussés par Chikh-Ali-kan contre le kadi de Tabasséran et le khan de Kurakh, qui étaient fidèles à la Russie, n'curent pas plus de succès. La défaite de Surkhaï, khan de Kazikumik, à Khozrek, le 12 juin 1820, fut surtout décisive pour la pacifica-

tion du Daghestan ; il y perdit son camp, ses trésors, sa tente, 11 étendards, 2,000 fusils, 9 pièces de canon et 3 mortiers enlevés jadis à Chakh-Nadir, plus 603 prisonniers : 1,200 hommes restèrent sur le champ de bataille, parmi lesquels Ali, iskender des Avares et douze princes lezghes ; les autres se dispersèrent. Chikh-Ali-Khan périt dans les montagnes, son fils et Surkhaï-Khan se réfugièrent chez le khan de Chirvan, qui, ayant trempé dans toutes ces intrigues, jugea prudent de passer avec eux en Perse ; Mekhti-Kuli, khan du Karabagh, exécré par ses sujets à cause de ses exactions, suivit leur exemple. Le Chirvan, le Karabagh et bientôt le Chéki, après la mort de son prince, furent déclarés provinces russes.

Pendant que les intrigues de la Perse se trahissaient dans toutes les affaires du Daghestan, l'influence de la Porte compliquait celles du littoral de la mer Noire. C'est depuis 1821, c'est-à-dire à l'époque où l'insurrection grecque jeta des mésintelligences entre la Porte et la Russie, que les Adighes ou Tcherkess du Kuban, tranquilles depuis la paix de Bucharest, commencèrent leurs incursions contre les colonies cosaques et au-delà du haut Kuban ; ils jetèrent ainsi le trouble dans la Kabarda. Une partie des Kabardiens seconda leurs déprédations ; les établissemens des eaux minérales, les colonies cosaques, la route militaire, ne furent plus en sûreté.

Le défaut inhérent au centre de la ligne militaire, devint évident ; son trop grand développement, son éloignement des hautes vallées, et la mauvaise distribution des forts, donnaient trop de prise aux attaques.

Pour obvier à cet inconvénient, la route militaire de Géorgie fut transférée sur la rive gauche du Térék, et abritée dans les vallées du Tchérekh, de l'Urukh et du Baksan par des forts construits au débouché des vallées de l'Elbruz, qui se relièrent par d'autres érigés sur la Malka supérieure à ceux du haut Kuban.

La route de Géorgie fut ainsi mise à couvert des brigandages, la Kabardie, englobée dans les lignes russes, rendue inoffensive; enfin les montagnards, par cette trouée vers l'Elbruz, se trouvèrent scindés en deux parts qui n'eurent plus de communications que par la crête impraticable des cols neigeux et escarpés.

Cette nouvelle circonscription des positions russes aigrit les peuples du Kuban. Sur l'instigation de leurs mullahs, ils redoublent d'efforts; par leurs vexations, ils forcent une partie des Kabardiens à quitter leur pays et à s'établir derrière le haut Kuban, sur les deux Zélentchug. Les colonies cosaques sont attaquées à l'improviste; plusieurs fois surprises, saccagées, livrées aux flammes, les femmes et les enfans sont traînés en esclavage. En vain réclame-t-on auprès de la Porte; le pacha d'Anapa continue à résider parmi les Adighes, et ses promesses fallacieuses n'ont pour résultats que de nouvelles incursions. Des représailles sont alors ordonnées. Les Russes adoptent la manière de combattre des montagnards. Les troupes, disséminées à dessein sur le Kuban, sont réunies à l'improviste, franchissent le fleuve de nuit et en secret, tombent sur les Aouls-Tcherkess, les livrent aux flammes, enlèvent les troupeaux. Wiliaminoff, Katsareff, exécutent des expéditions heureuses; le général cosaque Wlasoff, surtout, porte,



le 16 février 1825, un coup décisif aux Chapsughs, commandés par Kizel-Bek. Dans cet intervalle, plusieurs des tribus se soumettaient, donnaient des ôtages, mais étaient bientôt forcées par les autres tribus à prendre part aux expéditions. Rien n'indiquait la cessation d'un pareil état de choses.

Le mauvais vouloir de la Porte se manifestait aussi en Abkhasie. Deux fois poussé par elle et aidé de son or, le parricide Aslan-Bek reparait sur la scène : la première fois en 1821, à la mort de Saffar-bey, lorsque le prince Dimitri, son frère, colonel au service de Russie, fut appelé à monter sur le trône. Le rebelle est défait par le général Gortchakoff, près de Kodor, où il s'était retranché, et se réfugie à Anapa; mais à la mort du prince Dimitri, arrivée en 1824, il revient dans ce pays : des troubles y régnaient déjà. Il paraît que des notions peu exactes sur l'ordre de succession, avaient induit en erreur le gouverneur russe, et que le prince Michel Chirvachidze, nommé souverain d'Abkhasie, n'avait pas des droits bien assurés au trône, qui devait appartenir à un de ses oncles. Quoi qu'il en fût, ce n'était pas à Aslan-Bek à le revendiquer; sa révolte, au reste, ne dura pas long-temps; Gortchakoff l'attaqua dans ses retranchemens, près de Pitsunde et Souk-su, le défit complètement et le força de se réfugier chez les Tcherkess, où il périt bientôt après misérablement.

Pendant que la pernicieuse ingérence de la Porte, qui s'était fait jour même en Imérітie et dans le Guriél par des révoltes partielles, et les mésintelligences avec la Perse annonçaient d'inévitables collisions, le général Yermoloff fut obligé de concentrer ses forces contre les Tchétchèns, qu'un soi-disant prophète avait excités à la révolte. Les forts d'Amir-Adji-iurt,

8.

de Gerzéli-Aoul, furent attaqués avec acharnement; les généraux Lissanievitch et Grekof, assassinés par des fanatiques; le bruit des armes remplit les vallées de l'Argun et de la Sundja. Mais si la révolte se répandait, comme l'écho, de rocher en rocher, la répression fut également rapide. Cette célérité était nécessaire; déjà Abbaz-Mirza, par une agression injuste, et sans motif, pénétrait sur le territoire russe, révoltait les populations musulmanes, forçait les autres à émigrer. On eût dit, à voir sa témérité, qu'il allait renouveler les temps de Chakh-Nadir et d'Aga-Mahomet-Khan; qu'il n'avait devant lui que les peuplades chrétiennes faibles et désunies du Caucase. Il apprit bientôt qu'il avait d'autres ennemis à combattre. Chucha, mauvais fort à moitié démantelé (1), avec une faible garnison de quelques cents hommes aux ordres du colonel Réut, résista pendant six semaines à toute son armée : quand il se décida à abandonner le siége pour poursuivre son invasion, il fut rencontré à Élisabethpol par le général Paskévitch. L'armée russe se composait de 8 bataillons et d'un régiment de cavalerie régulière, et de quelques régimens cosaques; l'armée persane, de 24 bataillons d'infanterie, de 12,000 hommes de cavalerie, de 8,000 autres troupes irrégulières, et de 24 pièces. Le combat allait décider si la Russie ou la Perse devait dominer au Caucase. La question fut bientôt résolue : le général Paskévitch fit agir son artillerie concentriquement sur le centre persan, et acheva de l'enfoncer par une attaque déci-

(1) Il est certain qu'une partie des murs s'était écroulée sous le canon persan. Le colonel Réut se servit des vieilles tentes pour déguiser ce dégât à l'ennemi, et sut ainsi lui imposer.

sive ; ses deux ailes séparées prirent la fuite à la débandade et ne se rejoignirent plus. L'armée persane, chassée du territoire russe, fut poursuivie sur le sien. L'année suivante tombèrent Nakhitchevan, Sardar-Abad et Erivan. L'armée russe, ayant soumis le district d'Ordubad, pénétra dans l'Adzerbidjan ; Tauris ou Tébris succomba. Le 29 octobre 1827 eurent lieu les premières ouvertures de paix. Nous parlerons dans le corps de l'ouvrage des motifs qui arrêtèrent la conclusion de la paix, de la fermeté du général Paskévitch, qui, forçant la main à Abbaz-Mirza, conclut une paix brillante, et put, dès-lors, entreprendre la guerre avec la Turquie, qui fait l'objet de cet ouvrage. Les résultats de ces deux guerres ont fixé à jamais, d'une manière stable, les limites des possessions russes au-delà du Caucase. Le khanat de Talich, les provinces d'Erivan et de Nakhitchevan, toutes arméniennes, furent conquises sur la Perse ; la Porte perdit Anapa, Poti, tout le littoral de la mer Noire, et céda à la Russie ses droits de suzeraineté sur les Adighes ou Tcherkess du Kuban. — Akhaltsikh, ancienne dépendance de la Géorgie, rentra dans ses domaines. — La Russie eût dû, peut-être, étendre ses conquêtes en Turquie jusqu'au Saganlugh. — Ce sont là les vraies limites des pays caucasiens. Quoi qu'il en soit, au moyen de celles qu'elle a acquises et de ses relations toutes amicales avec la Turquie et la Perse, fruit des derniers événemens, la Russie peut se considérer comme fortement constituée au Caucase.

TROISIÈME PÉRIODE.

DE 1829 A 1839.

L'ascendant d'un grand nom militaire sur les peuples de l'Asie est un fait incontestable. Lorsque le bruit des assauts des forteresses inexpugnables de Kars et d'Akhaltsikh, se communiquant de vallée en vallée, retentit jusque dans les gorges du Caucase, les Lezghes s'empressèrent de faire leur soumission; le khan des Avares, la république d'Akucha, prêtèrent serment à la Russie; les Karatchaïs, au pied de l'Elbruz, auxquels le général Emmanuel avait porté un rude coup, envoyèrent des ôtages; les Kabardiens et les Ossettes obéirent docilement aux préposés russes; les Natukhaï, peuplade adighe, furent pacifiés par le général Beskrovnoï.

L'invasion du général Paskévitch, jusqu'à Arzerum, accrût encore le prestige de sa renommée. Aussi, quand, après la paix, il reprit l'administration du pays, tous ces peuples, jadis indociles, se plièrent sous sa volonté. Il fit fructifier ces bonnes dispositions par la bienveillante condescendance qu'il apportait à écouter les plaintes des divers chefs; mais aussi par cette finesse à démêler les secrètes pensées qu'elles pouvaient cacher.

En méditant sur les moyens d'affermir la puissance de la Russie au Caucase, et de faire cesser l'état de guerre si nuisible aux progrès d'un pays qui, par sa richesse, pouvait devenir une mine si fertile à exploiter, le général Paskévitch se convainquit que, pareil au fléau de la peste, l'esprit de rébellion et de ra-

pine des montagnards devait céder à l'isolement et à la séquestration.

Quatre routes militaires jetées par-dessus la chaîne, hérissées de forts, devaient conduire à ce résultat : l'une pour joindre Gélendjik, au bas Kuban ; la seconde, pour franchir, à partir de l'Abkhazie, la grande chaîne au col du Djumatan, et communiquer directement avec les eaux minérales ; la troisième, se détachant de la Kahétie, pouvait remonter, par Zakatalé, les monts Lezghes, et déboucher, par la vallée du Koï-su, à Tarku ; la quatrième enfin aurait traversé le même rameau, à partir de Nukha, et descendu le Samur vers Derbent ; ces deux dernières paraissaient surtout urgentes, parce qu'elles allaient unir le littoral de la mer Caspienne à la Géorgie.

En effet, pour se rendre de Mozdok, par Derbent, à Tiflis, on est forcé de tourner la pointe de Bechbarmak, et de remonter ensuite par Chemakha et Nukha la vallée de la Kura, c'est-à-dire, d'opérer un détour de 1200 verstes, égal à cinq fois la distance directe de Mozdok à Tiflis. Cette route peut être abrégée, d'abord par le chemin du Tfan-Dagh, qui joint Kuba à Nukha, ensuite, en suivant le cours de l'Ata-tchaï jusqu'au Caravan-seraïr d'Alti Agatek ; mais la distance que l'on gagne ainsi est loin de compenser les difficultés que l'on a à surmonter.

C'était donc un grand projet à accomplir que la jonction de Tiflis au littoral de la mer Noire par une route directe. Il motiva l'expédition contre la confédération des Djaro-Belakani.

Comme ces peuples possédaient, pour ainsi dire, les clés de cette partie du Caucase, vers la Kahétie, le général Yermoloff

avait jugé prudent de ne pas toucher à leur indépendance; se bornant à les rendre solidaires des brigandages qui étaient tentés en Kahétie, il exigeait d'eux des indemnités pour les dommages causés. Cette mesure ne pouvait être que provisoire, les motifs qui la dictaient ne contrebalançaient pas les avantages d'une soumission immédiate qui aurait ouvert, avec les défilés de cette partie de la chaîne, la possibilité de percer une communication si importante.

Aussi lorsqu'en 1830 les Djares eurent levé l'étendard de la révolte, le général Paskévitch saisit l'occasion, marcha contre eux, et prit d'assaut le fort de Bélokani. Il assujettit toute cette association au paiement d'un tribut annuel, et y installa un préposé russe.

Appelé sur un autre théâtre, il dut abandonner l'exécution de son plan; il ne put aussi qu'ébaucher celui qui avait pour but la pacification des Tcherkess du Kuban et du littoral d'Abkhazie, plan qu'on suit actuellement avec tant de succès.

Son départ fut signalé par des événemens majeurs : les fermens, que sa réputation avait comprimés, débordèrent; Kazi Mullah s'érigea en prophète au milieu des peuplades lezghes; sa parole enflamma quelques imaginations; des expéditions heureuses contre des postes russes isolés accrurent ses partisans : les Lezghes, les Tchétchèns, les Kistes firent cause commune. Ils armèrent jusqu'à 10 et 12,000 hommes, ravagèrent les pays du Chamkhal, et parurent devant la forteresse de Burnaïa.

Le général Pankratieff, chargé alors du commandement, marche sur lui par le Daghestan; Viliaminoff, chef de la ligne,



a rassemblé ses troupes sur le Térék et les porte sur le Koï-su. Kazi-Mullah essaie le sort des armes. La fougue désordonnée de ses nombreuses bandes ne peut lutter contre les bataillons serrés des Russes : obligé de fuir, il disperse son armée qui s'évanouit, pour ainsi dire, à travers des rochers impraticables ; lui-même fait répandre le bruit de sa mort ; puis, quand il croit ses ennemis endormis, au jour donné, ses montagnards, épars, se réunissent près des lignes russes. La Sundja est franchie, et reparaissant à leur tête, il va porter la dévastation jusqu'à Kizliar.

Enfin, après avoir couru ainsi des chances de fortune diverses, Kazi-Mullah, harcelé, s'était jeté dans le fort de Gimri qu'il croyait inabordable à cause des gorges qui y conduisent, et inexpugnable par sa position. Mais les généraux Viliaminoff et Rosen paraissent inopinément devant ses murs. Cependant, le fort, cerné de tous côtés, résiste aux boulets des pièces de montagne : un assaut est inévitable. Au milieu des ténèbres, une partie des troupes russes s'approche des remparts, et se loge au pied même des murs ; d'antres, munies de grenades, escaladent le fort et pénètrent par le faîte dans l'intérieur. Alors s'engage un combat acharné ; les Russes chassent Kazi-Mullah d'étage en étage à coups de carabine, de grenades jetées à bras. Ainsi traqués jusqu'au plein pied, forcés dans leur dernier asile, Kazi-Mullah et les siens cherchent leur salut dans la fuite ; ils s'évadent par des ouvertures des remparts où ils tombent sur les baïonnettes des soldats placés en embuscade : tous refusent de se rendre, se défendent à outrance et périssent.

Cette issue de la lutte de Kazi-Mullah calma le Daghestan ;



Khunzakh, résidence du khan des Avares, fut enlevé d'assaut ; la Russie s'établit sur le Koï-su : un fort est érigé, un pont est jeté sur la rivière. Les autres associations protestèrent de leur soumission ; les Tchétchèns et les Kistes furent du nombre de celles qui prêtèrent serment. Chrétiens autrefois, ils manifestèrent même l'intention de reprendre leur ancienne religion, et demandèrent des prêtres; mais la ruse est leur seconde nature : on eut le tort de croire à un retour si prompt vers des sentimens pacifiques et humains. Quelques prêtres, par un dévoûment pieux et héroïque, avaient accepté cette périlleuse mission. Une escorte de Cosaques les conduisait au lieu du rendez-vous, lorsque, sortant d'une embuscade, les Tchétchèns tombent à l'improviste sur les Cosaques, les massacrent tous, gardent les prêtres prisonniers et les conduisent dans leurs aouls.

D'un autre côté, au milieu du désastre de Kazi-Mullah, un Lezghe était parvenu à se sauver. Depuis lors, Chamil s'est constitué le continuateur de son maître ; il a trouvé un auxiliaire dans l'esprit remuant des Lezghes ; c'est lui qui attaque actuellement les diverses positions des Russes dans le Daghestan ; mais, comme le lion qui use en vain ses forces contre les barreaux de fer de sa cage, de même aussi, malgré la rapidité de ses expéditions, il vient se briser successivement devant les postes russes. Battu sur le Koï-su, au printemps de cette année (1839), par le général Grabbe, et rejeté dans les montagnes, il les franchit pour descendre en Kahétie, mais échoue contre la garnison du fort de Zakatali; la diversion qu'il opère alors sur Nukha n'est pas plus heureuse.

Sans redoubler d'efforts, en suivant la marche régulière

dont le général Paskévitch donna l'idée première, le général Golovin, qui commande au Caucase, pourra venir à bout des Lezghes. Avançant systématiquement vers les défilés des montagnes, il circonscrira de plus en plus les montagnards dans des gorges étroites par la création de forts, et parviendra à jeter les lignes militaires projetées par-dessus les cols qu'ils occupent. Ces lignes, une fois établies, la Géorgie sera unie au Daghestan, comme elle l'est à l'empire par la route de Dariél, où des colonies récemment établies garantissent et font prospérer le pays, et permettent aux voyageurs de franchir cet espace de jour et de nuit, sans danger et sans aucune escorte.

Des résultats semblables sont encore plus prochains chez les Adighes et les Abkhazes. Depuis que la Russie est maîtresse du littoral de la mer Noire, elle s'occupe à séquestrer ces peuples de toutes relations externes. Du N. et du M. d'Anapa et de Bambori, des détachemens avancent annuellement à la rencontre l'un de l'autre, jetant sur leur passage des forts sur le littoral.

Le général Rajevski conduit les expéditions du M. avec cette bravoure brillante et ce tact militaire héréditaires dans sa famille. Ardler, Alexandrovsk et d'autres forts ont été construits après des combats où ce général se fit autant craindre de ses ennemis, qu'il sut ensuite concilier leurs esprits par son humanité.

Les expéditions du N. ont été dirigées long-temps par le général Viliaminoff avec cet ascendant que lui donnait sa longue réputation dans ces contrées. Depuis sa mort, c'est le général Grabbe, homme aussi distingué par ses talens militaires que par la culture de son esprit, qui commande la ligne et dirige

les opérations. Une route conduit déjà de Gelendjik, à travers les montagnes, vers le Kuban inférieur ; la ligne sera portée de cette rivière sur la Laba ; elle acquerra ainsi moins de développement et plus de consistance ; les montagnards perdront aussi l'avantage que leur donnait leur position centrale pour attaquer les points isolés de la circonférence étendue que décrit le Kuban.

Toutes ces mesures ne pourront être prises sans combats avec les Adighes et les Abkhazes. C'est un malheur ; mais il est inévitable, et il faut s'y résoudre pour arriver à un état de choses stable et régulier.

Le lecteur a pu se convaincre que l'origine de cette guerre est due toute à l'influence de la Porte et à la prédication d'un mahométisme farouche. Sa prolongation a servi à l'irriter ; mais on doit convenir aussi que le Cosaque, exposé à des dangers constans, voyant ses propriétés dévastées, les femmes et les enfans traînés en esclavage, pouvait bien réclamer en sa faveur le bénéfice du droit de la Baranta ou de l'indemnité et de la vengeance en vigueur parmi les montagnards.

Que l'ambition impatiente de quelques chefs ait quelquefois donné lieu à des expéditions intempestives, cela rentre dans la nature des choses ; mais aussi ce ne sera pas le moindre résultat du voyage, si mémorable dans ces contrées, de l'empereur Nicolas, que d'avoir fait cesser les excitations inutiles, et su concilier les sentimens d'humanité avec les mesures de précaution indispensables.

Dans ces dispositions de la Russie, les excitations du dehors sont un vrai malheur. Nous ne voulons pas leur concéder tout le poids qu'elles s'attribuent ; mais tout faible qu'il

est, il doit son origine moins à des sentimens d'humanité qu'à la haine politique contre la Russie.

Peut-on en juger autrement, lorsqu'on voit des individus appartenant à des nations honorées par l'abolition de la traite des nègres, chercher à favoriser le commerce infâme des esclaves; car leurs excitations ne sauraient conduire à aucun autre résultat.

Les menaces d'une irruption de Circassiens qui remettrait la Russie sous un joug pareil à celui des Tatares, sont de pures déclamations.

Que l'on veuille se donner la peine de parcourir les relations des expéditions, on ne verra nulle part un rassemblement de 10,000 montagnards. Un ou deux bataillons russes, un régiment de Cosaques de la ligne et quelques pièces d'artillerie suffisent toujours pour les mettre en fuite.

Le nombre des soldats morts dans les combats est peu considérable, et si celui des officiers dépasse la proportion ordinaire, c'est que les jeunes gens qui vont y faire leurs premières armes y apportent l'audace innée à la jeunesse, et ce désir de se distinguer qui franchit la limite des devoirs pour courir audevant de dangers inutiles.

La Russie n'aura jamais à conduire dans ces contrées une guerre véritable; et, nous le répétons, les excitations du dehors ne causeront que des malheurs, sans absorber, comme on le prétend, les forces russes. Cette nationalité circassienne dont on a tant parlé n'est qu'une vraie chimère.

Belliqueux, amis de l'indépendance, ou plutôt d'une licence effrénée, les montagnards, scindés les uns des autres par des pics neigeux, qui interrompent les communi-

cations pendant une partie de l'année, sont divisés par des rivalités et des haines incessantes. La nature et les mœurs s'opposent donc à toute unité. Le métier de la guerre et de la rapine est le seul en honneur parmi eux. S'ils aiment leurs champs, leurs troupeaux, leurs armes, leurs femmes, ils convoitent avec avidité ceux de leurs voisins, et ils n'attaquent de préférence les colonies russes, que parce qu'ils peuvent plus facilement se soustraire à leur vengeance.

Or, dans ces circonstances, que veut, que fait la Russie?

Déjà elle a anéanti le commerce infâme des esclaves; aujourd'hui elle veut rendre les montagnards inoffensifs. La philantropie et l'intérêt politique le commandent : la première, pour faire cesser de cruelles dévastations et une guerre continuelle; l'autre, pour asseoir sur une base solide ses possessions trans-Caucasiennes.

Sur le centre de la chaîne, elle y est déjà parvenue. Les Kabardiens et les Ossettes sont pacifiés tout en conservant leurs franchises; une partie des peuplades limitrophes des colonies cosaques aux deux flancs de la ligne, ont suivi cet exemple; leurs princes servent dans les rangs de l'armée russe; ils sont à même d'apprécier les bienfaits que la civilisation apportera dans leur pays, et y propageront cette conviction. Resserrés dans leurs gorges, sequestrés de toute influence étrangère, les montagnards eux-mêmes, apprivoisés, pour ainsi dire, entreront en relations avec la Russie. Le commerce est le grand agent civilisateur; avec lui s'infiltreront des mœurs plus douces, des notions plus saines sur le droit de propriété et sur les sages lois qui règlent les sociétés européennes. Un temps viendra, où les belles côtes de

l'Abkhasie seront rendues au monde civilisé, où le voyageur de l'Europe ira y admirer cette belle nature, cette végétation luxuriante, et trouvera des peuples bénissant, au sein de l'abondance, la main qui les aura retirés de la barbarie. Tels sont les résultats que la Russie veut léguer à ses neveux, et ses efforts, méconnus aujourd'hui, seront appréciés, nous en avons la conviction, par une postérité plus impartiale.

TABLEAU STATISTIQUE.

PEUPLES MONTAGNARDS DU VERSANT NORD.

BASSIN DU KUBAN.

Adighes. Entre le Kuban inférieur et la Laba, et par-delà la grande chaîne, le long du littoral de la mer Noire, depuis Taman, jusqu'à Gagri. Ils se divisent en peuplades soumises et en peuplades indépendantes.

Peuplades soumises.

Les Beslénéi, au pied des montagnes, depuis l'Urup jusqu'à l'embouchure du Khodz. Ils se partagent en Konuk, Chalokh, Dokchuk et Tazartuk.

Les Mokhoch, depuis l'embouchure du Khodz, entre la Laba et le Fars.

Les Temirghoï ou Timguï, au-dessous des Mokhoch, le long de la Laba et du Kuban, jusqu'à l'embouchure de la Chagvacha. Ils se divisent en Temirghoï proprement dits, et Edirkoï-Mamkhir, Temirghoï-Adem et Khatukaï.

Les Bjedukh, au-dessous de la Chagvacha, le long du Kuban, vis-à-vis des Cosaques de la mer Noire. Ils se divisent en Kerkenéï, Khamij et Jana.

Indépendans.

Les Abazeks, dans les gorges du versant septentrional, depuis les sources du Fars et de la Chagvacha, jusqu'aux rivières

Psékab et Afips, ayant pour voisins au N. les Bjedukh, à l'O. les Chapsugh, au M. les Ubikh.

Les Chapsugh, depuis le littoral de la mer Noire jusqu'au Bjedukh, ou bien depuis les rivières Psekab et Afips, jusqu'à la rivière Atakum, qui les séparent des Natugaï (Netkhoï et Netkhoadje) qui habitent les montagnes jusqu'aux environs d'Anapa.

Les Abadza. Emigrés de la grande Abkhazie, et établis aux sources des deux Laba, de l'Urup et le long de son cours jusqu'au Kuban. Ils se divisent également en tribus soumises et en tribus indépendantes.

Tribus soumises.

Les Abazintsi, proprement dits, ou Tamukoï, avec leurs princes, parmi les Nogaï, le long du Kuban et dans l'intérieur de la province du Caucase.

Les Bachilbaï, aux sources du grand Zélentchugh et de l'Urup.

Les Tam, aux sources de la Laba.

Les Chaghirai, aux sources de la petite Laba.

Les Kazilbek, entre les deux peuplades précédentes.

Les Bag, aux sources du Khodz.

Les Barakaï, aux sources du Gups.

Tribus indépendantes.

Les Ubikh, au pied de montagnes neigeuses, entre les rivières Chakhé ou Dagamza et Saché. Ils sont limitrophes aux

Abazekh et aux Chapsugh, qu'ils aident dans leurs incursions sur la ligne du Kuban.

Les Médové, à l'E. des Ubikh, épars dans les cavernes des rochers, vis-à-vis des sources de l'Urup et de la Laba. Ils passent parfois les montagnes en petit nombre pour le pillage.

Les Bzib, sur le versant et au pied des montagnes au-dessous des Médové.

Les Vordane ou Urdana, au pied des montagnes, au-dessous des Ubikh.

Les Djighètes, aux environs du cap Adler. Ils se divisent en trois cercles : le cercle de Isandrips, avec la famille princière de Tsambaa ; le cercle de Ghetch, avec les princes Ghetchaa; le cercle de Jasrips, avec les princes Jasripaa.

Les Karatchaï de race tatare, au pied du versant occidental de l'Elbruz et aux sources du Kuban, reconnaissent la suprématie de la Russie.

Les Tatares Nogaï, entre la Laba et le Kuban, sont des débris des hordes Mongolo-Tatares. Ils se divisent en Nogaï-Navruz et Nogaï-Manzur.

Les Kabardiens réfugiés : dans les vallées des deux Zélentchugh. Ils ont émigré de leur pays depuis l'établissement de la ligne militaire sur la Malka, et, à plusieurs reprises, ont prêté serment à la Russie; mais ils figurent parfois dans les incursions.

Tel est, à peu près, l'aspect de la répartition des différentes tribus dans le bassin du Kuban. On ne saurait indiquer le montant de la population; il n'y a eu, jusqu'à présent, de véritable dénombrement que pour les tribus Nogaï, Abazinns

et Mokhoch; celui des autres tribus n'a pu être effectué, à cause des dissensions fréquentes entre les princes, les Uzdènes ou nobles et le peuple, dissensions qui motivent de fréquentes migrations, non seulement d'individus isolés, mais de Kochs (1), et même de villages entiers d'une tribu à une autre. Approximativement la population des tribus soumises peut être évaluée ainsi qu'il suit :

1° Tatares-Nogaï et Abazinns.	3,850
2° Mokhoch.	700
3° Karatchaï.	400
4° Kabardiens réfugiés.	2,000
5° Beslénei.	2,800
6° Témir-Goï.	7,600
7° Bjedukh.	10,000
8° Bachilbai.	350
9° Tam.	200
10° Kazılbek.	200
11° Chaghiraï.	150
12° Bagh.	150
13° Barakaï.	600
Total.	29,000

La population des peuplades indépendantes peut être de trois fois plus considérable. Ainsi toute la population mâle du bassin du Kuban s'élèverait à 120,000, à peu près.

(1) Koch signifie une famille avec tout l'attirail domestique.

Centre de la chaîne entre le Kuban et le Térék.

Les Ossettes occupent, entre les sommets du mont Véliéti, les vallées supérieures de la grande chaîne, savoir : au N., les vallées de l'Urukh et du Durdur, celles de Nara, Zromaga et Valaghir, traversées par l'Aridon; les vallées de Tagaur et Kartaul; enfin, celles de Tursov, de Noakau, de Gudochaur et de Khév, jusqu'à Dariél, traversées par le Térék; au M., les vallées de Mamiss et de Tib, les vallées de Kechel et de Ghertsef, formées par la Patsa; celles de Yermak et Edissa, Kéliath, Djomaga et Zgubir, qui débouchent dans la vallée de la Liaffa; la vallée de Knot, la vallée de Djamur, aux sources du Ksan et la vallée du Gud, aux sources de l'Aragva.

Statistiquement, ces vallées sont réparties ainsi qu'il suit :

Les vallées de Mamiss et de Tib font partie du district de Ratcha en Iméritie.

Les vallées de Valaghir, de Tagaur et de Kartaul font partie du district de Vladikavkas.

La vallée du Khév, de Gudochaur et de Mtiuleti, forment une distance (arrondissement) dite des peuples montagnards, qui est sous la juridiction de la Géorgie.

La vallée de Djamur et de Gud font partie du district de Duchet.

Enfin, les vallées qui débouchent dans les Liafa ont été de tout temps, dans leurs parties inférieures, des apanages de la noblesse kartvel, et font partie aujourd'hui du district de Gori. Toute l'Ossétie peut renfermer, approximativement, 3,600 feux avec 36,000 habitans.

Les Kabardiens. Dans l'angle formé par le confluent du Térék et de la Malka, et dans tout le plateau qui, de la butte isolée du Bechtav, s'élève vers l'Elbruz. Ils se divisent en familles princières de la grande et de la petite Kabarda, qui reconnaissent l'autorité russe. Les associations des Balkaris et des Tcheghems en font également partie. Toutes ces populations aujourd'hui fort réduites ne s'élèvent qu'à 15,000 âmes.

BASSIN DU TÉRÉK.

La race kiste. A partir des pics neigeux du rameau kiste, dans les vallées de la Sundja, de l'Argun et de leurs affluens. Ces peuples se nomment indistinctement Kiz, Mitchkiz, Inguch, Anguch, Gughen, et semblent, par la conservation de cette syllabe kiz ou guz, être les débris des Uzes ou Polovtsi, que les Arabes nommaient Guz, et qui dominèrent ces contrées jusqu'à l'invasion des Mongolo-Tatares ; ils se divisent :

En Kistes proprement dits, sur la rive droite du Térék supérieur qui les sépare des Ossettes.

En Inguchs sur le Kumbuléï et aux sources de la Sundja, du Chad-Ghir et du Fartam.

En Karabulak, sur les parties inférieures de la Sundja, du Chad-Ghir et du Fartam.

En Tchetchèns, la peuplade la plus puissante, aux sources de l'Argun, dans toutes les hautes vallées du rameau kiste, et la rive droite de l'Akh-saï qui les sépare des Kumiks.

La population des races kistes peut s'élever à 198,000 habitans.

Les Kumiks, d'origine Mogolo-Tatare, occupent l'espace entre le Térék, l'Akh-saï et le Koï-su. Ils vivent sous différens princes indigènes, institués par la Russie, absolument soumis et sous la juridiction du commandant du flanc gauche du Caucase; leur population est évaluée à 38,800 habitans.

MOEURS DES PEUPLES MONTAGNARDS.

D'après l'aspect des lieux et les indications historiques que nous avons données, on ne doit guère s'attendre à trouver ici des sociétés organisées. La forme monarchique qui prédomine sur le versant S. est inconnue aux peuples montagnards; le principe de leur organisation nous reporte à l'enfance des sociétés, c'est-à-dire à l'existence en famille.

L'accroissement des richesses de quelques-unes de ces familles, et des traditions de bravoure et d'audace de génération en génération, créèrent pour plusieurs d'entre elles une espèce de distinction, et leur donnèrent une influence prépondérante.

Chez plusieurs peuplades Adighes elles prirent le titre de princes; autour d'elles se groupèrent les familles moins puissantes des Uzdèns ou nobles, espèce de barons de ce régime féodal sauvage, dont le nombre constitua le plus ou moins de puissance des princes. Leur autorité dépasse, toutefois, rarement les limites d'un aoul (village), pour s'étendre sur une tribu entière. Les Uzdens, et même le peuple, conservent leur indépendance et une voix dans les assemblées. Il n'y a d'ilotisme

et de soumission réelle que pour la classe des esclaves ou des prisonniers de guerre.

Dans la Kabardie, les familles princières se disent issues d'un prince Kess venu d'Arabie (tradition qui semble confirmée par une différence assez sensible dans leurs traits). Arrivés en vainqueurs dans le pays, ces princes ont constitué une organisation aristocratique assez forte, qui, au moyen des Uzdens, a fini par frustrer le peuple de ses droits, par conquérir sur lui une autorité presque absolue, et rendre ainsi leur association plus homogène. Ce sont eux qui ont donné aux Bachil-Baï (tribu Abadza), les princes qui les régissent. Les Ossettes, que leur affaiblissement successif a assujettis, tantôt aux Kartvels, tantôt aux Kabardiens, n'ont jamais reconnu pour règle sociale que les droits attachés à l'autorité paternelle. Les Kistes et les Tchetchèns, plus sauvages que tous les autres peuples, vivent en communes, sous l'espèce d'autorité déléguée par le peuple à ses anciens; mais fougueux et indociles, ils obéissent volontiers à la voix du fanatisme, et lorsqu'il a pour but des rapines et des cruautés, se rangent docilement sous ses drapeaux.

Quoique différant entre eux par leur origine, leurs idiômes, leurs mœurs et les formes de leurs organisations sociales, les peuples montagnards du Caucase ont cependant quelques traits généraux qui se reproduisent parmi eux tous, avec de faibles nuances.

L'amour de l'indépendance, qualité innée aux habitans des hauts pays, franchit ici sa dernière limite et dégénère en une passion farouche pour la licence individuelle, sans frein aucun, comptant sur sa force seule pour se conserver, et

en abusant contre les autres. De là, un esprit de rapines, une propension aux brigandages, qui ont amené à leur suite l'asservissement complet des vaincus et ce commerce d'esclaves qui fut long-temps leur principale industrie. Nous nous servons expressément de ce mot, car la crainte des représailles qu'amenaient infailliblement les exploits dus à la violence, engendrèrent l'honneur du vol et de la ruse. Voler un homme à une tribu hostile était un acte d'héroïsme; le voler à une tribu amie, à un voisin même, mais, avec cette adresse qui se cache assez long-temps pour se glorifier de l'impunité, c'était accomplir un acte plus honorable encore.

Cet usage, en vigueur chez les Adighes, les Kistes et les Ossettes, était, chez les Kabardiens, une des principales bases de l'éducation. Pareils, sous ce rapport, comme sous celui de l'austérité des mœurs, aux anciens Spartiates, les Kabardiens durent peut-être à cette ressemblance l'espèce de hégémonie qu'ils ont long-temps exercée sur les autres associations voisines.

Comme dans la république de Lycurgue, régnait aussi dans la Kabardie, le mépris de l'or et une sorte de communauté de biens; tous les membres d'une même famille mangeaient à la même gamelle; chaque passant pouvait s'asseoir à côté d'eux et prendre part au repas.

L'éducation est caractéristique : le nouveau né est, pendant vingt-quatre heures, exposé à l'air frais; à un an, on lui présente une friandise et une arme : heureux le père dont l'enfant choisit la dernière. Pour que les sentimens tendres ne l'énervent pas, il est éloigné du toit paternel; si c'est un prince,

il est confié à un uzden ou noble qui le prend sous sa protection. Les exercices du corps, le courage et l'agilité, l'adresse, poussée jusqu'au vol, voilà toute l'éducation. A sept ans, l'enfant est excellent cavalier, manie l'arc et le fusil avec dextérité. Rentrer dans la maison paternelle en homme accompli, c'est déjà avoir fait des prouesses, des actes de brigandages, des vols dont la trace est restée cachée. Tout l'honneur est dans le secret.

L'éducation des filles est moins austère; elles apprennent à broder en or et en argent. Elles ne sont pas étrangères à une espèce de coquetterie; l'obésité, regardée, même parmi les hommes, comme un défaut et comme un signe d'immoralité, est, pour les femmes, une sorte de déshonneur. La finesse de la taille fait au contraire leur principal ornement; aussi, prétend-on que leur corps est cousu dans une peau qui ne se défait qu'au mariage.

Les deux sexes se voient librement, dansent et s'amusent ensemble au son du chalumeau et de la guitare. Comme en Suisse, les jeunes gens, quand naissent les affections, se voient en cachette. Le jeune homme achète sa femme au moyen d'un présent de noces; des fêtes militaires et des danses dans tout l'aoul consacrent l'union : là aussi, le choix des danseuses est aux plus agiles; les maladroits restent simples spectateurs. Chez les Ossettes, la cérémonie nuptiale consiste à mettre un enfant de deux à trois ans sur les genoux de la mariée, afin que son premier né soit un fils.

Au milieu de la barbarie de ces peuples montagnards, la religion mahométane, si elle a pris racine parmi les princes et les nobles (uzden), ne consiste, pour le peuple, que dans

l'observation de quelques rites extérieurs auxquels se mêlent des coutumes superstitieuses et des restes de christianisme. Des ruines d'anciens temples chez les Adighes, chez les Kabardiens, chez les Ossettes et même chez les Tchetchèns, qui témoignent de l'existence du christianisme parmi eux, servent de lieux d'asile inviolables; et la vénération du peuple pour ces ruines étouffe les transports de la vengeance la plus légitime à leurs yeux. Les Ossettes fêtent le samedi en restant tout le jour la tête découverte. Le jour de Saint-Elie ils tuent les boucs, les écorchent et les pendent à des perches, en l'honneur du saint, pour amener de la pluie. La fête du revenant, le deuxième jour de Noël; est surtout caractéristique : du pain frais, de la viande, de la bierre, de l'eau-de-vie, sont placés pour lui dans une chambre, et c'est pour l'hôte un horospice favorable lorsque le revenant les dévore.

Comme on le voit, le mahométisme est encore chez tous les montagnards une espèce d'idolâtrie; il n'a aucune influence sur les mœurs, et il n'était pas fait pour les adoucir, puisque, par les excitations de la Porte, il était devenu le principal instrument du commerce des esclaves. Aussi, au milieu des gorges du Caucase, la seule loi qui ait exercé un véritable empire, c'est la loi du sang; loi barbare, qui rappelle la vendetta corse, et autorise de prendre le sang pour le sang, mais qui peut être regardée ici comme un bienfait, parce que, seule, elle a pu mettre un frein à la fougue de passions désordonnées et arrêter les élans d'une irrascibilité naturelle, par la crainte d'une vengeance inévitable. En effet, tous les parens d'un individu assassiné sont autorisés à poursuivre le

meurtrier pour lui faire subir le sort de la victime. L'honneur des familles est attaché à l'accomplissement de ce devoir sacré, et ils y mettent tous cette persévérance sanguinaire qui leur est propre.

Un arrangement à l'amiable ne peut intervenir que rarement et par le paiement d'une forte indemnité : cette indemnité consiste en armes, en terrain; chez les Ossettes en un certain nombre de bétail (1). Souvent ils sacrifient à cette réconciliation la liberté de leurs femmes et de leurs enfans. Ceux qui veulent se soustraire à ces assassinats ou à ces réconciliations doivent se réfugier chez d'autres peuplades. Ces espèces de Parias constituent la classe des Obrekes. Voués à la mort, même dans leurs nouveaux domiciles, ils sont les premiers au combat, et y portent le courage du désespoir. On les voit se précipiter seuls et avec furie au milieu des ennemis. Les Cosaques, qui ont appris à les connaître, leur opposent rarement de la résistance, ouvrent leurs rangs et les laissent passer à travers leurs lignes.

Cependant cette législation barbare n'exclut pas chez les montagnards le culte de l'hospitalité; ils la regardent comme le plus saint devoir. Il existe parmi eux de ces amitiés indissolubles entre des individus appartenant à des tribus même ennemies, amitiés nées par reconnaissance pour des services importans, ou par traditions, héréditaires de famille en famille. Recommandé par un kunak, c'est ainsi qu'on appelle l'ami, vous êtes sûr, non seulement d'être bien ac-

(1) Nous remarquerons ici que les Ossettes ne comptent que jusqu'à 18, et construisent tous les chiffres au-delà en comptant 2 fois 18, etc.

cueilli, mais même, d'être au besoin, défendu et escorté par votre hôte jusqu'à un autre kunak, et de traverser ainsi, sain et sauf, des pays hérissés de dangers. Chez les Ossettes et les Tchetchèns seuls, l'hospitalité qu'on vous accordait le soir n'impliquait pas sûreté pour le lendemain, et vous risquiez d'être attaqué à l'improviste par votre propre hôte. Aujourd'hui les Ossettes sont presque complètement pacifiques.

Toutes les demeures des montagnards sont organisées pour la guerre. Chez les Adighes, les villages ou aouls sont entourés de remparts et flanqués de tours ou de vigies en treillages ; chez les Tchetchèns, le centre des villages est occupé ordinairement par un fort en pierre qui sert d'asile en cas d'attaque. Les maisons des Ossettes sont à trois étages ; le plein-pied, consacré au bétail, l'étage au-dessus à la famille, le troisième aux hôtes. — Ils sont, vers le versant S., en bois ; sur le versant N., où les forêts manquent complètement, en pierres brutes. Ici aussi, le terrain est si rare, que l'espace que recouvre un bœuf est payé au prix de ce bœuf.

Le costume de tous les montagnards est à peu près identique. Le pantalon serré au mollet, forme une sorte de guêtres, le kaftan, bien pris de la taille est lacé d'une courroie ornée de ciselures en argent et de galons tressés en argent et en or ; des deux côtés, sur la poitrine, sont cousues deux rangées d'étuis pour placer des cartouches. Il n'y a de différence entre eux que pour la coiffure, qui, chez les Adighes, est une espèce de bonnet phrygien ; les autres portent une calotte ronde bordée d'un tour épais de peau de brebis. Leurs chevaux,



souples et durs à la fatigue, sont exercés à franchir les sentiers les plus périlleux. Les montagnards traversent avec une vitesse inconcevable des distances immenses et des gorges impraticables; surprennent les hommes qui se sont éloignés sans escorte des postes militaires; enlèvent les troupeaux de bétail et de chevaux, et attaquent même quelquefois les établissemens russes après s'être glissés à travers la ligne pendant la nuit. Ils ne prennent jamais de provisions avec eux; car, si la chasse, si abondante dans ces contrées, ne leur fournit pas une nourriture suffisante, ils ont le droit de prendre un mouton sur chaque troupeau qu'ils rencontrent, et en cas de nécessité, ils savent se passer de nourriture pendant un ou deux jours. Pendant la nuit, ils se mettent à l'abri sous quelque rocher; leurs larges manteaux de feutre leur servent en même temps de matelas et de couverture. Leurs chevaux, qui ne connaissent pas d'autre nourriture que l'herbe des prés, en trouvent partout en abondance; on leur lie les pieds avec une courroie destinée à cet usage, pour qu'ils ne puissent pas trop s'éloigner de leurs maîtres. Si un ennemi s'approche, ils se jettent d'abord sur leurs chevaux, puis ils l'examinent de loin, pour comparer ses forces avec les leurs. Sont-ils les moins forts, ils cherchent leur salut dans la fuite, tout en tirant leurs fusils de leurs fourreaux, et ils ne manquent presque jamais d'échapper, parce que leurs chevaux sont plus agiles que ceux de leurs ennemis, et qu'ils connaissent mieux les sentiers dérobés. Mais lorsque l'ennemi se montre beaucoup plus faible, ils fondent sur lui et l'entourent. S'il se rend sans résistance, ils se contentent de le détrousser, lui lient les mains et les pieds, et l'enlèvent



comme prisonnier. S'il est d'une classe inférieure, ils le retiennent comme esclave; mais si c'est quelqu'un pour lequel ils peuvent espérer recevoir une bonne rançon, ils lui passent un anneau de fer autour du cou et l'attachent dans leur cabane au pied de leur lit, pour le garder à vue jusqu'à ce qu'il soit racheté.

Les idiômes de ces peuples diffèrent presque dans chaque vallée, dans chaque tribu; aucun n'a d'alphabet, et pour écrire on emploie le tatare ou turcoman, que les mullahs possèdent bien.

On distingue pourtant des différences essentielles parmi les idiômes des races diverses. Ainsi la langue adighe se rapproche beaucoup de celle des Abkhazes et des Abadzas, et peut être considérée comme la langue primitive de ces contrées. Le dialecte des Beslénéï a, en outre, de l'affinité avec le kabardien.

Nous devons à un de ces princes[1], Chora-Bek Murzin-Nogma, qui a servi pendant quelques années en qualité de lieutenant dans l'escadron tcherkess de Saint-Pétersbourg, une grammaire de la langue kabardienne, grammaire qu'il a composée avec l'aide et les conseils de l'orientaliste Charmoi. Voici le compte qu'en rend l'académicien Sjögren.

Chora-Bek Murzin Nogma a approprié à sa langue l'alphabet arabe, en lui donnant quarante lettres. Cette extension était nécessaire, à cause du nombre et de la diversité des sons de la langue kabardienne, dont la difficulté de prononciation n'est sans doute surpassée par aucune autre langue. Dans le géorgien on peut admettre jusqu'à trente-six ou trente-sept modifications des sons simples; cependant ces modifications

paraissent assez naturelles, et la principale difficulté consiste dans l'agglomération de plusieurs consonnes discordantes à côté l'une de l'autre, mais on s'y habitue une fois qu'on a appris à distinguer suffisamment les sons simples. Dans le dialecte kabardien ou montagnard les sons simples ou organiques ont déjà un caractère particulier. Dans les autres langues, et même presque toujours dans la langue géorgienne, les sons sont créés par une répulsion de l'air, et deviennent, par conséquent, plus ou moins ouverts. Dans le dialecte kabardien, il faut, au contraire, souvent créer le son par la double opération de l'aspiration et de l'expiration, ce qui lui donne une expression plus forte et sifflante. Outre l'*f* et le *p* ouvert, les Tcherkess ont encore d'autres sons analogues, comme si, par exemple, à la place d'*f* on prononçait *v f*, et, à la place de *p*, *pp*. Cette langue porte donc déjà dans ses formes le cachet d'un combat continuel de passions violentes et d'un désir de triompher de difficultés créées à plaisir pour rester en exercice et ne pas se laisser aller à la mollesse et à la volupté. Les Tcherkess affectionnent surtout les sons gutturaux; ils reviennent souvent fondus ensemble. Cette langue, déjà si insolite à l'oreille d'un Européen, prend, quand on la traduit par des lettres européennes, un aspect encore plus extraordinaire et plus sauvage. Citons quelques exemples : de l'eau courante se traduit par *kitkhetchebsippogopsi*.—Un brave homme, *dlsukhuvf*; de *dlsukh*, homme, et de *vfæ*, bon. — *Arslanr* (mot turc) *anakhh Thlesskhsch blanekheme*, ou *blanekhegoscheame*, le lion est le plus fort de tous les animaux. — Un Européen se trahirait incontestablement par la prononciation de ces mots. Le *t* aspiré ou *th* se rapproche du

theta grec ou du *th* anglais, sans cependant être identique avec eux; la langue la plus déliée renonce à le prononcer. M. Sjögren dit s'être exercé des demi-heures entières pour prononcer le mot de *tkhithl*, livre, et n'y être parvenu que deux fois, par hasard. Cette difficulté rebute celui qui voudrait étudier cette langue, si intéressante sous d'autres rapports, et qui n'est pas aussi pauvre qu'on l'a cru. Elle a une grande richesse dans le verbe et les particules; les déclinaisons se rapprochent de l'arabe. La langue kabardienne s'emploie pour la poésie, et chacun des princes connus dans l'histoire a sa chanson. Les poètes marchaient jadis avec les armées; leur place était au-devant des trompettes, et leurs chansons excitaient le courage des guerriers. Nogma est lui-même poète passionné. Le chant est encore le principal amusement des Kabardiens; son rhythme a quelque chose de caractéristique et d'original. Comme dans les mélodies tatares, le retour du même son leur donne un cachet mélancolique, avec la différence cependant, que le dernier mot de chaque vers devient un refrain criant.

La langue ossette, quoique plus pauvre que la langue kabardienne est moins choquante pour l'oreille des Européens. Elle se divise en deux dialectes fort différens, celui de Digor et celui de Tagaur. Le premier, quoique plus pauvre et plus sauvage, a cependant beaucoup d'originalité, non seulement dans les expressions, mais encore dans les tournures de phrases, et présente plus d'affinité avec les langues de souche indo-germanique.

ÉTABLISSEMENS COLONIAUX DES COSAQUES DE LA LIGNE

Nous avons déjà donné une idée de la ligne de forts qui borde les rives de la Sundja, du Térék et du Kuban. Huit régimens cosaques ont été colonisés à diverses époques pour la défense de cette ligne.

Au flanc gauche, à partir de la mer Caspienne :

1. Les Cosaques de Kizliar : *p* : 517 (1).

2. Le régiment des Cosaques, dits Séméinié ou Terkskie, dans les stanitsas (villages) : Borozdinskaïa, Dubovskaïa, Korgatinskaïa : *p* : 2,408, : *c* : 456.

3. Le régiment des Cosaques, dits Grébenskie, dans les stanitsas : Kurdukovskaïa, Starogladkovskaïa, Novogladkovskaïa, Stchedrinskaïa, Tchervlenskaïa : *p* : 6,033 : *c* : 700.

4. Le régiment des Cosaques de Mozdok dans les stanitsas : Kalinovskaïa, Mekenskaïa, Naurskaïa, Istchorskaïa, Kalugaevskaïa, Stoderevskaïa : *p* : 10,007 *c* : 1322.

5. Le détachement des montagnards de Mozdok : *p* : 234 : *c* : 62.

6. Le régiment des Cosaques, dits Volgskïe, dans les stanitsas : Ekatérinogradskaïa, Parlovskaïa, Marievskaïa, Ghéorghievskaïa, Alexandrovskaïa : *p* : 6,167 : *c* : 807.

Au flanc droit, sur la rive droite du Kuban jusqu'à Uts-Labinsk :

7. Le régiment des Cosaques du Kuban, dans les stanitsas : Vorovkoleskaïa, Protchnookpskaïa, Temnoleskaïa,

(1) : *p* : signifie population ; : *p. m* : population mâle ; : *c* : combattans.

Gregoriopolskaïa, Temijbertskaïa, Kavkazkaïa : *p* : 7,756 : *c* : 819.

8. Le régiment des Cosaques, dits kavkazkii, dans les stanitsas : Kazanskaïa, Tifliskaïa, Ladojskaïa, Uts-Labinskaïa, Voronejskaïa : *p* : 7,418 : *c* : 898.

9. Le régiment des Cosaques Khoperskii, dans les stanitsas : Donskaïa, Moskovskaïa, Stavropolskaïa, Sévernaïa : *p* : 7,946 : *c* : 881.

Le total de cette population colonisée s'élève à 48,518 habitans des deux sexes, répartis dans 7,722 fermes, qui possèdent 26,099 chevaux, 96,096 pièces de gros bétail et 188,000 brebis.

Le nombre des combattans fourni pour les régimens expéditionnaires est toujours au complet de 6,093. Mais les colons hors de service forment à peu près un nombre égal de Cosaques bien armés et prêts à entrer en ligne.

C'est, comme on le voit, une organisation formidable. Elle le dispute en courage, en agilité, en audace, aux montagnards, et contrebalance leur nombre par l'ordre et la discipline des masses et le soutien d'une bonne artillerie. Cette artillerie coloniale est desservie par les Cosaques avec cet entendement parfait et cette aptitude naturelle pour tout ce qui est militaire.

Exposés à des dangers incessans, les Cosaques ont, par instinct, adopté contre les montagnards leur manière de combattre, et jusqu'à leur habillement. Ils manient leurs armes avec une égale dextérité à pied ou à cheval. Au plus grand galop du cheval, retirer son fusil du fourreau, viser et tirer, sans jamais manquer le but; rejeter le fusil dans le four-

reau, se saisir du pistolet ou du yatagan, sont autant de mouvemens qui se suivent avec une rapidité à peine croyable. Il est curieux de voir les Cosaques et les montagnards en présence. Ménageant leurs cartouches, par économie, d'abord, ensuite, pour se réserver le dernier coup de feu : ils emploient dans ces combats singuliers, autant de ruse que d'adresse corporelle et d'agilité à guider leurs chevaux. Souvent l'un des adversaires, feignant d'être atteint par une balle ennemie, se renverse de sa selle, et, pendu par le pied à l'étrier, se fait traîner par son cheval; puis, au moment où l'ennemi s'approche pour lui porter le coup décisif, se relève d'un bond et l'atteint de son pistolet à bout portant.

Comme les aouls montagnards, les stanitsas sont organisées pour la guerre et entourées de remparts et de fossés; d'épaisses broussailles couvrent les avenues pour embarrasser la marche des chevaux ennemis; des gardes veillent aux portes; des vigies sont placées à distance. La nuit, des patrouilles, des postes secrets complètent ces mesures de précaution. Là, malheur au négligent qui abandonne son poste; il risque non seulement sa propre vie, mais compromet la sécurité de tout le pays. Sur les forts du cordon, des vedettes avancées, toujours postées dans des endroits abrités, observent les alentours. Sur le Kuban ces sentinelles s'enfoncent dans les roseaux qui bordent ce fleuve; avec une patience admirable, l'œil aux aguets, elles épient le mouvement de l'herbe et des feuilles, la poussière et la fumée qui s'élèvent et qui indiquent la présence ou l'approche de l'ennemi.

Nonobstant tous ces dangers, pareil à l'habitant de Torre del Greco, qui dort paisiblement au pied du Vésuve, le Cosaque de

la ligne cultive ses champs avec ardeur, élève ses troupeaux ; le blé, la vigne, la garance, le lin, lui donnent une certaine aisance. Par sa propre industrie, il suffit à ses besoins ; il fabrique sa toile, son drap, les galons d'or et d'argent qui servent d'ornement à son costume. Content de son sort, au milieu de périls incessans, le Cosaque, quand il en est loin, regrette son pays natal.

La paix qui règne dans le sein de ces colonies contraste singulièrement avec l'attirail militaire qui les entoure. La plaine riante et accidentée qui enceint le col du Bechtan se distingue surtout par sa fertilité et son aspect pittoresque. Une colonie s'est établie au pied de cette montagne. Du pied de la Makhuka, colline à quatre verstes de Konstantinogorsk, jaillissent les sources chaudes du Caucase, si célèbres par les effets salutaires qu'elles produisent dans un grand nombre de maladies. Les bains spacieux et commodes qui y sont établis offrent autant de commodités aux malades que les eaux les plus fréquentées de l'Europe.

A 40 verstes de Goratchevodsk (sources chaudes), ainsi se nomme ce bourg, sont situées les eaux acidules ou kislovodsk. Une très bonne route, qui remonte le Podkumok, y conduit sans aucun danger et sans qu'il soit besoin d'escorte. La température de ces sources bouillonnantes ne dépasse pas 12° Réaumur, et leur bouillonnement est causé par le dégagement spontané du gaz abondant qu'elles renferment.

L'extrémité droite de la ligne, depuis Ust-Labinsk jusqu'aux bouches du Kuban, est confiée aux Cosaques de la mer Noire, dont les domaines s'étendent autour de la mer d'Azof. On se propose de coloniser sur le Kuban même quelques-uns des ré-

gimens. D'autres colonies ont été établies sur la route militaire de Géorgie, qui, depuis un an, se parcourt sans aucun danger. En général, le système de colonies, organisées militairement, paraît offrir le plus d'avantages pour la sécurité et en même temps pour la prospérité du pays.

VERSANT MÉRIDIONAL.

Division statistique et population.

A. Gouvernement de Géorgie.

Districts : Tiflis, Signakh, Telav, Duchet, Gori, Elisabethpol. — Distances tatares : Kazakh, Bortchala, Chamchadil et Bambako Churaghel. — Distances des peuples montagnards : peuplades : Ossettes, Khevsures, Tuches et Pchaves. *p. m* : 101,866 Géorgiens, 6,015 Khevsuro-Pchaves, 56,364 Arméniens, 15,447 Ossettes, 41,253 Tatares, 52 Kistes, 2,857 Grecs, 1,037 colonistes allemands; total : 225,395, *p. m* : 7 bourgs, 1,682 villages, 63,801 feux.

Tiflis, capitale du pays, 4,936 maisons : *p. m* : 11,581, dont 9,447 Arméniens; Elisabethpol (Gandja), 2468 maisons : *p. m* : 2,232 Arméniens, 2,350 Tatares.

B. Arrondissement militaire du littoral de la mer Noire.

1. Iméritie. Districts : Kutaïs, Vaka, Choropana et Ratcha : *p.* de race kartvel et chrétienne, 100,400, répartie dans 493 villages; chef-lieu Kutaïs, 428 maisons : *p. m* : 1,061 ; bourg d'Oni, remarquable par ses foires hebdomadaires, où a lieu le commerce d'échange avec les Svanètes et les Ossettes.

2. Ghuriél. 13 Maouravs : *p. m* : 19,000, dans 54 villages ; Ossurgheti, bourg principal, 300 âmes; Poti et le fort de Saint-Nicolas, ports de mer peu importans, mal famés, à cause de la perfidie du climat.

3. Mingrélie. Principauté indépendante sous son prince ou Dadian. Maouravs : Letchgum, Sénakh, Sugdidi, *p* : kartvel et chrétienne, 68,600; Senakh, résidence du Dadian : *p* : 500 ; la forteresse de Redut-Kale, servant d'arsenal militaire et d'entrepôt commercial, communique avec la Géorgie par la grande route militaire d'Iméritie.

4. Svanètes, peuplade indépendante au pied de l'Elbruz : *p.* kartvel, mais presqu'idolâtre, 30,000.

5. Abkhazie. Principauté régie par le prince Michel Chirvachidze. Maouravs : Abkhav, Tsébelda, Abkhaz et Bzib : *p* : 52,300; Souk-su, résidence : *p* : 5,000. Le détachement russe, dont le quartier-général est à Bambori, occupe les forts Pitsunda, Chiakopi, Sukhum-kale, entrepôt de commerce, Kelassur et Drandi.

C. Province d'Akhaltsikh (conquise en 1829).

Sandjaks : Atskhver, Hertviz, Aspindza, Akalkhalaki, Akhaltsikh : 3 bourgs, 103 villages : *p. m* : 17,463 ; Akhaltsikh, forteresse, 2,734 maisons : *p. m* : 5,864 Arméniens.

D. Province de Djaro-Belokan (inspection militaire).

1. Confédération des Djaro-Belokan : 5 districts : *p. m.* (de race lezghe), 46,680. Principaux villages : Belokan, Djari et le fort de Zakatali, occupé par une garnison russe.

2. Etats du sultan d'Elisui (Daniel Aga vassal) : *p. m.* (lezghe et tatare) 21,000.

3. Terre de Bolgodar : Antsukh, Didoï et Kabutchi, associations lezghes gouvernées par leurs anciens, sous l'inspection de préposés russes : *p* : 32,000.

E. Arrondissement militaire des provinces musulmanes.

1. Province de Chéki : 270 villages : *p. m* : 8,938 Arméniens et 45,958 Tatares : Nukha, chef-lieu, résidence du commandant russe, 2,791 maisons : *p* : 7,385.

2. Province de Chirvan : 387 villages ou tribus nomades : *p. m* : 6,475 Arméniens et 62,934 Tatares ; Chémakha, résidence du commandant russe, 2,233 maisons : *p. m* : 5,566 ; Lagich, bourg renommé pour la fabrication d'ustensiles de cuivre.

3. Province de Karabagh : 239 villages, 1,875 feux : *p. m* : 19,805 Arméniens et 35,046 Tatares ; Chucha, résidence du



chef militaire de l'arrondissement; *p. m* : 5,059 Tatares et Arméniens.

4. Khanat de Talich : 235 villages : *p. m* : 20,705. Klaproth croit que ces habitans sont des descendans des anciens Mèdes. Lenkoran, forteresse sur la mer Caspienne : *p. m* : 2,045.

F. Province d'Arménie.

1. Province d'Erivan, 508 villages, 19,586 feux : *p. m* : 34,605 Arméniens et 30,693 Tatares; Erivan, forteresse sur la Zanga, 2,750 maisons : *p. m* : 5,900 Arméniens et Tatares. On distingue entre autres couvens de la province celui d'Etchmiadzin, résidence du catholicos arménien.

2. Province de Nakhitchévan : 193 villages : *p. m* : 8,034 Arméniens, 11,231 Tatares; Nakhitchévan, chef-lieu, 1,330 maisons : *p. m* : 2,870; Abas-Abad et Ordubad, forteresses; Karababa, village fameux par ses eaux minérales.

G. Arrondissement militaire du Daghestan.

1. Province de Baku : 40 villages : *p. m* : 15,428 habitans Tatares et Mèdes, comme ceux de Talich, avec quelques restes de Ghèbres; Baku, forteresse remarquable par quelques anciens édifices et la solidité de ses murailles : *p. m* : 3,893.

2. Province de Kuba, 292 villages : *p. m* : 46,094 Tatares; Kuba, ville située sur le Kudial-Tchaï, résidence du chef militaire de l'arrondissement, 645 maisons, : *p. m* : 1,984.

De cette province dépendent les associations lezghes, Akhtipara, Dokuzpara et Chinass, 11 villages, 1,500 feux : *p. m* :

3,000 Lezghes; la tribu de Tardjal, 500 feux : *p. m* : 2,000.

3. Derbent et son rayon, 11 villages : *p. m* : 6,599 Tatares.

II. Etats du Lezghistan.

1. Anciens khanats de Kurakh et Kazikumik, réunis sous l'administration d'un khan nommé par la Russie : *p. m* : 8,000 Lezghes.

2. Le Tabasseran supérieur et inférieur, jadis soumis au cadi de Tabasseran, aujourd'hui constitués en tribus indépendantes; le Tabasseran inférieur est plus accessible à l'influence russe : 1,905 feux : *p. m* : 6,000.

3. Le Karakaitakh, depuis l'expulsion de l'Utsméi administré par des beks (princes) héréditaires ou nommés par la Russie, 10 magals, 10,223 feux.

4. La confédération d'Akucha, avec les communes de Darghin, Ruthul, Kubetchi, ont prêté serment à la Russie, mais se régissent par leurs anciens : *p. m* : de 30 à 40,000.

5. Le khanat des Avares et celui de Mekhtulin, gouvernés par Akhmed khan, général major au service de Russie : *p. m* : à peu près 16,000 Lezghes; Khunzakh, ancien fort du sultan des Avares, est occupé par une garnison russe.

6. Les états du chamkhal de Tarkov, gouvernés par le chamkhal, lieutenant-général et conseiller privé russe, ancien et fidèle allié de la Russie, 12,000 feux, pouvant mettre sur pied 11,000 combattans; Tarku, résidence du chamkhal, à 5 verstes de la mer, sur le penchant d'une colline dominée

par la forteresse Burnaïa, 10,000 habitans; les revenus du chamkhal sont évalués à 30,000 roubles d'argent.

7. Peuplades complètement indépendantes :

Andes, Ansaldes, Richni, Kialar, Borovtsi aux sources du Koï-su supérieur.

Khidatles, Antrekratls et Didoï, sur le Kibad-or; Karakhs, Chukratls et Ksesserukh, sur le Tsir-or : *p* : approximative, 50,000 habitans.

De l'aperçu que nous venons de donner, il résulte que cinq races diverses se partagent le versant S. du Caucase : *a.* les Abkhazes, au nombre de 45,100 ; *b.* la race kartvel (Géorgiens, Iméritiens, Mingréliens, Svanètes, Ghuriélois et Khevssuro-pchaves), 264,426; *c.* Arméniens, 134,867; *d.* Tatares ou Turcomans (parmi lesquels quelques Persans et Kurdes), 333,049; *e.* Lezghes, 248,280.

Comme on le voit, l'élément chrétien et l'élément mahométan s'y contrebalancent l'un l'autre.

Le rapport de la population à la surface du pays est de 6 habitans mâles par verste carrée : proportion extrêmement faible, il est vrai, mais qui le paraîtra moins, si l'on songe au terrain que la nature des lieux rend inaccessible à la culture.

Toute cette population, en exceptant le Lezghistan, est répartie dans 18 villes, 5 bourgs et 4,967 villages et tribus nomades. Il faut donc compter 45 familles ou 152 habitans mâles seulement par village; ce qui prouve combien l'esprit de sociabilité est faible chez les Asiatiques.

On a vu, par l'aperçu historique, comment les états du versant S. sont venus successivement se grouper sous l'égide de

la Russie. Elle ne put donc pas les réunir en un tout homogène, et elle n'a apporté que peu de modifications à leur situation primitive.

En Géorgie et en Iméritie on a introduit l'administration collégiale de l'empire. Tiflis a un tribunal territorial et un tribunal de district. Dans les autres arrondissemens il y a des tribunaux qui président aux autres branches de l'administration. Les distances tatares sont confiées à des préposés supérieurs qui réunissent en eux tous les pouvoirs. L'arrondissement des provinces musulmanes et celui du Daghestan sont sous l'inspection d'un chef d'arrondissement militaire. Chaque province a, en outre, un divan ou tribunal présidé par un commandant russe, et composé de plusieurs membres choisis parmi les indigènes. Dans le Talich, des fonctionnaires russes siégent également dans le Divan. Les provinces sont divisées en Magals, confiés à des chefs ou naïbs indigènes, qui sont chargés de l'exécution des décrets du tribunal de province. Les villages, qui composent les Magals, choisissent eux-mêmes leurs anciens. La province nouvellement conquise d'Arménie et celle d'Akhaltsikh ont aussi des administrations séparées établies à peu près sur les mêmes bases.

Les revenus du gouvernement (provenant des domaines de la couronne, des impôts indirects prélevés sur le commerce et l'industrie intérieure, des droits de douanes et des rakhtar (1) ou octrois; des impôts directs en argent ou en nature, des

(1) Rakhtar est la dénomination persane pour les droits de douane établis autrefois entre les divers khanats, et qui, par leur réunion à la Russie, se sont trouvés transformés en octrois intérieurs.

droits de timbre, de poste, amendes, etc.; enfin du produit des mines et des autres minéraux) s'élèvent à 4,738,770 roubles. Il faut joindre à cela les corvées auxquelles sont assujetties les différentes provinces; le seul district de Telav fournit annuellement jusqu'à 135,580 tours de rôles de milice contre les incursions des Lezghes. Les corvées de la Géorgie peuvent être évaluées au total à 400,000 roubles d'argent. Malgré cela, en comparant le montant de la population à celui des revenus, on a lieu de s'étonner de l'insignifiance du dernier. Il est hors de doute que la Russie, en régularisant la perception des impôts, et en leur donnant une assiette uniforme et plus stable, aurait obtenu des résultats plus favorables et en même temps allégé les charges du pays; mais il eût été plus difficile de faire passer cette conviction dans l'esprit des populations, qui eussent vu des vexations dans les changemens les mieux intentionnés.

C'est seulement depuis que la fixation des limites et les rapports d'amitié qui unissent la Perse et la Turquie à la Russie ont porté chez les peuples du Caucase la conviction que leur sort était irrévocablement lié à la Russie, qu'on a pu songer à régulariser l'administration, et à exercer ainsi une action puissante sur l'industrie et le commerce.

Une commission, sous la présidence du sénateur baron Hahn, s'est transportée sur les lieux et s'est occupée de cet objet important. Ses travaux sont déjà terminés, et les résultats ne se feront pas attendre.

Mœurs et état de culture des différentes races du versant sud.

ABKHAZES.

Ce que nous avons dit des mœurs des montagnards nous dispense d'entrer dans d'autres détails sur la race abkhaze, qui leur ressemble presque sous tous les rapports. Le fait historique de son antique civilisation dans le quatrième et le cinquième siècle, sous les empereurs de Constantinople; dans le dixième et le onzième, sous le règne des princes Kartvel à leur époque la plus florissante; et, enfin, vers le treizième et le quatorzième, encore, lors de la domination des Génois dans la mer Noire, n'est plus attesté aujourd'hui que par les nombreuses ruines qui couvrent le pays. Ce sont des temples ornés de belles coupoles, des restes d'anciennes fortifications et d'aqueducs. Plus de quarante bourgs ou villages renferment de ces ruines (1). Parmi elles on distingue le temple de Pitsnada (2), plus encore, celles du village de Kutali, près du torrent de Mokh; égal en grandeur à celui de Pitsnada; le temple qu'on y voit semble l'avoir dépassé en magnificence, au moins si l'on en juge par les marbres et les mosaïques qui recouvrent le parvis. Le temple de Drandi ou Tskabin est non moins remarquable. Les constructions, qui

(1) Voyez la nomenclature de ces ruines, fournie par M. Nordman dans sa relation intéressante.

(2) Le temple a été décrit dans le livre si instructif de M. Dubois.

datent de l'époque des Grecs, se reconnaissent facilement d'avec celles ajoutées il y a sept ou huit siècles par les rois Kartvel. Les murs extérieurs sont recouverts de broussailles et d'arbrisseaux, mais l'intérieur est assez bien conservé. On distingue sur les murs de grossières peintures évidemment de facture byzantine. Sur les marches de l'autel on voit un superbe figuier dont les branches se sont fait jour à travers l'épaisseur des murs, preuve évidente que depuis long-temps ce temple est abandonné par les fidèles.

Peu initiés aux dogmes du mahométisme, et presque idolâtres, les Abkhazes se complaisent dans les superstitions; c'est ainsi que le sommet du mont Dudrupch, près des sources du Bzib, passe pour renfermer dans une étroite profondeur qui couronne son sommet, un esprit malfaisant dont la présence se trahit, dit-on, de temps en temps par des bruits épouvantables, et qui voue à la mort le téméraire qui ose s'en approcher. Les côtes de l'Abkhazie donnent lieu, près des endroits marécageux, pendant les chaleurs de l'été, à un phénomène étrange.

A la nuit tombante, les prés et les bois reluisent de vives étincelles qui sillonnent l'air dans tous les sens et éblouissent la vue du spectateur. Ce phénomène est produit par un hanneton (calophéta mehadiensis), qui n'a pas, comme le ver luisant, une lueur phosphorescente et verte, mais répand des jets de lumière éclatans. La même apparition se reproduit en Imérítie et dans le Ghuriél et les habitans nomment avec raison ce hanneton Tsitsinateli, c'est-à-dire l'étincelle céleste.

M. Nordmann a également constaté dans les montagnes

du district de Zaadan l'existence du *Bos-Urus*, nommé par les Abkhazes, Abkhap. Le chamois est appelé par eux Apchlap.

Le pays est régi par le prince Michel Chirwachidze, qui habite son château de Souk-su ou Lekhne. Toutefois ce prince ne jouit point de beaucoup de poids, et la tranquillité du pays se maintient plutôt par l'influence de Hassan-Bei, son oncle. Cet homme, qui, à un esprit délié et fin, joint beaucoup de fermeté de caractère, soupçonné de menées contre le gouvernement russe, avait été pendant plusieurs années exilé du pays, mais en 1827, le général Paskévitch ayant reconnu la fausseté de l'accusation, obtint pour lui la permission de revenir. Il habite actuellement le village de Kellassur, près de Su-khum-Kalé.

RACE KARTVEL.

La race kartvel, représentée aujourd'hui par les Svanètes, les Mingréliens, les Ghuriéls, les Imérítiens et les Géorgiens, occupe, sans contredit, la première place parmi les habitans du Caucase. Son antiquité, sa lutte si longue et si meurtrière avec ses nombreux ennemis, la constance avec laquelle elle a su défendre sa religion et son indépendance; enfin, le spectacle d'une civilisation née, pour ainsi dire, spontanément dans son sein, comme développement du christianisme, donnent à ce peuple des titres à l'intérêt général.

Nous sommes cependant loin de partager l'avis de ceux qui, selon les chroniques géorgiennes, font remonter à Alexandre-

le-Grand l'organisation sociale de la race kartvel, désignant, depuis cette époque, une succession non interrompue de 98 règnes dont l'histoire chinoise peut nous offrir à peine la contre-partie. La conversion de ces peuples au christianisme, dès le troisième siècle, est incontestable ; mais peut-on croire à ce héros hibride (1), Gurg-Arslan, demi-dieu à la façon d'Homère, qui s'en va, parcourant le Caucase, soumettant les pays, abattant les géants, détruisant les monstres, étendant, par le fer et le feu, son pouvoir jusqu'aux Indes, et, au milieu de ses exploits, dans son infatigable activité, ayant le loisir d'élever tous les temples que lui attribuent les traditions. C'est à lui que se rapporte en effet la fondation des couvens de Tsminda-Nina, de Tskhinval, de Sioni, en Kartalinie, celui de Nattun Tsmemeli, en Kahétie, l'église de Saint-Georges, sur le mont Lomiss, la cathédrale de Mtskhet, et plusieurs des églises de Tiflis.

Toutes ces assertions contrastent singulièrement avec le tableau que Tertullien trace du Caucase peu avant cette époque, en parlant de Marcion, qui était Kolkhe de naissance. « Le » nom d'Euxin, donné au Pont, y dit-il, est une véritable dé- » ception ; le pays n'est pas même hospitalier par la nature » des lieux ; les peuples qui l'habitent sont des plus féroces ;

(1) Les chroniques géorgiennes, qui donnent à ce roi le nom de Vakhtang, disent que le surnom de Gurg-Arslan lui vint des Persans, à cause des deux figures de loup et de lion sculptées sur son casque. Le savant M. Senkovski fait observer fort caustiquement que les Persans avaient oublié sans doute, dans leur frayeur, que le lion chez eux se nomme *chir*, et non *arslan*, qui est un mot turc.

» sans demeures stables, ils voient les sexes s'entremêler aux
» yeux de tous; ils dévorent les membres de leurs parens
» morts, comme la chair de leurs moutons. Étrangères au
» sentiment de la pudeur, les femmes vont, le sein découvert
» et la hache à la main, couper du bois dans les forêts, et
» préfèrent les combats au mariage. Cette rudesse est la suite
» du climat. Jamais le jour n'y est plein, jamais le soleil n'y
» brille de tout son éclat; le temps est toujours au brouillard,
» le vent toujours au N., l'année toute à l'hiver. On n'obtient
» de l'eau qu'au moyen du feu; les fleuves sont enchaînés par
» les glaces, les montagnes doublées par les neiges. Tout est
» engourdi et pétrifié ; il n'y a de souplesse et d'ardeur que
» pour la cruauté, nommément pour celle qui a enrichi la
» scène des sacrifices des Taurides, des amours kolkhes, et des
» croix du Caucase. Mais rien n'est si horrible pour la Kolkhide
» que d'avoir donné naissance à Marcion, qui est plus sombre
» qu'un Scythe, plus versatile qu'un Sarmate, plus inhumain
» qu'un Massagehte, plus audacieux qu'une amazone, plus
» obscur qu'un nuage, plus froid que l'hiver, plus fragile
» que la glace, plus trompeur qu'un Istriote, plus escarpé que
» le Caucase. »

On voit qu'il y a loin de là aux temples magnifiques de Gurg-Arslan. La Bible paraît avoir été traduite déjà vers le cinquième siècle par l'Arménien Mesrop, qui inventa l'alphabet religieux ou khetsuri; mais ces premières productions restèrent par leur nature l'apanage de la classe religieuse qui était peu nombreuse. Ce ne fut que dans les onzième et douzième siècles, quand la race kartvel sortit triomphante de sa lutte avec les Arabes, que fut créé l'alphabet dit Mkhedruli ou

militaire, et que l'écriture pénétra ainsi dans le domaine profane. La reine Tamar, avec son goût pour les arts et les lettres, donna, par les édifices qu'elle fit construire, une certaine impulsion à l'architecture; ses belles qualités et ses hauts faits inspirèrent les poètes : Chakhrukhadze la chanta dans un poëme intitulé *Tamariani;* Rustavel écrivit alors le poëme épique intitulé *Vepkhiss-Tkaossani* ou *la Peau du Léopard*, qui se distingue par la pureté de la langue et la beauté des images. D'autres productions ou traductions de l'arménien, du persan et du grec datent de cette époque. Toutefois, cet éclat que jetèrent les lettres fut passager et s'éteignit peu à peu au bruit des armes, dans les guerres extérieures et les discordes intestines; la langue se corrompit surtout en Géorgie. En vain le roi Artchil, au commencement du dix-huitième siècle, fit-il des efforts vers un but civilisateur, et établit-il une imprimerie; en vain le roi Vakhtang fit-il publier quelques anciens ouvrages, et, donnant lui-même l'exemple, écrivit l'histoire de son pays, et rédigea un code de lois, l'invasion d'Aga-Mahomet-Khan détruisit tous leurs efforts.

Les mœurs suivirent la même pente funeste; le manque d'éducation et le culte exclusif des vertus guerrières redonna aux mœurs leur rudesse, en l'alliant, par un surcroît de malheur, à beaucoup de corruption, fruit du contact avec les Asiatiques. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à jeter les yeux sur le code du roi Vakhtang, seul monument écrit de la législation géorgienne.

« Le Sakartvelo, dit-il dans son introduction, est un
» pays sur lequel la nature a versé tous ses dons; mais
» par les variations des temps et l'inconstance des choses hu-

» maines, la justice a été livrée à la merci d'un chacun. Les » uns étaient influencés par les liens de l'amitié et de la » parenté, les autres subissaient les inspirations de la peur, » d'autres, encore, se laissaient séduire par la corruption; » tous avaient abjuré la crainte de Dieu et administraient la » justice selon leur bon plaisir. »

Dans le code lui-même, on voit figurer parmi les preuves juridiques, le duel, l'épreuve du fer chaud, de l'eau bouillante et autres coutumes non moins barbares. Sa pénalité n'est que la loi du talion un peu modifiée, et la vie humaine y est taxée, à une somme plus ou moins forte, d'après le rang des victimes.

Toute cette législation féroce n'a rien de surprenant, et se retrouve à peu près telle au moyen-âge de l'Europe; mais on ne s'attendrait pas à la voir insérée dans un nouveau code de lois publié vers la moitié du dix-huitième siècle.

Homme éclairé et animé d'intentions patriotiques, Vakhtang fait cependant des efforts pour arracher son pays à la barbarie; il prêche surtout contre l'usure, conséquence inévitable de cette législation fiscale. « On n'a jamais, dit-il, porté l'atten- » tion sur cet objet, et les intérêts sont élevés jusqu'à 120 » pour 100. C'est pour cela que nous arrêtons ce qui suit: » Celui qui n'espère pas en son salut prêtera à 30 pour 100; » celui qui y songe un peu, doit prêter à 24 pour 100; » celni qui l'aime davantage, à 18 pour 100; et qui le veut » réellement, donnera son argent à 12 pour 100. Mieux vaut » encore cependant prêter sans intérêt. »

Séparés de tous temps entre eux par de certaines modifications de caractère, d'idiômes et d'usages, les différens peuples kartvel ont conservé chacun jusqu'à présent une physionomie

particulière. Les peuples du littoral de la mer Noire, isolés davantage de l'influence asiatique, ont plus gardé de leur simplicité primitive, mais on y trouve aussi plus de rudesse sauvage.

SVANÈTES.

Les Svanètes, habitant une des plus misérables parties du Caucase, sont tombés presque dans l'idolâtrie. Les villages Pari, Uchkuli, et quelques autres appartenant à la famille princière des Dadich-Kilian, ont seuls des églises. Manquant des objets les plus nécessaires à la vie, ils sont obligés de descendre dans les vallées voisines pour se les procurer, et c'est ce qui les rend dépendans, jusqu'à un certain point, des princes de Mingrélie.

MINGRÉLIENS.

Les Mingréliens eux-mêmes ne présentent pas un état de culture beaucoup plus avancé. Malgré la fertilité de leur pays, leur fainéantise les laisse dans la plus grande pauvreté; les nobles mêmes croupissent dans l'ignorance. Le Dadian ou souverain de ce pays, se distingue peu de ses sujets. Cependant, au milieu de leur abrutissement, les Mingréliens présentent le type de la bonne foi antique de la race kartvel, et depuis qu'ils ont embrassé la cause de la Russie, ils sont restés ses alliés fidèles et dévoués.

GHURIÉL.

De tous les peuples kartvel, les habitans du petit, mais riant Ghuriél, sont peut-être les plus cultivés : sobres, laborieux, gais et insoucians, ils vont à leurs travaux, à la guerre, le rire sur la bouche, la chanson sur les lèvres, dédaignant les fatigues et les privations. Leur démarche est fière et dégagée; terribles dans les combats, ils ignorent le brigandage; ils observent avec rigidité les rites de la religion grecque; leur langage se distingue par la richesse et l'élégance des expressions; leurs chants, par la variété des mélodies et la plénitude des accords dans les chœurs. Les chants les accompagnent partout; ils ont des chants de réveil, de travail, de récolte, de moisson, etc. Une de leurs chansons est remarquable, en ce qu'elle commence par un grave adagio dont le mouvement s'accélère peu à peu, et se convertit enfin en un prestissimo.

Le gouvernement du pays est confié à un conseil de régence composé des familles princières, sous la présidence d'un officier supérieur russe. Ce conseil rentre sous la juridiction de l'arrondissement militaire d'Iméritie.

IMÉRITIE.

De l'antique splendeur de l'Iméritie, qui faisait prendre à ses souverains le titre magnifique de roi des rois, il ne reste plus que de nombreuses ruines de châteaux assises sur le

sommet des rochers, et quelques couvens encore debout malgré les ravages du temps et l'incurie des hommes. Parmi ces derniers nous citerons le cloître de Ghélati, à 7 verstes de Kuthaïs, situé sur une colline élevée, d'où l'on jouit d'une vue magnifique. Des trois églises qu'il renferme, la cathédrale occupe, par son architecture et sa splendeur, la première place dans toute la Géorgie. Ce cloître, qui a servi de lieu de sépulture aux souverains, renferme encore la collection de leurs portraits. M. Sjögrin y a cependant vainement cherché les manuscrits qu'on croyait pouvoir y trouver. L'intérieur du couvent présente l'aspect de la dévastation, et sa pauvreté physique et intellectuelle contraste singulièrement avec les restes de sa magnificence des temps passés.

L'habitant de l'Iméritie a un esprit ouvert et n'est pas dépourvu de finesse : ses mœurs sont simples; sobre et patient, il ne connaît ni la corruption, ni le vol, ni l'ivrognerie, malgré l'abondance du vin et l'usage fréquent de la bière. Mais à ces qualités estimables, il joint une crasse ignorance et une indolence proverbiale. Vivant au jour le jour, étranger au souvenir du passé, indifférent au présent, il est sans souci pour l'avenir; doué par la nature d'un esprit industrieux, et qui donne des artisans à tous les pays voisins, il n'acquiert jamais d'aisance et végète misérablement. La noblesse elle-même est aussi pauvre que la classe du simple paysan, et traîne sa vie dans les privations et la malpropreté. Le luxe extérieur, seul, lui plaît, c'est à lui qu'elle consacre tous ses soins et son avoir.

Les Turcs nomment les Iméritiens Atchik-bach (têtes découvertes), probablement à cause de leur coiffure, consistant en un morceau de feutre obtus, qui dessine, sur le devant, une

espèce d'abat-jour, mais laisse la nuque absolument découverte.

Le chef militaire commandant les troupes en Iméritie, est aussi le chef de l'administration de cette province, et sa juridiction s'étend également sur l'Abkhazie, la Mingrélie et le Ghuriél. Il est président de la régence provisoire établie à Kutaïs, où siégent deux fonctionnaires russes et deux Divan-Bek ou princes iméritiens. Chaque district a, en outre, un chef militaire qui réunit en lui les fonctions de maître de police, de juge, de receveur, etc. Les mahuravs ou maires indigènes, perçoivent les impôts et remplissent les fonctions de juges de paix. Le code en vigueur est encore celui du roi Vakhtang, hormis pour les affaires criminelles.

GÉORGIENS.

Par suite de la position de leur pays, qui fut le théâtre des invasions successives de tous les dominateurs du Caucase, les Géorgiens ont, plus que tous les autres peuples kartvel, ressenti l'influence étrangère. Leur contact avec les Persans leur fut surtout funeste; il donna à leurs mœurs quelque chose de ce vernis d'élégance, mais aussi de cette corruption physique et morale qui distingue le Persan. Alliée à la rudesse sauvage du Géorgien, elle produisit un amalgame monstrueux d'orgueil et de souplesse, de témérité et de découragement; la dissolution des mœurs marcha de pair avec un bigotisme apparent, et un luxe effréné engendra la soif de l'or. Dans les courts intervalles de paix, les grands parcouraient

leurs villages et en pressuraient les habitans par tous les moyens. Les grands s'abrutirent ainsi dans leurs passions effrénées ; le peuple dans l'asservissement et la misère.

Tiflis, point de mire de toutes les incursions, a porté surtout le cachet de l'influence étrangère. C'était, au physique, un amas de constructions kartvel, arméniennes, turques, persanes, entassées et mêlées les unes aux autres, et présentant l'image de l'anarchie morale qui y régnait. L'administration russe ne put procéder que par des réformes graduelles à l'amélioration de cette situation. Mais, de même qu'une partie de la ville a pris déjà un aspect régulier et européen, de même aussi le bon naturel du peuple a commencé à se dégager des germes exotiques qui s'y étaient glissés. Les classes élevées surtout apprécient les avantages de l'éducation. Le gymnase et la pension qui y ont été institués commencent à être très fréquentés. Le général Paskévitch a rendu surtout un grand service en créant une institution pour les jeunes demoiselles nobles, et il est hors de doute que leur initiation dans les usages européens contribuera aussi à amollir la rudesse innée aux hommes. La langue et la littérature géorgiennes se relèvent peu à peu ; pour s'en convaincre, on n'a qu'à prendre connaissance des efforts tentés au sein de l'Académie par M. de Brosset, savant que la Russie doit à la France. Mais c'est un édifice qu'il faut reconstruire pierre par pierre de débris épars sur toute la surface des pays kartvel, et il ne faudra pas moins que ses profondes connaissances, son talent investigateur et son zèle désintéressé pour y parvenir.

Le gouvernement a tâché par toutes sortes d'établissemens publics, de faire naître chez ce peuple l'attachement

à un ordre de choses régulier. Des quarantaines, des hôpitaux militaires et publics furent institués, une maison d'aliénés fut créée à Tiflis; un établissement modèle pour l'amélioration de la culture du ver à soie s'établit sous la protection du gouvernement. Cependant, hormis une filature de coton, près de Signakh, l'industrie n'a encore aucun établissement un peu considérable, et c'est dans les ateliers domestiques que l'on fabrique de grossières étoffes, des armes, des objets en or et argent. Le commerce a joui pendant dix ans de franchises très étendues, et le revenu des douanes y gagnait; mais on dut plutôt avoir en vue le bien du pays même, l'écoulement des productions russes, et les pays caucasiens furent incorporés dans le système des douanes de l'empire. Il ne nous appartient pas d'émettre une opinion sur ce changement qui rentre dans le domaine de cette grande question économique, restée indécise pour les esprits les plus éclairés. Le temps et les résultats prononceront à cet égard.

Les Géorgiens sont connus par leur bel extérieur; les femmes surtout se distinguent par la régularité de leurs traits et la beauté de leurs formes. Leur robe (kaba), pareille au sarafan russe, dessine bien leur taille svelte; de larges chalvars font ressortir l'élégance de leurs pieds, chaussés de jolis brodequins en maroquin, passés dans des babouches turques. Leurs têtes sont ornées de tissus en soie et recouvertes d'un long voile : elles s'enveloppent, pour sortir, d'un long linceul blanc. Rien n'est plus enchanteur que le spectacle que présente Tiflis dans les soirées d'été : toutes les terrasses des maisons se peuplent de femmes. Là, nonchalamment étendues sur des ta-



pis, elles forment un cercle au milieu duquel l'une d'entre elles exprime au son des cimbales et des battemens de mains, par une pantomime expressive, les sensations de son cœur. Les mouvemens, tantôt souples, tantôt vifs et brisés, de son corps, ses attitudes pleines de grâce et de volupté, ce voile diaphane qui l'entoure de ses plis légers, la beauté du ciel et la douceur de l'atmosphère forment des tableaux enchanteurs qui laissent une profonde impression.

Mariées de bonne heure, les Géorgiennes ne conservent pas long-temps leur beauté, soit par suite du climat, soit par l'abus des cosmétiques et l'emploi trop fréquent des bains de soufre.

Les hommes, avec leur costume de guerre persan, trouvent encore leurs seules jouissances dans des tournois, des joûtes, et autres jeux militaires. Leur luxe est dans les armes et les chevaux, et ils manient les uns et les autres avec beaucoup d'adresse. Ils ont conservé la bravoure, apanage de leurs ancêtres, et beaucoup d'entre eux servent avec distinction dans les rangs de l'armée russe.

RACE ARMÉNIENNE.

Maîtresse, autrefois, de tout le plateau de l'Ararat, du bassin de l'Arax et de ces vallées heureuses de l'Euphrate et du Tigre, où les traditions placent le paradis terrestre, la race arménienne perdit de bonne heure sa consistance politique; ses peuplades, ralliées cependant sous les drapeaux du christianisme, virent éclore quelques gerbes lumineuses, et conservè-

rent une espèce de nationalité; mais, malgré des efforts surhumains, elles durent succomber sous les puissans ennemis qui vinrent prendre à côté d'eux possession de leurs domiciles. Les Arméniens restèrent dès-lors dans un état de sujétion abjecte, tolérés seulement, pour ainsi dire, par les spoliateurs, et confondus avec eux sous le rapport des mœurs et de l'état de culture. Le christianisme leur donna, toutefois, sous leurs catholicos, une sorte d'unité religieuse, et ils conservèrent les souvenirs des temps de prospérité dans les monumens splendides restés encore debout (1). Beaucoup d'entre eux, fuyant leurs oppresseurs, pareils aux enfans de Moïse, se répandirent sur toutes les régions du globe : errans, pauvres et honnis, ils devinrent patiens, industrieux, mais, rendant au monde mépris pour mépris, ils foulèrent aux pieds, pour s'enrichir, les principes d'honnêteté. Dans son exil, l'Arménien porta le trait caractéristique de sa race, cet esprit subtilisateur qui s'est montré dans les distinctions ingénieuses de sa religion comme dans sa littérature, où, à côté de logiciens, de philosophes, d'historiens, de mathématiciens, on ne voit aucun poète. Mais, méprisé, environné de périls, et contraint, pour y échapper, de cacher ses richesses, il perdit le génie des grandes entreprises. Timide et méfiant, il dépensa en ruses mesquines l'esprit spéculateur dont il était doué.

Tel il fut partout, tel il se montra aussi au Caucase et dans les villes géorgiennes dont il prit exclusivement possession. Dans ses mains, le commerce s'est rapetissé; même depuis

(1) Voyez le traité sur l'architecture arménienne, dans l'excellent ouvrage de M. Dubois.

l'occupation russe, les marchands ne surent pas profiter des franchises commerciales qui ont existé pendant dix ans pour établir des relations solides et étendues : leurs manœuvres mal habiles excitèrent la méfiance sur les marchés européens. Malgré cela, l'Arménien est au Caucase ce que le Juif est en Pologne, un être indispensable : entre ses mains sont les fermes et les entreprises; il est homme d'affaires, avocat, interprète, en un mot, le *factotum* du pays.

Ce serait une erreur que de généraliser ce tableau. L'Arménien, resté dans son pays natal, est moins civilisé, mais conserve plus de l'ancienne simplicité, et, au milieu de son asservissement, il lui reste un sentiment de fierté et de bravoure. Il faut aussi faire exception pour les grands ou nobles qui, placés dans une position indépendante, allient à une raison supérieure les avantages de l'éducation. Intelligens, actifs, ils sont aptes à tout; militaires, ils se distinguent, même dans les grades élevés. Leur facilité à s'approprier toutes les langues est étonnante.

Ils ne sont pas complètement dégagés de l'esprit d'intrigue; plus souples, plus insoucians, plus spirituels, il faut le dire, que les Géorgiens, ils parviennent plus facilement. De là, mécontentement des premiers, qui se croient les maîtres du pays; de là, aussi, une rivalité qui peut avoir son bon côté lorsqu'on s'en sert pour stimuler leur zèle mutuel, mais qui a besoin d'être surveillée par un esprit ferme et au-dessus des insinuations, afin de ne pas donner lieu à ces intrigues qui embarrassent la marche de l'administration et la font dévier de la bonne voie.

RACE TATARE OU TURCOMANE.

C'est improprement que les Russes donnent aux peuples musulmans du Caucase le nom de Tatares. Sans entrer dans des investigations sur leur origine, nous ferons observer que l'idiôme qu'ils parlent, quoique dérivant de la même souche que la langue tatare, c'est-à-dire du tchagataï, en diffère cependant essentiellement; il se rapproche au contraire assez du turc osmanlis, et les deux peuples se comprennent aisément. Les indigènes appellent eux-mêmes leur langue *turki* : c'est donc évidemment un dialecte turcoman; enrichi de mots arabes, il joint à l'harmonie des sons peu de difficulté à être appris; il est devenu la langue dominante.

Les doctrines d'Omar régnèrent d'abord sans partage au Caucase; celles d'Ali datent d'Ismaïl Séfi (906 de l'hégire). Elles s'introduisirent d'abord à Gandja, et ensuite dans les autres provinces du littoral de la mer Caspienne. Dès ce moment les sectes sunnites et chiites se partagèrent le pays, et existèrent souvent l'une à côté de l'autre dans le même village, mais avec des mosquées séparées et dans une violente opposition. Selon les localités, la secte dominante par le nombre opprimait la plus faible. Depuis son installation, le pouvoir russe par la protection équitable qu'il accorde à tous, a fait cesser cet esprit de violente intolérance. Aujourd'hui les 600,000 habitans musulmans du Caucase professent les rites de la secte à laquelle ils appartiennent sans entraves ni vexations.

La population se divise en six classes : celle du clergé, celle des beks ou agas, des maafes, des maafes nukeres, des paysans, et enfin des marchands et artisans.

Le clergé conserve encore en grande partie l'influence dont il jouissait sous les khans. Les Chiites ont des mullahs, les Sunnites des Akhundes ou Affendis. Comme sous le régime des khans, ils cumulent avec leurs fonctions religieuses celles de juges, et le tribunal, dit Chérié, qu'ils président, a été maintenu, ainsi que les impôts zekhat et khumza, consacrés spécialement au clergé, avec quelques modifications.

Les droits des autres classes et leurs lignes de démarcation n'étaient pas bien définis, et dépendaient de la bonne volonté des khans; celui auquel un village était donné en ferme, pour un temps limité, ou en propriété pour la vie (khalissa), prenait le titre de bek ; les descendans des khans, celui d'aga. Le maafe était libéré des impôts pour un temps défini ; les maafes nukeres formaient les gardiens des khans. Aujourd'hui le titre de bek est, ou héréditaire, ou donné par le gouvernement russe ; les maafes sont choisis par les communes, les marchands et artisans n'ont pour toutes redevances que quelques corvées.

Les Tatares sont de taille moyenne, bien proportionnés, mais peu robustes, comme tous les Asiatiques ; leurs traits sont réguliers, leur teint basané ; peu expressifs par nature, ils sont devenus sournois et méfians sous le régime despotique et soupçonneux des khans. Il en est résulté une espèce d'asservissement des facultés intellectuelles, et un manque de jugement dans les choses les plus ordinaires de la vie ; ces qualités les rendent dociles au pouvoir. Ils aiment les Russes et

haïssent leurs maîtres indigènes dont ils craignent la corruption.

La dissolution des mœurs n'est pas réprouvée, et les femmes usent de ce privilége avec libéralité. Le Tatare est enclin à la superstition, croit aux talismans, à l'astrologie. Les médecins et surtout les chirurgiens indigènes jouissent d'une grande considération.

L'éducation est encore dans l'enfance, et fut pendant longtemps l'apanage exclusif du clergé. Tout individu un peu haut placé regardait comme au-dessous de sa dignité de s'occuper des lettres. La jeunesse se consacrait au maniement des armes et aux exercices d'équitation ; aussi le Tatare, sur un cheval du Karabagh, est un cavalier accompli. Depuis la venue des Russes, quelques écoles ont été établies, mais elles sont encore peu fréquentées, et le temps seul pourra porter remède à l'ignorance dans laquelle végète le pays.

Parmi les races tatares ou turcomanes vivent parsemées quelques peuplades évidemment d'une autre origine. Parmi elles on distingue dans les khanats de Talich et de Baku des peuples qui parlent une langue nommée *tat*, plus rapprochée du persan. Klapproth voit en eux des restes des anciens Mèdes. Les Sakhsévenes, dans le Chirvan, et dans la province de Kuba semblent constituer une race à part, et sont, peut-être, des débris des Sakhes. Nous parlerons, dans la description des provinces turques, des Kurdes, dont quelques tribus nomades habitent la province d'Arménie. On rencontre aussi à Baku quelques Ghebres (Ghiaours), descendans des anciens Ignicoles, communément appelés Indiens, et qui viennent adorer les feux éternels de la presqu'île d'Apchéron. Le phénomène physique



et les rites des Ignicoles ont été si souvent décrits, que nous pouvons nous dispenser de détails ultérieurs sur ce sujet.

RACE LEZGHE.

L'identité de domiciles et de nom du peuple lezghe avec les Leghes, citée déjà par Strabon, peut être admise comme preuve suffisante, que les Lezghes, nommés indistinctement aussi Lezghins, ou Lekzins, sont des aborigènes de ces contrées; il est probable qu'avec les autres montagnards du Caucase, quelques peuplades de cette race professaient aussi le christianisme. Si l'origine européenne des Kubetchi paraît, avec raison, devoir tomber dans le domaine des fables, les restes du temple qui y fut trouvé, constatent au moins l'existence du christianisme. Mais cette religion a disparu : le mahométisme a envahi depuis long-temps les vallées du Lezghistan, et là où il n'a pas pénétré la population reste idolâtre.

Les idiômes dont se servent les peuplades lezghes, quoique de même souche, forment plusieurs dialectes distincts : le dialecte avare est parlé par les peuplades avares, djangutaï, rutul, antsukh, djaro-belokan, et dans les états d'Elisuï; le dialecte koïsubule est parlé sur le Koï-su, dans le Karakaïtakh et dans le Tabasseran; le dialecte ande est en usage chez cette peuplade. Le dialecte kazikumik, dans cet état et dans celui de Rurakh. Le dialecte d'Akucha règne parmi les confédérations d'Akucha, de Darghin, de Serghin et de Kubetchi. Le dialecte des Kabutchi, qui est le plus hétérogène, est un dialecte particulier à cette peuplade, et les Didoï se servent aussi d'un dialecte distinct.

Cette diversité d'idiômes n'entraine cependant pas des différences essentielles dans les mœurs mêmes de ces peuples; on retrouve même, à de petites nuances près, chez les Lezghes, les mœurs des montagnards du versant N. On dirait que cette nature rude et sauvage a jeté sur les peuples qui l'habitent le même moule de fer, et leur a imposé, comme conditions d'existence inévitables, l'amour de l'indépendance, mais aussi d'une licence sans frein, étrangère aux plus simples notions de droit, le culte des vertus hospitalières, à côté du pillage, du meurtre et de la terrible loi du sang. Nous citerons, comme preuve, cet exemple remarquable de la réunion de ces qualités dans le même individu.

Mulla-Nura, chef de brigands renommé, infestait, à la tête de ses bandes, vers 1833, les environs de Kuba. Cependant, malgré ces actes de cruauté, il se distinguait par une espèce de bonne foi : le voyageur qui lui avait payé la rançon d'un rouble d'argent, qu'il exigeait, était sûr d'arriver à bon port; le nom de Mulla-Nura le protégeait. Du reste, il s'attaquait peu aux Russes; on cite surtout sa vénération pour l'aumônier du régiment d'Apchéron, auquel il servit souvent d'escorte dans ses voyages. On assure, en outre, que, pendant une famine, il préleva une espèce de dîme sur les districts qui n'en souffraient pas, et la distribua aux pauvres montagnards privés de leur récolte.

Le commandant russe, pour satisfaire aux plaintes réitérées des habitans tatares, avait plusieurs fois tenté de s'emparer de sa personne; mais Mulla-Nura, au fait des moindres sentiers, déjouait tous ses projets. Un jour qu'il reposait dans la hutte d'un de ses amis des environs de Kuba, quelques Cosa-

ques vinrent le surprendre : Mulla-Nura avait été trahi par son kunak (son ami), pour la somme de dix ducats. Il s'échappa, et ne fut pas long à se venger de cette atteinte portée aux saintes lois de l'hospitalité. Quelques jours après, on trouva le traître assassiné dans sa hutte; sa poitrine, déchirée par une large blessure, contenait dix ducats. Mulla-Nura avait chargé son pistolet d'une somme égale au prix de la trahison.

Cependant, ces traits d'une âme fière, sont alliés souvent à ceux de la cruauté la plus raffinée. Lorsqu'en 1819, le village de Tchirakh, à 150 verstes de Kuba, fut surpris, au milieu des ténèbres, par des bandes lezghes, au nombre de 12,000 hommes, quelques soldats, n'ayant pu rentrer dans le fort, se renfermèrent avec le lieutenant Stcherbina, dans le minaret du village. Les efforts réitérés des assaillans pour s'en rendre maîtres furent vains; leurs assauts étaient toujours repoussés par les Russes, qui, du haut du minaret, choisissant à volonté leurs victimes, leur firent éprouver des pertes cruelles. Cependant, exposés eux-mêmes à une pluie de balles, les assiégés virent leur nombre diminuer rapidement; bientôt le lieutenant Stcherbina reste le seul défenseur du minaret au milieu des cadavres de ses frères d'armes. Les Lezghes s'en aperçoivent, l'assaillent à outrance et tâchent de pénétrer dans l'intérieur par l'escalier tournant; mais Stcherbina en garde le débouché et voue à la mort tous ceux qui sont assez téméraires pour le tenter. Rebutés par ces dangers, ils se décident à miner le minaret, qui, sapé par sa base, s'écroule au bout du troisième jour, enterrant sous ses débris l'intrépide Stcherbina. Peu touchés de son audace et de son courage

héroïques, les Lezghes retirèrent son corps meurtri, mais encore en vie, lui découpèrent les plantes des pieds, lui ouvrirent les veines, les détirèrent, et le firent expirer au milieu des plus atroces souffrances.

Plus cruels que les autres montagnards, les Lezghes ont moins le sentiment de leur valeur personnelle; aussi l'esprit d'association jeta-t-il ici plus de racines. Plusieurs états avaient des chefs, dont le pouvoir était restreint, il est vrai (ils ne pouvaient pas, par exemple, à leur volonté, appeler sous les drapeaux tel nombre d'hommes, mais devaient se contenter des contingens fournis par les communes elles-mêmes); néanmoins leur souveraineté était incontestée. D'autres états constituent des républiques assez bien réglées : les villes de Bachli, de Kubetchi, de Kazikumik, sont assez considérables, et la fabrication du drap-lezghin, des manteaux en poils (burka), d'armes à feu, donnent au pays une espèce d'industrie, et ont créé des relations avec les états voisins. Cependant il se passera encore du temps avant que la civilisation ne franchisse ces étroites limites.

CONCLUSION.

Telle est, à grands traits, la physionomie générale des possessions russes au-delà du Caucase. Notre aperçu, si complet que nous ayons tâché de le rendre, ne donne, toutefois, qu'une faible idée des difficultés que rencontre l'administration russe, pour triompher de la nature et des hommes, et pour concilier ici tant d'élémens hostiles. Aussi le poste de commandant en chef

du corps du Caucase et de gouverneur du pays est-il un des postes les plus difficiles et les plus épineux : il est remis aujourd'hui aux mains habiles du général Golovin, qui est assisté d'un conseil d'administration composé de plusieurs officiers-généraux choisis parmi les indigènes, et du général Kotzebue, chef d'état-major du corps du Caucase, officier distingué et familiarisé avec ces contrées. Du reste, le voyage que l'empereur Nicolas a accompli dans ces contrées, au milieu de tant de périls et de fatigues, est une preuve évidente de sa sollicitude pour les populations caucasiennes, et doit leur ouvrir une nouvelle ère de prospérité.

TABLEAU

DES POSSESSIONS LIMITROPHES TURQUES.

LIMITES ET ASPECT GÉNÉRAL.

A l'époque de la guerre que nous allons décrire (1828), la frontière entre la Turquie et la Russie était dessinée :

A partir du littoral de la mer Noire jusqu'aux défilés de Bordjom, par les montagnes d'Akhaltsikh, qui séparaient le Ghuriél du pachalik de Trébisonde et d'une partie de celui d'Akhaltsikh.

Au-delà des défilés de Bordjom, serpentaient, jusqu'à l'Arax, entre la Géorgie et la Somkhétie, d'une part les pachaliks d'Akhaltsikh et de Kars ; de l'autre, les rameaux de l'Alaghez, dits Tsikhe-Djvaré, Gadchaour, Modatapa, Pamba.

Sur la rive droite de l'Arax, entre la province russe d'Arménie et le pachalik de Baïazeth, s'élevait le col de l'Agri-dagh, flanqué par les cônes de l'Ararat.

Les provinces turques limitrophes aux possessions russes constituaient donc :

Sur le littoral de la mer Noire, le pachalik de Trébisonde.

Dans les montagnes d'Akhaltsikh, et dans la vallée supé-

rieure de la Kura, jusqu'aux défilés de Bordjom, le pachalik d'Akhaltsikh.

Dans la vallée du Kars-Tchaï, séparée de la vallée supérieure de la Kura, par les monts Tchildir, le pachalik de Kars.

Dans la vallée du Murad-Tchaï (un des bras de l'Euphrate), le pachalik de Baïazeth.

Les cols d'Adjar, de Karatchli, de Saganlugh et d'Akh-Bulakh, formant la jonction des monts d'Akhaltsikh à l'Ararat, traçaient la limite occidentale des pachaliks d'Akhaltsikh et de Kars.

Sur leur revers, dans la vallée d'Ova, arrosée par l'autre bras de l'Euphrate ou Kara-su, s'étendait le pachalik d'Arzerum. Il s'appuyait :

Au N., à la chaîne du Kokh-Oglan, qui le scindait du littoral de la mer Noire et du pachalik de Trébisonde.

Au S., aux cols de Déli-baba et de Bin-ghel, dont le premier formait la limite avec le pachalik de Baiazeth, et le second avec celui de Much.

A l'O. et au S.-O. s'étendaient les pachaliks de Tokat, de Sivaz, de Mossul, de Diarbékir et de Van.

Les possessions turques ressortissant de la juridiction du Seraskier d'Arzerum, comprenaient donc les pachaliks de Trébisonde, d'Akhaltsikh, de Kars, de Baïazeth, de Much, d'Arzerum, de Van, de Diarbékir, de Tokat, de Sivaz, de Mossul. Nous ne nous occuperons ici que des six premiers; qui ont été le théâtre des opérations militaires en 1828 et 1829, et que les troupes russes ont appris ainsi à mieux connaître.

DIVISION STATISTIQUE.

A. Le pachalik d'Akhaltsikh : 24 sandjaks (districts) comptant chacun 20 à 60 villages, comprenant 34,383 feux et 140,000 habitans mâles, composés de Turcs, d'Adjars, de Lazes, de Kurdes, de Karapakhs, d'Arméniens catholiques, de Géorgiens, de Juifs et de Boches ou Bohémiens.

Ville principale : Akhaltsikh, résidence du pacha (*voy.* chap. x); Akhalkalaki, sur le Toporavan-tchaï, affluent de la Kura, fort, défendant les défilés de Tsalki (*voy.* chap. VIII); Atskhur, fort, commandant les défilés de Bordjom (*voy.* chap. XIII); Ardagan, sur la haute Kura, dominant la route d'Akhaltsikh à Arzerum (*voy.* chap. XIII).

Le pachalik traversé par les rameaux des monts Akhaltsikh, Adjars, Karatchli, Tchildir et Tsikhé-djvaré, est très montueux; le climat est tempéré dans les vallées, froid dans les montagnes; le sol est très productif, surtout dans les Sandjaks d'Akhalkalaki, d'Ardagan et de Hertviz. Les bois sont abondans.

B. Le pachalik de Kars, 5 sandjaks : Takhtinn, 111 villages; Ghétchévan, 11 villages; Kaghizman, 16 villages; Churaghel, 56 villages; Zarichad, 54 villages; au total, 248 villages : 75 étaient, en 1828, abandonnés par leurs habitans. Les 173 villages habités formaient une population de 1842 familles arméniennes et 1887 familles turques, comprenant 22,045 habitans mâles.

Ville principale, Kars, sur le Kars-tchaï, forteresse défen-

dant la route d'Arzerum et les aboutissans du Saganlugh (*voy.* chap. VII); Magazberth, fort situé sur l'Arpa-tchaï; Ghétchévan, sur le Baïam-su.

Le sol est légèrement ondulé; il est très fertile, et jouit du meilleur climat de ces contrées, excepté le long de l'Arax, dans le Sandjak de Kaghizman; d'un autre côté, ce district et le col du Saganlugh fournissent seuls du bois : le reste du pays en est dépouillé.

c. Le pachalik de Baïazeth, 4 sandjaks : Baïazeth, 20 villages arméniens, 4 villages turcs, 6 villages kurdes, avec une population de 590 familles; Khamur, 9 villages, avec 266 familles; Diadinn, 11 villages, 116 familles; Alachkerte, 60 villages, 725 familles; avec les deux districts de Khaliaz et Nakhia qui en dépendaient, ce pachalik comprenait 3,190 familles arméniennes et 550 musulmanes. Cette faiblesse de la population avait pour cause les ravages fréquens de la peste et l'invasion des Persans en 1821.

Ville principale, Baïazeth, résidence du pacha, sur le revers septentrional d'un rameau de l'Alladagh, à 25 verstes du pied de l'Ararat. Sa fondation est attribuée au sultan de ce nom pendant sa lutte avec Timur-Lengh. Elle est assez bien défendue par des fortifications détachées, mais dominée du côté de Maku par une hauteur d'où l'artillerie peut, en quelques heures, opérer sa destruction; *p* : 1,735 familles arméniennes, et 310 musulmanes. M. Joubert prétend, à tort, que sa population est kurde. On distingue dans le pachalik le fort de Diadinn, près des sources de l'Euphrate, celui de Toprakh-kale qui domine la route d'Arzerum par le Delli-Baba, et le fort de Khamur, au pied du versant méridional de l'Agri-dagh. Ils

étaient les résidences des beks ou chefs de sandjaks choisis parmi les parens du pacha.

Le climat du pachalik fait, par sa salubrité, un contraste frappant avec les steppes malsaines de la Perse qui l'avoisinent. L'atmosphère est tempérée, la fraîcheur et la bonté des sources, l'absence totale d'insectes malfaisans, la fertilité du sol, donnent à ce pachalik l'avantage sur tous les autres. Des sources minérales y abondent, ainsi que beaucoup de minéraux ; on y a même trouvé des indices de métaux précieux ; mais toutes ces sources de richesses gisent encore inexploitées.

D. Le pachalik de Much, 3 sandjaks : Much, Sassum et Sussan : *p* : 110,000 âmes des deux sexes, composée, dans les villes et dans quelques villages, d'Arméniens ; dans les autres villages, de Kurdes et Turkmènes, qui sont à moitié nomades. Ils mettent sur pied jusqu'à 10,000 chevaux.

Ville principale, Much, résidence du pacha, entourée d'une enceinte flanquée de tours et munie d'un fossé. Un petit affluent du Mégradek, qui traverse la ville, met en mouvement une dizaine de moulins. Les environs sont pittoresques et parsemés de vignobles et de champs bien cultivés. Mélezghird, à 2 verstes de Murad-tchaï, non loin de son débouché du pachalik de Baïazeth, fort entouré d'un mur flanqué de tours ; sa face orientale est construite en bloc de granit et paraît fort ancienne. A six heures de Much on voit les couvens arméniens de Surb-Karapeth et Surb-Oganess, et, près de ce dernier, une belle carrière de marbre noir.

Le climat de ce pays peut passer pour le meilleur du globe ; et, quant à la fertilité du sol, il suffira de dire que ce terrain,

situé entre le Tigre et l'Euphrate, est celui où les traditions placent le paradis terrestre.

E. Le pachalik d'Arzerum, 9 sandjaks : Ova, Passin supérieur et inférieur, Baiburt, Kighi, Ispir, Terdjan, Erzinghan et Tortum, comprenant chacun jusqu'à 200 villages habités par 10 à 50 familles.

La population était composée, dans la plaine d'Ova, de Turcs et d'Arméniens ; dans les sandjaks N., de Lazes et de Grecs ; dans les sandjaks S., de Kurdes.

Ville principale, Arzerum, résidence du Seraskier et capitale de la Natolie : elle a une forteresse bien constituée et une forte citadelle, 15 mosquées et plusieurs églises. Extérieurement, son aspect est irrégulier et sale comme celui de toutes les villes turques ; mais, à l'intérieur, les maisons se distinguent par leur propreté, leurs arabesques dorés, leurs ciselures en bois et le luxe des harems ; le principal édifice est le palais du Seraskier. Quelques caravan-sérails et de riches boutiques ornent les rues.

Hassan-Kalé, forteresse sur le Hassan-su, domine le débouché de la plaine d'Ova, vers le Saganlugh (*voy.* chap. XXIII).

Erzinghan, en persan Arzandjan (l'âme de la fertilité), ville populeuse et commerciale ; son climat n'est cependant pas aussi sain que l'ont prétendu quelques voyageurs.

Baiburt, aux sources du Tchorokh, domine la route d'Arzerum à Trébisonde (*voy.* chap. XXVI) : à 2 lieues de cette ville, les mines de cuivre de Miss-Maydan.

F. Le pachalik de Trébisonde, 10 sandjaks : Trébisonde, Térébol, Surmalin, Off, Rizé, Guné, Ghemchir, Ghumich-Khané, Ghérezum et Matchukh.

La population est composée de Lazes et de Grecs.

Villes principales : Trébisonde, résidence du pacha, forteresse bâtie au bord de la mer, sur le penchant de la montagne Boz-Tapa ; elle a 5 verstes de circonférence et une population de 20,000 âmes, parmi lesquelles 600 familles arméniennes et 1,000 grecques. En face du faubourg Ghiaour-Maïdan la mer forme une baie où les petits bâtimens peuvent jeter l'ancre à 100 toises de la côte. Toutefois, le chargement des navires a lieu, ordinairement, au bourg de Platana, situé à 15 verstes vers l'O., et qui offre un ancrage assez commode ; Ghumich-Khane, bourg grec, dans les gorges des montagnes (*voy.* chap. XXVIII) ; Irizé, bourg assez fréquenté, sur le littoral, à l'embouchure de l'Asgaro ; Batum, forteresse sur la mer, non loin de l'embouchure du Tchorokh ; son port, assez abrité, est peu sûr en hiver.

Le climat du pachalik est sain et fort chaud. Le sol, entrecoupé par les rameaux des montagnes qui l'étreignent jusqu'au bord de la mer, est pierreux ; les montagnes elles-mêmes sont arides et dépouillées de bois ; le versant, vers le littoral, est assez cultivé et produit tous les arbres fruitiers des contrées méridionales de l'Europe.

NOTIONS HISTORIQUES.

Arrachés successivement, par la conquête, aux empereurs du Bas-Empire, aux Arméniens et aux Géorgiens, les pachaliks que nous venons de décrire portent encore dans la diver-

sité de leurs habitans les traces de leur origine et des péripéties qu'ils ont subies.

Le pachalik d'Akhaltsikh, autrefois dépendance de la race kartvel, s'appelait Djavakheti, nom qui se lie aux plus antiques traditions de cette race, et provient de Djavakhos, petit-fils de Kartlos (1). Plus tard ce pays s'appela Samtskhe ou Sami-Tsikhé (les trois forteresses). Au quatorzième siècle, les princes kartvels qui y régnaient devinrent indépendans. Ils prirent le titre d'Atabago ou Atabek, et le pays le nom de Saatabago ou Samtskhe-Saatabago. Le seizième siècle le vit perdre son indépendance et devenir tributaire des Turcs. C'est à cette époque que les princes choisirent aussi Akhaltsikh pour résidence. La religion chrétienne s'y maintint jusqu'au dix-septième siècle; mais, en 1625, Safar-Bey renia le culte de ses pères, et adopta avec le mahométisme le titre de pacha. Son fils, Youssouff-Pacha, et son petit-fils Rostom s'érigèrent en persécuteurs des chrétiens : la plupart des Géorgiens devinrent renégats, les autres ne professèrent le culte chrétien qu'en cachette. Depuis lors, Akhaltsikh semble être le point de départ de toutes les déprédations exercées contre les peuplades chrétiennes, le refuge de tous les esprits inquiets et qui voulaient jouir d'une licence effrénée avec une impunité assurée; enfin il devint une foire où les Lezghes vinrent vendre leurs esclaves.

(1) On sait que les Géorgiens, et tous les Kartvels en général, se disent issus de Kartlos, petit-fils de Japhet, qui donna son nom à ce peuple. Quelques-uns admettent même que les montagnes moskhiennes furent le siége primitif de toute la race kartvel.

La Porte voyait avec satisfaction ce flux des populations vers Akhaltsikh, qui lui servit ainsi de barrière, d'abord contre les Géorgiens, plus tard contre les Persans, et, enfin, contre la Russie. Toutefois, l'esprit d'indépendance et d'insubordination de ce ramassis de brigands lui inspira souvent de l'ombrage à elle-même. Akhmet III envoya Peklivan-pacha avec un corps de 25,000 hommes pour les soumettre; mais le général turc fut battu et forcé à la retraite.

Depuis lors, la Porte pour mettre à profit la bravoure éprouvée et le fanatisme ardent des Akhaltsikhois, flatta constamment leurs mauvaises passions. La ville devint ainsi le boulevart principal de l'Islamisme dans ces contrées, sans que la Porte parvînt toujours à se faire obéir. C'est ainsi que le firman du sultan pour la destruction des janissaires resta sans exécution, et que beaucoup d'individus appartenant à cette milice y trouvèrent un asile assuré.

Les pachaliks de Kars, de Baïazeth, de Much et d'Arzerum étaient des anciennes dépendances de l'Arménie.

Le pachalik de Kars constituait l'ancienne province de Gars; on voit encore près du village d'Ani, au confluent du Djala-sù, avec l'Arpa-Tchaï, les ruines de l'antique ville d'Ani; les traditions locales parlent toujours des merveilles de cette capitale des rois d'Arménie. Elle florissait sous la dynastie des Pagratides au huitième siècle, et sa prospérité alla croissant jusqu'à l'invasion des Tatares qui la ravagèrent. Un affreux tremblement de terre renversa au quatorzième siècle ce que la main des hommes avait épargné.

Après avoir passé aux mains de différens maîtres, Kars

tomba enfin au pouvoir des Turcs qui forment aujourd'hui la moitié de sa population. Érigée en pachalik, elle fut fortifiée et devint un des boulevarts de la Turquie dans ces contrées.

Les pachaliks de Baïazeth et de Much sont encore le principal foyer de ces traditions qui lient l'existence du peuple arménien aux premières notions du genre humain. Elles racontent que Noé s'est arrêté avec l'arche sur le sommet de l'Ararat; que de là, il est descendu à Nakhitchévan et dans l'Azerbaedjan; que sa femme est morte dans la ville de Marand, dont le nom signifierait Maïr-And (ou la mère est là). Les habitans étaient long-temps convaincus que les débris de l'arche se trouvaient encore au sommet de la montagne, et qu'il n'était donné à un être humain de pouvoir les visiter. Cette croyance devint un acte de foi, lorsque cent hommes déterminés, que Balul-pacha envoya pour gravir la montagne, furent surpris par un effroyable ouragan, virent périr deux des leurs, et furent forcés de rentrer plus morts que vifs à Baïazeth.

Du reste, sans faire remonter à l'an 301 après J.-C. l'existence du fort de Diadin, celle du monastère de Surb-Oganess (Saint Jean), situé sur la rive gauche de l'Euphrate, au pied du mont Pénat, on est autorisé par l'air de vétusté des murs et la physionomie des constructions, à leur assigner un grand âge. Mets-Narzess (le grand Narzess) fit construire près de ce couvent, deux autres églises pour consacrer l'endroit où ses prières lui procurèrent une victoire éclatante sur les infidèles. Les Turcs ont donné à cet endroit le nom d'Utch-Kilissa (les trois églises).

La foi des Arméniens pour la tombe miraculeuse de Surb-

Sarghiss (Saint Serge), que l'on voit à Toprakh-Kalé, passa d'eux aux Musulmans et aux Kurdes. Les malades, les estropiés allaient y chercher leur guérison; avant de partir pour la guerre, tous venaient y bruler un cierge et y sacrifier une brebis pour obtenir sa protection.

Les Mahométans vénèrent aussi avec les Arméniens la lance qui perça le cœur de J.-C. et qui se montre au couvent d'Etchmiadzin. Dans les temps de peste, cette lance est ordinairement amenée en pompe à Baïazeth et conduite en procession par la ville; on lui a plusieurs fois attribué la cessation instantanée du fléau.

Le pachalik d'Arzerum a perdu plus tôt que les autres son indépendance; ses principales villes n'ont plus déjà la physionomie arménienne et datent de la domination des empereurs d'Orient. Arzerum fut bâtie par Anatole, général romain, sous le règne de Théodose le Jeune; son nom paraît être d'origine turque : les Persans l'appellent Arzenate-Rum, ou la Romélie élevée. On remarquait encore, en 1829, non loin des portes de Tébriz, un ancien édifice dont les deux portiques, transportés en 1829 à Pétersbourg, portaient les armes de l'empire romain; en outre, aux sources chaudes minérales, à deux verstes de Hassan-Kalé, existent des constructions évidemment romaines. Parmi elles on distingue l'édifice élevé au-dessus du grand bassin, ayant plus de trente toises de circuit et surmonté d'une belle coupole. La ville de Hassan-Kalé elle-même paraît avoir été fortifiée à cette époque, et on pourrait la prendre pour l'ancienne Theodosiopolis.

Le pachalik de Trébisonde, situé sur le littoral de la mer Noire, était, dès la plus haute antiquité, le siége de colonies



grecques. Après la prise de Constantinople par les Latins, naquit ici un empire indépendant, qui se maintint tel, même après la chute du Bas-Empire.

MOEURS DES POPULATIONS.

La race prédominante par l'ascendant qu'elle exerce est la race turque. Se considérant, avec raison, comme les conquérans du pays, les Turcs sont orgueilleux et hautains, mais honnêtes, attachés à leurs croyances, graves dans leur maintien et sobres de paroles, comme s'ils étaient toujours sûrs de se faire obéir. Ils sont en possession de tous les emplois et ont ainsi la haute main dans la gestion du pays. Dans leur intérieur et dans leur habillement ils aiment la propreté et le luxe, mais ont moins que les Persans ce vernis de politesse qui place ces derniers en Asie sur la même ligne que les Français en Europe.

Ils se divisent en Beks et Aga, en Affendi et Mullahs, et en paysans, parmi lesquels les Agalares sont les anciens ou maires des villages. Les affendis et les mullahs, qui forment les deux degrés du clergé, jouissent, parmi le peuple, d'une grande influence; d'abord comme ministres du culte et ensuite comme juges. Ils justifient cette considération par la régularité de leurs mœurs et leur esprit d'équité envers leurs co-religionnaires; mais leur fanatisme ardent les aveugle à l'égard des populations chrétiennes, et les rend envers elles durs et injustes.

Les débris de Géorgiens, qui, comme nous l'avons dit,

habitent le pachalik d'Akhaltsikh, avaient presque tous, de gré ou de force, adopté le mahométisme, en conservant la langue et les mœurs de leurs ancêtres. Depuis que ce pays a été conquis par la Russie beaucoup sont rentrés dans le giron de l'église chrétienne.

A côté d'eux il faut citer les Adjars qui habitent les montagnes d'Akhaltsikh; les traditions disent cette peuplade belliqueuse d'origine kartvel, et leur pays faisait en effet partie du Saatabago d'Akhaltsikh; mais le contact fréquent avec les Lazes les a complètement assimilés à ce peuple, et le mahométisme a effacé les dernières traces de leur origine.

Les Lazes eux-mêmes occupent les hautes vallées des montagnes d'Akhaltsikh, toute la vallée du Tchorokh, les montagnes de Kokh-Oglan et toute la chaîne qui sépare le bassin de cette rivière du littoral de la mer Noire, vers Trébisonde.

Ce sont incontestablement les aborigènes de ces contrées. On retrouve chez eux cet esprit belliqueux et cette abnégation téméraire qui ont fait le renom de leurs ancêtres dans les bouleversemens de l'Asie. Vivant de butin, de guerre et de pillage, ils ne connaissent pas l'indolence efféminée des autres peuples asiatiques; ils cherchent les dangers, méprisent la mort et s'y préparent par leur existence demi sauvage et l'austérité de leurs mœurs. Ayant fraternisé avec les Turcs qui conquirent leur pays sans le soumettre, ils les suivirent dans leurs expéditions militaires, et ont formé long-temps la meilleure infanterie turque.

Les Lazes mènent une vie à moitié nomade; les plaines cultivées qu'ils ont dans les plaines d'Arzerum les forcent de

13

s'y transporter pour l'époque de l'ensemencement et de la récolte. Vu le manque de terrain labourable, ils utilisent les gorges les plus inaccessibles. Ils élèvent des troupeaux, des abeilles et se nourrissent aussi de la pêche.

Leur costume consiste en une courte jaquette, en larges charavares (1); ils portent le turban, ils sont armés d'un cimeterre courbé, d'un poignard et d'une carabine dont la crosse est tordue; une corde ou un cordon de soie entoure leur bras gauche et sert à garroter les prisonniers. Des haines intestines donnent continuellement lieu parmi eux à des scènes sanglantes.

Les Lazes sont d'un caractère intraitable, mais mêlé de quelques notions d'honnêteté dans le sens asiatique du mot : ils aiment le pillage et exerçaient jusqu'à la dernière guerre des brigandages en Géorgie : ils y enlevaient les hommes et les vendaient comme esclaves.

Le pacha de Trébisonde n'a que peu de pouvoir sur eux. Les tribus voisines de cette ville ne lui sont soumises que sous de certaines conditions; rarement aussi l'autorité des beks indigènes auxquels la Porte confie les autres sandjaks s'étend au-delà de leur résidence.

La religion des Lazes est un amalgame d'anciens rites grecs, perses et mahométans. Aux environs de Trébisonde ils passent pour être mahométans; près de Batum ils conservent des traces du christianisme, mais sans avoir ni églises ni clergé.

Les Arméniens se distinguent par des nuances différentes de

(1) Haut-de-chausses.

caractère. Fort peu nombreux dans le pachalik d'Akhaltsikh, ils ont adopté les dogmes et les rites de l'église catholique romaine. Ils détestent leurs compatriotes grégoriens, se nomment simplement catholiques, et parlent le géorgien ou le tatare. A côté de cette fraction du peuple arménien, 'on peut placer celle qui habite le pachalik d'Arzerum, et dont une partie a émigré dans celui d'Akhaltsikh, après sa réunion à la Russie. Au sein d'une population mahométane prédominante, ils ont complètement perdu la pensée de leur nationalité, et n'ont conservé que leur religion. Ils sont actifs, industrieux, savent presque tous lire et écrire, surtout dans les villes, et ont entre leurs mains une partie des capitaux et presque tout le commerce de détail.

Les Arméniens des pachaliks de Kars, de Baïazeth et de Much, comme plus nombreux, se sont maintenus dans une position moins soumise ; souvent ils s'opposaient les armes à la main aux déprédations des Kurdes dont ils sont les ennemis irréconciliables. A Baïazeth, les pachas choisissaient leurs gardes parmi eux. Ces circonstances entretenaient un reste d'esprit belliqueux qui leur permit de s'opposer quelquefois aux violences et aux exactions des Turcs eux-mêmes. Aussi, lorsque l'armée russe apparut dans ces contrées, les vit-on recourir aux armes et former, de leur chef, des corps de volontaires qui rendirent quelques services.

En général, moins opprimés qu'en Perse, les Arméniens n'étaient cependant pas autrement désignés que par le nom de Ghiaours. Les Turcs leur interdisaient l'usage des cloches dans les églises, ainsi que le port d'armes, et leur prescrivaient même le costume dont ils devaient se vêtir.

Un officier russe, le lieutenant-colonel Kovalevski, en parle ainsi : « Quelle que soit votre suite, quand vous arrivez dans un » village, vous voyez le *melik* ou maire du village, se pro- » menant, les mains sur le dos, faire semblant d'ignorer » votre arrivée : si vous l'appelez, il s'approche de vous avec » gravité et daigne à peine répondre à vos questions; mais, » lorsque le soir vous le régalez de thé, que vous donnez du » sucre aux enfans, que vous étalez vos papiers, alors vous les » entendez tous autour de vous crier *mirza*, *yasighi*, et enfin, » *béouk*, c'est-à-dire savant, écrivain, important; le mélik de- » vient affable, et son affabilité augmente s'il voit que vous » êtes possesseur d'une montre ou de quelques instrumens. » Bientôt vous passez dans tout le village pour un prothée, et » le mélik vient implorer humblement votre protection et vous » demander de lui procurer un rang, une croix, ou un autre » signe de distinction. »

Du reste, la corruption était si grande parmi eux que les méliks se servaient du pouvoir des pachas pour pressurer eux-mêmes leurs propres compatriotes. Lorsque le gouvernement turc prescrivait un impôt de 1,000 roubles, le mélik en prélevait autant pour lui. Avec l'arrivée des Russes, ces abus durent cesser, ce qui mécontenta les fonctionnaires. D'un autre côté, le peuple s'était imaginé qu'il pourrait, à son tour, opprimer la population musulmane. Des délations continuelles contre les Turcs encombrèrent les chancelleries russes, et les gouverneurs locaux eurent beaucoup de peine à empêcher des actes de violences. Du reste, cet esprit de réaction était naturel, et fait plutôt honneur à ce peuple si long-temps asservi. Sa nationalité, reconstituée dans la nouvelle province

d'Arménie, enlevée aux Persans, avait réveillé ses espérances, et des chansons populaires coururent aussitôt de bouche en bouche en l'honneur des victoires des Russes.

Les Grecs qui habitent le pachalik d'Arzerum et celui de Trébisonde étaient maintenus dans un état de sujétion, s'il est possible, plus abjecte encore que les Arméniens. C'est un fait difficile à croire, mais qui n'en est pas moins avéré, que dans beaucoup d'églises grecques, le service divin avait lieu d'après les rites de l'église orientale, mais en langue turque. Tel était l'asservissement honteux des populations grecques.

Parmi les peuplades nomades de ces pays, nous avons signalé les Karapapakhs, les Turkmènes et les Kurdes :

Les deux premiers errent près des frontières, dans les pachaliks d'Akhaltsikh et de Kars.

Les Karapapakhs sont des Tatares émigrés des distances de Bortchala et de Chamchadil. Ils se divisent en deux tribus distinctes : celle dite Tara Kiama était autrefois nomade, mais peu à peu devenue agricole, elle prit des demeures stables. Elle ne paie pas de tribut, mais est astreinte seulement à une levée en masse en cas de guerre.

Les Karapapakhs de la seconde tribu, appelés Emir-Assanes, habitaient la rive gauche de la Kura aux environs de Hertviz. Presque sauvages, ils n'entretenaient de relations avec aucun de leurs voisins; ils sont connus pour leur perfidie. Les uns et les autres vécurent long-temps des déprédations qu'ils exercèrent sur les provinces géorgiennes limitrophes.

Les Kurdes forment cette grande race qui occupe presque tout le terrain compris entre l'Ararat et le golfe Persique. Ce pays porte le nom générique de Kurdistan, mais ne forme

cependant pas un tout homogène, et est partagé entre la Perse et la Turquie. Ce sont les Kardakes de Xénophon, les Korduans des historiens romains. Ils n'ont jamais été constitués en état, mais aussi ne furent jamais complètement soumis.

Quelques-uns s'occupent d'agriculture et se fixent près de leurs champs pour l'époque de l'ensemencement et de la moisson. Le reste de l'année ils soignent leurs troupeaux et les conduisent des montagnes dans les plaines ; leurs demeures sont des tentes entourées de haies de roseaux qu'ils emportent avec eux.

Leur organisation sociale rappelle le moyen-âge de l'Europe, et constitue une sorte de féodalité. Leurs chefs aiment à faire remonter leur lignée jusqu'à Noé.

Les Kurdes sont grands de taille, robustes, mais élancés ; leurs traits sont alongés ; de grands yeux pleins de feu, un nez bien arqué, des cheveux noirs foncés et d'immenses moustaches leur donnent un aspect féroce. Ils sont audacieux et agiles ; hospitaliers, mais enclins aux brigandages. Leurs vêtemens diffèrent de ceux des Turcs, des Persans et des Arabes : une petite jaquette de drap, dont les manches sont rejetées en arrière, des pantalons excessivement larges, des bottes ou des sandales, un turban posé de côté sur la tête, surmonté, chez les chefs, d'un bonnet rouge, une ou deux paires de pistolets, une pique de bois de roseau, armée d'une pointe de fer, un cimeterre courbé, quelques javelots qu'ils lancent à la main et qu'ils portent sous les courroies de la selle, forment le costume et l'armement d'un Kurde. Ils sont agiles cavaliers et ne combattent jamais à pied ; leurs chevaux sont fort estimés dans la haute Asie septentrionale ; au midi on préfère les chevaux

de race arabe des environs de Bagdad, et en Perse ceux du Turkestan.

La langue kurde ne ressemble à aucune des langues orientales, et paraît être une de celles de l'Asie qui ont surnagé à l'invasion Mogolo-Tatare. Les Persans, les Turcs et les Tatares la comprennent difficilement; le son de l'*r* y prédomine et se répète souvent plusieurs fois daus le même mot.

Se disant Mahométans, de la secte d'Omar, les Kurdes, vu leur ignorance et les restes de paganisme, sont cousidérés par les mahométans comme des mécréans. Les Ezdes ou Yezides, au nombre d'un demi-million, forment, en effet, une secte à part, et sont les ennemis irréconciliables des chrétieus et des musulmans : ils adorent le mauvais esprit et ne tolèrent pas qu'on en parle devant eux avec dédaiu. Leur nom leur vient du kalife arabe Yezide, le deuxième de la dynastie des Ommiades, qui tua Hussein, fils d'Ali. On voit jusqu'à présent à Mossul la tombe du fondateur de cette secte, Chikh-Aod.

Ils boivent du vin et d'autres boissons fortes, et ont eu à subir de cruelles persécutions des mahométans. Ils n'ont ni livres saints, ni prêtres, mais ont recours aux Mullahs musulmans les plus proches. D'un caractère inflammable et altier, la guerre et le pillage sont leur seconde nature; leur bravoure est plutôt une explosion instantanée, qu'un courage soutenu. Malheur à l'ennemi qui se laisse désorganiser par leur attaque impétueuse; il ne peut échapper à leur poursuite chaleureuse et acharnée. C'est surtout lorsqu'il s'agit pour eux de sauver un blessé ou le cadavre d'un mort que leur témérité est surprenante.

Malgré leur barbarie et leur amour pour le pillage, les Kurdes se distinguent par une sorte de fidélité à la foi donnée. Une lettre de sûreté d'un ancien est considérée partout, et le voyageur qui en est muni peut se croire hors de tout danger.

Les Kurdes cultivent le tabac, la noix d'encre, et font le commerce des beaux bois de chêne qui couvrent les rives de l'Euphrate. Ils vendent également leurs chevaux à Arzerum.

Les indigènes divisent les Kurdistans en quatre parties, savoir : l'Ardelan, le Kurdistan septentrional, méridional et occidental. L'Ardelan, ou le Kurdistan oriental, est séparé de la plaine de Gamadan et du Kermanchakh par un rameau du Taurus, qui se dirige par le lac Van, jusqu'aux sources du Kizil-Ozen. Il est sous la dépendance de la Perse. Depuis le règne des Séfis, cette puissance a acquis assez de prépondérance sur cette partie en confiant au chef le plus influent le titre de vali ou gouverneur du Kurdistan, et en l'aidant à consolider son pouvoir.

Le vali actuel, qui se dit descendant de Saladin, réside à Senakh. C'est un jeune homme de peu de moyens, mais qui règne en maître sur une moitié de l'Ardelan, et exerce sur l'autre une autorité féodale.

Les Kurdistans du N., de l'O. et du M. étaient jadis sous la pleine domination de la Porte, mais elle y a peu à peu perdu son influence. Le Kurdistan N. est compris entre l'Ararat, les lacs de Van et d'Urmia et les chaînes de Djulamerk et de Nimrod. Il se compose des pachaliks de Baïazeth et de Van, et du district de Djulamerk. En possession d'Erivan et de Nakhi-

tchévan, la Perse profitait autrefois de la faiblesse de la Porte pour y étendre son empire. Jusqu'à sa dernière guerre avec la Russie, le sardar d'Erivan exerçait le plus d'influence sur le pacha de Baïazeth, sur Hussein-Aga, le chef des Kurdes de Zilan et sur quelques tribus, près du lac de Van et de la ville de Maku. Mais depuis la paix de Turkmantchaï, la Perse a perdu cet avantage, et ne conserve de suprématie que sur quelques-unes des tribus kurdes auxquelles elle concède le droit de faire paître leurs troupeaux dans ses frontières. De son côté, la Russie a attiré sur les rives de l'Arax et de la Kura quelques-unes des autres tribus.

Le Kurdistan occidental comprend le pachalik de Much et une partie de celui d'Arzerum, entre le Murad-Tchaï, les monts Binghel, la chaîne de Seman-dagh et le Tigre. Ces tribus ressortissent du Seraskier d'Arzerum et du pacha de Much.

Le Kurdistan méridional comprend les pachaliks de Diarbekir et de Mossul. La Porte y avait jadis peu d'accès et les beks kurdes, plus ou moins indépendans, obéissaient quelquefois au chef du district de Soleimani, qui, aidé de la Perse, s'était arrogé le titre de pacha de Kurdistan.

Les expéditions du sultan Mahmoud ont changé, sans doute, cet état de choses; toutefois, il est peu probable que la Porte y ait solidement assis son autorité.

La vie nomade de ce peuple empêche de désigner le montant de sa population et même l'étendue du pays qu'il embrasse.

Ils se divisent en tribus ou taïfs, régis par des chekhs ou agas qui réunissent les pouvoirs religieux et civils. Le terrain est

commun : les taïfs ont cependant certains droits, et il est rare qu'un taïf empiète sur les droits d'un autre taïf sans s'attirer l'inimitié de toutes les autres tribus.

On peut désigner l'existence des tribus suivantes dans les trois pachaliks de Van, de Much et de Baïazeth,

Savoir, dans celui de Van :

Près du fort Adjir, à 16 heures de Vaka, le taïf Gaidarali, sous Kassim-Aga, 1,700 familles ; dans le cercle de Bergherakh, le taïf Chikanli, sous Sagdan-Aga, 300 familles ; dans le bourg d'Akhorek (à 20 heures de Van), le taïf Térakli, sous Hussein-Aga, 400 familles ; dans le sandjak de Kochab, le taïf Galisa Begli, sous Hussein-Aga, 1,000 familles ; près du fort Kochab, les Ezdes, sous Kidir-Aga, 200 familles ; près des frontières d'Albak, le taïf Chikafti, sous Mahmoud-Aga, 500 familles ; dans le sandjak Ardij, le taïf Ardichli, sous Osman-Aga et khan Mahmud, 2,100 familles.

Dans le pachalik de Much :

Près du fort de Much, le taïf Gassanli, sous Omar et Faris-Agas, 480 familles ; dans les sandjaks de Much, les taïfs Djibri et Ezdes, sous Sandjak-Aga et Mahmud-Aga, 500 familles ; dans le sandjak de Bulanlik, le taïf Zilianli, sous Hussein-Aga et plusieurs autres chefs, 2,000 familles ; à Kulpa, le taïf Sipki, sous Suléiman-Aga, 1,000 familles ; dans le sandjak de Melezghird, le taïf Djamanli, sous Ali-Aga ; dans celui de Much, les taïfs Barazli et Zirkanli, sous Mahmud et Mustapha-Aga, 600 familles.

Dans le pachalik de Baïazeth, aux villages Karabulakh, Takilki, Urtuli, Massaki et Kialiassor, les taïfs Ezdes, sous Hassem-Aga, 230 familles.

Au total : 11,330 familles.

Dans les districts de Terdjan, de Kighin et de Tortum, dans le pachalik d'Arzerum, sont domiciliées aussi en grand nombre des branches des taïfs Hassananli, Zirzanli, Djabraili, Bilkanli et Kaskanli ; mais on n'a pas pu se procurer de données sur leur population. Il en est de même des hordes kurdes qui errent, séparées de leurs taïfs, dans le pachalik de Kars et d'Akhaltsikh, et se composent de petites tribus de 20 à 30 familles.

Quel que soit le pays où le Kurde se trouve, il paie le vingtième de ses troupeaux et de 1 à 3 roubles, argent, par famille. Le grand nombre de terrains incultes est cause que les chefs turcs ou persans cherchent tour à tour à attirer dans leur pays les tribus kurdes : en premier lieu, parce qu'ils exercent moins de déprédations dans les lieux qu'ils habitent, ensuite, parce qu'en cas de guerre, ils fournissent volontiers d'excellentes et nombreuses milices de cavalerie.

On ne sait pas au juste si ce sont des services distingués qui donnent aux chefs les droits qu'ils exercent, mais il est certain que leur pouvoir est très borné. Ils commandent à la guerre et sont appelés à juger les différens, ne pouvant, d'ailleurs, infliger aucune peine. Hussein-Aga, chef du taïf Zillanli, ayant un jour tranché la tête à un Kurde de son taïf, faillit payer cette audace de sa propre vie. Les revenus des cheks ou chefs kurdes proviennent des dons offerts spontanément par leurs taïfs, du produit des pillages et des présens que leur font les autorités turques et persanes.

ADMINISTRATION DES PROVINCES TURQUES.

L'administration de toute cette partie de la haute Asie, et nommément des pachaliks d'Akhaltsikh, Kars, Arzerum, Much, Trébisonde, Van, Mossul, Diarbekir, Sivas et Tokat est confiée au seraskier d'Arzerum, qui a le titre de gouverneur de l'Arménie et de l'Anatolie, avec un pouvoir presque illimité. Il établit des impôts, nomme et démet les fonctionnaires, rassemble des troupes et prononce des arrêts de mort.

Chaque pachalik est confié à un pacha auquel est déféré une partie de ce pouvoir absolu, si ce n'est qu'il doit référer au tribunal du seraskier les affaires capitales. Les pachaliks sont divisés en sandjaks, administrés par des beks ou princes qui sont nommés par les pachas et confirmés par le seraskier, ou bien héréditaires : dans ce dernier cas, les beks forment des vassaux presqu'indépendans et qui gouvernent leurs sandjaks selon leur bon plaisir, n'étant astreints qu'à payer un faible impôt et à mettre un certain nombre de milice sur pied en cas de guerre. Les firmans de la Porte et du seraskier ne reçoivent ainsi souvent aucune exécution. C'est ce qui eut lieu lors de la destruction du corps des janissaires et de l'introduction des troupes régulières. Le pachalik d'Akhaltsikh, soit que le pacha ne pût ou ne voulût pas exécuter les ordres du sultan, conserva son ancienne organisation. Ces exemples se répétaient souvent dans cette partie de l'Asie. En outre les tribus Lazes et Kurdes peuvent être considérées comme absolument

indépendantes, et ne reconnaissant même pas l'autorité de leurs beks.

On conçoit combien cet état de choses entraînait d'instabilité, de désordres et d'abus dans l'administration, dans la distribution des impôts et dans le maniement des deniers publics. Les principaux impôts étaient le salian et le karadj : le second, à la charge exclusive des populations chrétiennes. Leurs taux étaient complètement arbitraires. Le seraskier avait ordinairement son seraf ou banquier qui escomptait les sommes nécessaires aux dépenses annuelles. C'est d'après leur total, au bout de l'année, que le taux de l'impôt était fixé et réparti entre les différens beks des sandjaks : leur produit était versé dans les caisses du séraf. Ce mode livrait sans merci à la cupidité des beks les habitans des sandjaks et surtout les populations chrétiennes qui étaient chaque jour pressurées d'impôts sous de nouvelles formes et dénominations. En général, on peut dire que l'administration financière était donnée en ferme au seraskier qui la faisait administrer par son séraf.

Les impôts indirects, qui formaient également une branche de revenus, étaient changés et distribués à volonté.

L'exemple que donnait le seraskier était suivi par les pachas sous ses ordres, et imité par les beks; et le poids de toute cette administration barbare retombait sur la classe du peuple, et surtout sur les Arméniens et les Grecs.

ORGANISATION MILITAIRE.

On a déjà pu se convaincre, par ce que nous avons dit de l'esprit belliqueux des populations asiatiques soumises au sceptre de la Porte, que cette puissance y trouvait en temps de guerre des ressources inépuisables.

Lazes, Adjars, Karapapakhs, Kurdes volaient aux armes au premier appel; les milices turques proprement dites n'étaient pas moins promptes à obéir à la voix du divan, surtout lorsqu'il s'agissait de combattre les infidèles. Leur fanatisme naturel était encore stimulé par les mullahs; leurs prédications chaleureuses sauvaient souvent l'impéritie de l'administration. Sans approvisionnemens, sans moyens de transports, obéissant comme à une impulsion fanatique, les milices turques accouraient sur les points indiqués.

En comptant une vingtaine de mille hommes de troupes régulières qui s'organisaient à Arzerum, le seraskier pouvait, avec peu d'efforts, mettre sur pied plus de 200,000 combattans.

Sans avoir tous les avantages de troupes régulières et disciplinées, ces milices réunissaient de précieuses qualités. Leur sobriété compensait l'insuffisance des mesures d'approvisionnemens; l'intrépidité du premier choc parait au défaut d'ensemble dans les mouvemens; l'instinct militaire de chaque soldat suppléait au manque d'officiers instruits. Du conflit de ces volontés désordonnées naissait souvent la confusion; lorsque la principale attaque avait manqué, l'unité des masses se rompait, les milices s'éparpillaient en groupes isolés et restaient

sans consistance en présence du choc intense d'un front régulier, appuyé d'un bon feu d'artillerie. Mais il en était bien autrement lorsque le combat dégénérait en luttes individuelles : le Turc y dominait par son adresse dans le maniement des armes ; de même qu'il devenait impétueux et acharné à la poursuite, quand l'ennemi avait plié. Il était tenace surtout derrière les remparts de ses forteresses. Forcé de garder le poste qui lui était assigné, il apportait à le défendre une opiniâtreté devenue proverbiale. A l'abri de la famine par sa sobriété, il se montrait ardent et adroit au tir, résigné à la mort et intrépide sur la brèche ; aussi les siéges et les assauts des places fortes turques étaient-ils très meurtriers.

Cette circonstance paraît avoir été appréciée par la Porte. Aucun état n'avait érigé sur ses frontières des forteresses en aussi grand nombre, si grandement approvisionnées en munitions et en vivres ; témoins formidables des ressources gigantesques de cette puissance, quand, jadis, elle faisait trembler le monde, et dont on chercherait vainement la trace dans l'empire ottoman actuel.

En Asie, le pays était hérissé d'une multitude de forteresses et de forts assez bien distribués pour la défense du pays, si on les considère sous le point de vue stratégique.

L'accès du littoral et une invasion par le Ghuriél étaient interdits par les forteresses de Poti, de Saint-Nicolas, de Tsikhedevare, de Batum.

Les défilés de la chaîne de l'Allaghèz étaient dominés par les forts d'Atskhur et d'Akhaltsikh, de Hertviz et d'Akhalkalaki;

Leurs aboutissans et les passages du Saganlugh, par les forteresses de Kars et d'Ardagan ;

Les passages de l'Agri-dagh, par les forteresses de Baïazeth, de Diadinn, de Toprakh-Kalé.

Sur le revers du Saganlugh, on voyait la forteresse de Hassan-Kalé, commander le débouché de la vallée d'Ova ; les deux forts d'Olti et de Nariman qui défendaient la route du Karatchli ; Ardanujd et Ispir, la vallée du Tchorokh.

Au centre du pays s'élevait Arzerum, sur ces communications avec Much, Khniss et Kulli ; sur celles avec Trébisonde (qui était lui-même un point formidable), le fort de Baiburth.

Toutes ces places d'armes servaient, en outre, d'entrepôts de vivres et de munitions ; les étapes se trouvaient ainsi tracées et approvisionnées d'avance. Malgré le dénuement du pays (1), les armées turques pouvaient se mouvoir sans grands

(1) Nous ne révoquons pas par cette assertion ce que nous avons dit de la fertilité du pays. Il produit presque tout sans travail, et la rareté de l'argent rend le prix des denrées ridicule par le bon marché. Ainsi, avant l'entrée des Russes, une *samara* (400 livres) de froment était payée 1 rouble 60 copeks d'argent, ou 6 francs ; une *samara* d'orge 80 copeks d'argent, ou 3 francs ; une paire de buffles coûtait de 20 à 25 roubles d'argent ; une paire de bœufs, de 10 à 15 roubles d'argent ; une vache, de 4 à 6 roubles d'argent ; un mouton ou une chèvre, 1 rouble d'argent ; une poule, 6 copeks ou 24 centimes. Mais la population étant clairsemée, la production ne dépassait guère les besoins locaux, dans des pays sans débouchés commerciaux. De là, par l'agglomération d'hommes, comme celle d'une armée, sur un point naissait bientôt, non seulement l'enchérissement des produits, mais même une pénurie complète. Il est de fait que, malgré la fertilité du pays, une armée était prise au dépourvu si elle comptait pour ses subsistances sur les ressources indigènes.

parcs : c'était un avantage inappréciable dans un pays difficile, coupé en tous sens par des cols gigantesques, n'ayant pour toute communication que des sentiers étroits, pierreux, escarpés et tellement resserrés, ici entre des forêts, là, entre des rochers, que rarement ils pouvaient être franchis par le moindre chariot sans travaux préparatoires. Les corps turcs, débarrassés de bagages, pouvaient donc facilement atteindre les frontières russes et exécuter des invasions dévastatrices.

Telle était l'organisation militaire des provinces asiatiques, formidable de l'inaccessibilité des lieux, de la force des points fortifiés, de l'esprit belliqueux, du courage et du fanatisme des populations.

En présence d'un état militaire ainsi constitué, la position de la Russie était des plus difficiles. Comme on l'a vu, les bienfaits de la paix sont inconnus aux corps du Caucase. Les 30,000 combattans qui s'y trouvaient ordinairement, étaient même, dans les courts intervalles de la cessation des hostilités avec la Perse ou la Turquie, constamment en guerre avec les diverses peuplades belliqueuses en lutte avec la nature, avec le climat ou la pénurie du pays. C'est une véritable école de dangers, de privations et de fatigues, que le service trans-caucasien. Le soldat russe, lors même qu'il rentre dans ses quartiers d'hiver, ne peut s'y adonner au repos, il est obligé de se construire son gîte, de se bâtir son lazareth ; c'est son industrie seule qui lui fournit les ustensiles de ménage nécessaires à l'économie du régiment. S'il veut améliorer sa nourriture, il doit cultiver de ses mains ses jardins potagers. C'est lui-même qui fait les fourrages pour les chevaux d'artillerie et du train.

Chacun des corps russes employés au-delà du Caucase a sa destination spéciale pour l'occupation des points stratégiques indispensables au maintien du pays ou à la défense des frontières. Survient-il une guerre, on ne peut mobiliser une partie de ces corps disséminés qu'en dégarnissant quelques-uns de ces points et en affaiblissant ainsi la défense intérieure. Ceci est sujet à des dangers, car c'est exposer à des incursions les provinces chrétiennes; c'est rendre les provinces musulmanes accessibles aux excitations du fanatisme. Il y a plus, quand on veut mobiliser les troupes, il faut, à cause de la pénurie du pays, accumuler des vivres, organiser des magasins par étapes, mettre sur pied des moyens puissans de transport pour les provisions de bouche et de guerre, pour les malades, si nombreux dans ces climats perfides; enfin, pour les moindres objets destinés aux hôpitaux que l'on chercherait vainement, non seulement dans les diverses localités des provinces turques, mais même dans les provinces russes transcaucasiennes.

Ce n'est que lorsqu'on en a été témoin que l'on peut se faire une idée de l'attirail que le soldat est obligé de transporter s'il veut alléger sa position au milieu de ces pays sauvages, échapper à l'influence morbide du climat, éviter les dangers de la peste et dompter l'âpreté de la nature et des hommes.

Cet attirail militaire, qui embarrasserait partout la célérité des mouvemens, est ici, à cause du mauvais état, ou plutôt du manque de communications, un obstacle souvent insurmontable. Que peut toute la science stratégique, que peuvent les meilleures combinaisons militaires, quand il faut, la pelle et la

hache à la main, se frayer la route qu'on doit suivre; quand, souvent, on doit faire sauter des quartiers de rocs ou employer des centaines de bras pour faire mouvoir une pièce d'artillerie; quand le succès d'une expédition dépend de l'essieu brisé d'un chariot qui arrête un convoi de vivres et paralyse ainsi les mouvemens de l'armée même; quand enfin une victoire vous inocule la peste, et sert ainsi mieux les ennemis qu'une défaite. On s'effraie en songeant à la masse de prévoyance et d'activité nécessaire pour diriger une guerre d'invasion, et à l'immense responsabilité qu'entraîne chaque pas d'une armée sur la terre ennemie.

CONFIGURATION STRATÉGIQUE DU PAYS.

VOIES ET COMMUNICATIONS.

De la réunion de tant de circonstances accessoires pour la réussite d'une entreprise militaire, il ne résulte pas cependant que les combinaisons stratégiques doivent rester nulles au Caucase; loin de là, dans ces pays hérissés de montagnes, traversés par de fréquens cours d'eau, où les communications sont peu nombreuses, la stratégie acquiert, ce nous semble, une double importance. Plus qu'ailleurs, le succès dépend ici de la combinaison première, de la manière dont

est embrassé le théâtre des opérations; car une fois engagé dans une mauvaise voie, on est enchaîné par la topographie des lieux à en subir toutes les conséquences. Plus qu'ailleurs aussi la direction des routes concourt, avec celle des montagnes et des cours d'eau, à dessiner la carte stratégique du pays et à tracer des lignes offensives et défensives stables, dans lesquelles on est forcément astreint de se mouvoir, et dont il n'est donné à personne de franchir les limites. Ces considérations nous engagent à donner ici, avant d'entrer dans le récit des opérations militaires, un tableau général des communications qui conduisaient des possessions russes dans les possessions turques, afin de faciliter ainsi l'intelligence des mouvemens.

Les possessions russes, limitrophes aux provinces turques, sont, par la nature des lieux, divisées en trois parties distinctes, isolées l'une de l'autre par des obstacles physiques, et correspondant à des parties également isolées dans les possessions turques.

Les provinces du littoral de la mer Noire, formant le flanc droit russe (la Mingrélie, l'Iméritie et le Ghuriél), sont séparées par les rameaux des monts Vakhan et Dvaleti, du centre (de la Géorgie et de la Somkhétie), qui, à son tour, est scindé du flanc gauche (de la province de l'Arménie), par les cols de Bezobdal et de Pamba, et par les autres rameaux de l'Allaghèz, vers le lac Gok-tcha.

On avait tâché d'obvier à cet inconvénient par la création de bonnes voies militaires. Ainsi Tiflis avait été lié à la mer Noire par la route militaire d'Iméritie, qui, remontant la Kura par Gori, jusqu'à Suram, gravissait de ce point les monts Dva-

leti, descendait le cours de la Kvirilla, traversait le Rion à Kutaïs, et rejoignait le littoral de la mer Noire à Rédut-Kalé.

En outre, pendant sa guerre avec la Perse, le général Paskévitch avait frayé une route pour l'Arménie ; elle allait de Tiflis par Kodi, Chulaveri, Djelal-Oglou, franchissait le Bezobdal et le Pamba, et débouchait à Erivan.

Cependant, malgré ces deux routes, le centre des possessions pouvait être considéré comme isolé du flanc droit et du flanc gauche, car les routes n'étaient ni assez faciles, ni assez courtes, pour permettre de baser sur elles des mouvemens combinés entre les divers corps qui les eussent occupées. Il existait ainsi trois théâtres de guerre séparés, ayant chacun une base d'opérations et une ligne offensive distinctes.

Afin de bien apprécier leur valeur, nous examinerons quels étaient leurs moyens de communications avec les possessions turques, et, ensuite, le cercle d'opérations offensives et défensives qu'elles pouvaient embrasser.

1° *Communications du Ghuriél avec les possessions turques.*

A. De Redut-Kalé, le long du littoral de la mer Noire, par Poti, les forts de Saint-Nicolas, de Tsikhé-Djvaré à Batum, par Risé, à Trébisonde ; de là à Samsum.

Cette route est carrossable jusqu'à Batum ; mais au-delà de cette forteresse et de l'embouchure du Tchorokh, les rochers escarpés qui bordent le littoral et les marécages qui couvrent les bas-fonds l'interrompent presque entièrement ; elle n'est, jusqu'à

Trébisonde, qu'un sentier à peine tracé. De Trébisonde à Samsum, elle devient meilleure, et peut être fréquentée par les caravanes.

B. De Tchekbotaurtsk (fort situé au pied des montagnes d'Akhaltsikh, et où se réunissent plusieurs routes de l'intérieur de l'Iméritie et de la Mingrélie) : 1° par Ossurghéti, à Kobuléti ; 2° par le château d'Askhan au pays des Adjars ; 3° par Surébi et les gorges de la Suma à Akhaltsikh.

De ces trois routes, la première est la seule carrossable. Les autres sont à peine praticables pour les chevaux de bât.

C. De Vartsikhé (sur la grande route d'Iméritie) à Bagdad, 35 verstes ; de Bagdad, par les défilés du Khan à Akhaltsikh, 57 verstes.

Malgré tous les travaux exécutés par les troupes russes en 1828 et 1829, afin de faciliter l'approvisionnement d'Akhaltsikh par Rédut-Kalé, cette route ne put être rendue praticable, même pour les chevaux de bât. Elle est encombrée de neiges, bordée d'immenses précipices, et sujette à de fréquens et terribles ouragans. En novembre 1828, une caravane de vivres ne put la franchir qu'avec une perte sensible de chevaux précipités dans les abîmes.

2° *Communications de Tiflis à Arzerum.*

Pour aller de Tiflis à Arzerum on pouvait franchir la chaîne de l'Allaghèz sur quatre points, au moyen de quatre routes qui se concentraient dans les pachaliks de Kars et d'Akhaltsikh à

Ardagan et Kars, pour gravir ensuite les cols de Karatchli et de Saganlugh, et déboucher dans la plaine d'Ova à Arzerum. Ces routes se dessinaient ainsi :

A. De Tiflis par Gory, Suram, les défilés de Bordjom, le fort d'Atskhur à Akhaltsikh, 199 verstes; par le mont Ulgar à Ardagan, 95 verstes; par Dadachin, le col de Karatchli, Olti, Noriman à Arzerum, 183 verstes; au total : 477 vertes.

Cette route est bonne jusqu'à Suram; mais plus on avance dans les défilés de Bordjom, plus elle devient pénible; les rochers à pic qui resserrent la Kura nécessitent de fréquens passages. Avant les travaux qu'on y fit en 1828, ce n'était qu'un sentier peu frayé; aujourd'hui encore, les débordemens des eaux dans la saison des pluies renversent les digues et enlèvent les radeaux. Le débouché des défilés de Bordjom est complètement dominé par le canon d'Atskhur. A partir d'Akhaltsikh, la route serpente entre des collines ondulées et boisées, et peu escarpées; mais à mi-chemin, entre Ardagan, le col d'Ulgar forme une montée de six verstes, fort pénible. Les deux dernières verstes surtout ont une pente excessivement raide. Ce qui augmente encore les difficultés, c'est la qualité argilense du sol. La descente vers Ardagan présente moins de difficulté; il en est de même de la route au-delà de cette forteresse. Malgré quelques accidens du sol, le passage du col de Karatchli peut être considéré comme la meilleure communication avec Arzerum, et les habitans la préfèrent à celle du Saganlugh.

B. De Tiflis à Tsalki, par Kodi et Beloïklutch, 93 vertes, ou bien par Valaghir et Baskhetchet, 113 verstes; de Tsalki, par le col de Gadchaur, entre le lac Toporavan et le fort de Ganza, par Déliv, à Karsakh, 75 verstes; de Karsakh, entre le

lac Kazapinghel et la rive droite de la Kura, par Zaurzun, à Ardagan, 60 verstes; d'Ardagan, par Olti à Arzerum, comme ci-dessus, 183 verstes; au total 411 verstes.

Cette route est très praticable jusqu'à Kars; mais le passage du Gadehaur, col aride, dépouillé de bois et presque désert, présente toujours des obstacles au passage d'une armée. Dans la mauvaise saison, ces montagnes sont en outre fréquentées par de violens ouragans et des chasse-neige épouvantables. Depuis Déliv jusqu'à Ardagan, le sol est pierreux, mais moins accidenté, et la route assez commode. Au printemps de l'année 1829, elle fut, malgré de fortes pluies, facilement franchie par un corps russe qui se portait d'Akhalkaki à Ardagan.

c. De Tiflis à Gumry, par Kodi, Kalaghir, Ekatérinenfeld, Djumanis, Baskhetchet et les gorges Ellodara, 120 verstes (ou bien par Kodi, Chulaveri, Djelal-Oglu, le col de Bezobdal et le poste de Békant, 180 verstes); de Gumry, par Tikhnis et Meckho à Kars, 65 verstes; de Kars à Kotanli, 25 verstes; de Kotanli, deux routes franchissent le col du Saganlugh, et se réunissent sur le versement méridional, près de l'Arax, à Kerpi-Kév : 1° par Aspuga, Delli-Mussa-Perun, Sarakamich, Milli-Duz, le château de Medjinghert et le bourg de Khorassan, 80 verstes; 2° par Tchirikhli, Kizil-Kilissa, la vallée de Bordoz, Kainli, Zaghin, Zévin et Ardos, 100 verstes; de Kerpi-Kev à Hassan-Kalé, 15 verstes; de Hassan-Kalé à Arzerum, 40 verstes; au total : de 345 à 385 verstes.

Ce n'est qu'au moyen de grands travaux que la route de Tiflis à Gumry put, en 1828, être rendue praticable pour les transports des vivres et des munitions. La campagne de Perse ayant déjà fait

connaître les difficultés du col du Bezobdal, on choisit de préférence le chemin passant par Bachketchet et par les gorges Ellodara, qui était plus facile. De Gumry jusqu'au pied du Saganlugh, le pays étant faiblement accidenté, la route, quoique mal frayée, est pourtant moins difficile. Dans le passage même du Saganlugh, on est moins arrêté par la raideur des pentes que par les marécages qui couvrent le fond des vallées que l'on a à traverser, et par les bois et les rochers qui rétrécissent la voie.

Dans les pachaliks de Kars et d'Akhaltsikh on doit distinguer en outre les communications transversales suivantes :

D. D'Akhaltsikh, par les cols de Tskhenis-Tskhalé et de Tsikhe-djvaré et le fort d'Aspindsa à Akhalkalaki, 65 verstes ; à Ghendari, 14 verstes ; par dessus le Ghegh-dagh, à Tchildir, 29 verstes ; par Kumbeti et Zaïm, à Kars, 39 verstes et demi ; au total : 147 verstes et demi.

En 1828, cette route n'existait, pour ainsi dire, pas, et a été frayée pendant la marche du général Paskévitch de Kars, par Akhalkalaki, à Akhaltsikh. Les rameaux des monts Tchildir et du col de Tsikhe-Djvaré ont présenté des obstacles tels au passage de l'armée, qu'ils ne purent être surmontés qu'après des efforts inouïs. Nous en rendrons compte en son temps.

E. D'Akhalkalaki, par le lac Modatapa, le village Kazenchi, le pont Tachli-Kerpi et le village de Kulali à Gumri.

Cette route, qui forme la meilleure communication d'Akhalkali, est carrossable, et n'a d'inconvénient que son dénuement complet de population.

F. De Kars à Ardagan, par Akhsaï, 72 verstes.

C'est une route carrossable et assez commode.

3° *Communications de la province russe d'Arménie avec Arzerum et les pachaliks de Baïazeth et de Much.*

La province russe d'Arménie peut communiquer avec Arzerum par le pachalik de Kars, et, ensuite, en franchissant le col de l'Agri-dagh, par le pachalik de Baïazeth.

A. Deux routes conduisent à Kars : 1° de Sardarabad, par Kotchevanka, 56 verstes; à Subotan, 25 verstes; à Kars, 40 verstes ; au total 121 verstes; 2° de Sardarabad, par Kulpa, Kaghisman et Adjibaheram, à Kars, 140 verstes.

Elles sont toutes deux assez praticables. Cependant celle de Kaghisman est moins bonne, à cause des marécages de l'Arax et des rameaux du col d'Akh-Bulakh, qu'elle traverse.

B. D'Erivan, deux routes pénètrent par l'Agri-dagh dans le pachalik de Baïazeth : l'une traverse le col de Katch-Gheduk, 65 verstes, l'autre par le Zor-Gheduk, 93 verstes. Elles se réunissent à Baïazeth, à la grande route de Tébriz à Constantinople, qui se dirige de Baïazeth, par Toprakh-Kalé, les cols Kossa-dagh et de Delibaba, à Hassan-Kalé et à Arzerum, 160 vertes.

Ces routes sont assez commodes ; mais, comme communications militaires, pèchent par le défaut de bois et le manque de fourrages ; en outre, le gué de l'Arax, à 12 verstes de Sardarabad, est périlleux dans la saison des pluies.

4° *Communications d'Arzerum avec les autres provinces turques.*

A. D'Arzerum à Trébisonde, par Baïburt et Gumich-Hané, 270 verstes.

Cette route est assez praticable jusqu'à Baïburt ; mais de ce point, et surtout depuis Gumich-Hané, les cols du Kokh-Oglan élèvent des obstacles presque insurmontables. Sur une étendue de 80 verstes, à peine si l'on distingue un sentier tracé, et des chevaux de bât ont même de la peine à le franchir.

B. D'Arzerum, par Kuli, les monts Binghels, Khniss; de Khniss, par les monts Kechmir, à Much. Cette route communique également de Khniss, par Melesghird avec Toprakh-Kalé.

Ces communications sont bonnes, et l'on y trouve de l'eau, du bois et des fourrages en abondance.

C. Les routes d'Arzerum à Constantinople conduisent à Sivas par deux routes :

1° D'Arzerum, par Baïburt et Kara-Hissar, à Sivas, 400 verstes.

2° D'Arzerum, par Erzingham, à Sivas, 300 verstes.

Ces deux routes sont carrossables, et traversent un pays peuplé et fertile.

3° D'Arzerum, par Ach-Kalé et Kilkit-Tchiflik, à Sivas.

C'est la route des caravanes, mais elle est plus difficile que les autres.

4° A 120 verstes de Sivas, au village d'Andréas, on peut détourner vers Tokat, 130 verstes, et de là vers Samsun, 170 verstes.

Ce chemin passe pour être assez carrossable.

Importance stratégique de ces communications.

D'après le tracé des principales routes, on a pu se convaincre que les communications du littoral de la mer Noire n'avaient, sous le rapport militaire presqu'aucune importance. Dans le pachalik de Trébisonde, elles ne dépassaient pas le rayon de Batum; l'accès de la vallée du Tchorokh et celui du littoral de la mer Noire étaient également fermés par la nature des lieux; et les communications avec Akhaltsikh pouvaient être regardées comme nulles. Toute invasion russe serait donc restée circonscrite dans cette sphère étroite. Dans les possessions russes, elle pouvait embrasser, avec le Ghuriél, le rayon assez vaste de l'Iméritie et même de la Mingrélie; mais, pour s'en rendre totalement maîtres, les Turcs eussent dû employer sur ce point plus de troupes que ne le comportaient les localités et le dénuement d'un pays à peine habité. On n'avait donc, de ce côté, à craindre de leur part que des incursions passagères sur des provinces isolées, dont une occupation, même plus

prolongée. serait restée sans influence sur la position de la Russie au-delà du Caucase.

Les communications du flanc gauche russe avec le flanc droit turc, c'est-à-dire, de la province d'Arménie avec le pachalik de Baïazeth, quoique restreinte, par les montagnes qui entourent cette province, au bassin supérieur du Murad-tchaï, pouvaient s'étendre, par le col de Deli-Baba et Hassan-Kalé, ou bien par Khniss et les monts Binghel jusqu'à Arzerum; mais une invasion par cette ligne, appuyée sur la province isolée de l'Arménie, n'avait pas une base assez large. En conduisant les Russes au centre des possessions turques, elle laissait à dos les pachaliks d'Akhaltsikh et de Kars, et abandonnait sans défense aux invasions turques les provinces centrales.

Une invasion turque sur l'Arménie, soit par Kars et Kaghiz-man, soit par Baïazeth, n'était aussi à craindre que par la fermentation qu'elle eût jetée parmi les populations musulmanes, mais, parlant militairement, elle devait échouer devant les remparts de Sardar-Abad et d'Erivan, et être paralysée, en outre, au passage de la chaîne de l'Allaghèz.

Les communications centrales des deux états étaient bien autrement importantes. Le réseau des routes, et par conséquent le théâtre de la guerre embrassaient, en Russie : les provinces de la Somkhétie, du district d'Elizabethpol, des distances tatares, la Géorgie et même ses communications avec l'empire par la route de Dariél; en Turquie : les pachaliks de Kars et d'Akhaltsikh, et au-delà de Saganlugh, celui d'Arzerum et les aboutissans des routes de Constantinople par Sivas et Tokat. Les lignes offensives et défensives se dessinaient sur

une plus grande échelle; des deux parts elles partaient du cœur même des possessions et y conduisaient.

Pour la Turquie, comme pour la Russie, la difficulté de franchir les passages des montagnes, c'est-à-dire les défilés de Bordjom, de Tsalki et les gorges d'Ello-Dara et de l'Allaghez, constituaient la principale défense. Mais les Turcs, en opérant, soit d'Akhaltsikh, par les défilés de Bordjom, soit d'Ardagan, par Akhalkalaki et Tsalki, ou, enfin, de Kars, par Gumri et les gorges d'Ello-Dara, une fois maîtres des défilés des montagnes, ne rencontraient plus aucun obstacle, même jusqu'à Tiflis.

Il est vrai que dans les défilés de Bordjom et de Tsalki, la nature des lieux était telle, que de faibles détachemens devaient les rendre infranchissables; mais il n'en était pas ainsi devant Gumri, qui offrait la voie la plus courte et la plus directe sur Tiflis et nécessitait ainsi un plus grand déploiement de forces militaires.

La défense du territoire turc se présentait sous un aspect bien différent : au débouché des défilés de Bordjom, l'agression rencontrait les forteresses d'Akhaltsikh et d'Atskhur; à celui de la route de Tsalki, les forts d'Akhalkalaki et de Hertviz. De Gumri on débouchait forcément sur Kars, qui, avec Ardagan, formait une seconde ligne de défense. Ces forteresses une fois enlevées, l'ennemi, saus doute, était maître du pays entre la chaîne d'Allaghèz et de l'Arménie; mais, pour pénétrer au-delà de cette dernière chaîne, vers Arzerum, il fallait forcer les défilés du Saganlugh ou de Karatchli, enlever, encore là, les forteresses de Hassan-Kalé et d'Olti, pour se trouver en présence d'une place forte populeuse comme Arzerum.

Le seul avantage pour une agression, consistait dans la configuration du théâtre de la guerre, entre la chaîne de l'Arménie et de l'Allaghèz (c'est-à-dire des pachaliks de Kars et d'Akhaltsikh). Il dessinait un triangle presque équilatéral dont la base occupée par la Russie était assise sur la chaîne de l'Allaghèz, tandis que ses deux côtés appuyés d'une part sur les montagnes d'Akhaltsikh et d'Adjars, de l'autre, sur l'Arax et le col d'Akh-bulakh, n'avaient de débouché praticable que par le col du Saganlugh, dont le nœud liait le sommet du triangle. Ils formaient ainsi deux obstacles insurmontables contre lesquels l'armée russe pouvait acculer l'armée turque, en faisant irruption par les défilés de l'Allaghèz, et en manœuvrant sur la route du Saganlugh et les communications avec Arzerum. Ces conditions locales étaient sans doute paralysées par les points d'appui que les Turcs trouvaient en-deçà du Saganlugh, dans leurs places fortes; mais nous verrons néanmoins comment le général Paskévitch sut en tirer parti. Pour le moment, cet exposé de la configuration du théâtre de la guerre doit suffire à l'intelligence du lecteur.

Seconde Partie.

RÉCIT

DES OPÉRATIONS

MILITAIRES.

RÉCIT

DES

OPÉRATIONS MILITAIRES.

1828

CHAPITRE IER.

Introduction. — Causes de la guerre. — Hatti-chérif du sultan. — Efforts de la Porte pour empêcher la conclusion de la paix entre la Perse et la Russie. — Fermeté du général Paskévitch. — Le Schakh est forcé de signer le traité de Turkmantchaï. — La Porte se prépare à la guerre. — Elle excite les peuples du Caucase à se soulever contre la Russie. — Ses intrigues dans la principauté de Ghuriél.

Il est, pour l'observateur impartial, un fait qui domine l'histoire de la lutte centenaire entre la Russie et la Porte, c'est le caractère de modération et d'équité de la politique russe à mesure que sa puissance se développe; c'est l'arrogance croissante de la Porte à mesure qu'elle s'énerve et s'affaiblit. Incorrigible, malgré ses défaites, elle trouve toujours dans la

générosité de son ennemie, des prétextes pour une guerre nouvelle.

Ce serait un travail oiseux que de rechercher de quel côté, dans cette lutte, a été le droit primitif. Les peuples ont des tendances irrésistibles, sur lesquelles les idées du juste et de l'injuste n'ont pas de prise, et dont elles ne sauraient arrêter le cours. Lorsque la Russie expulsa les Turcs des bords septentrionaux du Pont-Euxin, ses droits étaient, pour le moins, aussi bien fondés que ceux de l'empire ottoman. Les Turcs campaient sur une terre étrangère; la Russie ne fit que ressaisir une partie de son sol et des limites naturelles que des circonstances malheureuses lui avaient fait perdre.

La question, considérée ainsi sous son véritable point de vue, qu'on veuille bien étudier l'histoire des cent dernières années, et l'on verra de quelle part sont venues les provocations. C'est par sa propre obstination, c'est en foulant aux pieds ses engagemens les plus sacrés, que la Porte a précipité sa ruine.

Sans énumérer, à l'appui de notre assertion, cette longue suite de traités rompus par elle sous de futiles prétextes, il nous suffira de fixer l'attention sur sa conduite après la paix de Bucharest. La Servie mise à feu et à sang, les principautés de Valachie et de Moldavie occupées militairement par ses troupes et pressurées d'impôts onéreux, attestèrent un mépris complet des conventions, qui se manifesta encore plus en Asie par des actes d'hostilité véritable. Ses discussions avec la Russie, au sujet des ports du littoral, lui servirent de prétexte pour exciter les peuplades du Kuban qui lui étaient soumises à des incursions à main armée, soit vers le Midi, soit vers la

ligne du Kuban. En vain les autorités locales réclamaient-elles auprès du pacha d'Anapa, elles ne rencontraient chez lui qu'un mauvais vouloir, mal déguisé par les périphrases entortillées de sa correspondance officielle ; vinrent enfin des protestations au nom de la Porte, lorsqu'on fut obligé de repousser la force par la force.

Les Adjars, les montagnards d'Akhaltsikh, les Karapapakhs et les Kurdes étaient également, grâce à ses instigations, des voisins incommodes et dévastateurs, sans que l'administration turque eût égard aux plaintes réitérées auxquelles ces brigandages donnèrent lieu.

Cependant, fidèle à la modération de sa politique, la Russie subissait avec calme toutes ces infractions flagrantes au traité, lorsque l'insurrection grecque vint mettre le comble à l'aveuglement du sultan. Sourd à la voix de la prudence, il accusa les Russes d'avoir attisé cette révolte de leurs co-religionnaires, les désigna hautement à la haine du mahométisme, et, se créant un nouvel ennemi, donna pour allié aux insurgés tout le poids de l'influence russe. Bientôt les cruautés des pachas turcs et l'héroïsme des victimes lui aliénèrent tous ceux qui, en Europe, étaient accessibles à des sentimens d'humanité, et le canon de Navarin fut l'écho terrible de l'opinion générale.

A la même époque, la Russie, repoussant une agression aussi injuste qu'imprévue, était engagée dans une guerre avec la Perse : déjà les victoires éclatantes du général Paskévitch avaient réduit à néant les projets du Schakh; déjà il avait été forcé de demander la paix; et les conditions en avaient été arrêtées à Dekh-Korgan, lorsque la Porte, abusée sur ses

l'offensive qu'après que son flanc gauche se serait porté des bords de l'Arax dans le khanat de Mechkine afin d'entrer en ligne d'opération, il attendit le nouveau plénipotentiaire. Vingt-deux jours s'écoulèrent ainsi; mais aussi, à l'arrivée de ce fonctionnaire au quartier-général, le général russe changea de langage. Le ministre des affaires étrangères persan ne fut pas peu surpris lorsqu'il lui fut notifié qu'aucune négociation nouvelle ne serait entamée, et que la reprise des hostilités suivrait immédiatement son refus de reconnaître les conditions signées par Abbaz-Mirza.

En vain Abdul-Hassan-Khan, effrayé par cette déclaration, feignit-il de n'avoir pas de pleins pouvoirs à exhiber, et affirma n'être porteur que d'instructions plus précises pour la conclusion de la paix, ces assertions étaient trop peu d'accord avec les faits pour modifier les résolutions du général Paskévitch.

On n'ignorait pas que l'envoi des contributions de guerre avait été suspendu; on savait, de plus, que des agens secrets parcouraient l'Adzerbidjan et exhortaient les habitans à se soulever contre les Russes; enfin l'on apprenait que les troupes d'Abbaz-Mirza se rapprochaient de l'Urumie, et dépassaient la ligne tracée par l'armistice.

Il y avait là assez de preuves d'une duplicité hostile pour justifier l'adoption de mesures vigoureuses. Dès le lendemain une note remise au ministre persan l'instruisit des nouveaux griefs de la Russie, de la rupture de l'armistice et du renouvellement immédiat des hostilités.

A la réception de cette note, Abdul-Hassan-Khan quitta le quartier-général. Les opérations militaires furent reprises le

jour même. Au milieu de l'hiver le plus rigoureux les Russes pénétrèrent en trois colonnes jusqu'au pied du Kafflanku, et leur aile gauche se porta du khanat de Meckhine vers Ardebil.

Le pays que cette armée avait à traverser étant ruiné par deux années de guerre et dénué de toute espèce de ressources, les Persans espéraient que cette marche hasardeuse, surtout dans la mauvaise saison, épuiserait le corps russe, et n'amènerait aucun résultat décisif. Mais leur attente fut trompée; le général russe, en reprenant l'offensive, avait calculé sur des chances certaines.

A l'aide d'une adroite politique, il s'était assuré, dans l'Adzerbidjan, l'appui des grands vassaux de ce pays, qui se voyaient dépouillés, par la dynastie des Kadjares, de l'indépendance dont ils avaient joui autrefois. Dans leur haine contre le Schakh, habilement fomentée, ces khans déchus avaient formé un parti nombreux, qui, à la reprise des opérations militaires, manifesta hautement l'intention de se soulever. Le peuple lui-même, voyant dans sa réunion à la Russie le moyen d'éviter les maux de la guerre, épousa chaudement sa cause : douze mille chevaux étaient prêts à se joindre à l'armée russe, et l'insurrection générale n'attendait qu'un signal pour éclater.

Cette attitude de l'Adzerbidjan, la présence de l'ennemi au pied du Kafflanku, et la prise simultanée d'Ardebil, convainquirent enfin le souverain persan que la prolongation de la lutte serait désormais funeste. Il se décida à donner l'ordre de renouer les négociations; mais, même dans cette situation critique, toujours excité par la Porte Ottomane, il voulut gagner

du temps, à l'emploi de ses ruses habituelles. Il ne fallut pas peu de fermeté pour imposer à Abbaz-Mirza une marche plus franche. Aux propositions insidieuses qui chaque jour étaient mises en avant par les Persans, le général en chef russe répondit catégoriquement que les conditions étant déjà arrêtées, il ne s'agissait plus de négocier, mais de se réunir pour la signature; que trois jours devaient suffire; que, passé ce terme, l'armée russe poursuivrait sa marche, et imprimerait à ses opérations une vigueur nouvelle.

Un langage aussi ferme triompha enfin de toutes les indécisions. Le village de Turkmantchaï fut immédiatement choisi pour point de réunion : Abbaz-Mirza y arriva dès le 6 février, et, quatre jours après, le traité de paix, si mémorable pour les armes russes, était conclu.

C'est ainsi qu'en procurant à la Russie de glorieux avantages, le général Paskévitch déjoua les projets de la Porte Ottomane. Dès-lors, réduite à ses propres forces, celle-ci dut redoubler d'activité pour soutenir avec succès la guerre qu'elle avait provoquée. Elle disposait en Asie des vastes ressources des onze pachaliks de Sivas, de Tokat, de Mossul, de Diarbekir, de Trébisonde, d'Arzerum, de Much, de Van, de Baïazeth, de Kars et d'Akhaltsikh.

L'administration générale de ces provinces était confiée alors au seraskier d'Arzerum, Halib, pacha à trois queues. C'était un homme d'état, d'un esprit profond et cultivé; autrefois ambassadeur de la Porte auprès de Napoléon, il avait été plus tard reïs-effendi, et s'était fait remarquer comme négociateur, lors de la paix de Bucharest. Janissaire lui-même, Halib avait, l'un des premiers, senti la nécessité de procéder à la réforme

de ce corps turbulent. Chargé, en 1826, de faire exécuter en Asie les firmans du sultan, concernant la destruction de cette milice et la formation de troupes régulières, il avait apporté dans l'accomplissement des volontés de son maître un tel esprit de modération conciliatrice qu'il avait évité toute effusion de sang.

Néanmoins, peu fait au métier de la guerre, Halib eut comme adjoint pour le commandement des troupes, Kiossa-Mehmed, pacha à trois queues, militaire expérimenté, et qu'appelait à ce poste important une brillante réputation, acquise contre les Français en Egypte, et, plus tard, contre les Russes, les Serviens et les Grecs.

Par les efforts réunis de ces deux hommes, les provinces asiatiques de la Turquie ne tardèrent pas à être organisées pour la guerre.

Les forteresses de la frontière, abandonnées depuis vingt ans, furent remises sur un pied respectable; les remparts furent restaurés et garnis d'artillerie, les fossés nettoyés, et les garnisons renforcées; des munitions de bouche et de guerre y furent réparties. Dans toutes ces mesures, l'ignorance des chefs turcs se trahissait par une absence d'ordre qui devait en atténuer en partie les bons effets, mais qui ne servit qu'à faire ressortir davantage l'immensité des ressources dont ils disposaient.

De forts partis sillonnèrent la frontière et principalement les routes qui conduisent de la Géorgie dans les possessions turques. Une troupe de mille cavaliers, aux ordres de Chérif-Aga, suzerain de Magazarbet, chef audacieux des Karapapakhs, surveilla le cours de l'Arpatchaï et les chemins qui mènent à Gumry. Les défilés de Bordjom et du Khan furent occupés par

de forts détachemens; la garnison d'Atskhur reçut des renforts considérables. De nombreuses patrouilles éclairèrent tous les pays limitrophes aux possessions russes, et leurs habitans furent relégués à cent verstes au-delà des frontières.

Cet aspect belliqueux se communiquait au littoral de la mer Noire; on augmenta la garnison de Poti, et l'on fortifia soigneusement Batum. Douze pièces de canon y furent envoyées de Constantinople.

A Akhaltsikh, on organisa des détachemens de cavalerie : un millier de Lazes occupèrent Akhalkalaki; la garnison d'Ardagan fut portée à mille hommes.

Kars fixa surtout l'attention des chefs turcs; sous ses murs se réunirent un corps nombreux d'infanterie, 3,000 cavaliers et 14 pièces de campagne, au total 15,000 hommes; et formèrent ainsi le noyau d'un camp auquel devaient se joindre les levées de tout le pachalik.

Trois mille hommes de troupes régulières arrivèrent de Constantinople à Arzerum; 24 officiers instructeurs y organisèrent les nouvelles levées, montant à 10,000 hommes. L'intention du seraskier était de réunir sur ce point et au pied du Saganlugh, jusqu'à 40,000 hommes.

L'extrême droite des Turcs ne prenait pas un aspect moins guerrier : Baïazeth compta en peu de temps une garnison de 1,000 hommes; 1,500 Dehles formèrent la défense de Van.

Toutes ces mesures s'accomplissaient avec la plus grande promptitude; le fanatisme religieux, habilement réveillé par le clergé, trouvait un écho dans tous les cœurs musulmans, et les chefs n'avaient qu'à parler pour être obéis.

Non contente, cependant, d'user de ce levier dans ses propres possessions, la Porte s'en servit pour soulever les peuplades musulmanes soumises au sceptre de la Russie.

Des agens secrets parcoururent les montagnes, prêchant l'insurrection contre les infidèles. Toujours hostiles à la Russie, les peuples du Kuban ne furent pas les seuls que séduisirent le nom du prophète et l'or du sultan. Les Abkhases, malgré leurs protestations de fidélité, se préparèrent à une levée en masse, les meurtres se multiplièrent dans les environs de Sukhum-Kalé, et l'on ne se trouvait en sûreté qu'à une portée de fusil des murs de la forteresse. Prêtant l'oreille aux instigations de la Porte, les Lezghins passèrent en armes l'Alazani et en vinrent aux mains avec les habitans de la Kahétie supérieure. Les Djares, jusqu'alors soumis, refusèrent d'envoyer à Tiflis leur tribut annuel en grains. Le fameux Bey-Bullat souleva tous les Tchetchèns. L'esprit de révolte se propagea chez les Avares et pénétra dans le Daghestan. Des déserteurs de la Kabarda, habitant près des sources du grand et du petit Zelentchugh et de l'Urup, se réunirent aux Abkhases pour ravager les frontières méridionales de l'empire.

La Porte Ottomane profita aussi avec adresse de quelques mésintelligences qui s'étaient élevées dans le Ghuriél pour le porter à la révolte.

Cette principauté, qui confine aux pachaliks de Trébisonde et d'Akhaltsikh, affaiblie vers la fin du siècle dernier par des dissensions intestines, et menacée de perdre son indépendance en même temps que la Géorgie, s'était réfugiée avec elle sous la protection de la Russie. L'égide puissante

de ses coreligionnaires lui fit recouvrer sa consistance politique, et elle put jouir d'une parfaite tranquillité jusqu'en 1828.

A cette époque, la mort du dernier prince souverain Mamia-Ghuriél, général-major au service de la Russie, et son allié toujours fidèle, changea la face de ce petit état.

Mue par un sentiment de bienveillance, et désirant épargner à ce pays les maux que devait entraîner la minorité du prince David, appelé au trône sous la régence de la princesse Sophie, sa mère, le gouvernement russe crut devoir adjoindre à cette princesse un conseil composé des membres les plus influens des familles princières du pays. Cette mesure froissa l'orgueil de cette femme ambitieuse. Nourrissant dès-lors une haine implacable contre la Russie, elle attendait avec impatience l'occasion de se venger, lorsqu'elle lui fut offerte par son favori, le prince Matchutadze. Séduit par l'or et les promesses de la Porte, cet homme cupide conçut le projet de livrer son pays à la Turquie. L'attachement de la plus grande partie des grands et du peuple à la Russie, ne devait pas l'empêcher de réaliser ses desseins, maître qu'il était de l'esprit de la régente, et disposant de la force armée.

Sur ses instigations, la princesse convoqua les princes et les nobles, exigeant d'eux un serment d'obéissance absolue à ses volontés et des ôtages garans de leur bonne foi. De son côté, le prince Matchutadze s'entendit avec les commandans turcs de Batum et de Poti.

La Porte Ottomane ne pouvait que saisir avec empressement ce moyen de susciter à la Russie, avec un nouvel ennemi, de nouveaux embarras. Des secours en hommes et en argent furent promis. Au premier signal de l'insurrection, un

corps de 10,000 Lazes devait pénétrer dans le Ghuriél et prêter main-forte à la régente.

Sur tous les autres points de la frontière, les Lazes, les Karapapakhs et les Kurdes, toujours avides de butin, et exerçant, même en temps de paix, leurs brigandages dans les provinces de Somkhétie, de Bambahi et de Churaghel, s'organisaient en masses plus nombreuses et aspiraient à profiter, un moment plus tôt, des droits de la guerre, pour multiplier leurs incursions.

Tel était, à l'époque dont nous parlons, l'état des affaires de la Porte dans ses possessions asiatiques. Grâce à son activité et aux moyens dont elle disposait, elle pouvait se flatter, non seulement de résister aux forces de la Russie, mais d'obtenir encore de rapides succès.

CHAPITRE II.

État de situation de l'armée du Caucase. — Choix d'une ligne d'opérations. — Dislocation des troupes. — Mouvement de concentration du corps d'opération sur Gumry.

Aux ressources si vastes de la Porte en Asie, et qu'une longue paix avait servi à développer, la Russie n'avait à opposer qu'une armée peu considérable, fatiguée par une guerre pénible, bien qu'elle fût glorieuse.

La paix avec la Perse avait été signée le 10 février; ce ne fut que le 25 du même mois que les troupes russes commencèrent à évacuer le pays conquis. Ainsi leurs premières colonnes atteignaient à peine leurs cantonnemens en Géorgie, que les armées russes d'Europe franchissaient déjà le Pruth, et pénétraient dans les principautés de Valachie et de Moldavie.

Le comte Paskévitch se trouvait encore lui-même non loin d'Erivan lorsqu'il reçut avec cette information l'ordre de commencer les hostilités.

D'après ses instructions, les opérations contre la Porte devaient être assez prononcées pour empêcher les forces turques d'Asie d'aller grossir les armées du sultan en Europe. En même temps, il devait conquérir les pachaliks et les forteresses de Kars, d'Akhaltsikh, et soumettre Poti, pour assurer à la Russie, lors de la conclusion de la paix, une ligne de démarcation propre à faciliter le maintien de l'ordre et de la sécurité

de ses possessions au-delà du Caucase. Quant à l'exécution des vues du cabinet de Saint-Pétersbourg, elle était en entier abandonnée à la sagacité du commandant en chef, qui conservait les pouvoirs étendus dont il avait été revêtu en Perse.

La masse totale des troupes employées au-delà du Caucase pendant la guerre de Perse présentait :

53 Bataillons d'infanterie;
5 Régimens de cavalerie régulière;
17 Régimens kosaques;
13 Compagnies 1/2 d'artillerie.

De ce nombre, étaient rappelés en Russie :

2 Bataillons appartenant aux gardes impériales,
1 Compagnie d'artillerie;
4 Régimens de lanciers, formant la deuxième division de cette armée (1).

Il restait donc, au moment de l'ouverture de la guerre avec la Turquie :

51 Bataillons d'iufanterie;
11 Escadrons de cavalerie;
17 Régimens kosaques;
12 Compagnies 1/2 d'artillerie.

(1) Il faut en excepter quelques escadrons tirés de cette division, formés en un régiment combiné de lanciers, et qui constituèrent, avec le régiment des dragons Nijegorodski, la brigade de cavalerie régulière laissée à la disposition du général Paskévitch.

A. (Page 242.) Tab

CAVALERIE.	EFFECTIF combattans.	pièces.
Le régiment des dragons de Nijegorod. . .	637	»
Le régiment combiné de lanciers.	695	»
RÉGIMENS DES KOSAQUES DU DON.		
D'Ilovaiski.	448	»
De Léonoff.	450	»
De Kuteinikoff.	464	»
De Moltchanoff.	450	»
De Fomin.	445	»
De Grekoff.	442	»
De Rébrikoff.	471	»
De Pobednoff.	449	»
De Sementchenkoff.	460	»
De Chamteff.	344	»
De Bassoff.	336	»
D'Isvailoff.	434	»
De Serghéieff.	270	»
De Karpoff.	377	»
RÉGIMENS DES KOSAQUES DE LA MER NOIRE.		
Le n° 1.	320	»
Le n° 4.	340	»
Le n° 6.	497	»
Le régiment combiné des Kosaques de la ligne.	254	»
La compagnie n° 3 de l'artillerie Kosaque du Don.	»	12
La compagnie n° 5 de l'artillerie volante des Kosaques de la ligne.	»	6
	8,583	18

	EFFECTIF combattans.	pièces.
.	2,292	»
.	2,230	»
.	2,537	»
s		
Le r		
Le r .	»	12
.	»	12
.	»	12
Le r mi		
Le r .	1,020	»
e.	525	»
39me		
40me		
. .	370	»
. .	460	»
Comp . .	480	»
Comp		
Comp		
Le r		
Le r		
Le r		
Le r		
	9,914	36

B. (Page 245.) Tab s.

	EFFECTIF infant.	EFFECTIF caval.	EFFECTIF artiller.
(A) DANS LES PROVINCES MUSULMANES.			
2 bataillons du régiment de Tenghin.	670	»	»
1 bataillon du régiment d'Apcheron.			
1 bataillon du 42e de chasseurs.	»	»	4
Le bataillon de marine.			
Le régiment des kosaques de Pobédnoff. . . .			
Le régiment de kosaques de Churupoff.			
La compagnie de position n° 5 de la 22e brigade	215	»	»
d'artillerie.	690	»	»
	155	»	»
(B) DANS LE DAGHESTAN DEPUIS L'EMBOUCHURE DU KOI-SU, JUSQU'A CELLE DE LA KURA.	473	»	»
2 bataillons du régiment d'Apcheron.			
3 bataillons de celui de Kurakh.			
1 bataillon de garnison de Derbent.	»	430	»
Idem de Baku.	»	376	»
Le régiment des kosaques du Don de Churupoff.	»	179	»
La compagnie légère n° 3, de la 21e brigade	»	318	»
d'artillerie.			
	2,203	1,303	4

Si ces troupes avaient pu être portées toutes sur les frontières turques, elles eussent été suffisantes pour combattre les armées de la Porte et entreprendre une guerre d'invasion; mais il n'en était pas ainsi.

Au milieu de la fermentation des populations musulmanes soumises à la Russie et de l'esprit de révolte qui surgissait parmi les peuplades belliqueuses des montagnes, dégarnir complètement l'intérieur du pays eût été compromettre sa prospérité, le sort des habitans, ainsi que la sécurité des dépôts et des communications de l'armée.

Aucun mouvement offensif n'était possible tant qu'on ne serait pas prémuni contre ce danger; et cependant, vu l'étendue du pays et la circonscription des lieux, en restreignant l'occupation aux points les plus importans, 15 bataillons, 4 régimens kosaques, 42 pièces d'artillerie et 3 escadrons furent encore absorbés (1).

En second lieu, la frontière ne pouvait être complètement dégarnie du côté de la Perse. Par la perte de deux riches provinces et par le paiement d'une forte contribution de guerre, ce royaume avait été mis pour long-temps hors d'état de tenter avec succès le sort des armes. Toutefois, les conseils de

(1) Le tableau ci-joint donnera les détails de cette dislocation intérieure. On verra que, hormis quelques faibles détachemens employés contre les montagnards et pour le maintien des routes militaires, le reste de ces troupes, groupé autour des provinces du Karabagh, du Chirvan et du Chekine, en les sequestrant de la mer Caspienne, donnait en même temps la main aux détachemens de Pankratieff et de Merlini, dont elles formaient pour ainsi dire les réserves.

la Porte pouvaient prévaloir dans l'esprit du Schakh sur la raison et la prudence. En outre, les stipulations du traité de Turkmantchaï, exigeant l'occupation de la province de Koï, jusqu'au versement intégral des sommes encore dues, il eût été impolitique de se dessaisir de ce droit : en conséquence, un détachement de 6 bataillons, 2 régimens de Kosaques, une demi-compagnie d'artillerie aux ordres du général Pankratieff, y furent maintenus.

Ces troupes, employées à l'occupation intérieure du pays et de la province de Khoï, en Perse, étant ainsi décomptées de l'effectif du corps du Caucase, il ne restait de disponible au général Paskévitch, contre les Turcs, que 30 bataillons, 9 escadrons, 11 régimens de Kosaques et 8 compagnies et demie d'artillerie.

Nous avons vu que la direction des montagnes et des routes dessinait trois théâtres de guerre isolés, et, par conséquent, trois lignes d'opérations distinctes : la première, par le littoral de la mer Noire, la seconde, par la chaîne de l'Allaghèz, la troisième, par l'Ararat.

Embrassant d'un coup-d'œil la carte du pays, le général Paskévitch se convainquit que les lignes du littoral de la mer Noire et de l'Ararat devaient rester secondaires pour la défensive comme pour l'offensive.

Le théâtre du littoral circonscrit entre le Ghuriél et Batum, entre les monts Adjars et la mer, n'offrait à une invasion russe pour tout succès, que la prise de Poti et celle de Batum, et entraînait, à cause de la perfidie du climat, des pertes nombreuses pour l'armée. Les Turcs ne paraissaient également ici qu'avec 15,000 hommes, au plus, et leurs opérations se bor-

naient alors l'occupation momentanée du Ghuriél et d'une partie de l'Iméritie.

La ligne de l'Ararat présentait une difficulté presque insurmontable pour les Russes, entièrement dépourvus des moyens de créer en Arménie des dépôts militaires assez vastes pour alimenter des opérations étendues au-delà des limites du pachalik de Baïazeth. Les Turcs aussi, en cas de succès, devaient circonscrire leur invasion à la province d'Arménie, et il ne leur était pas donné de s'aventurer, sans courir quelque danger, au-delà des défilés de l'Allaghèz, ou vers les provinces musulmanes, en descendant la vallée de l'Arax.

La ligne d'opération centrale se présentait sous un aspect bien autrement important. Tiflis d'une part et Arzerum de l'autre entraient ici en jeu dans les diverses combinaisons. Toutes les masses turques de l'Anatolie, pénétrant, par les passages du Saganlugh et du Karatchli, dans le pachalik de Kars et d'Akhaltsikh, pouvaient se concentrer au pied des défilés de la chaîne de l'Allaghèz, c'est-à-dire sur la frontière russe, pour passer de là en Somkétie ou en Géorgie.

Dans cette éventualité, le général Paskévitch résolut de disposer ses principales forces sur la ligne d'opération du centre, en confiant ses deux ailes à deux corps détachés qui agiraient isolément, l'un par le littoral de la mer Noire, l'autre en Arménie.

En conséquence, un détachement de 6 bataillons, 1 régiment kosaque, 16 pièces légères, aux ordres du général major Hesse, fut disposé en Iméritie, et se concentra vers le pied des montagnes du Ghuriél, au fort de Tchékhotaursk, où se réunissent les principales routes d'Iméritie et de Batum.

Un second détachement de 3 bataillons d'infanterie, 1 régiment kosaque et 8 pièces légères, aux ordres du général major prince Tchevtchevadze, fut disposé en Arménie, et un échelon intermédiaire de 2 bataillons, posté à Nakhitchevan, liait ces troupes à celles de Pankratieff, sous Khoï.

Le restant des troupes disponibles, c'est-à-dire 18 bataillons, 9 escadrons, 7 régimens et demi kosaques, 56 pièces d'artillerie, furent dirigés sur la ligne d'opération centrale, et échelonnés de manière à couvrir les défilés de Bordjom, de Tsalki, et d'Ello-Dara, et de pouvoir cependant être facilement réunis pour être portés au-delà des montagnes.

Dans leur dislocation, le général en chef prit pour base l'importance de chacun des défilés que nous venons d'énumérer, et qui constituaient les seules routes praticables pour des armées, soit turques, soit russes.

Sous le rapport de leur position stratégique, les défilés de Bordjom et de Tsalki étaient importans, sans aucun doute. Les Turcs, concentrés à Akhaltsikh, pénétraient, par les premiers, dans la Kartalinie; en se massant à Akhalkalaki, ils opéraient, par le Trialéti, sur Gory et Tiflis. Toutefois, dans ces deux passages, les difficultés des lieux étaient telles, qu'un faible corps russe pouvait y arrêter toute une armée ennemie; le dénuement du pays au-delà des gorges de Tsalki rendait, en outre, ce passage peu accessible à une armée turque.

Ces difficultés disparaissaient devant les défilés plus faciles d'Ello-Dara. Réunis à Kars, les Turcs, par une marche rapide dans un pays ouvert et peuplé, gagnaient la frontière russe, à Gumry, franchissaient les défilés, et, dès-lors, ne rencontraient plus aucun obstacle jusqu'à Tiflis. Sans dégarnir donc

complètement les défilés de Bordjom et de Tsalki, c'était aux défilés d'Ello-Dara, soit en-deçà, soit au-delà des montagnes, qu'il fallait accumuler les moyens de défense. Le général Paskévitch choisit, à cet effet, le point de Gumry, sur l'Arpatchaï, au-delà des défilés, parce qu'il réunissait à l'avantage de bien couvrir ce côté des frontières, celui de pouvoir servir de point de départ pour les opérations envahissantes.

Ne possédant pas de forces suffisantes pour étendre l'offensive sur une ligne profonde et embrasser Arzerum dans ses combinaisons, le général Paskévitch ne songeait, pour la campagne qui allait s'ouvrir, qu'à se rendre maître de toutes les positions fortifiées dans les pachaliks de Kars et d'Akhaltsikh, et à reléguer ainsi les Turcs au-delà du Saganlugh.

Nous avons vu que ces deux provinces, enclavées de hautes chaînes de montagnes, traçaient un théâtre de forme triangulaire dont la Russie occupait la base, assise sur la chaîne de l'Allaghèz ; tandis que ses côtés, dessinés, à gauche par les cols de l'Agri-Dagh et d'Akh-Bulakh, à droite par les monts d'Akhaltsikh et d'Adjar, formaient deux barrières inaccessibles, et sans autre débouché sur Arzerum que les communications du Saganlugh et du Karatchli, qui lient le sommet du triangle.

Ce théâtre de la guerre était accessible à une invasion sur trois points, c'est-à-dire par les défilés de Bordjom, par Tsalki, et enfin par Gumry. De ces trois lignes offensives, la dernière était celle qui offrait, avec le moins de périls, les chances les plus favorables.

En effet, un mouvement agressif par Akhaltsikh, conduit

avec célérité, pouvait amener la chute de cette place forte, fait qui ne devait pas rester sans influence morale sur les populations; mais il repliait l'armée turque par sa retraite naturelle sur Ardagan; de plus, il laissait exposé à ses invasions le point le plus faible à Gumry.

Une marche par Tsalki sur Akhalkalaki, n'avait aussi, pour résultat, que la prise de ce fort et de celui de Hertviz, places sans importance réelle, et les mouvemens offensifs se trouvaient arrêtés par les positions de Kars et d'Akhaltsikh.

Une invasion par Gumry, sur Kars, offrait des chances plus vastes et plus certaines. Les masses russes, concentrées sur ce point pour couvrir la frontière, ne perdaient jamais cet avantage, même en s'abandonnant à l'offensive. Elles marchaient par Tikhniss, Meckho et Azatchket sur les communications de Kars avec Arzerum, sans quitter jamais les leurs; elles soumettaient Kars, avant qu'aucun secours pût lui être porté. Avec la chute de cette place, l'armée russe devenait maîtresse de la seconde face du théâtre des opérations. Dès lors, les armées turques débouchant par le Saganlugh ne pouvaient plus se mouvoir que sur la route d'Ardagan à Akhaltsikh, en longeant le pied de montagnes inaccessibles, et sous la menace ou de se voir acculées contre cet obstacle insurmontable, ou bien encore, de perdre leurs communications.

Leurs mouvemens étant ainsi paralysés, l'armée russe, par un mouvement latéral et parallèle à ses frontières, soumettait le reste du pays et les autres positions turques; s'appuyant toujours, par sa droite, sur sa base d'opérations, elle pouvait

au besoin la ressaisir par les lignes accessoires de Tsalki et de Bordjom.

Cette manière d'embrasser le théâtre de la guerre était, sans aucun doute, la plus féconde en résultats, sans donner prise à l'ennemi; mais, à ces avantages purement stratégiques, s'en joignaient d'autres non moins importans.

Gumry, par sa position centrale, était une place d'armes facilement alimentée au moyen des dépôts de l'intérieur et des entrepôts frontières qu'on pouvait établir à Bachketchet et Djélal-Oglu.

L'artillerie de siége, qui avait hiverné à Erivan, était plus tôt rendue à l'armée afin de servir au siége de Kars, ce qui accélérait l'ouverture de la campagne.

Enfin la possession de Kars donnait à l'armée russe tout le pachalik de ce nom, pays fertile et qui devait alimenter la guerre.

Toutes ces causes réunies contribuèrent à fixer les décisions du général en chef russe.

Un détachement de 3 bataillons, 600 Kosaques et 4 pièces légères, fut réuni à Suram, aux ordres du général major Popoff, pour garder les défilés de Bordjom, et assurer encore plus complètement la droite du corps d'opérations; les autres passages et sentiers des montagnes furent garnis d'abattis, de coupés, et occupés par des détachemens de milices indigènes.

Le reste des troupes encore disponibles fut dirigé sur Tsalki, Djélal-Oglu, Gherghérakh, Karakilissi et Bachketchet. Ces troupes couvraient ainsi tous les points de la frontière, et pouvaient, dans l'espace de quelques jours, être concentrées

à Gumry. Ce point, lui-même, fut occupé par le régiment de Kherson et les 39e et 40e de chasseurs, par 2 régimens kosaques et 16 pièces d'artillerie. On procéda incontinent à l'érection de fortifications de campagne, pour mettre ce point important à l'abri d'un coup de main. Les troupes furent placées provisoirement sous le commandement du lieutenant-général prince Vadbolski.

C'est par ces mesures bien combinées que le comte Paskévitch assura d'un côté les frontières des possessions russes contre les invasions de l'ennemi, et se prépara à entrer en campagne dès que l'organisation des services de l'armée le permettrait.

Le tableau général ci-joint indiquera la composition des divers détachemens.

Comme on le voit par ce tableau, le corps d'opérations réuni à Gumry était ainsi composé :

15 bataillons,
8 escadrons rég.
6 régimens kosaques,
52 pièces de campagne.

C'était un corps bien faible en présence des masses turques. Afin de compenser cette infériorité numérique, le général russe comptait sur l'avantage d'une action concentrée, et sur la grande mobilité qu'il espérait donner à ses troupes; mais, pour atteindre ce double but, il devait laisser quelques semaines de repos aux troupes, exténuées par deux campagnes

consécutives et par la longue marche rétrograde de Perse en Géorgie; il devait se donner à lui-même le temps nécessaire pour recompléter les cadres, organiser les services de l'armée, rassembler et mobiliser les parcs de vivres et de munitions détériorés par la guerre de Perse, remonter enfin la cavalerie et l'artillerie.

Obtenir ce délai, sans perdre l'avantage de l'offensive, paraissait impossible si l'on prenait une attitude hostile, et il était à prévoir que le Séraskier profiterait de l'inaction des Russes pour entrer en campagne. Il était donc indispensable de recourir à une ruse. Tout en prescrivant aux différens généraux qui commandaient sur la frontière de redoubler de vigilance, et de se tenir mutuellement au courant pour concerter au besoin leurs opérations, le général Paskévitch leur enjoignit strictement de s'abstenir de toute démonstration guerrière. Le général major Hesse, lui-même, malgré la position menaçante qu'avait la régente du Ghuriél, dut se borner à des remontrances sévères sur sa conduite perfide, en évitant toute répression qui eût amené une explosion et donné l'éveil aux Turcs. De plus, le bruit fut répandu aux frontières que le corps du Caucase n'avait reçu aucun ordre pour entrer en campagne, qu'aucun préparatif ne se faisait à Tiflis, et que les troupes revenues de Perse étaient rentrées dans leurs cantonnemens ordinaires.

Cette ruse réussit. Induit en erreur, le pacha de Kars, non seulement ne se livra à aucun acte d'hostilité, mais permit encore aux habitans du pachalik d'aller vendre leur blé en Géorgie. Contre toute attente, secondé ainsi dans ses desseins par les Turcs eux-mêmes, le général Paskévitch redoubla

d'activité et de prévoyance pour compenser le défaut de temps et l'infériorité de ses moyens de guerre. Le chapitre suivant nous fera connaître les soins administratifs qu'il sut employer. Pour être moins brillans que les faits d'armes qui suivirent, ces détails ne seront pas dénués d'intérêt aux yeux des hommes du métier.

CHAPITRE III.

Organisation des services de l'armée. — Approvisionnemens. — Hôpitaux. — Artillerie et Génie.

L'expérience récente de trois campagnes en Perse avait suffisamment prouvé combien peu, dans les pays asiatiques, on doit compter sur les ressources locales pour les subsistances de l'armée. Plus d'une fois, les plans les mieux combinés avaient dû être abandonnés; ici, à cause de l'insuffisance des provisions de bouche, à laquelle la pénurie du pays ne pouvait remédier; là, par l'impossibilité d'assurer le service des hôpitaux pour un nombre considérable de malades; ajoutons que la grandeur des distances fut toujours un obstacle à l'arrivée régulière des transports de l'intérieur des possessions russes.

Ce n'avait été qu'après bien des efforts, et à l'aide d'une connaissance plus exacte du pays que le commandant en chef était parvenu à combattre et à vaincre ces difficultés.

Toutefois, cette expérience acquise en Perse, précieuse sous beaucoup de rapports, n'était pas suffisante sur le nouveau théâtre où l'on était appelé. La diversité des lieux devait essentiellement modifier les mesures à prendre.

Le peu de notions que l'on possédait sur les pays limitrophes de l'Asie Mineure faisait craindre, avec raison, que les em-

barras éprouvés en Perse ne vinssent à se représenter encore.

Dans cette appréhension, le commandant en chef russe s'imposa le devoir de ne rien livrer au hasard, et de n'entrer en campagne que lorsque tous les services militaires seraient complètement organisés.

APPROVISIONNEMENS.

On sait que pendant la guerre de Perse le corps du Caucase avait reçu des renforts considérables. Le long séjour de la plus grande partie de ces troupes dans un pays généralement peu productif, et ruiné en outre par la guerre, avait forcé de recourir aux dépôts de vivres existant en Géorgie, et ils se trouvaient ainsi peu à peu épuisés. En 1828, on n'y voyait plus que de faibles réserves. Le général en chef russe, pressé par le temps, se trouvait donc forcé de s'approvisionuer dans l'intérieur de l'empire. Les deux voies, de terre et de mer, dont il pouvait disposer, étaient également lentes; le passage de la haute chaîne du Caucase rendait celle de terre onéreuse. Sous ce rapport, la voie de mer était préférable, sans doute : les envois débarqués dans l'un des ports de la mer Noire ou de la mer Caspienne pouvaient être plus facilement répartis dans l'intérieur; mais la navigation ne devait s'ouvrir que vers la mi-avril. En comptant le temps nécessaire pour l'embarquement, la traversée, le débarquement et le transport jusqu'aux frontières turques, on était rejeté à quelques mois. Afin de concilier l'économie avec les exigences du

moment, le général en chef résolut de pourvoir aux besoins les plus pressans par quelques sacrifices; il parvint ainsi à négocier des achats suffisans dans les villages tatares, dans les provinces musulmanes, et enfin dans le pachalik de Kars. En attendant, un comité établi à Astrakhan organisa l'arrivage par la mer Caspienne : cette opération commença vers la mi-avril. Les transports, expédiés d'Astrakhan sur des bâtimens de l'état et des navires marchands, étaient débarqués au port de Salian; de là, dans des bateaux plats, ils remontaient la Kura jusqu'au village de Pirasov, entrepôt général, et on les chargeait sur des chariots du pays, nommés *arabas*, ou sur des bâts, pour être distribués dans l'intérieur du pays. La masse totale des approvisionnemens ainsi réunis au premier moment donnait :

12,000 sacs de biscuit,
1,000 sacs de gruau,
4,000 sacs d'orge,
4,000 pièces de bétail,
5,000 *vedros* (1) d'eau-de-vie.

Le tiers de cette masse fut versé dans le magasin ambulant à la suite du corps d'opérations; le reste, destiné à l'alimenter au fur et à mesure qu'il s'épuiserait, fut réparti dans les entrepôts établis sur la frontière, à Djetal-Oglou, Ghergherakh, et principalement à Gumry. L'acheminement de ces

(1) Le *vedro* équivaut à 16 litres.

approvisionnemens à leur destination fut opéré au moyen de 450 arabas et 3,000 bêtes de somme de louage, qui furent constamment en mouvement pendant l'espace de deux mois.

Le magasin ambulant, organisé par le commandant en chef, se composait, au commencement de la campagne de 1828, de 540 arabas du gouvernement, de 530 arabas et de 2,250 bêtes de somme de louage.

Toutefois, cet ordre fut modifié par la suite. L'expérience de la guerre de Perse avait prouvé les avantages nombreux des transports de louage. Ils n'exigeaient aucun frais d'entretien ni de remonte, et étaient toujours bien tenus par leurs propriétaires; de plus, leurs conducteurs étánt indigènes, on était dispensé d'employer des soldats auprès des transports, ce qui avait lieu pour ceux du gouvernement, et absorba quelquefois plus de 3,000 hommes. Enfin deux conducteurs, avec un arabas attelé de deux paires de bœufs, recevaient une solde de 40 roubles d'argent par mois; un conducteur avec deux bêtes de somme en recevait une de 18. Mais cette dépense n'ayant lieu que pour la durée de la campagne, c'est-à-dire pendant cinq mois environ, le gouvernement, tout bien calculé, réalisait par ce moyen une économie d'un demi-million par an.

Ces considérations engagèrent le commandant en chef à abolir presque entièrement, pour la campagne de 1829, les transports de la couronne, et à les remplacer par des arabas de louage, dont il put même, sans grever le trésor, augmenter la paie, en la portant à 50 roubles d'argent par mois. C'est au moyen de cette libéralité, qui était en même temps une me-

sure d'économie, que le général en chef stimula le zèle des habitans, et put, malgré le dénuement des provinces du Caucase, en tirer des ressources suffisantes.

HOPITAUX.

L'organisation des hôpitaux, autre objet de la sollicitude du chef de l'armée, offrait ici des difficultés presque insurmontables. On parvint néanmoins à créer deux hôpitaux de première ligne sur la frontière même, l'un à Gumry, l'autre à Tsalki; le premier pour 300, le second pour 200 malades; deux autres, de seconde ligne, pour 500 et pour 1,000 malades, furent établis à Djelal-Oglou et à Manglis, où l'on tira parti des constructions assez vastes déjà existantes.

Les objets nécessaires furent tirés en partie des hôpitaux de la Perse et en partie de ceux du pays.

Une ambulance pour 1,000 hommes fut organisée à la suite du corps d'opérations, avec une quarantaine mobile pour le cas, malheureusement trop probable, où la peste viendrait à se manifester; cinquante tentes spacieuses étaient destinées à cet effet; chacune d'elles avait 3 toises et demie de longueur sur deux et demie de largeur, et pouvait contenir jusqu'à 20 individus; soixante-dix arabas tendus de toile servaient à leur transport, à celui des effets d'hôpitaux, des médicamens et des soldats malades ou affaiblis durant les marches. Par leur légèreté et la simplicité de leur construction, ces arabas joignaient à plus de mobilité que les ambulances employées ordinairement en Europe, la souplesse nécessaire

pour la commodité des malades. Lorsque le nombre des derniers devenait plus grand, on pouvait facilement organiser pour leur transport les arabas du parc des vivres qui restaient vides.

Une compagnie d'invalides, N° 59, était destinée à soigner les malades dans l'ambulance, et une autre, N° 60, faisait les mêmes fonctions aux hôpitaux de la frontière.

Malgré tout son désir de pourvoir, autant que possible, au bon entretien des hôpitaux, le commandant en chef, réduit aux chétives ressources locales, se trouvait dans l'impossibilité de procurer aux soldats tous les soins auxquels des fatigues et des dangers de tout genre leur donnaient des droits incontestables, et ce ne fut qu'avec beaucoup d'efforts qu'il parvint à réunir les médicamens et les autres objets de première nécessité.

ARTILLERIE.

Tiflis, Rédut-Kalé, Baku et Derbent, sont, par leur position naturelle et les établissemens qu'on y a formés, les quatre places d'armes les plus importantes des provinces trans-caucasiennes et les dépôts de tout l'attirail militaire.

A cause de sa proximité des frontières de l'empire, Tiflis, centre de l'administration de ces provinces, est le principal entrepôt des munitions; il contient un arsenal, un laboratoire d'artillerie et d'autres ateliers de guerre, alimentés par les arsenaux des forteresses de la ligne du Caucase, dont les transports s'effectuent par Géorgieiosk et Wladikawkas.

Afin d'éviter les difficultés et les dépenses que causerait le

transport des munitions de Tiflis en Iméritie, en Mingrélie, dans le Ghuriél et en Abkhasie, un petit entrepôt avait été formé à Rédut-Kalé, port situé sur les côtes de la mer Noire, et qui est facilement approvisionné par les arsenaux maritimes.

Enfin Baku et Derbent, au moyen de leurs communications fréquentes avec Astrakhan, alimentaient les troupes du Daghestan, du Chirvan et, au besoin, les dépôts de Tiflis.

Les provisions de guerre de ces quatre places d'armes, accrues encore au moyen de nouveaux transports venus par le Caucase, par Sewastopol et par Astrakhan, servirent à la création de dépôts temporaires sur la frontière.

Un parc mobile, organisé déjà pendant la guerre de Perse, chariait ses munitions à la suite des troupes. Il contenait : un assortiment complet de munitions pour 9 compagnies de position à 12 pièces, pour 5 compagnies et demie légères, pour 2 compagnies d'artillerie à cheval et pour 3 pièces de montagnes; des cartouches pour un complet de 20,000 hommes, en comptant 100 cartouches par homme; un complet de cartouches à mousquets pour 3 régimens de cavalerie, et un double-complet pour 3 régimens kosaques (les Kosaques portant des fusils de différens calibres, reçoivent la poudre et le plomb séparément, et confectionnent eux-mêmes leurs charges); en outre, des munitions supplémentaires pour 5 compagnies et demie de position et 6 légères, 6,500 boulets incendiaires ou lumineux, 700 pouds (1) de poudre à mousquets, 500 pouds de poudre à canon et 160 de poudre fine.

(1) Le *poud* pèse 40 livres.

Une moitié de ces munitions était répartie dans les caissons et dans les arabas du parc; l'autre moitié resta à Gumry, comme dépôt temporaire de première ligne.

L'artillerie de siége avait dans un parc séparé, 1,000 gargousses à boulets et 30 à mitraille pour 4 pièces de 24, 550 bombes, 50 boulets incendiaires, 30 gargousses à mitraille, et 12 boulets lumineux pour 2 licornes de 40; 500 boulets de 24, 300 obus, 50 boulets incendiaires, 30 charges à mitraille pour 8 licornes de 50; 500 bombes et 10 à carcasse pour 7 mortiers de 80 livres, et de plus, 5,000 grenades pour des mortiers à la Cohorn. Une partie de ces munitions était aussi déposée à Gumry, le reste suivait le corps d'opérations.

GÉNIE.

Durant la campagne de Perse, une division du parc de siége de Bender et le parc de réserve du génie suivaient l'armée. Ils furent portés des frontières de Perse à Gumry.

On compléta les instrumens et le matériel au moyen des dépôts de Tiflis : 29 caissons, 18 chariots à quatre roues, et 15 arabas de Géorgie, transportèrent cet attirail.

Le parc des pontonniers ne pouvant être d'aucune utilité, à cause de la rapidité et du peu de profondeur des rivières qui arrosent les pachaliks turcs les plus voisins, il fut laissé en Géorgie. Le commandant y suppléait encore par des arabas. Recouverts de planches et assujettis l'un à l'autre par des crochets en fer, ils formaient un pont commode pour le passage

de l'infanterie, qui franchissait ainsi les rivières à sec, ce qui n'était pas peu important comme mesure d'hygiène.

En général, on doit réellement admirer l'art avec lequel les ressources locales, si chétives, furent fécondées. L'arabas, par exemple, n'est qu'un moyen de transport grossier; mais le général Paskhévitch sentit qu'il était approprié aux localités, et conviendrait mieux que les ambulances de l'Europe, fort coûteuses et peu maniables. Il en tira donc parti avec une sagacité merveilleuse, et cette circonstance n'a pas peu contribué ainsi à assurer à son armée cette mobilité que nous aurons l'occasion d'apprécier.

CHAPITRE IV.

Arrivée à Tiflis d'un envoyé du Séraskier. — Annonce de la rupture de la paix. — Proclamation du général en chef. — Concentration du corps d'opération à Gumry.

Pendant que le général russe s'occupait de ces préparatifs, le Séraskier, informé du passage du Pruth et du commencement des hostilités en Europe, s'étonnait de l'inaction du général Paskévitch, dont il connaissait l'esprit entreprenant. Désirant en démêler les motifs avant de prendre l'offensive, Halib-Pacha ordonna au commandant de Kars d'envoyer immédiatement à Tiflis un fonctionnaire chargé ostensiblement de régler quelques affaires peu importantes, mais avec la mission secrète de se procurer des données positives sur les forces et les projets de l'ennemi. C'était aller au-devant des désirs du général russe. Maintenir son adversaire dans l'inaction jusqu'au moment opportun, et se réserver ainsi l'avantage, si grand, de l'offensive, tel était son but; ce but, il l'atteignait en imposant à l'ennemi par l'appareil de ses forces. Aussi, loin de s'opposer à l'arrivée de l'agent turc, le général Paskévitch lui fit traverser les cantonnemens de ses troupes. A Tiflis, on lui donna le spectacle de manœuvres de la garnison, qui simulaient la prise du château. Frappé de l'ordre, de l'en-

semble et de la célérité des mouvemens, il s'écria : « c'est » ainsi qu'ils prendront Kars. » Le général Paskévitch ne tarda pas à lui prouver qu'il avait été bon prophète. Pendant ce temps il instruisait directement et officiellement le Séraskier de la rupture de la paix et de la prochaine ouverture des hostilités.

En effet, le moment décisif approchait; le 25 mai les troupes formant le corps d'opérations se trouvaient concentrées à Karakalissi, non loin de Gumry. Le commandant en chef, lui-même, ayant quitté Tiflis le 5 juin, se trouva rendu au camp le 9 du même mois : il fut reçu par ses troupes avec enthousiasme.

A peine remis par quelques semaines de repos des fatigues de la guerre de Perse, officiers et soldats attendaient avec une impatiente ardeur le moment de se mesurer avec leur nouvel ennemi.

Quelques jours s'écoulèrent encore jusqu'à l'arrivée des parcs. Des espions rapportèrent alors que le pacha de Kars, voyant le danger qui le menaçait, s'évertuait à exciter le fanatisme des populations de son pachalik. Les habitans arméniens avaient tous été désarmés, les musulmans avaient abandonné leurs villages. Ces mesures montraient dans le gouvernement turc l'intention de donner à la lutte un caractère populaire, et de susciter ainsi à l'armée russe une guerre de partisan, qui devait la priver en même temps des ressources abondantes des pachaliks limitrophes.

Afin de paralyser autant que possible ces efforts, on répandit la proclamation suivante :

« En nous armant pour une cause juste, et en pénétrant dans

» votre pays, nous n'avons pas en vue de troubler le repos
» des habitans paisibles : le guerrier russe ne touchera pas à
» leurs propriétés. L'armée de notre Empereur ne combattra
» que ceux qui voudront, les armes à la main, lui opposer de
» la résistance. Restez sans crainte dans vos demeures, et vous
» ne connaîtrez pas les maux de la guerre. Tout vous sera
» payé en argent comptant, même les provisions de bouche.
» Nous n'avons pas autrement agi en Perse, et vous savez la
» réputation de générosité que nous y avons laissée. Suivez
» l'avis qui vous est donné, et vous ne tarderez pas à ressentir
» vous-mêmes les bienfaits de la protection qui vous est offerte
» par la Russie. »

Non content de cette première mesure, le général russe, afin d'agir plus efficacement sur les esprits, désirait leur faire entendre la voix de la religion. Mir-Feta-Seïd, chef du clergé mahométan dans les provinces trans-caucasiennes, auquel sa probité et ses lumières donnaient un grand ascendant sur ses co-religionnaires, se chargea de ce soin : il leur adressa les paroles suivantes :

« Sectateurs du prophète, mes frères en religion! Informé
» de votre guerre contre les Russes, je crois devoir vous faire
» entendre la voix de la raison, afin de ne pas mériter la
» colère de Dieu. Soumettez-vous au monarque le plus puis-
» sant de ces temps. Dieu lui-même, par la bouche de notre
» grand prophète, a prêché à son peuple la soumission à la
» vertu, à la puissance; et les actions de l'empereur russe
» sont empreintes de générosité et de miséricorde. Repoussez
» les bruits absurdes forgés par la calomnie. Moi, serviteur de
» Dieu, descendant des saints Imans, je vous atteste que la

» religion de chaque peuple est regardée par les Russes » comme un bien inviolable. Voyez! Vos coreligionnaires sou- » mis au sceptre de la Russie, accomplissent tranquillement » dans les mosquées et les minarets leurs devoirs religieux : » que Dieu punisse l'infâme qui ose me démentir. Soumettez- » vous docilement au grand souverain, et, remplissant ainsi les » ordres du Koran, évitez une ruine assurée. — Ecoutez les » décrets du Tout-Puissant; celui qui vous donne ce conseil » obéit au prophète et le prophète à Dieu. Car, la désobéis- » sance, que Dieu nous en garde! est un grand méfait. »

A côté de ces soins, l'appréhension de la peste vint éveiller la sollicitude du général russe. Il était malheureusement certain qu'elle avait régné dans l'Arménie quelques mois avant la guerre, et elle continuait encore à exercer ses ravages dans quelques parties du pachalik d'Arzerum. Si Kars et les pays environnans n'en paraissaient pas atteints, il n'en était pas moins indispensable de prendre des précautions pour préserver l'armée de ce fléau.

Un comité sanitaire fut institué aussitôt à Tiflis; il décréta l'établissement de quarantaines sur toute la ligne de la frontière, il en organisa une autre mobile dans l'ambulance de l'armée, et prit toutes les autres mesures commandées par les circonstances. Une ordonnance fit connaître à l'armée les réglemens qui devaient être observés. Ces réglemens défendaient principalement aux soldats d'entrer dans les maisons abandonnées et de toucher aux effets qui y avaient été laissés. Des patrouilles veillaient à la stricte exécution de cet ordre.

Enfin, le 12 juin, les troupes de toutes armes, les parcs de l'artillerie, du génie et des vivres, qui devaient faire partie du

corps d'opérations se trouvaient concentrés à Gumry. L'effectif du corps se composait en tout de 12,006 combattans avec 24 pièces de position, 12 pièces légères, 4 pièces de montagne, 18 pièces d'artillerie à cheval et 12 pièces de siége. L'infanterie était divisée en trois brigades, sous le commandement spécial du prince Vadbelski. — La cavalerie régulière formait quatre brigades. (Nous renvoyons pour la composition et la dénomination des troupes au tableau *sub litt.* C.)

CHAPITRE V.

Passage de la frontière. — Mouvement sur Kars. — Affaire de cavalerie. — L'armée russe s'établit à Kitchik-Kev.

Le 14 juin, à huit heures du matin, les troupes russes, après avoir assisté à l'office divin, franchirent, à 4 verstes de Gumry, la rivière d'Arpa-Tchaï, et prirent pied sur la terre ennemie. Électrisées par leurs récens exploits en Perse, elles étaient animées d'une ardeur belliqueuse, présage des triomphes qui devaient illustrer leurs drapeaux aux sources de l'Euphrate et dans les plaines de l'Anatolie.

Le corps marcha par le flanc gauche, emportant pour 40 jours de provisions, et 20,000 charges d'artillerie ; 1,848 chariots et 2,250 chevaux de bât, étaient affectés au transport des provisions ainsi que du matériel de l'artillerie, du génie et de l'ambulance.

Cette masse se mouvait sur sept ou huit rangs, et formait deux divisions escortées chacune par une brigade d'infanterie. Les autres régimens d'infanterie, l'artillerie et la cavalerie régulière cheminaient sur les flancs des parcs. Les régimens kosaques fournissaient les chaînes, les patrouilles et les vedettes.

L'avant-garde du corps était composée d'une brigade de Kosaques, d'une compagnie d'artillerie volante kosaque, et d'un

bataillon de pionniers destiné à pourvoir, chemin faisant, aux réparations de la route.

Deux compagnies d'infanterie, deux pièces de canon et une centaine de Kosaques formaient l'arrière-garde.

Cet ordre de marche resserré a été préférablement suivi par le comte Paskévitch d'Erivan dans ses campagnes contre les Asiatiques, et il n'a eu qu'à s'en féliciter.

Dans les guerres précédentes contre les Turcs, et même dans la campagne de la même année, en Europe, l'avant-garde, qu'on avait l'imprudence d'éloigner trop du corps de bataille, eut souvent à souffrir des attaques d'un ennemi plus nombreux, surtout en cavalerie, qui se retirait à l'approche des masses. L'ordre de marche suivi par le général Paskévitch obviait à cet inconvénient. Peu distante du gros de l'armée, l'avant-garde pouvait être immédiatement soutenue; il y avait dès-lors possibilité d'accabler les assaillans par des forces supérieures; le corps-d'armée, lui-même, par un simple mouvement à droite ou à gauche, se trouvait rangé en bataille et prêt à repousser toutes les attaques.

La route de Gumry à Kars, par Tikhniss et Mechko, n'est que de soixante-cinq verstes. Elle fut divisée en quatre étapes, afin d'alléger les mouvemens du train, et de donner à l'artillerie et aux parcs de siége, encore en retard, lè temps de rejoindre le corps d'opérations.

Des espions envoyés à l'ennemi recueillirent en attendant des notions sur ses forces et ses projets. Malgré leurs intelligences bien ménagées, les données qu'ils obtinrent ne furent qu'incomplètes, souvent même contradictoires.

On sut cependant avec certitude qu'un conseil de guerre, as-

semblé à Arzerum, avait décidé la création d'une armée de soixante mille hommes, aux ordres de Kiossa-Méhémed-Pacha, qui se porterait sur Kars, et tenterait de là une incursion dans les possessions russes, par Gumry ou Erivan. En même temps, le pacha d'Akhaltsikh devait, avec toutes les forces disponibles, agir par le flanc gauche, soit contre l'Iméritie, soit sur Tifflis.

On apprit plus tard, par la correspondance officielle turque enlevée à Kars, que le Séraskier bâsait principalement son espoir sur le bruit répandu alors en Asie, qu'une maladie mortelle menaçait les jours du général Paskévitch.

« Mon âme est pleine de joie, » écrivait-il, dans son langage oriental, au pacha de Kars : « notre ennemi, le padis- » chah Paskévitch est sur le bord de la tombe ! Que le pro- » phète le glace du froid de la mort ; que l'heureuse étoile de » cet infidèle, toujours invincible à la guerre, cesse enfin de » briller, et il nous sera permis de compter sur la réussite de » nos entreprises. Hâte-toi donc de m'informer de tes opéra- » tions. »

A la réception de cette lettre emphatique, le pacha de Kars ne connaissait que trop la fausseté des bruits répandus ; bien plus il appréhendait le danger qui le menaçait. Aussi, insista-t-il auprès du Séraskier sur l'envoi de prompts renforts. Il indiqua en même temps le plan de porter quatre mille cavaliers, commandés par Schérif-Aga, chef des Karapapaks, au devant des Russes, pour observer leurs mouvemens, les inquiéter par des attaques imprévues, tomber sur les transports et les parcs, et ralentir ainsi leur marche autant que possible. Soit qu'il n'eût pas assez apprécié les avantages de ce plan, soit qu'il en fût détourné par la promptitude du général Paskévitch, Emin-

Pacha ne le mit pas en exécution. Le corps d'armée russe franchit la frontière sans obstacles; Kiossa-Méhémed-Pacha, de son côté, se trouvait encore avec ses troupes au-delà du Saganlugh, attendant des renforts en hommes et en vivres. Il comptait sur la force des remparts de Kars, et sur la possibilité qui lui serait offerte pendant le siége, de placer les assiégeans entre deux feux. Exhortant Emin-Pacha à une défense vigoureuse, il ajoutait : « Tes soldats sont braves, la forteresse est inexpugnable. » Persuade aux tiens que les Russes sont aussi dénués de courage, qu'ils sont peu nombreux, et tiens bon jusqu'à mon » arrivée. »

Tous ces plans devaient rester stériles devant l'activité de l'ennemi. — L'armée russe, qui, le 15, avait campé à Tikhniss, dans les plaines illustrées par la victoire, que le comte Gondowitch y avait remportée le 18 juin 1807, sur le séraskier Youssouf-Pacha, se porta le 16 sur Mechko, à 29 verstes de Kars, et occupa ce village après une faible escarmouche des éclaireurs de son avant-garde avec un parti de cavalerie ennemie.

Des hauteurs de Mechko, le comte d'Erivan put parcourir de l'œil les environs de Kars. L'opinion, généralement admise jusqu'alors, était qu'une attaque du côté des montagnes du Karadagh avait le plus de chances de succès. Le commandant en chef russe, déjà sur le plan de la ville, avait reconnu que ce point d'attaque serait mal choisi. L'aspect des localités le confirma dans cette idée. Un terrain rocheux, l'éloignement de l'eau et des fourrages, le défaut d'espace et la nécessité d'approcher, par un plateau nu de 500 toises, que l'ennemi pouvait couvrir de ses feux, formaient de ce côté autant d'obstacles à surmonter. En outre, l'attaque restreinte à l'angle N.-O. de

la forteresse, permettait à l'ennemi d'y concentrer tous ses moyens de défense.

Une attaque conduite par la face S.-E., du côté du village de Kitchik-Kev réunissait, à l'avantage stratégique d'intercepter les communications de la place avec Arzerum, celui d'un terrain accidenté, qui devait permettre d'aborder les murs sans de grands travaux préparatoires de tranchée, et de placer des batteries à ricochet, de manière à enfiler simultanément la face occidentale et la méridionale. Là aussi, des faubourgs en pierre, dont la destruction était impossible, abritaient les tirailleurs; enfin, le camp était placé près d'une eau saine et courante, à portée du bois et des fourrages.

Ces considérations fixèrent les résolutions du général en chef; cependant le mouvement latéral que nécessitait la marche sur Kitchik-Kev ne pouvant sans danger s'opérer en vue de l'ennemi, le comte Paskévitch se porta directement de Meckho sur Azatchek pour gagner ainsi la grande route d'Arzerum. Cette marche, pénible à cause des torrens de pluie qui avaient accru les difficultés d'un pays coupé et rocailleux, ne fut pas inquiétée par l'ennemi : sa cavalerie, en observation sur les hauteurs voisines, n'osa rien entreprendre. D'ailleurs, celle des Russes se tenait prête à l'accueillir, tandis que, par un simple mouvement à droite, l'infanterie se rangeait en bataille et secondait sa cavalerie. Ce ne fut qu'à Azatchek, même, qu'un parti ennemi fit mine de défendre le village, et tirailla assez vivement avec les Kosaqnes; mais, à la vue des colonnes d'infanterie, il se retira sur la rive opposée du Kars-Tchaï.

Ce combat ne fut pas cependant sans résultat; quelques pri-

sonniers, faits en cette occasion, rapportèrent que les défenseurs de Kars se préparaient à une résistance opiniâtre. Fanatisés par leurs mullahs, ils étaient persuadés que les Russes venaient pour traîner leurs femmes en esclavage et renverser la religion du prophète, et étaient déterminés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Pour leur prouver combien ces bruits étaient erronés, le comte Paskévitch fit relâcher les prisonniers après les avoir généreusement traités, et les chargea, en même temps, de porter ses proclamations aux habitans de Kars.

D'Azatchek, le général en chef fit prendre aux parcs, le 19, vers le point du jour, la route directe de Kitchik-Kev; lui-même opéra, à la tête des troupes, une reconnaissance vers Kars pour masquer les mouvemens de ses parcs.

Les troupes étaient formées en colonnes sur trois lignes. Dans l'avant-garde marchaient 804 hommes de cavalerie avec 1 bataillon de sapeurs, et 1,527 hommes composaient la réserve. Tout l'effectif se montait à 7,586 combattans; une heure après, ils gravissaient les hauteurs du pourtour.

Les Turcs, qui s'attendaient à ce mouvement, avaient détruit les ponts jetés sur les ravins assez profonds qui sillonnent le terrain; profitant du retard que leur reconstruction opposait à la marche des colonnes russes, ils lancèrent leur cavalerie sur les Kosaques pour les déborder et tomber sur l'infanterie. Ce projet, exécuté avec hardiesse, réussissait, en effet, si le régiment des Kosaques de la ligne, accouru au secours de l'avant-garde, n'eût chargé les Turcs avec tant d'à-propos et de vigueur, qu'il donna à l'infanterie le temps de se déployer, et força les Turcs de se retirer après l'échange de quelques coups

de canon. Lorsque ce mouvement s'accomplit il était 7 heures du matin; les Russes, déjà rangés en bataille, en vue de la place, eurent à essuyer le feu des batteries les plus rapprochées. Voulant contenir l'ennemi par l'appareil du nombre, pour faciliter le mouvement de ses parcs, le général en chef ordonna aux Kosaques de s'aligner sur les flancs en une seule file. — Ce déploiement étendu du front russe imposa, en effet, aux Turcs, et permit au général russe de reconnaître, d'assez près, la forteresse, malgré le feu incessant des batteries.

Cependant, revenus de leur premier étonnement, les assiégés commencèrent à montrer sur leur flanc gauche, au pied du Karadagh, et sur leur droite, près des bords escarpés du Kars-Tchaï, des masses de cavalerie compactes.

La droite du corps russe étant surtout menacée par ces démonstrations, le commandant en chef y porta le régiment des dragons Nijegorodksi, 1 bataillon de pionniers et 6 pièces légères; il renforça en même temps sa gauche d'un autre régiment kosaque.

A peine ces ordres avaient-ils reçu leur exécution, que les Turcs se précipitèrent, avec leur impétuosité naturelle, sur les régimens kosaques de la droite, et s'étendirent sur leur gauche pour les envelopper. Ce mouvement offrait aux Russes la chance de les prendre en flanc, et de les rejeter hors des murs de la place. Le comte Paskévitch en profite aussitôt. D'après ses ordres, le général Sergueieff cède, par une fuite simulée, aux attaques des Turcs. L'ennemi, fier de son succès présumé, serre de près les Kosaques, lorsque, subitement attaqué sur sa gauche par le général Sacken, à la tête d'un

régiment de Houlans, il voit les Kosaques qu'il poursuivait faire volte-face et reprendre l'offensive, tandis que le bataillon de pionniers avance directement vers les remparts pour intercepter leur retraite. Pris entre deux feux et menacés de trois côtés, les Turcs cherchent leur salut dans la fuite : les uns, atteints par les Kosaques, sont tués ou mettent bas les armes; les autres parviennent avec peine à s'abriter sous les feux de la place, grâce aux inégalités du terrain labouré et pierreux qui empêchent la cavalerie régulière d'agir avec la célérité désirable. L'ennemi n'eut pas plus de succès sur le flanc gauche : culbuté à plusieurs reprises, il fut refoulé sur le bord opposé du Kars-Tchaï. La milice géorgienne, composée de volontaires, sous les ordres de ses princes indigènes, se distingua surtout ici par plusieurs charges brillantes.

Pendant cette affaire de cavalerie, si vigoureusement conduite, les parcs avaient tranquillement filé sur Kitchik-Kev. Le colonel Rennenkampf, chargé, avec un bataillon du 40e de chasseurs et un régiment kosaque, d'occuper l'emplacement du camp, put accomplir ces ordres sans obstacles. L'ennemi, tenu en échec par le corps de bataille, ne s'opposa que mollement à la marche de ce détachement. Un parti de cavalerie qui fit mine de l'attaquer fut dispersé par quelques boulets. En peu de temps la défense de Kitchik-Kev fut organisée au moyen des fortifications élevées sur les hauteurs de l'autre rive du Kars-Tchaï; les troupes quittant alors leur position vinrent occuper ce village.

Malgré la canonnade soutenue de la journée et une affaire de cavalerie assez vive, la perte des Russes ne s'éleva qu'à



12 tués et 39 blessés, dont 3 officiers. L'ennemi, sans compter ses autres pertes, avait laissé 100 morts sur le champ de bataille et autant de prisonniers. Il avait montré 5,000 hommes de cavalerie, dont 2,000 Dehlis, 800 Kurdes, 400 habitans de Kars, 300 Karapapakhs; de plus, 1,600 hommes d'infanterie, composés d'Ispires et d'habitans armés, avaient paru sur les retranchemens.

Ainsi que le général russe l'avait prévu, la position de Kitchik-Kev réunissait les conditions désirables de sécurité et de salubrité. Afin d'être également prêt, soit à attaquer Kars, soit à repousser les tentatives de Kiossa-Méhémed-Pacha pour débloquer la forteresse, le général russe fit fortifier sa position par quatre lunettes.

Le 20 juin, le parc d'artillerie parti deux jours plus tard de Gumry se réunit à l'armée. Dans l'appréhension que la garnison essaierait de l'attaquer, un détachement s'était porté à sa rencontre, mais la cavalerie turque, trop démoralisée par son premier échec, n'osa rien entreprendre.

CHAPITRE VI.

Description de la forteresse de Kars. — Reconnaissance forcée du 20 juin. — Érection des premières batteries. — Premiers succès. — Attitude ferme des assiégés. — Établissement de la première parallèle.

Déjà, quelques siècles avant Jésus-Christ, Kars était la capitale de la province de ce nom, et faisait partie de la grande Arménie. Selon des traditions locales et des données historiques assez positives, ses fortifications furent élevées par Amurat III, pendant la guerre avec les Persans, de l'an 986 à l'an 997 de l'Egire (de 1578 à 1589). Cette forteresse, qui compte parmi les plus redoutables de l'Asie, est construite dans un hémicycle formé par le Kars-Tchaï, à l'endroit où cette rivière débouche des gorges étroites des montagnes. Avec une double enceinte de murs, Kars a trois citadelles englobées l'une dans l'autre et plusieurs ouvrages détachés. En outre, un mur de défense séparé, entoure le faubourg principal, nommé Orta-Kapi, ainsi que le cimetière situé sur la rive opposée du Kars-Tchaï.

L'emplacement de la forteresse est assez vaste et renferme les principales habitations.

Sa face septentrionale, qui a un développement de 400 toises, s'appuie à des rochers escarpés. — Les trois autres faces présentent l'aspect d'un polygone irrégulier de 695 toises



de circuit. Les murs sont construits en blocs de pierre brute, et ont de 2 à 4 toises de hauteur sur 4 à 5 pieds d'épaisseur.

La citadelle, dite Narin-Kalé, située sur le sommet des hauteurs, à l'angle N.-O. de la forteresse, constitue, par sa position naturelle et les ouvrages qu'on y a ajoutés, le principal point de défense. Elle est divisée en trois parties distinctes : la partie supérieure et les parties de l'orient et de l'occident qui s'inclinent en échelons vers la ville; leur circonférence commune est de 320 toises. La tour orientale, qui flanque l'échelon le plus rapproché, forme un ouvrage détaché formidable; les autres tours sont construites en terre et revêtues de solives. ou sans revêtement aucun.

Inattaquable du côté du Kars-Tchaï, à cause de l'escarpement des rochers, la citadelle bat de ses feux tout le cours de la rivière, et est défendue, du côté de la ville, par une nombreuse artillerie placée sur les embrasures pratiquées dans les murs. Elle renferme une mosquée avec un minaret, deux magasins et deux poudrières bâties en pierres avec une toiture recouverte de poutres remblayées de gravier. Un chemin couvert en maçonnerie conduit à la rivière par un escalier de 300 marches.

Le prolongement des murs de la citadelle s'abaissant insensiblement vers l'ouest, forme la face occidentale de la forteresse. Elle est flanquée à son extrémité supérieure par une tour qui commande les hauteurs voisines; elle balaie de ses feux tout le cours de la rivière.

De ce point, la double ligne de défense prend, sur une distance de 160 toises, la direction du S.-E.; puis, courant vers

l'orient, l'espace de 250 toises, se brise à angle droit, pour remonter vers le N., jusqu'au sommet de la montagne où elle est flanquée par une grande tour, réunie à la citadelle au moyen d'une palissade élevée sur la crête des rochers environnans.

Cette enceinte, si irrégulière, a quatre portes : Su-Kapi, sur la face occidentale, conduisant au faubourg arménien; Orta-Kapi, près du bastion de ce nom, sur la face méridionale; Bakhaïly Pachi-Kapi et Ardagan-Kapi sur la face orientale.

La muraille est flanquée de tours saillantes, rondes ou carrées, mais découvertes; leur enceinte intérieure, parallèle à la première, est garnie de six bastions irréguliers, élevés près des portes et fournissant des feux croisés.

Un marais impraticable borde la face S.-E.; de ce marais part un fossé peu profond, mais qui peut, à volonté, être rempli d'eau. D'un côté, il descend vers la rivière; de l'autre, à partir du faubourg de Baïram-Pacha, il remonte les hauteurs jusqu'à l'angle N.-E, et forme une espèce de chemin couvert avec glacis.

La montagne du Karadagh, qui commande la forteresse, avait été aussi fortifiée soigneusement et munie d'une batterie de 14 pièces de canon, établie sur son versant méridional; un rempart en bois avec fossés et glacis réunissait ces ouvrages à ceux de la place. Un autre fossé très profond défendait l'accès du Karadagh du côté de Baïram-Pacha.

L'ancien château de Témir-Pacha, sur la rive opposée du Kars-Tchaï, servait de défense à cette partie de la ville dont les principales maisons, ainsi que les murs qui bordaient les rues, avaient été garnis de meurtrières.

Kars, boulevart du pachalik de ce nom, couvre la route d'Arzerum. Le fameux Schakh-Nadir, après avoir battu, le 3 juin 1735, une armée turque de 100,000 hommes, fit, à la tête de 90,000 combattans, de vains efforts pour s'emparer de cette place forte. L'on voit encore dans les environs les vestiges de ses immenses campemens.

D'autres tentatives n'avaient pas eu plus de succès; les Russes eux-mêmes l'avaient inutilement bloquée en 1807.

L'inspection que le général Paskévitch avait faite de la place pendant la reconnaissance du 20 juin l'avait confirmé dans la pensée de diriger l'attaque contre l'angle S.-E.

Au S., la nudité de la plaine laissait trop de prise aux batteries ennemies. Les marais situés entre Orta et Baïram-Pacha, vers l'O., et les rochers escarpés qui s'élèvent au N., interdisaient de ces deux côtés les approches des murs; les difficultés du Karadagh ont été énumérées plus haut. Le polygone S.-E. était dominé, au contraire, par les hauteurs voisines; l'ennemi avait, il est vrai, tâché d'y obvier en établissant un camp retranché sur la rive gauche du Kars-Tchaï, mais il avait négligé d'occuper une hauteur située sur cette même rive, en face du camp, et qui plongeait sur le faubourg d'Orta-Kapi. — Maîtres de cette éminence, les assiégeans établissaient la première parallèle sur les deux rives du Poskhow-tchaï, et prenaient ainsi, à ricochet, non seulement les quartiers situés au-delà de la rivière, mais encore les deux faces de l'occident et du midi. Cet avantage n'échappa pas au général russe; un détachement de 6 bataillons d'infanterie, de 2 régimens kosaques et de 6 pièces légères de l'artillerie des Kosaques de la ligne, reçut aussitôt l'ordre de l'occuper.

A deux heures de l'après-midi les troupes s'ébranlèrent, et, franchissant la rivière à l'aide d'un pont d'arabas, prirent position sur les ruines de l'ancien camp de Schakh-Nadir.

Si le général déploya des forces aussi considérables, surtout en infanterie, c'est qu'il espérait attirer celle des Turcs hors de la place, lui faire subir un échec semblable à celui qu'avait éprouvé la cavalerie la veille, et, par l'ascendant qu'une première défaite exerce sur les Asiatiques, confiner pour toujours la garnison dans les murs de la place.

En effet, la garnison, inquiétée par cette démonstration, fit sortir ses flanqueurs qu'elle protégea par une chaîne de tirailleurs logés devant les remparts. D'autres masses d'infanterie débouchèrent de la ville, drapeaux déployés, et une partie alla couronner une hauteur escarpée sur la gauche russe.

Cependant le général Paskévitch, qui avait choisi l'emplacement de la première parallèle, désirant cacher ses projets à l'ennemi et le tenir à distance, fit avancer contre ces flanqueurs une centaine de Kosaques, soutenus par une compagnie de carabiniers avec deux pièces légères. Attaqués par les Turcs avec impétuosité, les carabiniers, quoique inférieurs en nombre, non seulement résistèrent avec succès, mais se portèrent en avant. Sous la protection des batteries de la place, l'ennemi montra de la contenance et ne céda le terrain que pied-à-pied; le combat, dégénéré en simple fusillade, se prolongeait ainsi sans aucun résultat, lorsqu'on vit l'infanterie turque se masser dans un vallon étroit. C'était le moment de lui porter un coup décisif; le général Paskévitch le saisit. Au pas de course, deux compagnies de carabiniers, renforcées de 4 pièces légères, se portent rapidement, en tournant la droite

de l'ennemi, à une faible distance de sa ligne; l'artillerie est placée à l'instant en batterie et ouvre un feu de mitraille bien nourri. La confusion se met dans les rangs des Turcs, que les carabiniers abordent aussitôt à la baïonnette. Refoulés vers la rivière, ils abandonnent les retranchemens de leur droite. Vainement de nouvelles masses accourues de la ville tentent de reprendre la position; elles] sont repoussées, et, à la nuit tombante, se retirent en désordre dans la ville.

Grâce à la manœuvre hardie de l'artillerie, les Russes n'eurent que six hommes hors de combat; les Turcs laissèrent 80 morts sur le champ de bataille. Dès-lors, les travaux furent commencés et continués sans interruption; le comte d'Érivan, qui y présida jusque vers le milieu de la nuit, désigna lui-même l'emplacement des diverses batteries. Dès l'aube, le nº 1, déjà garni de 4 pièces de position, put ouvrir son feu; cependant, comme il était destiné à protéger plutôt les autres ouvrages qu'à battre les murs de la forteresse, dont il n'était pas assez rapproché, on restreignit autant que possible son action.

Les succès des deux premiers jours eurent une influence salutaire sur la population des environs. Les Arméniens rentrèrent dans les villages dont on les avait chassés, et se mirent sous la protection russe. Il n'en était pas ainsi en ville. — Un espion turc qui en revenait rapporta que, malgré les deux défaites essuyées, les assiégés n'avaient pas perdu courage, et que la garnison, forte de 11,000 hommes, dont 4,000 habitans armés et 3,000 hommes de cavalerie, espérait tout de la prochaine arrivée de Kiossa-Méhémed-Pacha à la tête de l'armée turque.

De ces données importantes découlaient, pour le général en chef russe, la nécessité de pousser l'attaque avec vigueur, afin d'être maître de la ville avant l'arrivée des renforts attendus; son plan fut aussitôt arrêté ainsi qu'il suit :

Dans la nuit du 22 au 23, érection de la première parallèle, composée de 3 batteries, savoir, des numéros 2 et 3, sur la rive gauche, et du numéro 4 sur la rive droite, couronnant une hauteur, à 160 toises du camp ennemi et à 300 des murs de la forteresse. A l'aube du 23, ouverture de la tranchée, dirigée contre les murs opposés de la forteresse, et prise du camp retranché dont l'emplacement servirait à l'établissement de la seconde parallèle. Dans la nuit du 23 au 24, élévation des batteries de brèches et à ricochets. — Enfin, dans la matinée, tir à la brèche et assaut de la place. Comme on le voit, trois jours devaient suffire pour amener la reddition de la forteresse, des circonstances heureuses accélérèrent encore ce moment.

Pour détourner l'attention des Turcs du point où devait être érigée la première parallèle, deux démonstrations furent entreprises dans la soirée du 22.

La première, dirigée contre les positions turques sur la montagne du Karadagh, à l'extrême droite, fut confiée à un détachement de cavalerie aux ordres du général Raïevski. Au moyen de quelques manœuvres habiles, il attira la cavalerie ennemie, l'amusa toute la soirée, et ne laissa pas de répit à la garnison pendant la nuit entière.

La seconde fut conduite par le colonel Borodine. Avec un bataiilon d'infanterie, il s'empara des hauteurs qui dominaient l'extrême gauche. Un gros d'infanterie essaya en vain de l'en

déloger : après l'avoir repoussé à coups de mitraille, Borodine continua à inquiéter l'ennemi par une vive fusillade.

Pendant que les Turcs étaient ainsi investis et tenus en haleine aux deux extrémités de leur position, on travaillait au centre, et avec les plus grandes précautions, à l'érection des batteries. Les travaux avançaient avec célérité lorsque le bruit des pelles sur le sol pierreux où s'élevait le numéro 4, éveilla l'attention des assiégés. Plusieurs coups de canon retentirent aussitôt, et les boulets vinrent tomber au milieu des travailleurs ; mais le silence qui ne cessa de régner parmi eux rejeta les Turcs dans une sécurité complète. Les troupes, stimulées par la présence des chefs, reprirent les travaux. Avant le jour, malgré les obstacles qu'y apportaient un terrain rocailleux et le manque de bois pour les fascines et les gabions, auxquels on devait suppléer par des sacs remplis de terre, les batteries étaient achevées et garnies d'artillerie.

Au numéro 4, 12 pièces de position, dont 6 dirigées contre le camp retranché, et 3 de chaque côté contre les bastions des angles du faubourg Orta-Kapi.

Aux numéros 2 et 3, sur la rive opposée du Kars-Tchaï, 4 pièces de position, dans chacune, dirigées toutes contre le camp retranché.

Pour les opérations qui devaient suivre l'établissement de ces batteries et l'ouverture de la tranchée les troupes avaient été réparties ainsi qu'il suit :

Au numéro 1, un bataillon.

Aux numéros 2, 3 et 4, 2 bataillons dans chaque batterie.

Deux autres bataillons furent placés en réserve derrière cette dernière batterie, comme la plus importante.

Le colonel Borodine conserva sa position sur la hauteur, en face de la citadelle; le général Raïevski, avec sa cavalerie, resta vis-à-vis du Karadagh; 4 bataillons furent laissés à la garde du camp à Kitchik-Kev. Les régimens kosaques fournirent les avant-postes et les patrouilles et surveillèrent la route d'Arzerum.

Ainsi, 5,080 hommes et 38 pièces de canon devaient prendre part à l'action.

1,830 hommes restaient en réserve avec 28 pièces.

Le bataillon des pionniers était réparti dans les différentes batteries.

CHAPITRE VII.

Ouverture de la tranchée. — Prise du camp fortifié et des faubourgs situés sur la rive gauche. — Assaut de la ville et de la forteresse. — Reddition de la citadelle. — Humanité du général en chef russe. — Appel aux habitans du pachalik. — Ordre du jour à l'armée.

Le 23 juin, dès le point du jour, un feu intense fut ouvert de toutes les batteries russes. Le rapprochement si inopiné des travaux de siége répandit d'abord l'alarme dans la forteresse; mais bientôt les artilleurs turcs ripostèrent avec vigueur, concentrant surtout leur feu contre la batterie n° 4, à laquelle ils causèrent beaucoup de dégâts.

Cependant, dès le commencement de la canonnade, une vive escarmouche s'était engagée, sur la rive gauche, entre les chasseurs des 39ᵉ et 40ᵉ, postés à la défense des redoutes nᵒˢ 2 et 3, et l'infanterie turque, logée entre les pierres, en face du cimetière fortifié. L'affaire devenant de plus en plus chaude, le général prince Vadbelski, qui se trouvait dans les tranchées, jugea nécessaire de renforcer ses tirailleurs, et fit avancer le colonel Miklachevski avec trois compagnies. Une charge décisive, exécutée incontinent à travers une grêle de balles et de mitraille, refoula les Turcs jusqu'au cimetière: mais. ici, abrités

derrière les pierres tumulaires, ils opposèrent une vive résistance. Obligés d'enlever chaque tombe à la baïonnette, les chasseurs n'avançaient que pas à pas. Les Musulmans combattaient avec acharnement, et paraissaient décidés à mourir plutôt qu'à voir le lieu où reposaient leurs ancêtres profané par des infidèles. Mais l'élan irrésistible des assaillans triompha de leur témérité. Le cimetière fut emporté, et les tirailleurs russes, pénétrant dans le camp retranché, s'emparèrent de deux canons et de quatre étendards.

Il était quatre heures du matin, le général en chef arrivait précisément sur la batterie n° 4, pour présider aux opérations, lorsque cette charge brillante s'exécutait. Pénétré de l'importance qu'il y avait à conserver la position conquise, et apercevant des masses turques qui s'apprêtaient à écraser le faible détachement de Miklachevski, il envoie à son secours un autre bataillon aux ordres du colonel Réout. Malgré sa célérité, ce bataillon, qu'un ravin profond sépare du camp retranché, ne peut arriver à temps. Déjà un gros de Turcs en nombre supérieur contraint Miklachevski de se replier et d'abandonner le camp, tandis que d'autres masses se portent au-devant du colonel Réout, et l'assaillent au moment où il gravit la berge escarpée du ravin.

Obligée de combattre dans la position la plus désavantageuse et dans l'impossibilité de se déployer, la ligne russe est un moment obligée à la retraite. Les Turcs l'abordent à l'arme blanche ou l'accablent du haut des rochers. Ce péril provoque, de la part des chasseurs, de nouveaux et courageux efforts. Animés par l'exemple de leurs chefs, et secourus par 3 compagnies de grenadiers, ils

croisent la baïonnette, gravissent les hauteurs, forcent une seconde fois le camp retranché, et rejettent l'ennemi dans le faubourg.

Cette position des Turcs, si rapprochée de l'emplacement destiné à l'établissement de la deuxième parallèle, ne pouvait pas être plus long-temps tolérée. Profiter du premier moment de terreur pour en expulser l'ennemi et le refouler complètement sur la rive opposée, telle est la tâche que le général Paskévitch confie aussitôt au général prince Vadbelski. A la tête de deux autres bataillons des 39e et 40e de chasseurs, ce général marche contre le faubourg. Sous un feu de mitraille assez vif, les chasseurs, renversant tout sur leur passage, s'avancent de maison en maison, de rue en rue. Les Turcs, malgré leur nombre et leur courageuse résistance, sont obligés de céder le terrain et de s'avancer jusqu'au pont supérieur ; neuf drapeaux sont enlevés dans cette charge, et un gros d'assiégés met bas les armes.

Cette attaque avait été merveilleusement secondée par le colonel Borodine. Du sommet de la hauteur qu'il occupait depuis la veille, témoin des succès remportés au centre, et rejoint par le second bataillon de son régiment, il se précipite dans le faubourg vis-à-vis de la citadelle, en chasse les Turcs, et, traversant le pont sur leur dos, établit ses tirailleurs sur la rive opposée, les abritant des bâtisses que l'imprévoyance du pacha y a laissées intactes.

Pendant que ses troupes prenaient ainsi pied sur la rive gauche du Kars-Tchaï, le général Paskévitch dirigeait sous le feu de l'ennemi l'établissement de la seconde parallèle.

Une batterie de quatre pièces de position garnissait le châ-

teau de Témir-Pacha, dont le colonel Burtzow venait de s'emparer.

Une autre de 6 pièces de position était élevée sur la hauteur du camp retranché.

Une troisième hérissait la hauteur occupée par le colonel Borodine.

Bientôt elles ouvrent leurs feux. Battant dans leur prolongement la ligne des fortifications turques, elles font taire leur artillerie et répandent la terreur dans la forteresse. Une partie des habitans se réfugie sur les hauteurs du Karadagh; les bastions et les remparts du faubourg d'Orta-Kapi commencent à crouler.

Un succès aussi complet, et qui dépassait ses espérances, n'éblouit pas le général Paskévitch. Habile à profiter de la victoire, il vit que l'instant était venu de frapper un coup décisif.

Par ses ordres, une batterie de brèche est établie à l'abri des maisons, et, pour ainsi dire, sous les murs mêmes du faubourg d'Orta-Kapi; les effets en sont prompts, une brèche est pratiquée. Le général Sacken, lancé avec un bataillon du régiment d'Erivan et deux compagnies de celui de Géorgie sur le bastion gauche du faubourg, l'enlève, ainsi que quatre canons et cinq étendards sous un feu vif de mitraille. Le baron Frédérichs balaie avec quelques compagnies le faubourg contigu à la rivière. Le bastion de Youssouf-Pacha cède, après une vive résistance, à une attaque conduite par le colonel Volkhowski. Enfin, le général Muravieff longeant avec deux compagnies le faubourg d'Orta-Kapi, se porte sur le Karadagh et s'empare de la batterie qui le défend.

Les pièces enlevées aux Turcs sont aussitôt tournées contre

la forteresse ; en outre, 12 pièces de position établies près du bastion gauche ouvrent leur feu contre la citadelle. En trois endroits, la ville est incendiée. Trois caissons sautent non loin du palais du pacha.

Protégés par l'artillerie, les grenadiers se rendent maîtres de tout le faubourg d'Orta-Kapi, tandis que Borodine, ayant pris pied sur la rive droite, en chasse les Turcs, et se loge sous la citadelle, secondé activement par les 39e et 40e de chasseurs qui ont franchi la rivière sur les deux autres ponts.

Ainsi, tous les faubourgs, jusqu'aux murs même de la forteresse passent aux mains des Russes.

Cependant, les habitans, affluant de toutes parts dans son enceinte, augmentent la confusion et la terreur. Les remparts commencent à crouler et ne répondent plus au feu ennemi. Le peuple et la garnison se précipitent en foule vers la citadelle pour y chercher un abri. Le désordre est à son comble.

Profitant de ce moment, le comte Paskévitch fait battre la charge. Les colonnes s'ébranlent simultanément. Les plus audacieux des tirailleurs montent sur les toits des maisons adjacentes et escaladent les remparts. Avant que l'ennemi ait eu le temps de décharger ses pièces, les portes sont enfoncées. Bientôt les tours voisines et 25 pièces de canon sont enlevées. La garnison se défend plus obstinément à la face occidentale, mais avec aussi peu de bonheur. A huit heures du matin, les troupes russes sont maîtresses de toute l'enceinte.

Ce dernier échec a fait perdre au pacha l'espoir de résister dans la citadelle. Il arbore un drapeau blanc et demande à se rendre. Son parlementaire est accompagné d'une députation de la ville. Le général Paskévitch exige du pacha qu'il se constitue

prisonnier de guerre avec ceux de ses soldats pris pendant le combat; le reste de la garnison de la citadelle doit mettre bas les armes, mais on lui laisse la liberté de rentrer dans ses foyers. Ces conditions sont appuyées par vingt pièces de position établies sur la hauteur N.-E. de la ville, et prêtes à foudroyer la citadelle, et aussi par la position menaçante des troupes qui, l'arme au bras, au son de la musique et des refrains guerriers, viennent couronner le prolongement des remparts de la forteresse adjacens à la citadelle.

Telle fut la terreur inspirée par un succès si rapide, qu'un millier de Delhis, placés au milieu de la ville, frappés de stupeur, virent défiler les Russes à côté d'eux sans oser rien entreprendre. La garnison elle-même se pressait aux portes et sur les remparts de la citadelle, et ne montrait aucune intention hostile. Il était clair qu'elle ne pouvait et ne voulait plus ni combattre ni se défendre, mais seulement avoir la vie sauve.

Néanmoins Eminn-Pacha hésitait d'accepter les conditions proposées. Dans l'espoir de gagner du temps, et prévoyant l'approche de secours, il fit valoir ses moyens de défense, la force de ses remparts, et sa ferme résolution de s'enterrer sous leurs débris. Il demanda deux jours de réflexion; le chef du clergé, le cadi et le muffti portèrent cette proposition au général en chef : « Je vous donne, leur répondit-il, une » heure de réflexion. Grâce pour la soumission; mort à la » résistance. »

Ces paroles énergiques, communiquées à la garnison, excitèrent son mécontentement contre le pacha. — Voyant ses troupes disposées à l'abandonner, Eminn, désespéré, vint se constituer prisonnier, et apporta au général Paskévitch les clés

de la citadelle; la garnison déposa les armes; à dix heures du matin, le drapeau russe flottait sur ses remparts.

Ainsi tomba une des places les plus formidables de l'Asie.

22 Mortiers, 129 pièces de canon, 33 étendards, 700 quintaux de poudre, 1,000 quintaux de plomb, beaucoup de munitions, le matériel du génie, un magasin de vivres, contenant 6,000 sacs : tels furent les trophées de cette victoire.

Dans la matinée du 23, l'armée russe avait eu 400 hommes hors des rangs, et 13 officiers blessés. La perte des Turcs s'élevait à 2,000 hommes; ils laissaient en outre 1,361 prisonniers. D'après les actes officiels trouvés chez le pacha, la garnison se montait à 11,000 hommes.

Est-il besoin de remonter aux causes d'un succès aussi brillant. La sagacité avec laquelle le général Paskévitch choisit sa position à Kitchik-Kev et son point d'attaque; l'activité et la prévoyance qu'il déploya dans les préparatifs du siége; enfin sa promptitude à profiter d'un premier avantage pour porter le coup décisif et s'emparer de la ville avant l'arrivée des renforts de Kiossa-Méhémed-Pacha, sont des faits plus éloquens que tous les raisonnemens.

D'un autre côté, on doit rendre justice au commandant de la forteresse; car, s'il ne déploya pas dans la défense toutes les ressources de l'art militaire, il sut cependant animer sa garnison d'une noble ardeur et d'un courage héroïque, ce qui est malheureusement trop bien prouvé par le nombre des morts.

Kars, enlevé d'assaut, ne fut pas livré au pillage, comme il arrive trop souvent dans ces sortes de faits d'armes. Une amnistie générale vint un instant après rassurer les ha-

bitans de la ville et des montagnes, qui rentrèrent dans leurs foyers, implorant la protection de la Russie. L'ordre et la tranquillité la plus complète régnèrent dès le soir même. Confians dans la générosité du vainqueur, les Turcs reprirent leurs travaux dès le lendemain; les objets enfouis furent remis au jour et les boutiques se rouvrirent au commerce.

Le 24, le général Paskévitch vint occuper le palais du pacha; il adressa aux habitans la proclamation suivante :

« La forteresse de Kars vient de tomber devant les armes » russes triomphantes. Les droits de la guerre permettaient de » sévir contre une ville prise d'assaut, mais les principes du » grand Souverain de la Russie sont étrangers à tout sentiment » de vengeance. En vous accordant, en son nom, un pardon gé- » néreux, je vous prends sous la protection de la Russie. Je vous » promets la conservation intacte de votre religion, de vos usages » et de vos propriétés. Musulmans! rentrés dans vos demeures, » vous éleverez paisiblement vos prières vers Dieu dans les » mosquées et les minarets; je punirai comme criminel qui- » conque oserait insulter votre religion ou ses ministres. Vos » familles et vos biens sont également en sûreté. Non seulement » je ne vous frapperai pas de nouveaux impôts, mais je veux » alléger, autant que possible, ceux qui pèsent sur vous; car » l'administration du vainqueur ne doit pas vous tomber à » charge. Vous continuerez à être régis par vos lois, et l'équité » invariable qui présidera à leur exécution vous donnera » l'exemple de la justice la plus impartiale; prêtant l'oreille à » toutes les plaintes, on accordera une protection égale aux » puissans et aux faibles, aux riches et aux pauvres. La pro- » vince de l'Adzerbidjan fait foi de ce que vous devez

» attendre de nous, et, certes, ses habitans ne cesseront
» jamais de bénir le souvenir des bienfaits de l'administration
» russe.

» Mais tous ces bienfaits ne seront que pour les habitans
» soumis et paisibles, et je sévirai contre ceux qui tenteraient
» de se révolter ou de troubler l'ordre public. — Kars a res-
» senti la puissance des armes russes; toute nouvelle résis-
» tance serait vaine et périlleuse. »

Des promesses si généreusement faites furent religieusement tenues. — Un conseil de régence fut établi pour le pachalik, sous la présidence du prince Bekowitch Tcherkaskoï, et fut composé du cadi, du muffti et de quelques notables de la ville, Musulmans et Arméniens, auxquels on adjoignit deux employés russes. Par la modération qu'elle apporta dans l'exercice de l'autorité, par son impartialité à défendre les intérêts de tous, cette administration devint bientôt chère au pays. Les deux années qui s'écoulèrent ne virent surgir aucune plainte, aucun murmure, aucun signe de mécontentement. Les différens et les conflits judiciaires continuaient à être jugés par le cadi et le muffti, d'après les us et coutumes des mahométans; la police même était exercée par des fonctionnaires du pays, sous la présidence d'un inspecteur russe.

Le 25 juin un *Te Deum* fut chanté sous les murs de Kars pour célébrer l'anniversaire de la naissance de l'empereur, ainsi que la victoire remportée par la petite armée russe à cette extrémité de l'empire. Un ordre du jour fit connaître à l'armée la satisfaction du commandant en chef.

« Braves guerriers! après vos glorieuses victoires en Perse,
» vous vous êtes mesurés avec un nouvel ennemi. Le 19, les

» Turcs ont osé nous attaquer en rase campagne! Châtiés de
» leur audace, ils ont à peine pu se réfugier dans leur place
» forte. Quatre jours vous ont suffi ensuite pour établir vos
» batteries sous les murs même d'une forteresse réputée jus-
» qu'alors inexpugnable! 151 pièces de canon, 7,000 hommes
» de garnison et 4,000 cavaliers formaient sa défense. Votre
» courage a triomphé de tous ces obstacles. — Le 23 juin vous
» avez emporté d'assaut les remparts, les tours et une citadelle
» inaccessible. Les étendards de l'ennemi, les prisonniers et
» d'autres trophées font foi de votre glorieux triomphe. Il sera
» agréable à Sa Majesté d'apprendre ce nouvel exploit de son
» armée.

» Camarades! portez vos regards sur ce rocher où se dé-
» ploie aujourd'hui le drapeau de la Russie. Après un long
» siége, Schakh-Nadir, à la tête d'une armée innombrable, a vu
» sa gloire se briser contre ses parois. Songez à votre nombre,
» et élevez de ferventes actions de grâce vers Dieu qui vous a
» accordé cette victoire nouvelle. »

CHAPITRE VIII.

Apparition de la peste. — Mesures adoptées pour la faire cesser. — Leur prompt effet. — Reprise des opérations. — Le général Paskévitch marche sur Akhaltsikh par Akhalkalaki. — Prise d'assaut de ce dernier fort.

A voir tomber Kars sans qu'aucun secours lui vînt du dehors, on serait tenté d'accuser le chef de l'armée turque d'impéritie, ou au moins d'une incurie inconcevable. Il n'en était cependant pas ainsi. A la nouvelle de l'approche du général Paskévitch, Kiossa-Méhémed-Pacha, placé sur le Saganlugh avec une armée encore dépourvue de ses moyens de guerre, avait senti la nécessité de marcher en toute hâte au secours de la place menacée. Ayant enjoint à Eminn-Pacha de tenir opiniâtrement, il lui annonça son arrivée pour le 23. Il ne manqua pas à sa promesse. Sans tenir compte des obstacles physiques, il se mit en marche à travers les montagnes, avec l'élite de ses troupes et quatre pièces d'artillerie seulement. Le 23 au matin, et pendant l'assaut, ses éclaireurs furent signalés à deux lieues de Kars par les patrouilles; mais l'audacieuse rapidité du général Paskévitch avait rendu ces efforts inutiles. Kiossa-Méhémed-Pacha ne parut que pour apprendre la reddition de la place, et rétrograda vers Ardagan.

Informé de cette tentative de l'armée turque, le général russe fit les dispositions nécessaires pour l'atteindre, la couper

d'Arzerum, et la rejeter dans les montagnes. Le général-major Muravieff, à la tête de quatre bataillons, deux escadrons, un régiment kosaque, la cavalerie tatare et dix pièces d'artillerie, fut jeté à sa poursuite sur la route d'Ardagan; mais il poussa, par Agara, jusqu'à soixante-cinq verstes au-delà sans rencontrer nulle part l'ennemi. Des habitans de Kars, que les proclamations russes rappelaient dans leurs foyers, en donnèrent, le 29 seulement, au général Muravieff des nouvelles positives.

Induit en erreur par de faux bruits, et croyant Arzerum menacé, Kiossa-Pacha, abandonnant la grande route, s'était jeté dans les montagnes, vers Olti et Panagh, et avait franchi soixante verstes en un jour. Cette retraite précipitée, qui équivalait à une défaite, aurait pu dès lors permettre à l'armée russe des mouvemens plus décisifs, si une circonstance funeste n'était venue attrister le triomphe remporté à Kars, et arrêter toutes les opérations.

Les renforts venus d'Arzerum avaient apporté à Kars des germes de peste qui s'étaient secrètement développés dans les rangs de la garnison ennemie. Ce fut le 26 juin que l'on put s'en convaincre par l'inspection d'un prisonnier malade. Les officiers de santé ne se méprirent pas un seul instant sur le caractère de la maladie, et le général en chef, de son côté, ne chercha pas à pallier le mal en berçant ses soldats de fausses illusions, ainsi que cela a lieu si souvent; mais en avouant le mal, il annonça la ferme intention de le combattre et la certitude d'en triompher. Les prisonniers, entourés d'un cordon sanitaire et escortés par un régiment de Kosaques, furent, dès le 27, dirigés sur Gumry.

Tous les effets susceptibles d'infection, pris pendant l'assaut,

furent livrés aux flammes, les autres passés par l'eau (1); les soldats reçurent l'ordre de porter constamment des gants, et, à cet effet, la somme d'un demi-rouble leur fut allouée. Tous les malades subirent une sévère inspection, et furent, au moindre indice de maladie, envoyés en quarantaine. Mais le mal avait devancé cette active prévoyance; les troupes ne purent être préservées de la contagion. Le 27, des symptômes s'en manifestèrent chez un grenadier du régiment de Géorgie; d'autres cas suivirent celui-ci. Une faiblesse extrême, accompagnée d'évanouissemens, un regard terne, inquiet et hagard, de violens maux de tête, étaient les précurseurs certains de la peste. De fortes nausées, le délire, une soif ardente provoquée par un feu intérieur se succédaient ensuite rapidement. Bientôt le malade perdait l'ouïe et tombait dans une atonie complète; enfin de fréquens vomissemens et de fortes convulsions nerveuses terminaient les souffrances par la mort. Une grande partie des pestiférés succomba dans les vingt-quatre heures; d'autres supportèrent les douleurs pendant trois et neuf jours. Les bubons se montraient indistinctement, soit dès le principe, soit pendant le cours de la maladie, quelquefois après la mort.

Pénétré des devoirs que lui imposait l'apparition de ce cruel fléau dans les rangs de son armée, le commandant en chef russe ne dévia, par aucune hésitation, à la ligne de conduite qu'il s'était tracée. Sequestrer les corps les uns des autres, isoler les malades, désinfecter les objets contagieux au

(1) Nous donnerons en note, à la fin du volume, un extrait de son ordre du jour.

moyen de l'eau, pour étouffer les nouveaux germes de peste, telles furent les mesures qu'il adopta. Tous les militaires, sans distinction de rang, virent leurs effets passer par des immersions répétées ; ceux qui avaient communiqué avec les malades étaient aussitôt mis en quarantaine. Telle fut la sévérité apportée à l'exécution de cette mesure, que le chef d'état-major, chez le service duquel un cas de peste s'était déclaré, dut subir également une réclusion de huit jours. Soldats, officiers, généraux, le commandant en chef, lui-même, furent soumis journellement à la visite des officiers de santé.

Le camp fut transféré sur les hauteurs qui bordent le Kars-Tchaï, où l'air était plus sain ; les différens corps, campés séparément, ne communiquaient ni entre eux ni avec la ville. Les soldats se baignaient dans la rivière pendant les chaleurs. Les vivandiers, relégués en dehors du camp, étaient entourés d'un cordon, et les denrées qu'on leur achetait devaient être passées par l'eau.

Des mesures si promptes, si décisives, ne manquèrent pas leur effet salutaire. Le fléau, saisi dans son germe, ne put acquérir d'intensité et s'éteignit bientôt. Vingt jours étaient à peine écoulés que l'armée en fut délivrée et put poursuivre ses opérations.

Le zèle et le dévoûment des officiers de santé ne contribua pas peu à ce résultat. On ne put cependant adopter un système de traitement général. Les médicamens influaient différemment selon les individus. On remarqua que les fortes constitutions, aidées par l'art, parvenaient à triompher du mal, tandis que les organisations faibles y succombaient généralement. En somme, cependant, dans le cours de la peste, de

530 individus attaqués ou suspects d'infection, 263 seulement purent être guéris et rentrer dans les rangs.

Condamné à l'inactivité par ce malheur, le commandant en chef ne perdit pas de vue ses opérations ultérieures. Il recompléta ses parcs de vivres par des achats faits, soit dans Kars même, soit dans les villages environnans. Kars fut remis sur un pied respectable. Son enceinte devint plus restreinte par l'abolition des fortifications du Karadagh : on joignit la tour du N.-E. à la citadelle par un nouveau mur en pierres; les autres remparts furent restaurés, et 100 pièces de canon hérissèrent ces ouvrages.

Le général Bergmann, nommé commandant de la forteresse et du pachalik, eut sous ses ordres les régimens de Krimée et les 39e et 40e de chasseurs, qui avaient le plus souffert pendant l'assaut et avaient besoin de repos; on ajouta 2 régimens kosaques et 10 pièces de campagne. Aussi long-temps que la peste sévirait dans Kars, ces troupes, à l'exception d'un bataillon formant la garnison de la citadelle, devaient camper dans les environs.

Néanmoins, si l'inflexible sévérité du général en chef russe au milieu de cette crise sanitaire prévint de plus grands ravages dans les rangs de l'armée, l'apparition du fléau entraîna de grands inconvéniens, par la suspension des opérations, et risquait, non seulement de faire perdre à l'armée russe le fruit de ses premiers succès, mais d'anéantir son influence morale sur l'esprit des populations. Une partie des habitans était rentrée dans ses foyers et avait fait sa soumission; mais beaucoup d'autres persistaient dans leurs sentimens d'inimitié, accusaient Eminn-Pacha de trahison, et s'apprêtaient à reprendre les armes.

Kiossa-Pacha, lui-même, revenu de sa surprise, déployait de l'activité. Par l'arrivée successive des milices de l'intérieur, ses forces, ayant été portées à 35,000 hommes, il vint prendre position sur la route de Kars, à 60 verstes au-devant d'Ardagan, et renforça sa garnison de 1,800 hommes. En même temps, sur son flanc gauche, les habitans belliqueux d'Akhaltsikh lui annonçaient qu'ayant envoyé dans les montagnes leurs femmes et leurs enfans, ils étaient 10,000 braves décidés à combattre à outrance, et sûrs de repousser les Russes, sans avoir besoin de secours étrangers.

En face de cette attitude des Turcs, la position de l'armée russe n'était pas facile.

Tandis que des mouvemens prompts et décisifs pouvaient seuls lui faire ressaisir sa prépondérance, elle se voyait réduite par un assaut, par la peste, et par la nécessité de laisser garnison à Kars, à 7 bataillons d'infanterie, 2 régimens de cavalerie régulière, 4 régimens kosaques, et 48 pièces d'artillerie. De là, impossibilité pour elle de rien entreprendre avant d'avoir rallié ses réserves; de là, aussi, nécessité absolue pour le général en chef russe de combiner ses mouvemens ultérieurs, de manière à atteindre ce dernier but, tout en reprenant sans délai l'offensive.

De Kars, trois routes lui étaient ouvertes : celle d'Arzerum, celle d'Ardagan et celle d'Akhalkalaki.

La première n'entrait pas dans les plans du général en chef; elle l'éloignait de ses réserves et de ses communications, et lui donnait une ligne trop profonde. Kiossa-Méhémed-Pacha, en évitant le combat, ainsi qu'on devait le prévoir, entraînait l'armée russe à sa suite dans les défilés des montagnes, où

sa faiblesse pouvait lui faire courir des périls sérieux. — Toute entreprise dans ce sens était donc téméraire, et tout au plus à tenter après une défaite de l'armée turque.

Un mouvement sur Ardagan aurait eu, pour premier succès, la prise de cette forteresse; toutefois, ce point atteint, la marche naturelle conduisant l'armée russe sur Arzerum, les chances indiquées ci-dessus se présentaient encore. Si, au contraire, elle abandonnait sa base d'opérations pour se jeter à droite, sur Akhaltsikh, elle s'éloignait également des réserves qui lui étaient indispensables et qu'elle ne pouvait rallier que sous le canon de cette place. Bien plus, suivie en queue par l'armée de Kiossa-Pacha, elle eût été inquiétée sur ses flancs par des corps volans formés des peuplades belliqueuses de ces contrées.

Tous ces inconvéniens, le général Paskévitch parvint à les éviter par une manœuvre plus sûre et en même temps plus avantageuse.

A l'aide d'une fausse démonstration sur la route d'Arzerum, il va tromper le pacha et le replier sur le Saganlugh. — Profitant alors de son éloignement, il opérera brusquement sur Akhalkalaki par une marche parallèle à la frontière.

Ce mouvement lui donne l'avantage de garder ses communications au moyen de la ligne accessoire de Tsalki, et d'y recueillir ses réserves.

En outre, par l'occupation d'Akhalkalaki et de Hertviz, maître d'une position centrale, il peut se porter directement par Aspindza sur Akhaltsikh; ou bien, si Kiossa-Méhémed-Pacha ne manœuvre pas avec assez de célérité, il se jettera entre lui et Akhaltsikh pour gagner ainsi la ligne intérieure.

Dans cette marche, l'armée russe aura d'autant moins de dangers à courir que le lac de Tchildir abritera son flanc gauche.

Les seules entraves à prévoir pouvaient ici naître de la difficulté de franchir, par des chemins à peine tracés, les deux chaînes de montagnes, de Tchildir ou Djala et Tskhéniss-Tskhalé; mais ces obstacles ne pouvaient entrer en ligne de compte pour des troupes aguerries et endurcies aux fatigues comme celles du Caucase : les dispositions nécessaires furent prises aussitôt.

Dès le 12 juillet, au matin, les parcs de munitions et de vivres et l'artillerie de siége filèrent dans la direction d'Akhalkalaki.

Le général en chef se porta, à la tête des troupes, vers le village de Tekme, sur la route d'Arzerum, et fit faire de fortes démonstrations de cavalerie dans cette direction; elles ne manquèrent pas leur effet. L'ennemi, induit en erreur par ce mouvement, se replia vers les montagnes du Saganlugh.

Aussitôt le général Paskévitch fait lever le camp, repasse par Kars et suit la direction de ses parcs. Le 17, il campait déjà à Zaïm; le 18, il les avait rejoints au village de Kumbet. Ici la marche fut entravée par la rapidité de la descente qui conduit au Khani-Tchaï. Le train et l'artillerie de siége ne parvinrent qu'avec peine à traverser ce défilé. Les hauteurs de Tchildir, qui bordent la rive opposée, n'embarrassèrent pas moins les mouvemens du corps. Les chariots ne cheminèrent que sur une file; l'armée dut séjourner sur les bords du lac de Tchildir, pour donner aux bagages le temps de filer. L'avant-

garde, composée de 3 bataillons de pionniers, d'un bataillon du 1er régiment kosaque, de la milice tatare et de 6 pièces légères, se porta seule en avant pour se frayer la route.

Malgré cette précaution, à chaque pas des obstacles d'un nouveau genre venaient mettre à l'épreuve l'ardeur de la troupe. Un terrain marécageux, entre le lac de Tchildir et le village de Djala, nécessita la construction de digues et de ponts. Au-delà, les montées et les descentes devinrent encore plus escarpées; la voie était tellement rétrécie par les rochers à pic, qu'on était obligé de les faire sauter, afin de rendre le chemin praticable pour une seule rangée de voitures. Il fallut un redoublement d'activité de la part des soldats et de présence d'esprit de la part des chefs pour atteindre enfin, le 21, le sommet du Ghegh-Dagh, sur la chaîne dépouillée de bois et encore couverte de neiges des monts Tchildir.

Du haut du Ghegh-Dagh, on découvrit la vallée dans laquelle s'élève Akhalkalaki. L'avant-garde y déboucha le soir même; elle fut suivie le 22 par le corps d'armée et tout le train. L'ennemi se fit voir alors pour la première fois. Toutefois, 400 Karapapakhs qui apparurent sur les hauteurs voisines, se replièrent à l'approche des Kosaques. Le 23, le corps d'armée avança vers Ghendary-su, et y prit position à quatre heures du matin; le commandant en chef, de sa personne, se porta en reconnaissance avec l'avant-garde.

Les blanches tours d'Akhalkalaki semblaient désertes et abandonnées. Rien n'y trahissait la présence d'une garnison. — Les patrouilles s'en approchèrent jusqu'à portée de fusil sans provoquer aucun signe d'hostilité. Bientôt cependant, de petits étendarts flottèrent aux angles de la forteresse

et quelques hommes se dessinèrent sur les remparts; mais leur attitude pacifique devait faire supposer que la place ne résisterait pas et serait disposée à capituler. Le général Paskévitch lui fit adresser une sommation. Quatre hommes armés vinrent à la rencontre des parlementaires. Contre toute attente, ils rejetèrent avec fierté les propositions qui leur furent faites :

« Nous ne sommes pas, dirent-ils d'un ton altier, des » guerriers pareils à ceux d'Erivan ou de Kars! Nous sommes » des guerriers d'Akhaltsikh; nous n'avons ici ni femmes ni » enfans, nous mourrons sur les remparts de notre forteresse; » mais nous ne la rendrons pas sans combat! Un ancien pro» verbe dit qu'un habitant de Kars en vaut trois d'Erivan, et » que deux de Kars en valent un d'Akhaltsikh. Nous ne démen» tirons pas la vérité de ce proverbe. »

Cette réponse était décisive; le général en chef dut passer à l'emploi de la force, et fit ses dispositions en conséquence.

Les rivières Taparawan-Tchaï et Ghendara-su forment, à leur confluent, dans la plaine qui s'étend au pied du versant occidental des monts Tchildir, une presqu'île aux bords escarpés et presque inaccessibles. C'est sur cette presqu'île que s'élève la forteresse d'Akhalkalaki.

Entourée autrefois de faubourgs vastes et populeux, elle ne contient aujourd'hui que 40 misérables habitations et une mosquée. Des murailles en pierres de taille crénelées, décrivant un quadrilataire de 150 toises de longueur sur 40 à 50 de largeur, composent son enceinte. Elles sont flanquées de tours carrées ou rondes, fournissant des feux croisés qui défendent l'accès des trois portes de la place, barricadées alors de grosses



pierres. Des blokhaus et des parapets intérieurs garantissaient la garnison à revers contre les projectiles des hauteurs situées au-delà de la rivière et qui dominent la forteresse.

Les feux de la citadelle étaient distribués sur deux étages, dont le premier, couvert de solives, servait de plate-forme à l'étage supérieur. Des chemins couverts ou souterrains ouvraient l'accès de l'eau. Deux magasins, une poudrière, une casemate, 14 pièces de canon et 1,000 hommes de garnison complétaient ses moyens de défense.

En 1807, le comte Goudowitch avait tenté de s'emparer de ce fort; après un assaut meurtrier, où il perdit 1,500 hommes, il fut obligé de lever le siége.

Kotlarewski, nommé, à juste titre, le héros du Caucase, fut plus heureux. Avec 2 bataillons d'infanterie, s'étant porté, en une seule marche forcée, contre cette forteresse, il fit donner l'assaut, escalada les murs et en fut maître en moins de deux heures.

Pendant que le général Paskévitch reconnaissait les fortifications, la garnison qui s'était portée en masse sur les murs, sembla demander à entrer en pourparlers. Le capitaine Aboukhoff, qui commandait les avant-postes, crut devoir céder à cet appel; une salve de mousqueterie partit en ce moment, et le parlementaire tomba sous une grêle de balles. — Cet acte de barbare perfidie, contraire aux usages de la guerre, décélait dans les défenseurs de la place, une résolution désespérée. Elle confirma le général russe dans l'intention d'agir avec prudence, de profiter de la nuit pour ériger des batteries formidables, et de ne se livrer aux chances hasardeuses d'un assaut que lorsqu'il serait certain du succès.

Le corps russe reçut l'ordre de prendre position sur le Ghendara-su, à 3 verstes et demie de la forteresse.—Un détachement de cavalerie se posta en observation sur la route d'Ardagan, où quelques cavaliers turcs avaient paru. La nuit survint : le général russe, ayant désigné pour l'emplacement des batteries les hauteurs situées sur la rive opposée du Ghendara-su, où elles pouvaient être abritées derrière les ruines des anciens faubourgs et commandaient les remparts, chargea 1 bataillon d'infanterie et 2 compagnies de pionniers de procéder incontinent aux travaux. Un autre bataillon avec 2 pièces d'artillerie forma la réserve. — L'ennemi ne chercha pas à inquiéter les travailleurs autrement que par un feu de mousqueterie insignifiant, ce qui permit d'achever les deux batteries sans obstacles avant l'aube : elles étaient garnies, la première de 2 mortiers, de 8 pièces de position et de 2 pièces légères ; la seconde, plus rapprochée de 40 toises, de 6 petits mortiers à la Cohorn.

Au lever du soleil, la vue de ces batteries, prêtes à semer la mort dans la forteresse, n'intimida pas les assiégés. A la voix du mullah, qui retentit du haut du minaret, on les vit couronner en masses compactes les remparts, et entonner des cantiques religieux. Ainsi préparés à la mort, ils ouvrirent les premiers le feu. Les batteries russes ripostèrent avec un succès complet.

En moins d'une demi-heure, l'artillerie ennemie était réduite au silence ; les créneaux de la tour principale de la citadelle s'écroulaient; les murs et les angles de la forteresse étaient fortement endommagés.

Ne trouvant plus d'abri derrière ses remparts, une partie de



la garnison se réfugia dans la casemate; le reste, poursuivi par les projectiles, errait çà et là pour se soustraire à leur effet meurtrier.

A cet aspect, pour mettre un terme à l'effusion du sang, le général Paskévitch fait cesser le feu. Il espère, mais en vain, que l'ennemi, mieux avisé, songera à capituler. Après une demi-heure de suspension, la persévérance aveugle des Turcs l'oblige de placer 4 nouvelles pièces de position à 150 toises du rempart pour le battre en brèche. Deux autres pièces légères, sous la protection d'une compagnie de carabiniers, sont pointées contre la porte principale. Ces feux redoublés sèment l'effroi et la mort. Le colonel Borodine, qui commande la colonne d'attaque, s'approche lui-même des murs et fait une nouvelle sommation. — Il n'obtient pour toute réponse que le serment de mourir à son poste, prêté par le chef turc, et répété à haute voix par ses soldats.

Bientôt, néanmoins, la position des braves défenseurs d'Akhalkalaki n'est plus tenable; l'instinct du salut l'emporte sur leur audacieuse résolution. Ayant attaché des cordes aux remparts, ils tâchent d'échapper ainsi au sort qui les attend. — Mais cette tentative ne put réussir : Borodine envoie une partie de ses troupes à la poursuite des fuyards; lui-même, se précipite à l'assaut à la tête de 2 compagnies. Les soldats, n'ayant pas d'échelles, se servent avec succès, pour l'escalade, des cordes laissées par l'ennemi, et plantent leur drapeau sur le bastion principal : tant d'audace force ce qui reste de la garnison à mettre bas les armes.

Les Kosaques de la ligne, brûlant de venger la mort de leur

capitaine, traîtreusement assassiné la veille, atteignent les autres et les massacrent sans pitié : 100 hommes parvinrent seuls à se sauver; 14 canons, 21 étendards, des armes et des munitions en grand nombre et 300 prisonniers tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Six cents hommes avaient péri, parmi lesquels Tendakh-Bek, commandant de la place; quatorze officiers et fonctionnaires étaient au nombre des prisonniers, et, avec eux, Muta-Bek, chef du district d'Akhalkalaki.

La défense de ce fort présente, sans contredit, un beau trait d'héroïsme; mais, en admirant le dévoûment de cette poignée de braves, on ne conçoit pas l'aveuglement des chefs, qui vouent à la mort, pour la défense d'un point peu important, des bras et un courage qu'on eût pu employer ailleurs avec plus de succès.

La prise d'Akhalkalaki assurait les communications de l'armée avec Tsalki et Gumry, et lui ouvrait la route la plus courte pour la Somkhétie. Elle facilitait, en outre, les opérations ultérieures contre Akhaltsikh, et mettait à la disposition des Russes, les ressources d'un sandjak très fertile. Néanmoins, tous ces avantages étaient liés à la possession de Hertwiz.

Situé sur la route d'Akhaltsikh, au sommet de rochers inaccessibles, près du confluent de la Kura avec l'Akhaltsikh-Tchaï, ce fort date de la domination grecque dans l'Asie-Mineure. Plus tard, il a fait partie des possessions des Turcs de Géorgie et a passé, en même temps qu'Akhaltsikh, au pouvoir des Turcs. Son enceinte extérieure n'est composée que de murs crénelés et flanqués de quelques tours irrégulières, mais la citadelle, formidable déjà par sa position naturelle, avait été

rendue inexpugnable au moyen des murs en maçonnerie, flanqués de quatre tours casematées, dont les feux croisés, bien distribués, balaient les approches du fort et le passage de la Kura. Hertwiz contenait pour lors 14 pièces de canon et 200 hommes de garnison. Les deux routes qui y conduisaient, également impraticables, débouchent toutes les deux des rochers qui encaissent la Kura et l'Akhaltsikh-Tchaï, sous le feu même des remparts de la place.

Le 26 juillet, le général baron Sacken, avec 2,000 hommes d'infanterie, 15 escadrons de cavalerie et 12 pièces d'artillerie, 2 mortiers de 80 et 6 mortiers à la Cohorn, fut chargé de s'en emparer. Empêché par les difficultés de la route d'agir avec assez de célérité, Sacken fait séjourner son infanterie, et, poursuivant son mouvement avec la cavalerie, est bientôt en vue de Hertwiz, après avoir refoulé quelques piquets. A son approche, une partie de la garnison, démoralisée par les fuyards d'Akhalkalaki, cherche son salut sur la rive opposée de la Kura ; le reste, surpris par l'audace du colonel Raïevski, qui s'est porté sous les murs sans donner à l'ennemi le temps de se reconnaître, n'ose opposer aucune résistance. Les portes sont ouvertes ; la citadelle est occupée, sans coup-férir, par les dragons, qui ont mis pied à terre : 13 canons, 1 mortier, un millier de sacs de froment et une quantité considérable de munitions sont les fruits de cet heureux coup de main.

Pendant que ces succès brillans se suivaient au centre avec tant de rapidité, le détachement de l'extrême flanc droit, opérant sur les côtes de la mer Noire, sous les ordres du général major Hesse, venait de s'emparer de Poti après un siége de sept jours.

Aslan-Bek qui y commandait, ayant vainement attendu des secours, s'était vu forcé de capituler. Le général Hesse, pour éviter l'effusion du sang, accorda à la garnison la permission de rentrer dans ses foyers : 43 pièces de canon, 1 mortier, 13 drapeaux, avec bon nombre de munitions de bouche et de guerre, furent trouvés dans Poti. Deux mille hommes de troupes régulières, et trois mille hommes de milices de Mingrélie, sous les ordres de leur prince, avaient remporté ce nouveau triomphe, sans autre perte que celle de sept tués et quatorze blessés.

Ces événemens furent annoncés à l'armée par l'ordre du jour suivant :

« Braves guerriers ! il y a peu de jours que vous avez célé-
» bré la victoire de Kars. Depuis, vous avez franchi les hautes
» montagnes du Tchildir, et vous avez paru devant les forte-
» resses du pachalik d'Akhaltsikh. Le jour même où nous
» apprenions la prise de Poti par nos braves frères d'armes,
» les défenseurs d'Akhalkalaki, forts du souvenir de leurs an-
» ciens exploits, refusaient d'accepter une capitulation : un
» jour a suffi pour les punir de leur audacieuse présomption.
» Ni leurs remparts, ni la fuite n'ont pu les soustraire à nos
» bras. Hertwiz, situé sur des rochers inaccessibles, effrayé
» par cet exemple, s'est soumis sans opposition ; la garnison a
» obtenu merci. L'effet de ces événemens sur les populations
» avoisinantes ne s'est pas fait attendre. Partout le peuple
» jette les armes et accourt sous notre protection pour re-
» prendre ses travaux. Terribles dans les combats, vous savez
» encore, comme il convient à de vaillans guerriers, épargner
» les vaincus et protéger la vie et les biens de ceux qui se sou-

» mettent. Cette gloire doit vous être chère ! — Guerriers ! c'est
» un vrai plaisir pour moi de vous remercier de vos nouveaux
» exploits et de les porter à la connaissance de l'Empereur. —
» Encore quelques jours, et nous serons devant Akhaltsikh ;
» c'est le boulevart le plus important des Turcs en Asie. — Que
» Dieu nous protège ! »

CHAPITRE IX.

Marche sur Akhaltsikh. — Notions sur l'ennemi. — L'armée russe franchit la Kura. — Reconnaissance du 5 août. — Affaire de cavalerie. — L'armée russe s'établit sous les murs d'Akhaltsikh.

Par la prise d'Akhalkalaki et de Hertwiz, l'armée russe ayant ressaisi ses communications directes, recueillit successivement ses réserves. Le 26, le général prince Beboutoff lui en amena une partie par Tsalki, une autre arriva par Gumry. — Elles augmentèrent l'effectif de 2,300 combattans. Dès-lors, la reprise des opérations ne fut plus retardée.

A cheval sur le point de jonction des deux routes qui conduisent, l'une par le lac de Khazapinghel à Ardagan, l'autre par le château d'Aspindza à Akhaltsikh, l'armée russe pouvait, à volonté, ou avancer directement contre cette place forte, ou s'établir sur ses communications avec l'armée turque en opérant par Ardagan.

Avec la chance d'atteindre cette armée, le dernier parti aurait eu des résultats importans; mais cette chance était peu probable. Les seules notions obtenues sur Kiossa-Méhémed-Pacha le disaient encore sur le Saganlugh, occupé à renforcer son armée avec l'intention d'attaquer Kars. — Dans ces conjonctures, un mouvement sur Ardagan eût détourné inutilement l'armée russe du but le plus pressant, qui était d'accomplir

l'investissement d'Akhaltsikh avant l'arrivée des pachas, et de faire avorter leurs tentatives pour secourir cette place. — Cette considération était majeure.

Dès le 18 juillet, le général Muravieff reçut l'ordre de se porter, avec le détachement posté à Hertwiz, vers le château d'Aspindza, de reconnaître le terrain, et de procéder aux réparations indispensables de la route.

Ayant gravi le défilé boisé que ce château commande, Muravieff employa son infanterie à élargir la voie qui n'était qu'un sentier à peine tracé, tandis que sa cavalerie, débouchant hors du bois, prit position à 15 verstes du pied du versant opposé.

Les réparations achevées, les parcs de munitions et de vivres suivirent le 30 et le 31 juillet, le mouvement de l'avant-garde. Le 1er août, le général en chef ferma la marche avec le reste des troupes.

Cependant des nouvelles reçues non loin du village de Djaboretti faillirent changer la direction de l'armée.

Quelques Karapapakhs, venus en députation des environs d'Ardagan pour faire leur soumission, annoncèrent qu'on y attendait très prochainement Kiossa-Méhémed-Pacha, à la tête de 35,000 combattans et 15 pièces de canon. Aller, par une marche rapide, à sa rencontre, le battre et le rejeter au-delà du Saganlugh, devenait, pour l'armée russe, une chance avantageuse à courir; mais il fallait être certain du fait allégué, et les assertions, d'ailleurs, vagues et peu précises d'un peuple comme celui des Karapapakhs, connu par sa perfidie, n'inspiraient aucune confiance. — Le général russe ne put s'y méprendre : il se borna à envoyer un officier interprète avec la



députation pour acquérir des notions plus exactes sur les forces et les projets de l'ennemi, et continua son mouvement avec toute la célérité possible. Il n'avança pas, néanmoins, aussi vite qu'il eût désiré. Des montées et des descentes continuelles au travers de défilés étroits et escarpés, multipliaient à chaque pas les difficultés de la marche ; l'espace d'une lieue, entre Dzaboretti et Tomale ou Indumalia, nécessita surtout des efforts soutenus. La descente était si rapide et si périlleuse, que 200 hommes furent employés à chaque pièce d'artillerie de siége ; le plus léger fourgon dut être soutenu à force de bras ; d'immenses blocs de bois et de branches d'arbres furent attachés aux caissons pour empêcher leur mouvement de rotation trop accéléré. Trois jours de suite les troupes n'eurent presque aucun repos et se relevèrent constamment auprès de l'artillerie et des parcs. Jamais l'armée, même en franchissant le Bezobdal pour pénétrer en Arménie, lors de la guerre de Perse, n'avait eu à surmonter d'aussi graves obstacles. En 60 heures elle ne put accomplir qu'un trajet de 55 verstes.

Enfin, le 3 août, l'avant-garde ayant employé un dernier effort à descendre la pente rapide qui conduit dans la vallée de la Kura, prit position sur la rive droite de cette rivière, en vue d'un corps nombreux de cavalerie turque, qui fit mine d'attaquer, mais se replia subitement à l'approche de l'infanterie. A 4 heures du soir, le corps d'armée tout entier déboucha dans la vallée, et s'établit à 6 verstes 1/2 d'Akhaltsikh, au confluent de la Kura et de la Dalka ou Akhaltsikh-Tchaï. Un fort détachement occupa aussitôt une hauteur située sur l'autre rive de la Kura, près du village de Tchala, et y éleva un retranchement pour assurer le flanc gauche du camp, qui était le plus

exposé aux tentatives de l'ennemi. On était d'autant plus fondé à les craindre, que, d'après le rapport de l'officier envoyé aux Karapapakhs, Kiossa-Méhémed-Pacha avait, en effet, passé le 1er août, à Ardagan et devait être rendu, pour le 4, à Akhaltsikh.

Des salves de réjouissance qu'on entendit dans la forteresse, firent présumer que la jonction s'était opérée, et des nouvelles, reçues le 5, confirmèrent cette supposition. — Le corps auxiliaire conduit à Akhaltsikh se montait à 35,000 combattans, aux ordres de Kiossa-Méhémed et de Mustafa-Pacha.

Tandis que les forces turques se trouvaient ainsi quadruplées, les réserves que devait amener le général Popoff étaient encore retenues dans les défilés de Bordjom par les difficultés du chemin, et ne devaient opérer leur jonction que dans quelques jours. Ce délai plaçait le général en chef dans une situation embarrassante. Attendre leur arrivée pour agir, c'était dévoiler aux pachas sa faiblesse, rehausser leur courage et perdre l'avantage de l'offensive. Dans cette conviction, le général Paskévitch se décide à payer d'audace, à se porter sur Akhaltsikh avant que le pacha ait eu le temps de se reconnaître, et à prendre une forte position sur la hauteur de Tauchan-Pacha qui domine la face occidentale de la forteresse.

Le 5 août, à 7 heures du matin, les troupes s'ébranlèrent. La Kura, qui n'a ici que 1 mètre 1/2 de profondeur sur 43 toises de largeur, fut traversée à gué. Le corps se rangea dans l'ordre de bataille suivant :

En première ligne :

Sur la droite :

1 Bataillon de Chirvan.
1 De pionniers.

Sur la gauche :

3 Bataillons à 6 pelotons du régiment d'Erivan ; tous ces bataillons étaient formés en colonnes d'attaque.

Dans l'intervalle du centre :

16 Pièces d'artillerie de position.

En seconde ligne :

2 Bataillons de grenadiers de Géorgie en colonnes d'attaque.

En troisième ligne :

La cavalerie régulière avec 14 pièces d'artillerie volante kosaque.

Les régimens kosaques et la milice tatare suivaient immédiatement.

La marche était fermée par 4 compagnies d'infanterie, 8 pièces de position et 4 pièces légères.

Les parcs d'artillerie et de vivres restés de l'autre côté de la rivière formèrent une barricade dont la garde fut confiée au 42e de chasseurs avec 4 pièces.

Au premier mouvement des colonnes, l'ennemi se montra sur leur flanc gauche, menaçant la redoute construite la veille. Quelques coups de canon le forcèrent bientôt à rétrograder. Il alla se grouper en masses nombreuses sur les deux rives de l'Akhaltsikh-Tchaï, sans opposer de résistance à l'armée, qui continua son mouvement encore pendant un espace de 3 verstes, où elle s'arrêta pour éviter l'excessive chaleur de la journée. — Ordre fut donné aux avant-postes de ne pas engager de fusillade; aussi les flanqueurs ennemis firent-ils de vains efforts dans ce but : fidèles à la consigne, les tirailleurs russes ne ripostèrent que pour éloigner ceux qui osèrent les braver de trop près.

Enfin, vers les 4 heures, avec la cessation de la chaleur, les colonnes russes reprirent l'offensive; 16 pièces de position, avançant au trot, se placèrent en batterie et ouvrirent un feu si prompt et si rapproché, que les masses ennemies se dispersèrent incontinent, partie sur la ville, partie sur la rive opposée. La cavalerie régulière et irrégulière, lancée vigoureusement à leur poursuite, s'empara de la hauteur de Tanchan-Pacha. Le comte Paskévitch y fit procéder à l'érection d'une redoute; et, ayant désigné l'emplacement du camp sur la rive gauche du Poskhow-Tchaï, à 2 verstes 1/2 de la ville, il porta, pour en couvrir le flanc gauche, toute sa cavalerie sur la rive droite.

En observation sur ses palissades, l'ennemi se tint tranquille spectateur de tous ces mouvemens jusqu'à 6 heures du soir. Mais alors les parcs ayant commencé à filer vers leur nouveau camp, la tranquillité fit place à une agitation générale. Bientôt des masses de cavalerie débordant les deux flancs russes, s'efforcèrent de se frayer un passage jusqu'au train.

Sur le flanc droit les assaillans montrèrent 4,000 cavaliers. Leur premier choc fut essuyé par le régiment des carabiniers d'Erivan.

Ce ne fut qu'à l'aide de deux décharges successives de mitraille à bout portant, qu'il arrêta l'élan impétueux des cavaliers turcs. S'étant couverts d'un ravin assez profond, ils profitèrent de cet accident de terrain pour converser brusquement vers la gauche et assaillir le régiment de Géorgie. Accueillis ici également avec un feu de mousqueterie et d'artillerie bien dirigé, ils prirent la fuite, poursuivis par les Kosaques qui leur firent une vingtaine de prisonniers.

A son flanc droit, l'ennemi montra encore plus d'audace : 5,000 cavaliers ayant circonvenu l'aile gauche russe, se précipitèrent dans la direction des parcs. Le colonel Raïevski reçoit aussitôt l'ordre de les prendre en flanc avec 4 escadrons de hulans et de dragons. Mais son attaque est ralentie par les inégalités du terrain. La cavalerie turque a le temps de changer de front et de se jeter sur les escadrons russes. Surpris au débouché d'un ravin, ceux-ci peuvent à peine déployer leur ligne et placer leurs pièces en batterie; ils sont attaqués de toutes parts. Un escadron parvient cependant à exécuter sa charge et à renverser les Turcs. Mais emporté par son ardeur, il est enveloppé aussitôt par les masses, qui se reforment sur ses derrières. Dans cette situation critique, obéissant à la voix de leur chef, les dragons mettent pied à terre et croisent la baïonnette. En vain les Turcs renouvellent leurs efforts; ils viennent se briser contre ce faible groupe de braves. Le nombre eût néanmoins fini par triompher, si un second escadron ne fût venu les dégager. De plus, deux escadrons de hu-

lans qui prennent l'ennemi en flanc, et un bataillon d'infanterie accouru avec deux pièces d'artillerie, redonnent aux Russes leur supériorité sur ce point. Effrayés par leurs attaques simultanées et vaillamment conduites, les Turcs lâchent pied, sont vivement poursuivis et finissent par se jeter en désordre dans la forteresse.

Cette affaire si brillante pour la cavalerie russe avait coûté 44 hommes; perte considérable en raison de la faiblesse numérique de la cavalerie qui avait pris part à cette affaire, mais suffisamment compensée par le courage moral qu'elle sut donner à cette arme, et la frayeur qu'elle inspira aux Turcs. Cette cavalerie, qu'ils croyaient pouvoir impunément braver, ils la voyaient, bien inférieure en nombre, attaquer et culbuter la leur (1).

La nuit étant survenue, l'armée russe put établir son camp sans obstacles.

C'est ainsi, que par une résolution hardie et exécutée avec prudence, en présence même d'un ennemi quatre fois plus nombreux, le comte Paskévitch parvint à occuper une position forte et d'où il put incontinent menacer à son tour.

(1) Ce que nous avançons ici, nous l'appuierons des paroles même d'un Karapapakh. Questionné, après la prise d'Akhaltsikh, sur ce qu'il pensait de la cavalerie russe, il répondit, dans son langage figuré : « Jadis nous » hachions vos Kosaques comme des choux; aujourd'hui qu'ils sont vêtus » de blanc, ils chargent comme des lions, et il est impossible de leur » résister. »

Les Turcs prenaient pour des Kosaques, les dragons qui portent en été des redingotes en toile blanche.

CHAPITRE X.

Description d'Akhaltsikh.

Akhaltsikh n'était dans l'origine qu'un repaire de brigands où quelques montagnards du Caucase s'étaient retirés pour rançonner les provinces riches, mais impuissantes, de la Géorgie. La vie belliqueuse et indépendante de ces montagnards, leur réputation de courage et l'appât d'un riche butin, les recrutèrent bientôt de tous les esprits inquiets des provinces avoisinantes que le frein des lois importunait, et qui pouvaient ici les braver impunément. Avec la population et ses actes de brigandages de plus en plus étendus s'accrurent aussi les richesses de la ville. Des Arméniens, d'autres chrétiens et des Juifs vinrent s'y établir, et profitèrent de la fainéantise des Musulmans pour s'assurer par leur industrieuse activité de grands bénéfices. Quoique retenus par les Ottomans dans un état de servitude abjecte, ils ont en réalité le monopole du commerce de l'Asie. A Akhaltsitkh, ils entretenaient avec Erivan, Arzerum, Tiflis et Trébisonde des relations commerciales qu'ils étendirent même par la suite jusqu'à Constantinople.

En 1828, Akhaltsikh avait sans contredit atteint l'apogée de sa prospérité.

Il est difficile de donner une description exacte de cette ville.

Les rameaux assez élevés des montagnes de Persaat, qui longent la rive gauche du Poskhov-Tchaï (1), décrivent une courbe en forme d'arc rentrant, dont le cours de la rivière simule la corde au midi. Flanquées à l'occident par le sommet escarpé du Kaïa-Dagh, tandis qu'au nord elles s'abaissent en échelons, ces hauteurs dessinent une vallée saccadée, pleine de mouvement et scindée du nord au sud par de profonds ravins qui servent d'écoulement aux eaux des montagnes.

C'est dans l'angle formé par le Poskhov-Tchaï, le Kaïa-Dagh et les hauteurs N. de l'hémicycle, et sur leurs versans inclinés vers les bords escarpés de la rivière, qu'est bâti Akhaltsikh; son diamètre, de l'E. à l'O., est de 600 toises; du N. au S. de 400, et il renferme, dans une circonférence de 3 verstes, 4,500 maisons habitées par près de 5,000 familles. Dans cet espace, accidenté et resserré, les maisons se présentent tellement entassées les unes sur les autres, qu'on ne distingue ni places, ni rues, et ce n'est que par des sentiers étroits et tortueux que les habitans peuvent communiquer.

Un ravin prenant naissance au N., mais se divisant ensuite en deux branches qui divergent vers le S.-O. et le S.-E., scinde la ville en trois parties; celle qui est située entre les deux ravins est exclusivement occupée par les musulmans, les autres par les chrétiens et les juifs.

Les maisons, solidement bâties, sont à deux étages, et, contre les habitudes musulmanes, garnies à l'extérieur de fenêtres et

(1) Le Poskhov-Tchaï, nommé aussi Djalka et Akhaltsikh-Tchaïa, est un des affluens de la Kura.

de galeries découvertes. Les attenances sont adhérentes à l'édifice principal. Chaque maison présente ainsi l'aspect d'un fort pouvant contenir une garnison de 20 à 100 hommes, et susceptible d'une vigoureuse défense.

On distingue, parmi les édifices, l'église catholique, dont l'origine est d'une haute antiquité. Elle a la forme d'un carré couronné d'une coupole élevée et étroite. La maison du pacha est embellie par des sculptures en bois; la mosquée principale, taillée en pierres de taille, montre le goût oriental. Sa belle coupole est recouverte de plomb et surmontée de croissans dorés. De beaux lustres et des candélabres lui servent d'ornemens à l'intérieur. Cet édifice se trouve soutenu par quatre pilastres en pierres de taille, liés par des cerceaux de bronze. Un bâtiment attenant sert de demeure aux Mullahs et Alkundes, et contient en outre une bibliothèque remarquable et une école pour le corps des Ulémahs (1).

Les fortifications d'Akhaltsikh consistent dans la forteresse proprement dite, et dans l'enceinte extérieure de la ville.

La forteresse, adossée aux rives élevées du Poskhov-Tchaï, présentait l'aspect d'un polygone irrégulier, dont les faces étaient presque contiguës aux habitations. Des gorges naturelles la divisaient en quatre parties, dont l'une, occupée par la citadelle, commandait toutes les autres. Sa double enceinte de murs était flanquée de tours en pierre, parsemées sans ordre sur les faces et aux angles. Un bastion, qui semblait avoir été construit plus tard, balayait dans son prolongement la vallée

(1) La mosquée d'Akhaltsikh et sa bibliothèque ont été décrites dans le n° 16 de la *Gazette de Tiflis* pour l'année 1828.



du Poskhov-Tchaï et les chemins couverts qui conduisaient à la rivière.

Quarante pièces de canon étaient réparties sur les remparts, qui dominaient à peu près tous les points de la ville, hormis le sommet du Kaïa-Dagh et l'éminence sur laquelle est située l'église catholique.

Ces fortifications intérieures ne constituaient cependant, aux yeux des habitans, qu'une défense secondaire, et ils regardaient comme la plus importante l'enceinte extérieure de la ville, composée d'une tour et de quatre bastions liés entre eux par une palissade en bois de sapin de plus de deux toises de hauteur sur trois pieds d'épaisseur. La tour, assise sur le Kaïa-Dagh, flanquant l'extrémité S. de la face occidentale, était garnie de 4 canons, et balayait toute cette face, et au besoin l'esplanade intérieure entre les palissades et la ville. Les quatre bastions, construits en briques non cuites liées par des poutres transversales, avaient trois côtés, munis chacun d'une embrâsure, et étaient répartis ainsi qu'il suit : le numéro 1 sur la face orientale, le numéro 2 sur une éminence de la face septentrionale, le numéro 3 sur une autre éminence de la même face, au-devant de l'esplanade que couronnait l'église catholique; enfin le numéro 4 à l'angle occidental de l'enceinte. La face septentrionale, et surtout l'éminence de l'église catholique, formaient, par leur élévation et leurs ouvrages, le point de défense le plus formidable.

De petites tours saillantes en poutres distribuées sur toute la ligne et pouvant loger une dizaine de tirailleurs, multipliaient les défenses de flanc. Deux fossés, l'un extérieur, l'autre intérieur, étaient creusés autour des palissades.

La ligne des fortifications dessinait un nonogone irrégulier et était garnie de 22 pièces de canon en bon état.

Comme on le voit, Akhaltsikh avait donc trois lignes de feux superposées, la ligne des palissades et des bastions, celle des remparts de la forteresse, et enfin celle de la citadelle.

Tout ce système de défense était loin de satisfaire aux règles de l'art et péchait surtout par l'absence totale de feux croisés; mais il présentait néanmoins des avantages incontestables sous plusieurs rapports. On a eu lieu de se convaincre que des palissadès en poutres de la dimension indiquée étaient beaucoup plus solides que des murs eu pierres, et remplaçaient au besoin les remparts de terre. Faites de bois résineux comme celles d'Akhaltsikh, elles résistent merveilleusement à l'effet de l'artillerie. Non seulement des pièces de 12 n'ont pas prise sur elles, mais même des pièces de 24 parviennent rarement à les briser. Deux jours consécutifs de tranchée ouverte avec des charges diminuées, et à 120 toises seulement de distance, n'y firent que des trouées insignifiantes et qu'avec un peu d'activité la garnison eût fait disparaître en quelques heures.

En outre, l'assaut de ces palissades présentait une double difficulté pour l'escalade; car après en avoir atteint le faîte on se trouvait en face d'une descente à pic de deux toises de hauteur.

Enfin, par l'irrégularité de leurs lignes et par l'inégalité de leur hauteur, suite des accidens du terrain, les palissades étaient peu susceptibles d'être enfilées par des batteries à ricochet, ce qui privait l'attaque d'une de ses principales ressources.

En général Akhaltsikh, assis au milieu de gorges de montagnes entrecoupées de profonds ravins, était merveilleusement

secondé par la nature, qui avait multiplié les points de défense sans en offrir aucun qui fût favorable à une attaque régulière.

Quatre hauteurs se dessinaient autour des approches de la ville :

La hauteur de Tanchan-Pacha à 710 toises de la face orientale et du bastion numéro 1;

Le plateau élevé vis-à-vis le centre de la face septentrionale et à 240 toises du bastion numéro 3, qui dominait toutes les fortifications et même l'éminence sur laquelle est l'église catholique, et ne communiquait à celle-ci que par une langue de terre étroite, bordée des deux côtés par de profonds ravins;

Le sommet du Kaïa-Dagh, et enfin une hauteur sur la rive droite du Poskhov-Tchaï, à 100 toises des palissades sur lesquelles elle plonge complètement.

De ces quatre hauteurs, la seconde était la seule assez spacieuse pour recevoir des travaux de siége.

Une esplanade le long des deux rives du Poskhov-Tchaï, au-devant de la face orientale, et ayant de 150 à 500 toises de largeur, entrecoupée de jardins et de buissons, pouvait être utilisée sous ce rapport; mais alors, il eût fallu pénétrer dans la ville par un côté où les maisons, placées en amphithéâtre, formaient autant de lignes de feu meurtrières.

Mais ce qui, plus que sa position, donnait de l'importance à Akhaltsikh, c'était l'esprit belliqueux de ses habitans. Fiers du souvenir de leurs anciennes prouesses, ne s'étant jamais courbés sous aucune autorité, pas même sous celle de la Porte, mais Mahométans fanatiques, ils avaient juré de défendre jusqu'à la dernière extrémité, contre les infidèles, leur antique indépendance; ils s'y préparaient avec une nouvelle ardeur et

un joyeux courage. Dix mille hommes avaient été mis sur pied; parmi eux se trouvaient beaucoup de janissaires qui, réfugiés à Akhaltsikh, bravaient les ordres du sultan pour la destruction de ce corps.

L'arrivée des pachas Kiossa-Méhémed et Mustafa, à la tête d'un renfort de plus de dix mille hommes d'infanterie et de douze à quinze mille hommes de cavalerie, avait encore augmenté la confiance des habitans.

Ces troupes occupaient autour de la ville quatre camps retranchés. Le premier et le mieux fortifié était situé sur l'éminence septentrionale, et renforçait encore ce point si important. Le second, près de la mosquée de Tulba, à une verste de la tour du Kaïa-Dagh, défendait le pont du Poskhov-Tchaï. Le troisième, le plus considérable, et qui contenait les parcs, était établi au village de Su-Kilissi, sur l'embranchement des routes d'Ardagan et des villages voisins. Le quatrième occupait Achaga-Pacha, à cinq verstes de la ville, sur la route d'Ardagan.

CHAPITRE XI.

Opérations contre les troupes de Kiossa-Méhémed-Pacha. — Marche nocturne. — Prise d'assaut des camps retranchés. — Dispersion complète des Turcs.

La position, sous les murs d'Akhaltsikh, du corps de Kiossa-Méhémed-Pacha donnait aux Turcs une grande supériorité, surtout en cavalerie; on avait pu s'en convaincre à l'affaire du 5 août, où il avait fallu tout le courage des dragons pour triompher du nombre et de l'audace de la cavalerie ottomane. Devant un adversaire aussi entreprenant la prudence imposait au général en chef russe la loi d'attendre l'arrivée de toutes ses réserves pour se livrer à l'offensive. Il commença donc, en attendant, par mettre son camp à l'abri d'un coup de main. Dans la nuit même du 5 août deux redoutes furent élevées, l'une sur la rive gauche du Poskhov-Tchaï, au sommet de la hauteur conique de Tanchan-Pacha; l'autre près des bords escarpés de la rive droite, sur le terrain où avait eu lieu l'affaire, et qui dominait les aboutissans du village de Marda. Malgré un fonds pierreux, ces redoutes furent achevées le 6 au matin; 4 pièces de position et 200 hommes de garnison furent placés dans la première; 2 pièces légères et 400 hommes dans la seconde. Un logement pour une compagnie d'infanterie et 2 pièces légères, et des épaulemens en pierre pour les tirailleurs, sur le versant de la montagne, complétèrent la défense des approches du camp du côté de la ville. De plus, deux autres

redoutes (numéros 3 et 4) furent érigées sur les derrières et le flanc droit. Enfin, pour assurer les communications entre les deux rives du Poskhov-Tchaï, des tirailleurs furent embusqués dans un taillis du vallon formé par la rivière, qui fut converti en place d'armes.

Cette activité donna le change aux Turcs : ils crurent qu'on procédait déjà aux travaux de siége et s'évertuèrent à fortifier de plus en plus l'enceinte de la place. Ils opposèrent à la redoute numéro 2 une espèce de contre-approche, et, appréciant l'importance de la hauteur qui dominait la partie septentrionale de la forteresse, en face de l'église catholique, ils érigèrent, autour de leur camp, un grand ouvrage en bois. Absorbé par ces travaux, Kiossa-Méhémed-Pacha négligea d'utiliser sa nombreuse cavalerie pour marcher dans les défilés de Bordjom, au-devant des réserves russes. Le général Popoff, après avoir passé sous le canon d'Atskhur, opéra, sans obstacle, sa jonction le 7 août au matin. Le renfort qu'il amena à l'armée se composait de 1,800 hommes.

Toutes les forces disponibles russes étant ainsi réunies, le général Paskévitch dut songer, dès-lors, à passer à l'offensive : son plan fut bientôt arrêté. — Il ne pouvait se dissimuler que toute attaque contre la forteresse elle-même serait hérissée de difficultés tant que l'armée turque camperait sous ses murs. — Disposant d'une nombreuse cavalerie, elle pouvait, par des attaques répétées, non seulement empêcher de donner aux travaux l'assiette et l'extension nécessaires, mais encore faire avorter l'entreprise. — Par la possession d'Atskhur, maîtresse des défilés de Bordjom et des communications directes avec la Kartalinie, elle forçait alors le corps russe de franchir encore

une fois, pour regagner la Géorgie, les cols de Tsikhedjvare. Embarrassé d'un immense matériel, au milieu de défilés impraticables, il courait risque de se voir exténué et même anéanti par des surprises répétées.

Tenter une attaque contre Akhaltsikh avec tant de chances de revers, c'eût été assumer sur sa tête une responsabilité immense pour arriver à un résultat incertain. Le général russe le sentit. Une entreprise audacieuse pouvait seule, sans doute, arracher aux Turcs les avantages de leur position; mais il fallait un tact sûr pour démêler le point sur lequel cette audace devait se porter.

Nous avons vu que les positions des corps de Kiossa-Méhémed-Pacha et Mustafa-Pacha, dans les camps d'Achaga-Pacha, de Su-Kilissi et de Tulba, étaient liées à la forteresse par un quatrième camp établi sur la hauteur septentrionale et qui défendait ainsi le point culminant, en face de l'église catholique; ce camp avait été soigneusement fortifié.

Attaquer à l'improviste les corps des pachas, s'emparer, surtout, de leur camp sur la hauteur septentrionale, et, les isolant ainsi d'Akhaltsikh, les battre et les refouler sur Ardagan, tel fut le plan hardi, mais décisif, conçu par le général Paskévitch. Ce plan, qui montrait l'homme de génie, fut soumis à un conseil de guerre composé des principaux officiers de l'armée. Le comte Paskévitch leur exposa qu'il y allait du succès de la campagne et peut-être du salut de l'armée, puisque de nouveaux renforts étaient attendus par les Turcs et quadrupleraient leurs forces. Passant ensuite aux moyens d'exécution, il prouva qu'attaquer le camp du pied même de la hauteur, ce serait s'exposer, pendant qu'on gravirait sa pente rapide et découverte, à

essuyer les feux croisés de toute l'artillerie de la place, et, en concentrant l'attaque sur un seul point, permettre aux assiégés d'y porter tous leurs moyens de défense. Afin d'éviter ces dangers, il propose de porter son armée, par une marche de flanc rapide et exécutée de nuit, sur le village de Tskhrut. Placé alors dans une position centrale, il va menacer l'armée turque dans ses quatre camps, et la forcer de se disséminer pour couvrir surtout ses dépôts de Su-Kilissi. S'ouvrant ainsi l'accès de la hauteur septentrionale, considérée, avec raison, comme la clé des positions turques, non seulement il dispersera complètement les corps auxiliaires de son ennemi, mais il doit occuper encore le seul point favorable à une attaque contre la forteresse et au succès du siége.

Ce plan, si lucidement exposé, fut adopté unanimement par les chefs, et l'on procéda, sans délai, et dans le plus grand secret, aux dispositions nécessaires pour son exécution. Toutefois, pour donner le change à l'ennemi sur les véritables projets, la nuit du 7 au 8 fut employée encore à l'établissement d'une nouvelle batterie au-devant de la hauteur du Tanchan-Pacha, à 300 toises seulement des palissades. Les tirailleurs turcs opposèrent à ces travaux un feu de mousqueterie assez incommode. Néanmoins, la batterie achevée dans la nuit, fut armée de 9 pièces de position, dont 2 pointées sur le flanc gauche et la contre-approche de l'ennemi, 2 contre les nouveaux retranchemens turcs, sur la hauteur septentrionale, et les 5 autres contre le bastion oriental de la forteresse, avec un mortier de 80.

Le feu de cette artillerie, dans la journée du 8, tourmenta beaucoup les Turcs : ils durent retirer leurs canons de la

contre-approche, mais augmentèrent les feux de cette face, pensant, ainsi que l'avait prévu le général en chef, que l'érection de cette batterie signalait le premier pas pour le siége, et que l'attaque aurait lieu de ce côté.

En attendant, le général Paskévitch avait achevé ses dispositions pour son entreprise nocturne. Muta-Bek, fait prisonnier à Akhalkalaki, gagné par de bons traitemens, et qui connaissait bien les localités, se chargea de conduire les colonnes russes.

Un fort détachement de 5 bataillons d'infanterie et de 3 compagnies de pionniers resta à la garde du camp; le reste des troupes, 8 bataillons d'infanterie, toute la cavalerie régulière et irrégulière, en tout 6,550 combattans et 25 pièces de canon, se mit en marche vers les 2 heures de la nuit.

Muta-Bek conduisit les colonnes russes, sans suivre de route tracée, dans la direction du village de Tskhrut. Cheminant dans un vallon creux, elles décrivaient un arc qui les éloignait de 2 à 3 verstes des murs d'Akhaltsikh. Quoique assez praticable, le chemin était coupé de ravins, qui, dans l'obscurité, en rendirent le trajet pénible; mais l'ardeur des troupes, stimulée par la perspective de se mesurer avec l'ennemi, triompha de ces obstacles. La marche s'opéra avec célérité. La position des Turcs était doublée sans que leurs avant-postes en fussent instruits; tout présageait ainsi une complète réussite, lorsque l'arrière-garde et le faible train qui la suivait, s'étant égarés au milieu des ténèbres, forcèrent le gros de l'armée à s'arrêter pour leur donner le temps de se rallier.

Ce contre-temps dérangea tous les calculs; au lever du soleil l'armée n'avait parcouru que les deux tiers du chemin, et une distance de 3 verstes la séparait encore de la position ennemie.

Bientôt les avant-postes turcs purent découvrir les têtes de colonnes russes; l'alarme fut donnée : de nombreux partis de cavalerie couronnèrent aussitôt les hauteurs les plus rapprochées du premier et du second camp.

Le plan qu'il avait de surprendre les Turcs étant ainsi manqué, le général russe avait à opter entre deux partis : attendre l'ennemi et lui livrer bataille, ou transformer son expédition en une simple reconnaissance forcée et rentrer dans son camp.

Si, d'un côté, la position désavantageuse qu'il occupait rendait les chances d'un combat assez incertaines, de l'autre, une retraite, interprétée défavorablement par les pachas, eût relevé le courage de leurs troupes et exercé, même, une influence fâcheuse sur le soldat, que le général russe avait habitué à ne jamais rompre devant l'ennemi.

Dans cette alternative, le comte d'Erivan ne balance pas à courir le risque d'un combat, quelqu'inégal qu'il dût être.

Il fait garnir les élévations voisines par un régiment kosaque avec 4 pièces, et couvre sa droite de 2 bataillons de chasseurs avec 4 autres pièces.

Masqué par ce rideau, le gros de l'armée, qui a eu le temps de se masser sur la berge d'un ruisseau encaissé, reçoit l'ordre d'en gravir la pente opposée pour occuper une éminence parallèle aux palissades de la forteresse.

Au premier coup-d'œil, le général en chef a reconnu le double avantage de cette position sous le rapport offensif et défensif.

En effet, placée sur l'éminence, l'artillerie plongera sur toute la ligne des positions ennemies. Abritée, par deux ravins



profonds qui courent au pied de la hauteur, et se réunissent au centre à angle droit, l'armée russe occupera une position saillante, de laquelle elle peut menacer en même temps le centre de la ligne turque à Su-Kilissi, et son camp du flanc droit sur la hauteur septentrionale.

Pendant que les troupes russes, surmontant les difficultés d'un terrain labouré et défoncé, gravissent la hauteur, les pachas, ayant réuni leurs forces, se portent au nombre de 30,000 hommes contre les Russes.

Protégée par l'artillerie de la place, et précédée de ses flanqueurs, la cavalerie ottomane aborde bravement le flanc gauche de l'armée russe, et s'efforce de le tourner pour la séparer de son camp. Des masses d'infanterie soutiennent ces mouvemens; mais l'attitude calme et résolue des bataillons russes, le feu de leur artillerie, qui sème la mort dans les rangs des assaillans, paralysent leurs efforts; ils sont repoussés avec perte et se retirent en désordre.

Loin de puiser dans ce premier avantage l'occasion d'une attaque intempestive, le général russe, convaincu de toute la force de sa position, veut attendre prudemment que les masses turques soient venues s'y briser en détail, et, alors, seulement, il leur réserve le coup décisif.

Dans cette pensée, il hérisse la hauteur de son artillerie, et, lui confiant ainsi toute la défense, abrite l'infanterie et la cavalerie derrière l'éminence.

Le combat se convertit bientôt en une simple fusillade entre les tirailleurs des deux partis, et reste suspendu jusqu'à 7 heures du matin; mais le pacha, voyant le petit nombre de ses adversaires, et lui attribuant leur inaction, redouble

d'audace : il fait avancer sa meilleure infanterie. Cette masse se présente, drapeaux déployés, remplissant l'air de cris ; elle s'efforce de déboucher sur le centre russe, en suivant une espèce de chemin couvert formé par le lit d'un ruisseau.

2 Bataillons du régiment des grenadiers de Kherson, soutenus par 2 pièces d'artillerie, sont chargés d'affronter le choc. Malgré le feu concentré des batteries de la forteresse, ils se portent vivement en avant, arrêtent l'infanterie turque et, franchissant même le ravin, disposent leurs tirailleurs sur la crête de la hauteur opposée.

Surpris un moment, les Turcs n'ont pas perdu courage ; ils renouvellent leurs attaques avec tant d'impétuosité, que les tirailleurs du second bataillon sont assaillis avant d'avoir eu le temps de se replier sur leur carré. Il s'engage une mêlée corps à corps : massés en groupes, les grenadiers présentent un front serré aux flanqueurs turcs qui les entourent ; quand le temps leur manque pour charger leurs armes, ils se servent de la crosse de leurs fusils ou de leurs baïonnettes, et disputent ainsi pied à pied le champ de bataille.

Cette admirable résistance a donné à 2 bataillons du régiment des carabiniers d'Erivan et du 41ᵉ de chasseurs, le temps de se porter au secours du point menacé. Ayant descendu la hauteur au pas de course, ils se jettent sur l'infanterie turque, balaient le ravin dans lequel elle est logée, et s'emparent du pont et de deux drapeaux.

Dans ce moment, le caisson d'un régiment de chasseurs ayant sauté, les Turcs, encouragés par cet exploit de leur artillerie, poussent des cris de joie, et espèrent dans le désordre pour renouveler leur charge avec plus de succès ; mais, frap-



pés du calme qui ne cesse de régner dans les rangs de leurs adversaires, et foudroyés par l'artillerie, ils se replient précipitamment : la chaleur excessive de la journée et la lassitude des Turcs mirent fin au combat ; les avant-postes, seuls, continuèrent à entretenir un feu insignifiant.

A la suite de ces combats, le corps russe ayant réussi à maintenir son centre, occupait, sur l'hémicycle saillant formé par les deux ravins, les positions suivantes :

Au flanc gauche :

Le 42e de chasseurs : 2 bataillons avec 6 pièces légères.

Au centre :

Le régiment de Kherson : 2 bataillons, avec 4 pièces.

Au flanc droit :

Sur une hauteur, près du village de Tskhrut, 1 bataillon de Chirvan et 4 pièces de position.

Dans l'intervalle entre le centre et le flanc droit :

2 Régimens kosaques, avec un bataillon d'infanterie et 2 pièces.

Le reste des troupes formait une réserve massée derrière les hauteurs, hors de l'atteinte des batteries turques qui ne cessaient cependant de gronder, labourant, de leurs boulets, tout le pied du vallon.

L'inactivité des Turcs fut mise à profit par le général Paskévitch ; les soldats prirent leur repas, les chevaux de la cavale-

rie furent abreuvés; ainsi se montra-t-il toujours, ne négligeant pas, au milieu des plus graves soucis, les plus minces détails administratifs.

A 2 heures de l'après-midi, le combat reprit avec vivacité. L'infanterie, descendant de la hauteur septentrionale, fit de nouvelles tentatives pour percer le centre des Russes et franchir le ravin qui bordait leur position. La fusillade, devenue générale et de plus en plus vive, n'était brisée que par le grondement de l'artillerie. Appuyant leur droite à la forteresse, les pachas avaient un avantage immense et qu'il fallait leur arracher à tout prix pour obtenir le succès désiré.

A cette fin, le général Paskévitch porte toute sa cavalerie sur son extrême droite et la fait ranger en bataille.

Menacés déjà, par la position saillante de l'armée russe, de la voir pénétrer jusqu'au camp de Su-Kilissi, les pachas, de plus en plus induits en erreur par cette démonstration de la cavalerie, se pressent, afin de mettre leurs dépôts à couvert, de porter toutes leurs masses sur la gauche. Tandis que leur infanterie opère ce mouvement, leur cavalerie est lancée contre les Kosaques, qui, d'après les ordres reçus, évitant, à dessein, le combat, amènent plusieurs fois les Turcs sous le feu des batteries. — Voyant les pachas, qui donnaient ainsi dans le piége, dégarnir le camp de la hauteur septentrionale et se dessaisir du pivot de leurs positions, le général en chef russe songe, dès-lors, à prendre enfin l'offensive.

Deux bataillons, conduits du camp par Muravieff, et dont l'arrivée prochaine est annoncée par deux décharges de mortier, vont renforcer le flanc gauche, et le mettent à même de donner à ses opérations encore plus d'étendue et de vigueur.

L'attaque principale doit être dirigée contre le camp retranché de la hauteur N. Toutefois, afin de partager l'attention de l'ennemi, le corps se forme en deux colonnes.

La première, composée de toute la cavalerie régulière et irrégulière et d'un gros d'infanterie, se range en ordre profond et en colonnes d'attaque le long du ravin qui borde la droite de la position russe, faisant, par l'angle saillant du centre, un mouvement comminatoire vers le camp de Su-Kilissi.

La seconde, composée en première ligne du 42e de chasseurs, aux ordres du général Korolkoff, et d'une batterie volante de 14 pièces, commandée par le général Guillenschmidt, a pour réserve, en seconde ligne, le colonel Borodine avec le régiment de Chirvan, et est soutenue, en troisième, par les deux bataillons du général Muravieff. Convergeant à gauche, du pied même de la position, cette colonne enlèvera le camp de la hauteur septentrionale.

Quoique exténués par les fatigues et les pertes de la journée, les Turcs, apercevant les apprêts de la colonne du centre, se rangent en bataille entre Su-Kilissi et Achaga-Pacha, et attendent l'attaque avec anxiété.

Pendant ce temps, conformément aux directions reçues, Korolkoff s'est porté, sans obstacle, sur une colline qui domine la batterie N.; le général Guillenschmidt y place ses 14 pièces et ouvre un feu violent. Les Turcs ne ripostant pas, Korolkoff, sans attendre les réserves de Borodine et de Muravieff, ordonne la charge. Une seconde batterie de 6 pièces, qui avance au trot, est postée à 80 toises seulement des palissades. Sous sa protection, la colonne assaillante, trompée par le silence des batteries turques, s'approche avec témérité des

retranchemens ; déjà, elle n'en est plus qu'à 40 toises, lorsqu'une décharge de mitraille vient semer la mort dans ses rangs. Le général Korolkoff, qui est à la tête du bataillon, tombe percé de plusieurs balles au moment où il crie : « En » avant, à la batterie. » L'indécision s'empare de sa troupe ; elle s'arrête. Le feu redoublé des batteries turques éclaircit ses lignes ; les chasseurs perdent contenance et hésitent à se reformer. Dans ce moment, le bruit du tonnerre vient se mêler à celui de l'artillerie et aux cris des combattans. Des torrens de pluie et des nuages de fumée les enveloppent et les éclairs seuls, par moment, sillonnent de gerbes lumineuses ce lieu de carnage. Les Turcs, sortis des retranchemens, fondent sur les chasseurs le yatagan à la main ; la mêlée devient sanglante.

Cependant, cet avantage des Turcs ne devait être que momentané. Au milieu de la confusion, le régiment de Chirvan était arrivé sur le lieu du combat : conduits par le colonel Borodine, ces braves carabiniers, serrent leurs rangs, et l'arme au bras, avancent dans le plus grand ordre ; ils passent sur le flanc droit des chasseurs, et, croisant alors la baïonnette, ils abordent hardiment la batterie, pénètrent dans le bastion du flanc, et l'emportent, sans brûler une amorce, sous un feu de mitraille vif et meurtrier. Enhardis par l'aspect de l'attaque valeureuse de leurs frères d'armes, les chasseurs du 42[e] se sont reformés. A leur tour, au cri de *hourrah*, conduits par le colonel Reout, ils renversent les Turcs, et entrent pêle-mêle avec eux dans le camp. Le général Muravieff y débouche bientôt aussi, avec ses deux bataillons. Pressés de toutes parts, les Turcs abandonnent la position avec 4 canons, 7 éten-

dards et tout le camp retranché; ils sont talonnés jusque sous les palissades de la ville. Dans leur pleine et rapide déroute, ils laissent tout cet espace jonché de cadavres. De 1,500 hommes occupant ces retranchemens, plus d'un tiers a succombé.

La prise de ce point important décida du gain de la bataille : disséminés sur une étendue de plus de 10 verstes, les Turcs s'aperçoivent, trop tard, de la faute qu'ils ont commise. La colonne, maîtresse de la hauteur septentrionale s'apprête à les couper de la forteresse et à prendre en flanc leurs autres positions; tandis que la cavalerie de la colonne droite, profitant de l'hésitation qui se manifeste parmi eux, passe à l'attaque. A cet aspect, la confusion des Turcs devient générale; leurs masses désordonnées fuient vers leurs camps pour en défendre les approches. Kiossa-Méhémed-Pacha, quoique blessé à la cuisse, cherche en vain à les rallier. Voyant le mouvement d'un régiment kosaque, qui longe son flanc droit pour lui enlever sa retraite, il se presse de rentrer à Akhaltsikh avec 5,000 hommes d'infanterie.

Abandonnés à leur propre sort, les autres masses turques n'atteignent leurs camps qu'à la débandade. La poursuite des Kosaques et de la milice tatare est si vigoureuse, qu'ils entrent avec les fuyards dans le second camp, près de la mosquée de Tulba; et la cavalerie régulière, culbutant un autre corps turc, l'atteint au village de Su-Kilissi, le met en fuite, et prend possession du troisième camp.

Une colonne de cavalerie ennemie, qui s'est reformée sur les hauteurs de la droite, semble, seule, tenir bon, et menace de prendre les dragons en flanc; mais 3 régimens kosaques, détachés contre elle, la renversent, lui enlèvent un canon, et la

rejettent dans les montagnes, où elle est poursuivie l'espace de 20 verstes.

Après la perte de ses deux camps, l'ennemi, repoussé sur la rive opposée du Poskhov-Tchaï, gagne la route d'Ardagan. Espérant couvrir la retraite de l'artillerie et du train immense qui encombre cette route, une partie de la cavalerie s'est reformée ; mais déjà le général Paskévitch a ordonné aux dragons de la chasser de cette position. A leur approche, une terreur panique s'empare des Turcs, qui lâchent pied sans combattre : les dragons les pressent l'épée dans les reins, enlèvent le quatrième camp au village d'Achaga-Pacha, 5 canons, 1 étendard et 500 prisonniers; 1,200 hommes sont tués dans la poursuite qui est continuée toute la nuit jusqu'au pied des montagnes d'Ulgara, sur la route d'Ardagan : des patrouilles battent le pays dans toutes les directions. Sur un rayon de 55 verstes, il n'y avait plus, le soir même, un seul ennemi. 10 Pièces de canon, 10 étendards, 4 camps retranchés, un train immense de chariots chargés d'effets et de vivres, un grand transport de munitions de guerre, furent les avantages matériels de cette éclatante victoire.

De leur côté les Russes avaient éprouvé des pertes assez sensibles; outre le général major Korolkoff, ils avaient 7 officiers et 73 hommes de tués, 2 officiers supérieurs, 22 officiers inférieurs et 377 soldats blessés : 200 chevaux étaient hors de combat; perte due principalement au feu concentrique et bien dirigé des batteries de la place.

Après la dispersion de l'armée turque, ses faibles restes prirent, par groupes épars, la route d'Ardagan, dans l'intention de se rallier au pacha de Much, déjà en marche vers cette



ville avec un corps considérable. Mais le général avait prévu cette circonstance.

Informé de son approche, un jour avant l'affaire, il avait envoyé un exprès au général Bergmann, à Kars, avec ordre d'avancer aussitôt sur Ardagan, afin de couper la retraite aux fuyards d'Akhaltsikh, et d'empêcher qu'ils n'allassent se réunir aux renforts qui arrivaient.

2 Bataillons, 4 pièces d'artillerie et 3 régimens kosaques, aux ordres du prince Békovitch-Tcherkaskoi, détachés, en conséquence, par Bergmann, s'établissent sur la route d'Arzerum; surprennent, près d'Ardagan, l'arrière-garde du pacha de Much; la battent, enlèvent les familles chrétiennes qui se trouvaient prisonnières, et forcent le pacha de rebrousser chemin avec précipitation. Beaucoup de fuyards, isolés de l'armée turque, tombèrent aussi aux mains des Russes.

Cette expédition de la garnison de Kars n'eut lieu qu'entre le 12 et le 16 août; mais, comme elle se lie aux opérations exécutées le 9 par le corps principal, nous avons cru devoir anticiper sur l'ordre chronologique, pour reprendre au chapitre suivant le récit du siége d'Akhaltsikh.

CHAPITRE XII.

Siége d'Akhaltsikh. — Sommation. — Réponse des assiégés. — Assaut et prise de la ville. — Reddition de la citadelle.

La victoire du 9 août avait eu un double résultat. D'une part, elle avait anéanti les renforts turcs ; de l'autre, elle avait livré aux Russes, par l'occupation de la hauteur septentrionale, le point d'attaque le plus favorable.

En effet, on a vu que le plateau couronné par l'église catholique et défendu par le bastion numéro 3, qui domine non seulement l'enceinte palissadée, mais plonge même en partie sur les remparts de la forteresse, est commandé à son tour par les fortifications du camp turc emporté la veille. Situées sur un terre-plein plus élevé, elles étaient assez rapprochées pour servir à l'érection de batteries efficaces.

Dès le soir même, ces fortifications furent en conséquence tournées contre la place. Malgré les fatigues éprouvées pendant une marche et un combat de vingt heures, les troupes se mirent à l'œuvre avec une ardeur soutenue.

Au point du jour, une grande batterie construite solidement et munie de plates-formes s'élevait en face du bastion numéro 3, à 200 toises seulement de l'enceinte extérieure des palissades et à 500 des murs de la forteresse.

Cette batterie fut armée :

de 4 mortiers de 40,
de 4 pièces de 24,
de 2 licornes de 40,
de 12 pièces de position,
et de 6 pièces légères.

Toutes ces pièces agissaient par des embrâsures soigneusement taillées.

Huit pièces légères russes et dix autres prises sur les Turcs furent réparties, en outre, sur la plate-forme des remparts pour tirer par dessus le parapet.

Cette batterie formidable devint la clé des travaux de siége. Toutefois, avant d'ouvrir la tranchée, le général Paskévitch fit sonder les dispositions des habitans. La position si rapprochée qu'il occupait après l'affaire du 9, et l'aspect des apprêts menaçans exécutés dans la nuit, pouvaient leur avoir démontré l'inutilité d'une plus longue résistance.

Il leur dépêcha donc Muta-Bek, pour leur exposer les maux qu'une défense opiniâtre attirerait sur la ville et les engager à se soumettre.

Mais, sourds à la voix de la raison, et fiers d'une indépendance qui ne s'était courbée devant aucun ennemi, les Akhaltsikois répondirent qu'ils combattraient jusqu'à la dernière extrémité et s'enseveliraient les armes à la main sous les décombres de leur ville. Une garnison de 15,000 hommes, belliqueux et pleins d'audace; une ligne de fortifications intacte, garnie de 70 pièces d'artillerie ; c'étaient là, en effet, des moyens de défense imposans et qui justifiaient la réponse des assiégés.

De son côté le général Paskévitch, après avoir accompli un

devoir d'humanité en les sommant de se rendre, passa sans délai à l'emploi de la force. Toutes les batteries ouvrirent simultanément leurs feux et causèrent de grands désastres dans les faubourgs les plus proches : le feu prit à plusieurs endroits et ajouta ses ravages à ceux des boulets. Une demi-heure ne s'était pas écoulée qu'une députation d'une partie des habitans vint demander que l'on cessât la canonnade, ajoutant qu'elle insisterait auprès des pachas pour amener la reddition de la place.

Le général Paskévitch céda à ces instances ; mais cette condescendance n'eut aucun résultat. Kiossa-Méhémed-Pacha, auquel on attribuait la chute de Kars, à cause de la lenteur qu'il avait mise à se porter à son secours, voyait sa réputation plus compromise encore par la défaite de la veille. Une défense opiniâtre et désespérée d'Akhaltsikh, pouvait seule rétablir sa gloire militaire chancelante. Dans cette vue, il stimula le zèle des habitans qui, dominés d'ailleurs par un ardent fanatisme, persistèrent à se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Aussi après deux heures écoulées dans une vaine attente, la canonnade fut reprise et soutenue avec vigueur pendant toute la journée du 10.

Dans la nuit du 11 et les jours suivans, on commença à ériger plusieurs nouvelles batteries, qui resserrèrent plus étroitement le cercle des opérations de siége. Amener d'un côté l'investissement de la place, détourner de l'autre l'attention de la garnison du véritable point d'attaque et la forcer de se disséminer sur toute la circonférence de sa défense, tel était le but de ces travaux.

La première batterie fut établie à l'extrême flanc gauche, sur

l'emplacement occupé par la contre-approche de l'ennemi. Le défaut d'espace ne permettant pas d'en étendre le coffre, on lui donna un relief plus élevé et une double rangée de feux. Elle fut armée de deux mortiers de 80 et de trois pièces de position. Cette batterie prenait en enfilade toute la face méridionale de la forteresse et le cours du Poskhov-Tchaï.

A l'aube du 11, elle ouvrit son feu. L'ennemi, de son côté, redoubla le sien pour la renverser, mais il fut bientôt réduit au silence.

Par suite de la clarté croissante de la lune, les travaux de nuit n'offrant plus les avantages habituels, le général Paskévitch, pour gagner du temps, fit ériger, durant la journée même, une nouvelle batterie sur la rive gauche du Poskhov-Tchaï. Placée à 120 toises seulement des palissades ennemies, elle était destinée à agir principalement contre le bastion numéro 1.

Les ouvrages commencèrent à deux heures de relevée; ils étaient protégés par les tirailleurs du régiment des grenadiers de Géorgie, embusqués derrière un taillis épais, et par le feu de la batterie numéro 7. Les Turcs, forcés de retirer leur artillerie, tentèrent plusieurs sorties; mais sept nouvelles pièces dirigées aussitôt contre eux firent avorter leurs tentatives. Afin d'en empêcher le renouvellement, un parapet fut érigé dans le vallon et au pied de la saillie de terrain sur laquelle était élevée la batterie numéro 7: deux pièces légères qu'on y plaça rasaient horizontalement les avenues de la forteresse.

Dans la nuit du 12, on creusa un fossé sur le front de la batterie n° 8, et ses autres faces furent entourées de logemens.

Les troupes, distribuées dans les ouvrages et sur le pourtour de la place, en complétèrent l'investissement :

Au flanc gauche :

2 Bataillons du régiment de Géorgie,

1 Bataillon de chasseurs,

6 Pièces d'artillerie.

Ils occupaient les jardins situés entre le village de Marda et le Poskhov-Tchaï, et s'étaient barricadés dans un bâtiment en maçonnerie et sur le cimetière, à 200 toises des palissades.

Au centre :

2 Bataillons du régiment de Chirvan,

2 Du 42e de chasseurs.

Ils couvraient les ouvrages de la hauteur septentrionale.

Au flanc droit :

2 Compagnies de grenadiers, retranchées sur l'emplacement du second camp turc, près de la mosquée de Tulba.

La cavalerie régulière, 2 régimens kosaques et 6 pièces légères dans le village de Su-Kilissi, observaient les routes d'Ardagan.

La face méridionale étant bordée de précipices et de rochers à pic n'offrait naturellement aucun moyen de communication aux habitans.

De leur côté, les assiégés qui, depuis le 9 août, avaient tra-

vaillé sans relâche à réparer les dégâts de la face septentrionale, à la vue de l'activité déployée sur le flanc gauche des Russes, tournèrent de ce côté leur principale attention. Ils érigèrent, sur le bastion angulaire, un épaulement en poutres pour se défiler des projectiles, et multiplièrent, sur cette face, le nombre de leurs feux, afin de garantir les approches de la forteresse et de la citadelle.

Quoique ces apprêts n'indiquassent pas des projets de soumission, le général Paskévitch crut devoir faire, le 12, une nouvelle sommation au pacha, espérant, par cette démarche, exciter la population des chrétiens et des juifs à une révolte ouverte qui lui livrerait la place; mais Kiossa-Méhémed-Pacha, qui avait pris le commandement de la garnison, ayant fait désarmer les habitans non-musulmans, les surveillait sévèrement. Il rejeta donc, avec fierté, la proposition de se rendre. L'espoir d'une capitulation étant ainsi évanoui, la nécessité de recourir à un assaut devint de plus en plus urgente. En effet, les vivres et les munitions diminuaient journellement, les fourrages commençaient à manquer. Dès-lors, il était impossible de convertir le siége en blocus; d'ailleurs, on annonçait l'arrivée prochaine de nouveaux renforts turcs; il fallait, d'un côté, se préparer à les combattre, de l'autre, pousser avec vigueur les travaux du siége.

Aussi, redoublant d'activité, le général Paskévitch fit construire, sur la hauteur septentrionale, dans la nuit du 12 au 13, une redoute pour 600 hommes et 6 pièces de canon, et garnir de palissades et de fossés les batteries de son flanc gauche.

Ces travaux, qui absorbèrent une partie de la journée du 13, mirent les ouvrages à l'abri des sorties de la garnison, pour le

cas même où le corps russe eût été obligé de se porter au-devant des renforts attendus.

A cette précaution indispensable succédèrent enfin, dans la nuit du 13 au 14, des opérations décisives contre le bastion septentrional.

Deux batteries liées entre elles par un parapet en forme de pentagone, furent élevées, l'une, pour battre en brèche, un peu à droite de la hauteur; l'autre, pour démonter plus près des palissades, et dirigée principalement contre la tour isolée du Kaïa-Dagh. Elles étaient à 130 toises de l'enceinte de la place. Le plan rapidement incliné de la montagne ne permettait pas de les rapprocher davantage sans tomber au-dessous du niveau des batteries turques. Le peu d'obscurité de la nuit, ayant permis à la garnison de s'apercevoir de ces opérations, elle tira à mitraille et à doubles boulets sur les travailleurs; mais un parapet, élevé avec une promptitude merveilleuse par les pionniers, dans l'endroit le plus exposé, défila les ouvrages. 12 Mortiers à la Cohorn, postés au pied de la hauteur, furent très utiles dans cette circonstance; les travaux achevés avec la perte minime de 10 hommes, la batterie de brèche fut armée :

de 2 pièces de 24,
et de 2 de position.

La batterie pour démonter :

d'une pièce de 24,
d'une de 12.

Le 14, à l'aube, elles ouvrirent le feu, et, en peu de temps, ébréchèrent les embrâsures de la tour du Kaïa-Dagh, forçant les Turcs à descendre leurs pièces sur l'esplanade, pour tâcher de riposter; elles abattirent aussi les faces du bastion

n° 3, et pratiquèrent une trouée assez large dans la palissade adjacente.

La brèche étant ainsi dessinée et préparée, l'assaut fut fixé au lendemain, 15 août, jour de l'Assomption de la Vierge. Afin cependant de compléter la démolition, on érigea sur un mamelon, situé à 80 toises du bastion, une nouvelle batterie de brèche pour 4 pièces de 12, qui fut destinée, en même temps, à protéger les colonnes d'assaut.

Ce nouvel ouvrage fut exécuté à l'aide d'un mouvement opéré au flanc gauche par le colonel Simonitch. Ayant abandonné la batterie n° 7, devenue inutile, il fit mine de concentrer ses troupes au n° 8 pour une attaque. Les Turcs, effrayés par cette démonstration, portèrent tous leurs feux sur ce point et démontèrent une des pièces russes; comme ils s'attendaient à un assaut, ils passèrent la nuit sous les armes.

Le 15, les batteries de brèches reprirent leurs feux. Pendant qu'elles achevaient l'œuvre de destruction, les troupes reçurent l'ordre de se préparer à monter à l'assaut vers les 4 heures de l'après-midi. Plusieurs motifs avaient inspiré au général Paskévitch la résolution hardie de tenter, de jour, l'attaque d'une place défendue par une aussi brave garnison. D'abord, les Turcs, habitués dans les guerres précédentes à être attaqués de nuit ou à l'aube, veillaient à ces heures sur les remparts; le jour, au contraire, ils se livraient à leur indolence naturelle. Si donc une surprise pouvait avoir lieu, c'était à l'heure où, témoins tous les jours des changemens de garnison dans les batteries russes, ils devaient voir, sans aucune appréhension, les mouvemens des troupes qui précédaient l'action.

En outre, en commençant l'affaire le soir, il était possible, dans le cas d'une résistance trop vigoureuse et trop prolongée, de profiter de la nuit pour faire cesser le combat et masquer ainsi la faiblesse des réserves.

L'attaque principale devait être conduite contre le bastion n° 3 et les palissades adjacentes, qui défendaient le plateau couronné par l'église catholique.

Deux autres fausses attaques simultanées opéreraient une diversion et forceraient la défense de s'éparpiller.

Le détachement destiné à l'attaque du flanc droit était composé :

du 42e de chasseurs,
de la cavalerie régulière,
d'un régiment kosaque,
et de 13 pièces d'artillerie.

Celui du flanc gauche :

du régiment de Géorgie,
1 bataillon de chasseurs,
2 régimens kosaques,
et 10 pièces d'artillerie,

postés sur les deux rives du Poskhov-Tchaï pour menacer l'angle S.-O. de la place et le bastion n° 1.

L'attaque principale, confiée à 3 bataillons et 5 pièces légères, devait partir du centre de la position, c'est-à-dire de la redoute n° 9.

Cette tâche glorieuse est dévolue, sur sa demande, à l'intrépide colonel Borodine, avec le brave régiment de Chirvan qu'il commande.

Sa colonne occupera le bastion n° 3, les palissades contiguës

à droite et à gauche, et une partie des faubourgs jusqu'à l'église catholique.

Le bastion emporté, le 8e bataillon de pionniers, qui suivra immédiatement la colonne d'assaut avec 5 pièces légères, élevera sur sa gorge un logement, abattra les palissades et établira un passage pour l'artillerie sur le fossé.

27 Pièces de canon, en batterie sur la hauteur du retranchement principal, protégeront l'attaque de cette première colonne.

Les régimens de Kherson et des carabiniers d'Erivan, avec le régiment des Kosaques de la ligne, resteront en réserve.

Enfin, deux autres batteries, composées de 3 pièces turques et 2 pièces légères, et une compagnie de raquetiers, seront placées à gauche de la brèche, sous la garde de 3 compagnies des grenadiers de Géorgie, d'un escadron de dragons et de la milice tatare.

Le 15 août, jour de l'Assomption de la Vierge, étant aussi l'anniversaire de la fête du régiment de Chirvan, destiné à affronter le premier danger, les carabiniers assistèrent avec onction à l'office divin. Réunis ensuite à un banquet, ils se livrèrent à une gaîté que ravivait encore la perspective de gloire qui les attendait.

A 3 heures, les chefs des régimens et des batteries d'artillerie se rendirent chez le commandant en chef et reçurent ses derniers ordres.

A 3 heures 1/2 toutes les troupes occupaient les positions désignées. Le général en chef se plaça, de sa personne, sur la grande batterie de la hauteur septentrionale, d'où il pouvait embrasser l'ensemble des opérations et diriger l'action. La co-

lonne d'attaque était sous les armes, précédée par 200 tirailleurs (1) du régiment de Chirvan.

A 4 heures précises, une canonnade générale fut ouverte de toutes les batteries de siége. Dans le même moment, le régiment de Chirvan, ayant à sa tête le brave colonel Borodine, avança vers la ville, drapeaux déployés, au son de la musique et des chants de guerre. Sans se laisser arrêter par un feu de file parti des remparts et du bastion opposé, le régiment se jette sur la brèche, pénètre dans le bastion, passe au fil de l'épée la garde et les artilleurs turcs, et s'empare de 3 canons et de quelques étendards.

Le bastion emporté, le 1er bataillon de Chirvan se prolonge vers la droite, le second vers la gauche, et ils s'établissent sur les palissades adjacentes. La chaîne de tirailleurs prenant pied dans le centre en face de l'église catholique, lie entre elles les opérations des deux bataillons.

Le colonel Bourstoff, qui a suivi le mouvement de la première colonne avec le bataillon des pionniers, en emploie une partie à briser les palissades et à niveler les talus du fossé; l'autre gravit le bastion et établit sur ses gorges un premier épaulement, au moyen des gabions et des fascines dont on s'était muni.

Ce premier succès remporté en moins d'un quart d'heure, et presque sans perte, justifiait les prévisions du général en chef

(1) Le général en chef avait cru inutile de faire un appel aux volontaires; néanmoins trois de ses officiers d'ordonnance, le lieutenant Dik, le cornette Abramovicz et le lieutenant Anienkoff vinrent se placer, de leur propre mouvement, au nombre des tirailleurs.

russe. En effet, les Turcs croyaient si peu à un assaut en plein jour, qu'ils avaient vu, sans s'en inquiéter, les mouvemens des colonnes assaillantes. Fatigués par les veilles, ils se reposaient pour la plupart dans leurs habitations. Un faible détachement était seul préposé à la garde de la brèche. Mais à la nouvelle que les Russes sont déjà maîtres du rempart, réveillés en sursaut, ou surpris au milieu de leur repas, les Turcs se précipitent bientôt de ce côté. Une réserve de 500 hommes, postée dans l'église catholique, vint, la première, au-devant de la colonne d'assaut. Borodine n'a pas eu le temps de se porter sur elle pour s'emparer des bâtimens adjacens, que, déjà, plus de 4,000 habitans et soldats sont accourus au lieu du carnage et fondent avec fureur sur la chaîne de tirailleurs. Contenant bravement leur premier choc avec un groupe peu nombreux, le colonel Borodine qui a eu le temps de rallier à lui le 2e bataillon, charge l'ennemi de front, et le fait prendre en flanc et à revers par le 1er bataillon. Les Turcs, logés dans les maisons près des palissades, opposent une vigoureuse résistance, et engagent un combat acharné. Toujours assaillans, et toujours repoussés à la baïonnette, ils ne cèdent que pied à pied.

Trente toises de terrain que les Russes parviennent à occuper, au-devant du cimetière catholique, sont achetées par la perte de dix officiers. Bientôt la colonne, d'agressive qu'elle était, accepte la défensive, et sa position devient de plus en plus critique.

Maîtresses de l'église catholique et du ravin qui la côtoie, les masses assiégées, que grossissent incessamment des masses plus nombreuses, affluent vers la brèche par la grande avenue

qui y conduit directement. Abritées derrière les pierres tumulaires et dans un ravin profondément encaissé, elles accablent impunément d'une grêle de balles, le 2ᵉ bataillon et les pionniers qui tiennent la chaîne. En vain les carabiniers du 1ᵉʳ bataillon, pour ôter aux Turcs cet avantage, exécutent, ployés en compagnies, des charges répétées à la baïonnette; au milieu de la mêlée, les plus hardis d'entre eux parviennent à escalader le toit de l'église; mais, frappés par les balles ennemies, ils retombent sur les baïonnettes de leurs frères d'armes. Alors, l'audace des ennemis semble s'accroître : le yatagan à la main, et sous la protection du feu de file redoublé qui part du haut des toits, ils s'élancent, avec intrépidité, sur les Russes; des femmes, même, prennent une part active à ce combat.

Il fallut la bravoure éprouvée du régiment de Chirvan, et l'intrépidité de son chef, le colonel Borodine, pour faire face à tant et de si pressans dangers. Au plus fort de l'action, on vit cet officier, connu depuis long-temps pour son courage héroïque, debout sur une pierre tumulaire, servir ainsi de point de mire aux Turcs, et guider les mouvemens de ses braves avec un sang-froid au-dessus de tout éloge.

Déjà, depuis une demi-heure, durait ce combat sanglant, sans aucun résultat décisif, et les forces de la colonne d'assaut s'épuisaient dans cette lutte inégale, lorsque l'arrivée de l'artillerie sur la brèche changea la face du combat. Avec beaucoup d'efforts, les pionniers sont parvenus à porter à bras, au travers du fossé, une licorne de montagne et une pièce légère. Le premier coup de canon, si impatiemment attendu, retentit enfin. Les Russes respirent, ils prévoient le succès; au cri unanime de *hourrah*, ils s'élancent, à la baïonnette, emportent le cime-

tière et prennent pied à quinze pas de l'église. Le colonel Borodine, puisant dans ce dernier avantage la conviction qu'il pourra se maintenir en ville, dépêche un officier au général en chef pour le prévenir de ce résultat; mais il n'a pas achevé de donner cet ordre, qu'il tombe, frappé d'une balle mortelle.

Le plus ancien en grade, le brave colonel Burtzoff, prend alors le commandement, fait porter sur la brèche le reste de l'artillerie, et, dirigeant le feu contre l'église et le ravin dans lequel se sont logés les Turcs, les force de se retirer dans l'intérieur des édifices.

Les pionniers, qui se sont rendus maîtres des maisons les plus proches, établissent, au moyen de gabions, des logemens sur les plates-formes des toits et le long de la gorge du bastion. Ils les étendent à travers l'esplanade, jusqu'aux palissades, et assurent, ainsi, non sans éprouver des pertes sensibles, surtout en officiers, le flanc droit de la brèche et de la colonne assaillante.

Cependant le général en chef, informé par le message de l'infortuné Borodine, du premier succès remporté, et de la possibilité qu'il présentait de poursuivre les opérations, avait envoyé un bataillon du régiment de Kherson au secours de la colonne d'assaut.

A son arrivée sur la brèche, une attaque générale est tentée. Tandis que le 1[er] bataillon du régiment de Chirvan s'élance dans le ravin, les deux autres avancent directement contre l'église. Les plus audacieux escaladent le toit et accablent de leurs feux, l'ennemi logé dans l'intérieur. Celui-ci, assailli de tous côtés, cède enfin le terrain. L'église et le cimetière passent, jonchés de cadavres, dans les mains des Russes. Une licorne

de montagne est placée sur le toit de l'église, et une batterie de mortiers à la Cohorn hérisse les plates-formes des maisons adjacentes. Leurs feux tiennent en respect les masses des assiégés qui, après avoir reflué en désordre vers la rue principale, se sont reformés derrière le ravin qui la coupe. Pendant l'instant de répit qui suivit, un bataillon du régiment des carabiniers d'Erivan vint renforcer encore la colonne d'assaut, et le combat, vers les 6 heures 1/2, pencha décidément en faveur des Russes.

Cependant, la position de cette colonne, sur l'esplanade du bastion, n'était pas complètement assurée. L'occupation de l'église couvrait son aile gauche et son centre; mais son flanc droit restait en l'air. Les Turcs s'en aperçoivent et dirigent leurs attaques sur le bataillon qui y est posté. Des groupes nombreux avancent de front et de flanc par le prolongement des palissades, à droite de la brèche. Malgré la fermeté et le courage des grenadiers, leur situation devenait de plus en plus périlleuse; la sûreté de tout le détachement de Burtzoff allait même être compromise; mais le général en chef a prévu ce danger. Par la disposition habile qu'il sait prendre, les Turcs, qui menacent le flanc droit de la colonne assaillante, vont être eux-mêmes placés entre deux feux. Déjà, le 42e de chasseurs, aux ordres du colonel Réout, est en marche pour aborder l'enceinte palissadée par l'angle rentrant entre les bastions 3 et 4, et opérer une diversion salutaire au moyen de cette seconde attaque. Sous un feu roulant de mousqueterie, les chasseurs, protégés par 4 pièces légères qui les suivent, se portent avec ardeur contre la ligne fortifiée; ils s'en approchent même complètement, en viennent aux mains avec l'en-

nemi, et, posant leurs carabines dans les meurtrières, lui arrachent ainsi l'avantage de combattre à couvert jusqu'à ce qu'ils l'expulsent de ses palissades.

A la faveur de cette attaque, 20 sapeurs abattent les poutres et s'en servent pour établir un pont sur le fossé : malgré un feu qui a mis hors de combat 9 officiers et plus de la moitié des sapeurs, le passage est ouvert au colonel Réout. A la tête du 42e de chasseurs, il couronne toute l'étendue du rempart, et, prolongeant sa chaîne de tirailleurs vers la gauche, dégage le flanc droit du régiment de Chirvan et lui donne la main.

La réussite de cette manœuvre habile accorde, dès ce moment, aux Russes une supériorité marquée. Cependant ils n'ont pas encore surmonté tous les dangers ; l'entassement des constructions et l'absence totale de rues et de places les empêchent d'agir en masse et en front déployé ; les saillies fréquentes du terrain paralysent, à leur tour, l'effet de l'artillerie. Chaque maison est un fort auquel il faut livrer assaut à la baïonnette. L'ennemi se défend partout avec un opiniâtre acharnement. La victoire resta ainsi indécise jusqu'à 7 heures du soir; mais, alors, les affaires prirent une face nouvelle. Des obus avaient mis le feu à plusieurs maisons; le général Paskévitch en profite pour tenter de réduire la ville en cendres. Des ordres sont immédiatement donnés à tous les corps, les soldats sont munis de grenades qu'ils doivent lancer dans les fenêtres et les cheminées.

1 Bataillon de Chirvan et 1 des grenadiers de Kherson propagent l'incendie vers la direction de la forteresse.

Le colonel Réout, avec le 42e, brûle le faubourg situé à droite du ravin.

La cavalerie est employée à apporter, des villages environnans, de la paille et d'autres matières combustibles. Un combat acharné et incessant, une grêle de balles, n'empêchent pas la prompte exécution des ordres du général en chef. Les Turcs ne s'en défendent pas moins dans les maisons qui, crépies de mortier, résistent extérieurement à l'action du feu. On est obligé, pour les incendier, de les enlever d'assaut l'une après l'autre. Ceux qui s'y sont barricadés refusent d'en sortir et sont dévorés par les flammes; des femmes s'y précipitent pour y trouver la mort; d'autres, armées de poignards, l'affrontent sur le champ de bataille; 400 assiégés périssent dans une mosquée; enfin, le vent ayant étendu les ravages jusque dans les faubourgs du midi et de l'occident, force les défenseurs à une retraite précipitée.

La nuit étant survenue, les flammes éclairèrent un spectacle affreux. Pressés de tous côtés par les troupes russes, maîtresses des positions les plus élevées, les Turcs se précipitaient vers la forteresse. Un petit nombre d'entre eux continue seul à tirailler en se repliant. Tandis que le sifflement des balles, les éclats des obus et des fusées à la congrève, augmentaient leur terreur et hâtaient leur fuite, on vit des familles entières affronter ces périls, et chercher à travers les flammes un asile dans le camp russe.

Cependant l'incendie, qui s'étend de plus en plus, va devenir funeste aux assaillans; le vent avait embrasé tous les bâtimens qui entouraient l'église. Les flammes menacent d'envelopper les gabions et les fascines, et de se communiquer à l'édifice même où l'on avait découvert quelques barils de poudre. Une explosion effroyable allait donc engloutir les vainqueurs

et les vaincus. Plusieurs fanatiques turcs furent arrêtés par les tirailleurs au moment où ils se glissaient à travers leur chaîne, pour propager le feu et provoquer ce désastre. La vigilance des pionniers empêcha cette catastrophe. Heureusement leur propre danger empêcha les Turcs de tirer profit de ce moment critique.

Au milieu des scènes de destruction et de carnage, le général en chef avait conduit avec calme l'ensemble des opérations. Deux compagnies du 42ᵉ de chasseurs sous les ordres du général baron Sacken, avaient été dirigées contre la tour du Kaïa-Dagh. Après avoir balayé, chemin faisant, tout le prolongement de la face occidentale, elles s'étaient approchées de la tour. A leur aspect, les Turcs, se retirèrent en désordre, abandonnant cinq pièces de canon, que les sapeurs de la colonne tournèrent sans délai contre la ville.

Expulsés ainsi des faces du nord et de l'occident, les assiégés continuaient à occuper les batteries numéros 1 et 2 de l'enceinte palissadée. Pendant toute la durée de l'assaut, ce dernier poste avait répondu vigoureusement à une batterie placée à 60 toises. Afin de mettre un terme à sa résistance, deux compagnies des carabiniers d'Erivan furent dirigées par le général en chef, le long des palissades. Assaillis par le flanc, les assiégés se rendirent avec deux pièces de canon et huit étendards.

De son côté, le colonel Simonitch, sur l'ordre qu'il en reçut, se porta en avant pour s'emparer du bastion numéro 1. Effrayés par le feu de la batterie numéro 8, qu'ils avaient essuyé depuis le commencement de l'affaire, les Turcs ne tinrent que mollement contre une agression décisive. Cette partie de la ville oc-

cupée, les troupes russes, maîtresses de toute l'enceinte palissadée, étendirent leurs chaînes et lièrent la place dans le réseau de leurs positions. L'ennemi, qui n'avait plus que la sixième partie de la ville entre le rempart et la forteresse, fut bientôt forcé par les flammes à l'abandonner. A trois heures de la nuit, la fusillade avait cessé partout.

Le combat nocturne du 15 août est un de ces événemens qui laissent une profonde impression dans l'esprit des militaires les plus éprouvés.

La résistance opiniâtre et l'acharnement des assiégés avaient exaspéré les soldats russes; on devait craindre des excès. Il fallut un redoublement d'activité et de sang-froid de la part des chefs, pour maintenir l'ordre dans les colonnes. Le rappel battit la nuit durant. Toutefois, d'après le témoignage même de l'ennemi, le soldat, sans merci contre les hommes armés, n'enfreignit pas les lois de la discipline : les femmes furent religieusement respectées.

Au lever du soleil, des groupes nombreux de chrétiens, vieillards, femmes et enfans, affluaient vers la principale batterie, précédés du clergé et des croix. Des femmes turques, même, auxquelles le désespoir avait fait oublier les lois musulmanes, accouraient sans voile se mettre sous la protection des vainqueurs.

Les guerriers russes, compâtissant à tant de malheurs, volaient au secours de ces infortunés. On vit des grenadiers couverts de sang se jeter, au péril de leurs jours, dans les flammes, pour sauver des enfans près d'en être la proie.

Une députation de la garnison, composée du Muffti et du chef des Janissaires vint demander une trève de cinq jours,

Sans prêter l'oreille à cette proposition, le général Paskévitch envoya toutefois un officier pour s'entendre avec les pachas sur la capitulation. En état de foudroyer la forteresse au moyen de sa nombreuse artillerie, et de la forcer de se rendre à merci, il désirait ménager le sang de ses braves, et épargner les restes de la ville; il était donc disposé à faire des concessions pour amener un arrangement.

Bientôt les pachas consentirent, en effet, à rendre la place moyennant la libre sortie avec armes et bagages pour eux et la garnison; cédant à des sentimens d'humanité, le général en chef accepta ces conditions, et exigea seulement que le matériel de guerre lui fût remis.

Ces conditions arrêtées, la capitulation fut signée de part et d'autre, et faite en double sur la demande des habitans. Quelques momens après, les clés de la citadelle étaient remises, et le régiment des grenadiers de Géorgie recevait l'ordre de l'occuper. A huit heures, l'étendard de Saint-George flottait sur ces remparts qui, pendant 250 ans, avaient été la propriété non disputée des Turcs. Le général Paskévitch suivit bientôt cette première colonne.

De leur côté, les troupes turques et les habitans qui avaient fait partie de la garnison quittaient la ville, les premières avec un air de fierté martiale, les seconds avec ce sentiment de tristesse qu'inspire l'abandon des foyers.

Entrés en possession de la citadelle, les Russes purent juger de l'effet destructeur de leur artillerie. Les fortifications étaient partout ébréchées; beaucoup de canons se trouvèrent démontés et les affûts brisés. Une bombe avait endommagé la voûte du magasin à poudre; des cadavres encombraient les rues. L'en-

nemi perdit 5,000 hommes pendant l'assaut. De 400 artilleurs, 50 seulement avaient survécu; les cent janissaires succombèrent jusqu'au dernier; et de 1,800 Lazes, 1,300 restèrent sur le champ de bataille. Trois mille habitans faisaient partie des victimes, parmi lesquelles on trouva une centaine de femmes travesties.

La perte des Russes fut également sensible : 2 officiers supérieurs, 8 officiers inférieurs et 118 soldats avaient été tués. 1 officier supérieur, 51 officiers inférieurs et 439 soldats restèrent parmi les blessés.

Cet assaut livra aux vainqueurs 67 pièces de canon, 52 étendards, 5 bountchouks (1), 3 appartenant à Kiossa-Méhémed, et 2 à Akhmed-Pacha, commandant de la forteresse et du pachalik. Un tiers de la ville fut consumé par les flammes. Une bombe russe avait détaché le croissant du minaret de la grande mosquée.

En possession de la ville, le général en chef eut pour premier soin d'y rétablir l'ordre et la tranquillité. On employa une partie des troupes à éteindre l'incendie. Une administration à l'instar de celle de Kars fut instituée aussitôt; le prince Bébutoff en fut nommé président, et de plus commandant de tout le pachalik. Les habitans apprirent par une proclamation les dispositions bienveillantes des Russes. Ils en acquirent bientôt la preuve en voyant les secours pécuniaires que l'on distribua aux familles les plus nécessiteuses.

Ainsi, pour la première fois, les armes chrétiennes avaient soumis la forteresse d'Akhaltsikh, célèbre en Asie par l'esprit

(1) *Queues*, emblème de la dignité de pacha.

guerrier et le courage indomptable de ses habitans. Dans ce fait d'armes si glorieux, la valeur fut égale des deux parts : les Turcs avaient l'avantage du nombre ; les Russes triomphèrent par la supériorité morale que leur donnaient la discipline et la prévoyance admirable de leur général.

CHAPITRE XIII.

Reddition d'Atskhur et d'Ardagan. — Mesures d'approvisionnement. — Conduite de la régente du Ghuriél. — Opérations de l'extrême flanc gauche. — Prise de Baïazeth, de Diadina et de Toprakh-Kalé. — Entreprise du pacha de Much. — Mouvemens de la garnison de Kars pour la faire échoner. — Les troupes russes internées en Géorgie: — Coup-d'œil sur la première campagne.

Kars et Akhaltsikh une fois perdus pour la Porte, son armée, déjà hors d'état de tenir la campagne après sa défaite du 9 août, se trouvait privée de sa base d'opérations et condamnée de rester au-delà des montagnes; l'armée russe au contraire, par la possession de ces deux points, fermement établie sur le théâtre de la guerre, maintenait puissamment tout le pays jusqu'au Saganlugh.

Cependant ces avantages ne pouvaient être consolidés que par la soumission d'Atskhur et d'Ardagan.

La première de ces forteresses, située à l'entrée des défilés de Bordjom, dominait la route de Kartalinie et les communications avec l'intérieur. La seconde, à cheval sur le point où la grande route d'Akhaltsikh se bifurque vers Kars et Arzerum, donnait encore aux Turcs un point d'appui pour opérer de ce côté du Saganlugh.

Atskhur avait alors une garnison de 500 Lazes et de 1,000 habitans armés, une citadelle assise sur un rocher inaccessible,

des fortifications en bon état avec 24 pièces de gros calibre, et des vivres en abondance.

Dans l'espoir que, malgré ces ressources, la garnison effrayée par la chute d'Akhaltsikh n'opposerait pas de résistance, le général Paskévitch détacha contre ce fort le prince Wadbelski avec cinq compagnies d'infanterie, six pièces légères et deux régimens kosaques.

A la vue de ce faible détachement, les habitans, excités par les Lazes, voulaient se défendre à outrance ; mais amenés à d'autres sentimens par deux prisonniers d'Akhaltsikh envoyés en ville, ils entrèrent en pourparlers et se rendirent sans condition avec leur artillerie, six étendards, 300 quintaux de poudre, leurs vivres et leurs munitions. Les Lazes s'étaient enfuis dans les montagnes.

L'entreprise sur Ardagan, qui suivit celle-ci, eut un égal succès. Le général Paskévitch fit avancer deux détachemens, l'un d'Akhaltsikh, sous Mourvaieff ; l'autre de Kars, sous Bergmann, avec l'ordre d'agir conjointement contre cette place.

Mouravieff ayant été retardé par les difficultés de la route, sur les montagnes d'Ulgar, Bergmann parut le premier sous les murs, s'établit sur les communications d'Arzerum et ouvrit la canonnade sans tarder.

Privés de moyens efficaces de défense par l'abandon de la garnison, qui avait suivi dans leur retraite les troupes sorties d'Akhaltsikh, les assiégés, menacés d'être complètement investis à l'arrivée de Mouravieff, sentirent l'inutilité d'un combat, et ouvrirent les portes. Le général Bergmann trouva à Ardagan 31 pièces de gros calibre et un dépôt considérable de provisions de bouche et de guerre.

Ces heureux résultats couronnèrent les opérations de la campagne. Le but que s'était proposé le général Paskévitch était atteint. L'armée, resserrant tout le pays conquis par des points bien fortifiés, avait acquis ainsi une nouvelle ligne défensive, qui lui permettait de se maintenir, même pendant l'hiver, dans une situation imposante; et elle prenait une base sur laquelle elle pouvait appuyer au printemps une agression plus décisive encore au-delà du Saganlugh.

La défense puisait surtout dans la position demi-circulaire d'Akhaltsitkh, d'Ardagan et de Kars, le double avantage de concentrer les réserves et de distribuer plus facilement les approvisionnemens. Ce dernier avantage était d'autant plus précieux, que, malgré son étendue et sa fertilité, le pays conquis, épuisé par la guerre et abandonné par une partie de ses habitans, n'offrait que peu de ressources. C'était donc de l'intérieur que les forteresses devaient tirer leurs subsistances pour l'hiver. Appréhendant l'entrée prochaine de la mauvaise saison, le général en chef dut porter dès lors toute son attention sur cet objet. Il donna les ordres nécessaires aux différens dépôts de vivres, et pour faciliter l'acheminement des transports, employa une partie des troupes aux réparations de la route qui traverse les défilés de Bordjom et de celle qui conduit en Iméritie; réparations qui furent exécutées sous la direction du colonel Especho.

En même temps, il avança avec le gros de son armée vers Ardagan. Cette mesure eut l'effet désiré; elle imprima une terreur salutaire. Les habitans des Sandjaks encore indomptés se soumirent, et ceux qui avaient fui rentrèrent dans leurs foyers.

Sur ces entrefaites, la régente du Ghuriél craignant, après

la chute d'Akhaltsikh, la colère des Russes, prit les dehors de l'amitié, et demanda au chef de l'armée de l'aider à conquérir Kobuletti et Batum, en offrant de mettre à sa disposition des secours en hommes et en vivres.

L'importance de Batum donnait de l'attrait à cette proposition, et le général Paskévitch fut sur le point de l'accepter et de donner un plus grand développement à ses opérations par la ligne accessoire du littoral. Toutefois, la crainte des effets destructeurs d'une marche longue et pénible à travers les marécages fiévreux des côtes de la mer Noire, prévalant sur d'autres considérations, l'entreprise fut abandonnée.

Cette résolution était d'autant plus sage, que la conduite ultérieure de la princesse Sophie donna bientôt le droit de regarder la demande qu'elle avait faite comme une ruse qui cachait des projets de trahison. En effet, quelques semaines plus tard, elle avait jeté le masque, et, accompagnée de toute sa famille, et de son favori Matut-Chadzé, s'était réfugiée au camp turc d'Osman-Bek, d'où elle prit la route de Trébisonde. Appelé par les princes et les grands, le général major Hesse occupa les bourgs d'Ossurghéti et d'Askani, et reforma l'administration.

Dès ce moment furent dissipées toutes inquiétudes pour la tranquillité du Ghuriél, qui se montra depuis plein de dévoûment à la Russie.

Pendant que ces événemens se passaient au centre, le prince Tchevtzevadze, opérant en Arménie, avait soumis tout le pachalik de Baïazeth. Instruit de l'heureuse issue de cette expédition, le général Paskévitch jugea, néanmoins, qu'elle aventurait trop l'aile gauche de l'armée, et lui ferait courir des

périls sérieux de la part du pacha de Musch qui, par ordre du Séraskier, marchait vers Toprakh-Kalé. Il enjoignit, en conséquence, au général Bergmann d'avancer vers l'Arax sur le flanc du pacha pour le forcer à la retraite.

Afin de faciliter l'intelligence de ces événemens, il faut nous transporter à l'époque de l'ouverture de la guerre.

Déjà, vers le mois de février, Bakul-Pacha, qui commandait le pachalik et la forteresse de Baïazeth, prévoyant une rupture entre la Russie et la Porte, et craignant d'être accablé par les forces concentrées alors contre la Perse, avait cherché à entrer en relations avec les autorités frontières, pour se mettre sous la protection de la Russie. Sans accepter formellement cette proposition, afin de ne pas provoquer une agression prématurée de la part du Séraskier, le général en chef russe parvint à maintenir le pacha dans une espèce de neutralité; il put encore assurer son flanc gauche, en n'employant que le faible détachement sous le général major prince Tchevtzevadre.

Toutefois, si la plus grande partie des habitans arméniens du pachalik de Baïazeth resta inoffensive, il n'en fut pas de même des Kurdes. Avec les hostilités générales, leurs incursions devinrent de plus en plus fréquentes : ils venaient, par bandes de 800 à 2,000 hommes, jeter l'effroi dans les villages et y causer de grands dégâts : malgré plusieurs échecs ils pénétrèrent même jusqu'au village de Kurkent, non loin de Khoï.

Excité par l'audace impunie des Kurdes, le pacha de Baïazeth prit lui-même une attitude menaçante.

Cette circonstance engagea le général en chef à renforcer les troupes en Arménie par 2 bataillons et 4 pièces, tirés du détachement de Pankratieff, à Khoï, et devenus disponibles

par une partie du paiement de la contribution de guerre persane.

Ayant, dès-lors, des moyens suffisans, le général major prince Tchevtsevadze réunit un corps mobile de 1,500 hommes d'infanterie, de 200 Kosaques, avec 6 pièces de canon et 400 hommes de milice tatare et arménienne de la province d'Erivan. Il franchit les montagnes de Khatch-Gheduk, et, le 28 août, s'approche de Baïazeth. Après avoir repoussé un corps de 1,300 cavaliers venu à sa rencontre, il s'établit à Zanghezor, sur les communications, et à trois verstes de la ville.

Attendant des secours prochains, Balul-Pacha refuse de rendre la place : Tchevtsevadze s'apprête à l'attaquer lorsqu'il est instruit de l'apparition sur ses derrières d'un corps de 3,000 Kurdes. Il manœuvre contre eux avec habileté, leur coupe le chemin de la ville, les atteint, les bat ; puis, se tournant contre Baïazeth, place une batterie et canonne les remparts. La garnison, effrayée par la défaite des Kurdes, prend la fuite ; Tchevtsevadze se rend maître de la forteresse où il trouve 12 pièces de gros calibre, 3 étendards et les deux queues du pacha ; celui-ci se constitue prisonnier. La perte des Russes ne fut que de 10 hommes.

A l'occupation de Baïazeth, la population arménienne ayant pris les armes s'empara du fort de Diadina (8 septembre).

Beaucoup de tribus kurdes, confiantes dans les promesses du général en chef, firent leur soumission et armèrent une milice qui, depuis, sous les ordres de Hassan-Aga, combattit vaillamment dans les rangs russes.

Sur ces entrefaites, Abdul-Risakh-Bey, frère de Balul-

Pacha, fut envoyé par le Séraskier avec 500 hommes d'infanterie et de cavalerie pour occuper le fort de Toprakh-Kalé.

Mais le prince Tchevtsevadze ne lui en donne pas le temps : ayant pourvu à la sécurité de Baïazeth, il se hâte de devancer l'ennemi, franchit 135 verstes en 58 heures et paraît devant la place avec 300 fantassins et sa cavalerie. Les Kurdes, sortis à sa rencontre, sont rompus par les Kosaques et perdent 128 prisonniers outre les morts et les blessés. L'infanterie se porte sur la forteresse et l'enlève après une faible canonnade (14 septembre).

La prise de Toprakh-Kalé, sur la rive gauche de l'Euphrate, donna au détachement russe la clé de tout le sandjak fertile d'Alachkerte. Tchevtsevadze en profita pour accumuler des approvisionnemens, et n'eut à combattre, jusqu'au 15 octobre, que des tribus kurdes, qui se permettaient ces actes de brigandage sur les villages arméniens.

Cependant cette position si avancée des Russes sur le flanc droit turc avait éveillé les inquiétudes du Séraskier : il fit marcher contre eux le pacha de Much qui avait été repoussé d'Ardagan. Le prince Tchevtsevadze, avec 4 compagnies, 120 Kosaques, 200 hommes de milice tatare et 4 canons, s'étant avancé vers Patnos, rencontre son détachement près du village de Grakom; après une escarmouche assez vive, il apprend, par des prisonniers, que les troupes turques sont au nombre de 6,000 hommes avec 5 canons.

Comme il comprend d'un côté, l'imprudence qu'il a commise de s'aventurer contre un ennemi aussi supérieur, et qu'il voit, de l'autre, qu'une retraite devient également dangereuse, il

fortifie le village de Grakoni, l'occupe avec 2 compagnies, et y appuie son camp.

En vain l'ennemi l'attaque dans cette position le 18 et le 19 octobre; repoussé avec une perte de plus de 600 hommes, et découragé par cette issue du combat, il prend la direction de Mélezghirt et de Ardiche.

L'ayant suivi jusqu'à Patnos, Tchevtsevadze, qui a lui-même 97 hommes hors des rangs, commence, le 28, son propre mouvement de retraite; faiblement inquiété par quelques Kurdes, qu'il perdit même bientôt totalement de vue, il revint à Toprakh-Kalé sans aucun combat sérieux.

L'arrière-garde du pacha de Much, atteinte de son côté par le général Bergmann sur les rives de l'Arax, fut battue et rejetée dans les montagnes.

Ce fut la dernière action de cette campagne; les pluies abondantes d'automne avaient suspendu au centre toutes les opérations. Les troupes étaient internées en Géorgie pour leurs quartiers d'hiver.

Pour l'occupation des provinces conquises, on laissa :

Dans Akhaltsikh :

2,361 hommes d'infanterie,
326 *id.* de cavalerie,
4 pièces d'artillerie,
aux ordres du prince Bébutoff.

Dans Kars :

2,416 hommes d'infanterie,
281 *id.* de cavalerie,
12 pièces d'artillerie,
aux ordres du général Bergmann.

Dans Baïazeth :

8,798 hommes d'infanterie,

376 *id.* de cavalerie,

18 pièces d'artillerie.

Ce détachement était composé des troupes du général Pankratieff, qui, de Khoï, avaient été dirigées sur Diadina.

Toutes ces troupes, réparties dans les différentes forteresses conquises, devaient surveiller les mouvemens de l'ennemi pendant l'hiver.

Le reste de l'armée ayant repassé la frontière par Tsalki et Suram, prit ses cantonnemens entre Gori et Bachketchett, et fut disloqué de manière à pouvoir être concentré en peu de jours. Le 5 octobre, le général Paskévitch était rentré à Tiflis.

La campagne de 1828, qui n'avait duré que 5 mois, avait eu pour résultats la conquête des trois pachaliks de Kars, d'Akhaltsikh et de Baïazeth; la prise de trois forteresses et de trois châteaux-forts, avec 313 canons, 195 étendards, 11 buntchuks et 8,000 prisonniers. Ces succès furent remportés par le corps principal, fort de 12,000 hommes et par de petits détachemens dont l'effectif général ne dépassait pas 6,000 hommes.

Nonobstant plusieurs assauts, malgré les ravages exercés par la peste et par les autres maladies, la perte des Russes ne s'élevait, en tués, blessés et morts de maladie, qu'à 3,200 hommes, dont la plus grande partie, en Iméritie, en Mingrélie et dans le Ghuriél, par suite de la perfidie du climat.

Les dépenses de la guerre, diminuées par les magasins enlevés à l'ennemi, ne s'élevèrent qu'à 5,000,000, dont 4 furent

absorbés par la subsistance des troupes ; somme qui ne dépassait pas celle de leur entretien en temps de paix.

Au milieu des soucis de cette campagne, le général en chef n'avait pas perdu de vue les opérations de la ligne du Caucase. Suivant les directions qu'il avait données, le général Emmanuil soumit les peuplades du Kuban et détruisit le repaire d'où les Karatchaï envoyaient leurs expéditions pour le pillage. Une des peuplades les plus puissantes, les Natukhaï, fut battue ; le Khan des Avares prêta serment à la Russie ; les Lezghins firent leur soumission au général Raïevski, et les Tabbasarantzi au général Krabbe.

OPÉRATIONS MILITAIRES.

1829

CHAPITRE XIV.

Préparatifs du général en chef russe pour le printemps. — Ses projets d'agression.

Les brillans résultats obtenus en Asie par la Russie, ainsi que les progrès de ses armes en Europe, lui donnaient une supériorité marquée sur la Porte. Des positions importantes lui ouvraient des deux côtés l'accès de l'empire ottoman. Il était donc à penser que le Sultan, cédant à l'évidence des dangers qui le menaçaient, souscrirait à des conditions dont l'équité avait été généralement reconnue. Son aveugle obstination paralysa tous les efforts qui furent tentés de divers côtés par les puissances neutres. Une seconde campagne devint encore nécessaire; mais, aussi, les démonstrations simplement comminatoires des armées russes en 1828, durent prendre un caractère décidé d'agression. Ce que des menaces n'avaient pu faire, des mouvemens décisifs devaient l'obtenir. Telle était la volonté inébranlable de l'Empereur. Les commandans en chef en Europe et en Asie reçurent l'ordre de se

préparer à reprendre, dès le printemps, avec une vigueur nouvelle, leurs opérations envahissantes.

Le général Paskévitch s'y prépara énergiquement. Masser ses troupes dans les environs de Kars, franchir le Saganlugh, se porter sur Arzerum, s'emparer de la capitale de la Natolie, et désorganiser ainsi l'administration de cette province importante, tel fut le plan qu'il conçut. Ces premiers succès obtenus, il en méditait de plus vastes encore. Selon que les circonstances le permettraient, il songeait, soit à s'ouvrir un débouché jusqu'à la mer par Trébisonde ou Samsum, soit à poursuivre son mouvement d'invasion dans l'intérieur du pays. Dans ce but, suivant la direction de Kara-Hissar, il eût occupé Sivaz, intercepté les communications de Constantinople avec Diarbekir et Bagdad, et menacé ainsi le cœur même des possessions du Sultan.

Il est clair que l'exécution d'opérations aussi étendues exigeait le déploiement de forces plus considérables que celles concentrées au-delà du Caucase. Privé de renforts depuis le commencement de la guerre de Perse, le corps du Caucase, dont l'effectif était déjà réduit par des pertes successives, se trouvait encore absorbé en partie par les garnisons qu'exigeaient les forteresses nouvellement conquises de Kars, d'Akhaltsikh, de Poti et de Baïazeth. Le détachement de Pankratieff, devenu disponible par le versement intégral de la contribution persane, faisait rentrer quatre mille hommes à peu près dans les rangs du corps d'opération ; mais, malgré ce renfort, le général en chef ne pouvait compter, pour son entrée en campagne, que sur 12,832 hommes d'infanterie et 3,500 chevaux.

Des renforts d'une division d'infanterie et le recomplètement des cadres devenaient nécessaires. Vingt mille recrues furent dirigées, par ordre de l'Empereur, vers le Caucase. Toutefois, ce n'était pas satisfaire aux besoins les plus pressans. La grandeur des distances devait retarder l'arrivée de ces recrues; il fallait en outre employer un temps considérable à les former et à les enrégimenter. L'ouverture de la campagne, ainsi, n'eût pu avoir lieu qu'au mois de juillet, époque, dans ces climats, peu favorable aux opérations militaires, à cause des chaleurs excessives qui nuisent à la santé et détériorent les fourrages.

Il fallut donc songer à se créer d'autres ressources. Le général Paskévitch s'inspira d'une idée heureuse. Attirer dans son parti, ou au moins maintenir dans l'inaction les peuplades kurdes, et priver ainsi les Turcs de leur meilleure cavalerie; augmenter la sienne en essayant, dans les provinces soumises à la Russie, la formation de corps mahométans, étaient deux entreprises qui paraissaient impossibles à réaliser. Une étude approfondie du caractère des peuples de l'Orient en fit augurer autrement au général en chef, et certes ce n'est pas un de ses moindres titres à la gloire que d'avoir complètement réussi. Sa réputation de libéralité et d'équité, le tact avec lequel il savait flatter tour-à-tour le penchant et l'amour-propre, y contribuèrent autant que le prestige de ses hauts-faits et la certitude de le voir enchaîner la victoire à ses drapeaux.

Les peuplades kurdes, de tout temps presque indépendantes, n'ont jamais reconnu qu'imparfaitement la suprématie de la Porte. Des dispositions amicales, manifestées par plusieurs de leurs chefs influens, permirent d'entamer des négociations avec eux; l'appât de l'or et du pouvoir les fit réussir. Soliman et

Hussein-Aga, les principaux d'entre eux, furent bientôt gagnés. Ils promirent d'user de leur prépondérance pour maintenir les Kurdes dans une inaction complète, et s'engagèrent à lever quelques corps de cavalerie. Ces promesses furent suivies d'effets; une grande partie des tribus nomades des pachaliks de Kars, de Baïazeth et de Much observèrent, comme nous le verrons dans le cours de la campagne suivante, une stricte neutralité; d'autres s'enrôlèrent sous les drapeaux de la Russie.

Mais le succès le plus important de cette politique adroite fut la défection du pacha de Much, dont le pays, principalement habité par les Kurdes, devait fournir au Séraskier un corps de cavalerie de douze mille hommes. C'était, en effet, non seulement priver la Porte de ce contingent important, mais assurer, en outre, l'extrême flanc gauche de l'armée du Caucase, dont la défense ne nécessitait plus alors, l'emploi d'un corps nombreux. Les pachas de Kars et de Baïazeth, prisonniers à Tiflis, se chargèrent d'entrer secrètement en composition avec lui.

A la suite de tergiversations, dans lesquelles son intérêt était principalement en jeu, le pacha de Much s'engagea, par une promesse formelle, à rester passif, et promit encore de mettre à la solde de la Russie un corps de cavalerie auxiliaire après la prise d'Arzerum.

Cette politique eut les mêmes effets dans les provinces musulmanes russes. Les volontaires des villages géorgiens, tatares et musulmans, se pressèrent sous les drapeaux. Le complet fut bientôt dépassé. Nous aurons plus tard l'occasion de signaler la bravoure que déployèrent, dans les combats contre leurs

coreligionnaires, les quatre régimens mahométans qui furent alors organisés (1).

On recruta également, dans la province de Nakhitchevan, un corps de cavalerie qui se nomma Kengherli.

Enfin des milices à pied et à cheval, composées d'Arméniens et de Kurdes, se formèrent avec succès dans le pachalik de Baïazeth.

C'est au milieu de ces préparatifs pour l'ouverture de la campagne au printemps, que deux nouvelles, imprévues et simultanées, l'assassinat du ministre de Russie à Téhéran et les préparatifs formidables des Turcs pour attaquer Akhaltsikh au plus fort de l'hiver, vinrent compliquer la situation politique et militaire des Russes au-delà du Caucase. Ces nouvelles exigeaient de la part du commandant en chef un surcroît de prévoyance et d'activité.

(1) Ce sont les mêmes qui ont étonné l'Europe au camp de Kalisz par leur agilité et leur bonne tenue.

CHAPITRE XV.

Préparatifs formidables de la Porte. — Destitution du Séraskier. — Nomination de Salegh-Pacha. — Attaque projetée par lui pendant l'hiver contre Akhaltsikh.

A l'espoir, si cruellement déçu du Sultan, d'écraser le faible corps du Caucase avec des forces gigantesques, avaient succédé de vives alarmes, et un mécontentement qui éclata par la destitution et l'exil du séraskier Halib-Pacha : son lieutenant Kiossa-Méhémed-Pacha fut enveloppé dans cette disgrâce.

Hadji-Salegh, pacha de Maïdan, et Hagkhi, pacha de Sivaz, renommé dans l'Asie pour ses exploits, furent investis à leur place : le premier, de la dignité de séraskier; le second, du commandement des armées. Les pouvoirs les plus étendus leur furent conférés, avec l'ordre de redoubler d'efforts pour rétablir les affaires de la Porte.

Pénétré des intentions de son maître, Salegh-Pacha signala son entrée en fonctions par une proclamation dans laquelle il engageait tous les vrais croyans à se lever en masse contre les infidèles. Il assembla aussi les notables d'Arzerum et leur représenta la nécessité de venir au secours du gouvernement au moyen de contributions volontaires en argent : elles furent votées par acclamation.

Leur produit, joint aux fortes sommes envoyées de la caisse particulière du Sultan, permit la réorganisation complète des services de l'armée.

On créa des dépôts de munitions et de vivres à Arzerum et à Hassan-Kalé, fort situé au pied du versant méridional du Saganlugh, ainsi que sur d'autres points de la ligne d'opération. Arzerum fut entouré d'un profond fossé, les fortifications en furent réédifiées, et des retranchemens élevés dans les faubourgs et sur les hauteurs voisines : 200 bouches à feu hérissèrent ses remparts.

Des agens, envoyés dans toutes les directions, prescrivirent aux pachas de Sivaz, de Tokat, d'Alep, de Césarée et d'autres lieux d'accélérer la levée des milices locales et de les diriger sur Arzerum.

Des débris de l'armée dispersée, on forma un corps de 10,000 hommes d'infanterie régulière ; 10,000 autres de nouvelle formation s'exercèrent journellement. Le Séraskier comptait pouvoir rassembler pour le printemps, au pied du Saganlugh, une armée de 80,000 hommes, avec 66 pièces d'artillerie, desservies par des canonniers envoyés de Constantinople.

Ce corps imposant, commandé par Osman-Pacha et Baïram, pacha à deux queues (fils du célèbre Hussein-Pacha), devait, sous les ordres immédiats du Séraskier, pénétrer, par Kars, dans les possessions russes; tandis que, sur le flanc droit, les pachas de Van et de Much, avec 50,000 combattans et 50 pièces de canon, opéreraient contre le pachalik de Baïazeth et l'Arménie.

Quiconque connaît les immenses ressources qu'offrent à la

Porte Ottomane les populations belliqueuses de ses provinces asiatiques, ne trouvera pas ces évaluations exagérées. De tout temps, l'Asie a étonné par ses immenses levées d'hommes qui viennent se placer, comme par enchantement, sous les drapeaux, mais qui, souvent aussi, disparaissent de même. Il est certain qu'avec quelques efforts le Séraskier pouvait, au printemps, mettre sur pied jusqu'à 200,000 combattans.

Toutefois, ces préparatifs éloignés n'absorbèrent pas toute l'attention du chef turc; son activité avait un but plus pressant encore; ce but était la reprise d'Akhaltsikh.

Avec la chute de cette forteresse, considérée, de tout temps, par les Asiatiques, comme le boulevart de l'Islamisme dans ces contrées, la Porte voyait s'éteindre la confiance de ses peuples et le courage de ses milices. A sa possession était liée l'influence morale qu'elle exerçait sur les montagnards et les musulmans soumis au sceptre de la Russie. Ces avantages perdus, le Sultan avait résolu de tout tenter pour les ressaisir.

Salegh-Pacha avait reçu des ordres formels à cet égard; il devait profiter de l'hiver pour tourner ses armes contre Akhaltsikh; le succès paraissait certain. Les troupes russes occupaient des cantonnemens éloignés dans l'intérieur de la Géorgie; les communications étaient difficiles, ou, pour mieux dire, n'existaient pas. La défense de la forteresse se trouvait ainsi réduite à une garnison faible et isolée.

Pour l'exécution de son projet, Salegh-Pacha jeta les yeux sur Akhmed-Bek. Prince suzerain des Adjares, l'un des peuples montagnards les plus belliqueux du pachalik d'Akhaltsikh, ce chef, brave et ambitieux, pouvait mobiliser jusqu'à

30,000 combattans Lazes et Adjars. En y joignant un corps de troupes réglées, on pensait pouvoir mener à bien cette entreprise.

Afin de flatter l'amour-propre d'Akhmed-Bek, un firman du Sultan lui conférait la dignité de pacha d'Akhaltsikh, à trois queues, du moment où il serait maître de la place. Toutefois, au grand étonnement de Salegh-Pacha, le Bek des Adjars parut peu disposé à entrer dans ses vues. Retranché dans des montagnes inaccessibles, qui mettaient ses possessions à l'abri de toute attaque ; vassal presque indépendant de la Porte, il se maintenait, pendant la guerre, dans une espèce de neutralité armée; il avait même entamé des négociations secrètes avec les autorités frontières russes. Pesant les avantages qui lui étaient offerts des deux parts, il résolut de temporiser et répondit d'une manière évasive, en ajoutant que l'entreprise dépassait ses ressources, et que, par conséquent, il aurait besoin de secours en hommes et en argent.

Soit qu'il démêlât les motifs de cette réponse, soit qu'il tînt au prompt accomplissement des projets de la Porte, le Séraskier satisfit sur-le-champ à ces demandes. De fortes sommes furent mises à la disposition du prince des Adjares. Elles devaient être suivies de renforts considérables en hommes et en artillerie; mais elles étaient accompagnées de la déclaration péremptoire, que, s'il différait dès-lors son entrée en campagne, il paierait de sa tête sa désobéissance aux ordres de son maître.

Les séductions du pouvoir de l'or, bien plus que ces menaces impuissantes, avaient opéré un changement merveilleux dans son esprit. L'activité qu'il sut déployer effaça bientôt

jusqu'à la trace des soupçons de trahison qui avaient plané sur lui. Son amour-propre croissant même avec l'importance du rôle qu'il se croyait appelé à jouer sur la scène politique, il s'enorgueillissait d'avance d'un plein succès.

Au premier appel, 15,000 Lazes et autres montagnards, accoururent, malgré la rigueur de la saison, sous ses drapeaux, attirés par la perspective d'une forte paie et d'un riche butin; ils se concentrèrent dans le sandjak de Chaumchett, où ils furent rejoints bientôt par 5,000 fantassins réguliers et 6 pièces de canon, sous les ordres du Kaïa-Bey du Séraskier (1). De son côté, pour masquer et seconder l'attaque sur Akhaltsikh, celui-ci, simulant un mouvement offensif sur toute sa ligne, massa des troupes sur le Saganlugh, et annonça l'intention d'attaquer Kars; Osman-Pacha-Kasinadar-Oglou, commandant de Trébisonde, rassembla également 3,000 hommes à Batum, et fit mine d'agir contre le Ghuriél.

La nouvelle de ces mouvemens des troupes turques ne resta pas long-temps ignorée du général en chef russe; malgré les démonstrations du Séraskier, il ne se méprit pas un seul instant sur le véritable but des Turcs. Il savait l'importance qu'ils attachaient à la possession d'Akhaltsikh; il jugea donc que c'était sur ce point qu'ils dirigeraient leurs principaux efforts, et apprécia, peut-être mieux qu'ils ne le faisaient eux-mêmes, les avantages qu'ils devaient tirer de cette expédition. Confiant dans la bravoure éprouvée du régiment de Chirvan, l'un des meilleurs de l'armée, il était sans crainte pour la sû-

(1) Le Kaïa-Bey correspond au *magister equitum* des Romains.

reté de la place ; mais il n'envisageait pas avec autant de calme les suites d'une incursion dans un pays nouvellement conquis, et dont les populations avaient à peine repris possession de leurs foyers. La ruine des habitans, soit arméniens, soit musulmans, qui avaient franchement embrassé les intérêts russes, était certaine ; elle devait être précédée par la révolte de ceux qui n'avaient accepté la domination étrangère que comme un joug. Dans l'éloignement des troupes, il devenait impossible de prévenir l'une et l'autre.

Mais le danger de la situation était encore aggravé par l'assassinat du ministre de Russie à Téhéran.

La coïncidence de ces deux événemens devait frapper vivement les esprits et éveiller le soupçon qu'une même pensée les avait engendrés ; et, dans le fait, il était impossible de démêler, au premier abord, s'ils n'étaient pas le résultat d'une entente secrète et nourrie de longue main entre les Turcs et les Persans.

Répandues à dessein par les malveillans et les agens de la Porte, ces conjectures assaillirent l'imagination inflammable des musulmans des provinces du Caucase. Le fanatisme, ce grand levier des populations de l'Orient, releva fièrement la tête. La nécessité, pour la Russie, de mener une double guerre, ressortait, à leurs yeux, plus qu'évidente d'une incursion de Mir-Ali-Khan dans la province de Talich. Des espérances long-temps comprimées se réveillèrent ; une sourde agitation se répandit partout et des soulèvemens partiels éclatèrent. Dans le Karabagh, les Arméniens désertèrent leurs villages, emportant leurs effets les plus précieux.

L'insurrection germa chez les Lezghins, qui, jusqu'alors,

étaient restés soumis. Tous les musulmans russes se préparèrent à une levée de boucliers.

Dans cette situation critique, dont les dangers ébranlaient les esprits les plus fermes ; au milieu de l'invasion des Turcs, de l'attitude équivoque des Persans et des signes de rébellion qui fermentaient dans tout le pays, le général Paskévitch sut conserver ce sang-froid et cette liberté d'esprit, qui, seules, peuvent dompter les circonstances. Opposant à tous les dangers une résolution inébranlable et une prévoyante activité, bientôt, par des mesures d'énergie et de vigueur, il sut rétablir l'état de ses affaires.

Avec le tact sûr dont il est si généreusement doué, il embrassa, d'un coup-d'œil, l'ensemble de la situation. Il démêla ainsi le point important sur lequel il fallait porter le coup le plus rude pour étouffer le mal dans son principe : ce point était Akhaltsikh. Faire échouer, à tout prix, l'entreprise des Turcs contre cette forteresse et les autres parties de la frontière, telle fut sa pensée dominante. Une fois leur audace châtiée, la fermentation des provinces musulmanes russes s'apaisait d'elle-même, la sécurité renaissait ; les Persans, de leur côté, ne pouvaient songer à prendre les armes, et étaient contraints, tôt ou tard, à donner une satisfaction éclatante pour l'attentat de Téhéran.

Aussi, sans perte de temps, un bataillon du régiment de Kherson reçoit l'ordre de se jeter dans Akhaltsikh pour renforcer la garnison.

Le colonel Bourtzoff, de son côté, réunira, à Suram, 2 bataillons d'infanterie, 1 régiment kosaque, 5 pièces de canon, et les milices disponibles de Kartalinie ; après avoir occupé les

défilés de Bordjom, il débloquera Atskhur, si l'ennemi le cerne déjà, et doit manœuvrer sur les derrières du corps turc qui attaquerait Akhaltsikh.

4 Bataillons d'infanterie, 1 de pionniers et 13 pièces légères sont, en outre, mobilisés, et, sous les ordres de Muravieff, se portent, à marches forcées, sur la frontière, pour rejoindre Bourtzoff et opérer en commun.

Enfin le général major Hesse, commandant l'extrême droite, pénétrera avec toutes ses troupes et les milices du Ghuriél dans les possessions du bek d'Adjar, et le forcera ainsi à abandonner son entreprise pour voler au secours de son pays menacé. Les gorges et les défilés qui conduisent dans les possessions russes sont garnis de fourrés, de coupures, d'abatis, et occupés par de forts détachemens de milices locales.

Pour compléter l'effet de ces mesures, le général Paskévitch fait répandre le bruit qu'il va, lui-même, à la tête de toute l'armée, suivre le mouvement de ces colonnes et reprendre l'offensive.

CHAPITRE XVI.

Siége d'Akhaltsikh pendant l'hiver. — Défense courageuse des Russes. — Levée du siége. — Défaite d'Akhmed-Bek. — Opérations sur le flanc droit. — Victoire des Russes à Limani.

Pendant ce temps, le général-major prince Bébutoff, qui commandait à Akhaltsikh, avait été informé par ses espions des projets des Turcs.

La garnison de la forteresse était composée de quelques compagnies du régiment de Kherson et du régiment de Chirvan, qui avait pris le nom du comte Paskévitch d'Erivan, et dont les hauts faits récens à l'assaut d'Akhaltsikh avaient encore accru la brillante réputation. Privée, à cause de la difficulté des communications, de l'espoir d'être secourue, et sachant ainsi qu'elle ne devait compter que sur elle-même, la garnison se prépara à une défense opiniâtre contre l'invasion imminente d'Akhmed-Bek.

Le 16 février, ce chef audacieux occupa en effet Dighur, et ses détachemens inondèrent les sandjaks de Kovblian et de Poskhov, dont ils soulevèrent les habitans.

Le 17, Avdi-Bek, son frère, se portait déjà vers les défilés de Bordjom, et Mamisch-Aga, chef de la cavalerie, pénétrait dans les gorges de l'Iméritie et pillait une caravane.

Le 18 et le 19, le corps d'armée d'Akhméd-Bek se concentra à 15 verstes d'Akhaltsikh, et se mit en marche dans la nuit, pour surprendre la garnison par une attaque imprévue. Mais le prince Bébutoff, qui manquait de cavalerie pour surveiller les mouvemens de l'ennemi, et ne les apprenait que par des bruits vagues et contradictoires, s'était par une sage précaution renfermé dans l'enceinte de la forteresse. La nouvelle qui se répandit le 19 de l'approche de l'ennemi, le trouva tout préparé à le recevoir.

Il n'en fut pas de même des habitans qui se voyaient exposés aux vengeances des Adjars. Musulmans et chrétiens vinrent supplier le prince Bébutoff de les admettre dans la forteresse.

S'il n'eût écouté que ses sentimens d'humanité, le commandant russe eût accédé à leurs prières. Mais encombrer la place d'une population qui, malgré ses protestations de fidélité, ne pouvait guère inspirer de confiance, c'eût été déroger aux lois de la prudence. Sept cents familles chrétiennes y obtinrent donc seules un refuge, et les faits ne prouvèrent que trop la sagesse de cette résolution.

En effet, lorsque le 20, à 4 heures du matin, les troupes d'Akhmed-Bek pénétrèrent de tous côtés dans les faubourgs d'Akhaltsikh, les habitans musulmans ayant pris aussitôt les armes, se réunirent à leurs coreligionnaires. En un instant, des bandes armées inondèrent toutes les parties de la ville. Leurs cris de joie féroce se mêlaient au cliquetis des armes; s'étant rués sur les bâtimens adjacens à la forteresse, ils commencèrent incontinent l'assaut.

Il serait difficile de dépeindre leur audacieuse témérité. Ivres

d'opium, ils affrontaient avec mépris les dangers. Sous une grêle de balles, s'approchant des remparts, ils y plaçaient des échelles et s'efforçaient d'escalader les murs. Ni la fusillade, ni la mitraille, ni les éclats des grenades lancées à bras, n'arrêtaient leur impétuosité. Leurs rangs éclaircis se reformaient aussitôt. Des masses fraîches, passant sur les cadavres de leurs frères d'armes, revenaient à la charge avec un intrépide acharnement.

A cette fougue désordonnée des assaillans, les grenadiers russes opposèrent une attitude calme et soutenue. Obligés de faire face partout, ils repoussaient avec sang-froid toutes les attaques. Le nombre toujours croissant des ennemis ne put vaincre leur résistance, et pendant une demi-heure, le combat corps à corps se soutint vif et meurtrier. Les vides opérés par les projectiles dans les rangs des assaillans, démontrèrent enfin l'inutilité de leurs efforts. Las de périls et de fatigues, ils abandonnèrent l'escalade. Les uns allèrent s'abriter derrière les habitations adjacentes, d'où ils continuèrent à entretenir un feu si bien dirigé, qu'il devint presque impossible de se maintenir sur les remparts. D'autres se jetèrent, en bandes éparses dans la ville, et assouvirent sur les habitans inoffensifs la rage de leur défaite.

La plume se refuse à décrire de telles scènes de carnage et de désolation. Ce que la vengeance jointe à la cruauté put inventer de supplices, on l'employa contre ces infortunés. Musulmans, chrétiens ou juifs, tous furent soumis aux traitemens les plus indignes. Ni l'âge, ni le sexe, ne trouvaient merci auprès de ces barbares. Des vieillards et des femmes furent traînés sur les toits, et froidement assassinés à coups de

couteaux devant les yeux de la garnison. Les plus courageux, s'étant barricadés dans des hangars, s'y défendirent à outrance, et périrent les armes à la main, après avoir fait payer cher leurs vies à leurs bourreaux. Ceux qui échappèrent furent garrotés et traînés en esclavage.

Trop faible pour mettre un terme à ces atrocités, la garnison devait encore veiller aux soins de sa propre conservation.

Après la prise d'Akhaltsikh, des considérations d'humanité avaient engagé le général Paskévitch à ne pas démolir les maisons adhérentes aux remparts, les seules presque restées intactes lors de l'incendie; car il présumait avec raison, que leur démolition pourrait s'exécuter facilement, quand la nécessité l'exigerait. Le prince Bébutoff, guidé par les mêmes sentimens, ne s'y décida qu'au moment où l'ennemi pénétrait dans la ville, et il fut surpris sans avoir accompli son dessein.

Cette négligence faillit devenir funeste aux assiégés. Les Adjars trouvèrent dans ces bâtimens un abri sûr pour leurs tirailleurs, et de plus les moyens permanens d'escalader les murs de la forteresse.

Dans cette situation périlleuse, un conseil de guerre fut assemblé. Le prince Bébutoff proposa une sortie, pour réduire ces maisons en cendres. C'eût été exposer la garnison déjà faible à des pertes sensibles, et compromettre le salut de la place. Le capitaine Goratchko, le plus jeune dans le conseil, fit valoir ces considérations. Il proposa de boucher les embrâsures inutiles, d'élever le relief du parapet au moyen de sacs remplis de terre afin de se défiler de la fusillade ennemie, et de s'en rapporter, pour prévenir toute surprise, à la vigilance redou-

blée de la garnison. Son avis fut adopté, les mesures qu'il proposait furent immédiatement exécutées.

Malgré ces précautions, les Turcs qui profitaient avec intelligence de la disposition des faubourgs, en couronnèrent les toits; se relevant sans relâche, ils continuèrent ainsi nuit et jour un feu de mousqueterie violent, sous la protection duquel d'autres tentaient de se glisser sur les remparts.

Les assiégés, assez nombreux à peine pour garnir toute l'enceinte de la place, étaient encore obligés d'être constamment sur pied, et de veiller sans relâche.

Tandis qu'on les tient ainsi en haleine, Akhmed-Bek met toute sa science en œuvre pour établir une espèce de siége régulier.

Suivant la marche adoptée par le général Paskévitch, lors de la prise d'Akhaltsikh, il désigna la hauteur couronnée par l'église catholique, pour l'établissement d'une batterie. La lenteur et l'inexpérience des travailleurs ne permirent d'ouvrir le feu que le quatrième jour; mais alors, assez bien dirigé par les artilleurs, il ébrécha les murs en plusieurs endroits, et causa quelques autres dégâts. Cependant l'artillerie russe y mit fin en réduisant au silence les pièces turques.

Voyant son artillerie hors d'état de lutter avec celle de la place, il avisa, pour la réduire, à lui couper l'eau. Cette tentative n'eut d'abord que peu de succès. Les tirailleurs qu'il établit derrière des logemens en bois, en face des poternes qui conduisaient à la rivière, furent chassés de leurs positions, par une sortie vigoureuse d'une compagnie de grenadiers. Sans se laisser décourager par cet échec, Akhmed-Bek profita de la nuit, et érigea, devant la porte de la ville, un re-



tranchement qu'il garnit de troupes suffisantes pour empêcher toute nouvelle tentative de sortie des assiégés. En même temps, il rendit ses parapets, en face des chemins couverts, si solides par des revêtemens en pierres, que les bombes même ne purent les entamer.

La situation des assiégés devint dès lors des plus pénibles ; ils ne purent désormais puiser l'eau que de nuit. Exposés à des dangers toujours croissans, sans cesse sur pied et sous la menace d'un nouvel assaut, ils se voyaient privés de l'espoir d'être secourus. Akhmed-Bek les avait si complètement investis que de tous les émissaires envoyés d'Ardagan, d'Atskhur, d'Alkhalkalaki, et de Kars, aucun ne put pénétrer dans les murs. De plus, pour mieux isoler la place, il avait enjoint à son frère, qui cernait Atskhur, d'avancer sans délai dans les défilés de Bordjom. Il pensait, avec raison, que de leur occupation dépendait le succès de son entreprise. En effet, les eaux de la Kura, resserrées ici dans des gorges étroites et escarpées, toujours torrentueuses et profondes, étaient gonflées alors par la fonte des neiges dans les montagnes ; elles avaient en débordant renversé les digues, construites avec tant de peine en automne, et emporté les radeaux sur lesquels s'effectuaient les deux passages de la rivière. Il était donc évident qu'un faible corps suffirait pour empêcher les Russes de les traverser, et de secourir Akhaltsikh.

Mais Bourtsoff, qui avait réuni son détachement à Suram, avait senti aussi bien que le chef turc, l'importance qu'il y avait à s'emparer des défilés. A la nouvelle de l'approche d'Avdi-Bek, il presse son mouvement, et atteint le premier point de passage. Pendant qu'il dispose les radeaux pour le franchir, il

est informé, par un parti kosaque détaché en reconnaissance, que les Turcs, maîtres déjà du second bac, avancent contre lui. Cette nouvelle lui fait redoubler d'activité. Il comprit qu'ici, il valait mieux courir les chances d'un combat, avec une rivière à dos, que celles d'en forcer le passage en présence de l'ennemi. Les radeaux sont établis, le torrent est franchi dans la soirée. Ayant reconnu le terrain, Bourtsoff range ses troupes en bataille sur la rive opposée, en faisant occuper par un détachement de tirailleurs, un rocher inaccessible qui commande la route.

C'est dans cette position, que les Turcs vinrent, le 28 au matin, l'attaquer en masses nombreuses ; les Russes resserrés dans un espace étroit, ne peuvent déployer qu'un front de dix hommes. Malgré ce désavantage qui diminue la ligne de leurs feux, les efforts des assaillans pour forcer la position, restent infructueux. En vain, ils escaladent les hauteurs voisines, et en font rouler des quartiers de rocs ; découragés par les pertes nombreuses qu'ils ont éprouvées, ils se voient contraints de se retirer en désordre.

Suivi immédiatement par Bourtsoff, Avdi-Bek, pressé de gagner Atskhur, ne tente pas de défendre le second passage, mais il parvient à en détruire les radeaux et à arrêter ainsi momentanément la marche du détachement russe.

Cependant, le siége d'Akhaltsikh se poussait avec vigueur. L'artillerie turque était parvenue à démanteler une partie des remparts, et une mine avait été creusée pour achever de les démolir.

Tout étant ainsi préparé pour l'assaut, Akhmed-Bêk somme

la garnison de se rendre, mais cette proposition est accueillie avec mépris. Douze jours et douze nuits de veilles et de travaux consécutifs n'ont pas abattu le courage de la garnison; par le froid le plus rigoureux au milieu des neiges et des pluies incessantes qui ont défoncé le terrain, les soldats n'ont pas faibli un seul instant. Apres à l'ouvrage, ardens à leur poste, ils exécutent sans murmurer les ordres de leurs chefs. Malgré l'intempérie de la saison, il n'y a pas de malades. Les convalescens, les invalides même refusent de quitter les remparts, heureux de partager les périls de leurs camarades. Aucun n'admet la pensée de se rendre. Tous sont prêts à périr les armes à la main, et se préparent avec un courage joyeux à repousser l'assaut. Toujours au poste du danger, les chefs stimulent les soldats par leur exemple. Entre tous se distingue le général prince Bébutoff; avec le péril croissent aussi sa sagacité à pénétrer les desseins des assiégeans, et son activité à les faire échouer. Les remparts ébréchés sont restaurés autant que possible. Les réserves sont disposées, là où le besoin paraît le plus imminent. En un mot, tout est prêt à accueillir bravement l'ennemi.

Cette attitude déconcerte Akhmed-Bek. L'échec éprouvé dans le premier assaut lui fait craindre d'en renouveler l'épreuve : il a recours à la ruse. Le corps russe qui venait au secours de la place, leur fait-il dire, a été défait et anéanti; il ne reste donc d'autre alternative de salut que de rendre la place.

Mais la garnison n'est pas dupe de cette démarche insidieuse; privée, depuis le commencement du siége, de toute nouvelle du dehors, elle apprend ainsi qu'elle va être secou-

rue, et voit dans l'insistance d'Akhmed-Bek que l'heure de la délivrance n'est plus éloignée.

Ses prévisions ne tardèrent pas à se réaliser. Le 4 mars, dès l'aube, elle put s'apercevoir, du haut des remparts, qu'une agitation inaccoutumée se manifestait parmi les assiégeans; elle semblait même indiquer des projets de retraite. Afin de s'en assurer, le prince Bébutoff fait jouer toutes ses batteries. Dès lors, la confusion et la terreur s'emparent des bandes d'Akhmed; elles abandonnent leurs postes et commencent à se disperser dans toutes les directions.

A cet aspect, le général russe n'hésite plus; à la tête de 5 compagnies d'infanterie et de 2 pièces de campagne, il sort des murs et se porte sur le retranchement élevé devant la porte de la ville. Abordant à la baïonnette le détachement turc qui l'occupe et qui est chargé de protéger la retraite, les grenadiers russes passent au fil de l'épée ceux qui ont osé soutenir leur choc; les autres, rejetés sur la hauteur couronnée par l'église catholique, font d'inutiles efforts pour faire évacuer l'artillerie. Les compagnies russes fondent sur eux, sans brûler une amorce, et emportent la batterie avec 2 canons et 6 étendards. Mais déjà, la retraite de l'ennemi dégénère en déroute complète; telle est sa terreur, qu'il ne peut pas s'apercevoir du petit nombre des poursuivans. En vain Akhmed-Bek tâche-t-il d'exciter les siens au combat; sourds à la voix de leur chef, ils ne songent qu'à sauver leur vie et à emporter leur riche butin.

Ce n'est qu'à 2 verstes de la ville qu'Akhmed-Bek parvient à rallier 500 hommes d'élite; il les range en bataille, place 2 pièces en batterie et s'apprête au combat. Cet essai n'a pas



plus de succès : une charge vigoureuse à la baïonnette en fait justice. Les pièces de canon sont enlevées, les artilleurs massacrés; le reste fuit. L'imprudence qu'il y aurait eu de s'éloigner encore de la place avec un détachement aussi faible, engagea alors le prince Bébutoff à faire arrêter la poursuite; il chargea seulement quelques officiers montés et 12 kosaques, qui constituaient la seule cavalerie de la place, d'observer, de loin, les mouvemens de l'ennemi : cette faible patrouille parvint encore à faire plusieurs prisonniers.

Le prince Bébutoff, rentré dans la ville avec le reste du détachement, n'y trouve plus que des traînards que l'avidité du pillage a empêchés de suivre leurs camarades : ils se sont réfugiés dans des hangars et refusent de se rendre. Les soldats, excités par le souvenir des cruautés exercées contre les habitans inoffensifs, mettent le feu aux bâtimens. Les Turcs périssent dans les flammes ou sont passés au fil de l'épée. En moins de 3 heures, il n'y avait plus d'autre vestige de l'ennemi que celui de ses dévastations.

En effet, après ce second désastre, on ne pouvait plus reconnaître la ville, naguère encore si florissante, d'Akhaltsikh; ce n'était plus qu'un amas de ruines fumantes et désertes. Les musulmans qui avaient échappé à la fureur des Adjars s'étaient retirés dans les sandjaks voisins, et la population était réduite aux 700 familles chrétiennes enfermées dans la citadelle.

Ce fut un moment douloureux que celui où ces infortunés, descendant de la forteresse, vinrent reprendre possession de leurs demeures, aujourd'hui dévastées ou converties en cendres. Touchés de leur infortune, officiers et soldats s'empressè-

rent de leur offrir tous les secours qui étaient en leur pouvoir. Ce soldat, impitoyable devant l'ennemi, se dépouilla de ses deniers et de sa ration pour venir en aide à ses coreligionnaires malheureux : tant est grande encore, chez le Russe, la puissance des sentimens religieux.

La cause de la retraite si précipitée d'Akhmed-Bek ne tarda pas à se dévoiler : à deux heures de l'après-midi apparurent les têtes de colonnes du détachement de Bourtzoff. Après avoir franchi le second passage de la Kura, il avait débouché sur Atskhur, et tourné, par une manœuvre habile, la position d'Avdi-Bek. Pris en flanc, ce chef turc, forcé de se retirer en toute hâte, avait à peine eu le temps d'en informer son frère, qui, craignant de se trouver entre deux feux, avait ordonné la retraite : le courage et l'audace de la garnison avait fait le reste.

Il est impossible d'apprécier au juste les pertes essuyées par l'ennemi. En les portant de 3 à 4,000 hommes, nous ne croyons pas faire une évaluation exagérée ; car à celles qu'il avait éprouvées pendant l'assaut et la déroute du dernier jour, il faut en ajouter d'autres très considérables, causées par 72,882 cartouches, 8,583 boulets et 1,354 grenades de main, lancés de la forteresse pendant tout le cours du siége.

La garnison russe, qui avait combattu derrière ses remparts, n'eut que 100 hommes hors de combat.

Pendant que ces événemens se passaient sous Akhaltsikh, le général major Hesse, conformément aux ordres du général en chef, avait rassemblé un petit détachement d'un bataillon d'infanterie avec 2 pièces légères, 2 licornes de montagne et

1,515 hommes de la milice de Mingrélie, et il s'était mis en marche pour pénétrer, par le Ghuriél, dans le pays des Adjars. Le débordement des rivières, l'état des routes et l'intempérie de la saison ne lui permirent d'atteindre le fort de Tchekhotoursk que vers le 25 février. Là il reconnaît bientôt l'impossibilité de pousser plus avant dans cette direction. Des masses de neige couvraient la chaîne de montagnes et s'étaient amoncelées jusqu'à une hauteur de 2 toises; des ouragans interrompaient les communications; le général Hesse ne jugea pas prudent de surmonter de si grands obstacles pour arriver à un résultat incertain. Sur la nouvelle que Kiaya-Oglou, pacha à trois queues de Trébisonde, s'était retranché, avec 8,000 hommes près d'un endroit nommé Limani, entre le fort de Saint-Nicolas et Kintritchi, où 10,000 hommes étaient encore attendus, il pressentit le danger qu'il y aurait à permettre leur concentration; il se jeta donc subitement vers le fort Saint-Nicolas, se renforça de 3 compagnies et 2 pièces légères, et avança sans délai contre la position ennemie.

Kiaya-Oglou occupait, à Limani, un camp fortifié qui s'appuyait d'un côté à la mer, de l'autre à un bois marécageux. Un retranchement en grosses solives remblayées de terre et bordé d'un profond fossé, formait sa défense; les ravins qui coupaient la route, à 3 verstes en avant du camp, avaient été, en outre, occupés par des tirailleurs.

Le 5 mars, au matin, le détachement russe, composé, en tout, de 2,530 combattans et de 6 pièces légères, franchit le Natanebo en deux colonnes.

L'aile droite, formée des troupes régulières, et sous les ordres du général Hesse, côtoya le bord de la mer, tandis

que la milice du Ghuriél, constituant l'aile gauche, tournait les premières positions de l'ennemi par une route qui suivait la crête d'une chaîne de collines boisées à une certaine distance du littoral.

A 3 verstes du passage de la rivière, les Turcs, embusqués derrière les ravins, accueillirent la colonne de droite par une vive fusillade; mais l'apparition de la milice du Ghuriél les obligea bientôt à la retraite. Vigoureusement poursuivis, ils se réfugient précipitamment dans leur camp, où le pacha a organisé une vigoureuse résistance. Mais le combat, d'abord vif et soutenu entre les tirailleurs des deux partis, change de face, lorsque le général major Hesse fait avancer son artillerie et battre les remparts; la brèche qu'il parvient à y pratiquer en moins d'une heure, permet aux colonnes de les aborder. Dans cette charge, la milice du Ghuriél rivalise d'ardeur avec les soldats russes; les retranchemens enlevés, les Turcs jettent leurs armes, abandonnent leur camp avec tous les dépôts de munitions, et laissent 163 morts sur le champ de bataille. Leur perte entière s'élève à 1,000 hommes, le reste se disperse dans les bois.

Les Russes avaient en tout 187 soldats et 22 officiers hors de combat, dont la moitié appartenait aux nobles et aux princes du Ghuriél.

En général, dans cette affaire, la conduite de cette milice surpassa toute attente. C'était la première fois qu'elle combattait un ennemi dans les rangs duquel elle servait naguère encore, et elle le fit avec une valeur qui était une preuve certaine de son attachement au gouvernement russe, attachement qui ne s'est plus démenti. Pour stimuler son zèle à l'a-

venir, le général major Hesse lui abandonna tout le butin, qui était considérable. Après cette défaite des Turcs, le général Hesse occupa Kintrichi et Kobuletti sans coup férir.

Tel fut le résultat glorieux de cette courte campagne d'hiver. Non seulement l'attaque si menaçante des Turcs avait échoué, mais elle tournait encore à leur honte et achevait leur défaite.

CHAPITRE XVII.

Attitude hostile de la Perse à la suite de l'attentat de Téhéran. — Le comte Paskévitch se tient prêt à conduire une double guerre. — Les troupes russes se concentrent sur les frontières. — Craintes d'Abbaz-Mirza. — Lettre que lui adresse le comte Paskévitch. — Changement dans la politique persane.

Pendant que ces événemens se passaient sur la frontière, le général Paskévitch suivait d'un œil vigilant l'attitude de la Perse. Décidé à obtenir d'elle une réparation éclatante pour le funeste attentat de Téhéran, il désirait en même temps éviter une guerre qui, en remettant en question les avantages obtenus par la paix de Turkmantchaï, eût obligé la Russie de combattre deux ennemis à la fois.

Dans la situation des partis en Perse, atteindre ce double but semblait une tâche hérissée de difficultés.

La paix, quoique achetée par le Schakh au prix d'assez grandes concessions, avait procuré à son pays des avantages incontestables. Ce n'en était certes pas le moindre que cette garantie contre les secousses politiques, et les dissensions intestines que donnait l'affermissement de la couronne sur la tête d'Abbaz-Mirza et de sa descendance. Mais à côté de ces avantages, d'autres intérêts avaient été froissés. Cupides et ambitieux, les fils puînés du Schakh regardaient les sacrifices qu'ils avaient dû faire, comme profitables à Abbaz-Mirza seul. Lésés dans

leurs vues, ils se liguèrent ensemble, pour exciter le Schakh à prendre les armes. C'était placer Abbaz-Mirza dans l'alternative, ou de désobéir aux ordres de son père, ou de mécontenter la Russie. Dans les deux cas, on remettait en question l'hérédité du trône, et leur ambition trouvait une nouvelle carrière.

A leurs instigations, se joignaient les démarches secrètes des agens de la Porte, et d'autres influences non moins insidieuses pour les pousser à la guerre.

Faible, soupçonneux, avare et regrettant ses trésors, le Schakh, circonvenu par les intrigues qui s'agitaient autour de lui, flottait dans l'indécision. Tantôt dominé par la crainte que son fils Abbaz-Mirza, stimulé et appuyé par la Russie, ne vînt à le précipiter de son trône, il songeait à se jeter dans les bras de la Turquie, espérant ainsi recouvrer les provinces perdues, tantôt aussi, le souvenir des dangers qu'il avait courus dans la dernière guerre, s'emparait de son esprit, et lui faisait envisager avec effroi les conséquences d'une lutte nouvelle.

Abbaz-Mirza lui-même, en butte aux sourdes menées de ses frères, redoutant autant le mécontentement du Schakh, s'il désobéissait à ses ordres, que le courroux de la Russie, pour l'assassinat de Griboyedoff, se ménageait dans la Porte un nouveau protecteur.

Les suites de cet état de choses ne tardèrent pas à se faire sentir. Des rassemblemens de troupes s'organisèrent dans l'Adzerbidjan, les défilés de Daradiz furent fortifiés, de forts partis. firent des incursions au-delà de l'Arax sur la route de Khoï à Nakhitchevan. Ali-Khan de Maku, manifestant hautement des projets hostiles, répandit le bruit de l'arrivée à Tébriz de 50 mille hommes aux ordres de Hassan-Ali-Mirza, second fils

du Schakh. Pour justifier ces démonstrations, un motif puéril était mis en avant par les Persans. C'était le retard apporté à la remise des canons d'Abbaz-Abad, remise qu'il prétendait stipulée par le traité de Turkmantchaï.

Après l'événement de Téhéran, une pareille prétention paraissait d'autant plus extraordinaire, que la restitution des canons, retardée seulement à cause de cet attentat, ne figurait pas parmi les clauses du traité, mais était un acte spontané de l'empereur de Russie, qui désirait ainsi témoigner de sa bienveillance pour Abbaz-Mirza.

Quoi qu'il en fût, les embarras du moment s'aggravèrent encore par une démarche précipitée du consul de Russie à Tébriz ; cédant aux insinuations des Anglais, il avait quitté son poste sans en avoir reçu l'ordre. Ce départ en interrompant, par le fait, toutes les relations avec la Perse, jetait le général russe dans de nouvelles perpexités, car il avait trop le sentiment de la dignité nationale pour faire le premier pas, et se trouvait placé dans la nécessité d'attendre les démarches des Persans, sans pouvoir les surveiller ou les provoquer. D'un autre côté, cependant, les rodomontades des Persans dissimulaient assez mal la crainte qui les dominait. Leur seul espoir, on le voyait, était dans la Porte ; ils attendaient que les événemens, qui se passaient alors sous Akhaltsikh, vinssent à se dessiner plus nettement. Aussi le général Paskévitch, persuadé que le premier échec des Turcs apporterait des modifications dans l'attitude de la Perse, résolut-il de se tenir jusque-là dans l'expectative.

Il avait bien auguré de la situation. A peine la nouvelle de la marche de ses troupes et de la défaite des Turcs sous



Akhaltsikh, se fut-elle répandue, qu'Abbaz-Mirza, changea ostensiblement de langage; il fit répandre le bruit qu'au cas où les intrigues de ses frères amèneraient une collision, il chercherait avec les siens refuge et protection auprès du général en chef russe. Toute sa cour prit en même temps le deuil à l'occasion de l'assassinat de Téhéran.

Cette démonstration fut bientôt suivie d'une démarche plus significative encore. Ali-Jus-Bachi, l'un des confidens d'Abbaz-Mirza, vint à Tiflis; il exprima, au nom de son maître, les regrets que lui avaient fait éprouver les mésintelligences survenues entre les deux pays, protesta du dévouement de l'héritier présomptif du trône, et se dit chargé de recueillir de la bouche du comte Paskévitch, dont le prince s'honorait d'être l'ami, les conseils de son expérience dans la situation difficile où il se trouvait.

Ces ouvertures offraient l'occasion de faire entendre à Abbaz-Mirza un langage ferme et énergique. Le général russe lui adressa une lettre ainsi conçue :

« Votre Altesse me demande, comment elle doit agir dans
» les circonstances difficiles qu'a amenées pour elle la rup-
» ture des relations amicales avec la Perse? Qu'elle examine
» attentivement la position dans laquelle elle est placée, ainsi
» que les provinces qui lui sont soumises, et elle aura résolu
» la question.

» Le très puissant Schakh, votre père, veut commencer la
» guerre. Supposons qu'obéissant à ses ordres, et cédant aux
» intrigues de vos frères, vous commenciez les opérations;
» vous ne rassemblerez dans le royaume que 60 mille combat-
» tans au plus.

» Nos provinces limitrophes n'ont pour défense, il est vrai,
» que les troupes qui occupent les forteresses. Vous pourrez
» donc, au mois de juin, pénétrer dans le pays ouvert; vous
» pourrez le ravager, mais vous ne prendrez pas les places
» fortes. Votre Altesse a déjà appris par sa propre expérience
» que les troupes russes ne les rendent jamais, et je lui cer-
» tifie que nos approvisionnemens sont abondans. Vos succès
» s'arrêteront donc non loin des frontières, et vous ne vous
» déciderez pas à marcher en avant, laissant à dos des posi-
» tions formidables occupées par l'ennemi.

» De mon côté, je rassemble 25 mille hommes sous les murs
» de Kars; je marche contre les Turcs, je les bats sur le
» Saganlugh, je prends Arzerum, et au mois d'octobre, quand
» les montagnes sont couvertes de neige, et que vous n'avez
» plus la possibilité de communiquer avec le Séraskier, je me
» porte par Baïazeth et Khoï sur Tebriz. A cette époque, les
» troupes du Schakh et celles de vos frères sont rentrées dans
» leurs foyers. Vous restez avec les seules troupes de l'Adzer-
» Bidjan; je fais la conquête de ce pays, pour ne plus jamais
» vous le rendre. Tout espoir de monter un jour sur le trône
» de votre père sera dès-lors perdu pour vous.

» Il ne se passera pas un an que la dynastie des Kad-
» jares aura cessé de régner. Ce qui a eu lieu dans la der-
» nière guerre aura lieu encore à présent. Ne comptez ni
» sur les promesses des Anglais, ni sur les assertions des
Turcs!

« » Le Sultan est dans la position la plus critique. Notre flotte
» bloque les Dardanelles, et empêche d'alimenter Constanti-
« nople. L'amiral Kumani est au-delà de Burgas. Andrinople

» prévoit avec effroi le moment de sa chute. La volonté de
» l'Empereur s'exécute avec unanimité, et par des troupes
» dont la valeur est connue de l'Europe. Les Anglais ne
» vous défendront pas ; leur politique n'a en vue que les
» intérêts de leurs possessions dans les Indes. Nous pouvons,
» en Asie, conquérir un royaume, et personne ne s'en in-
» quiétera. En Europe chaque pouce de terrain peut donner
» lieu à des guerres sanglantes ; la Turquie est nécessaire à
» l'équilibre européen ; mais les puissances de l'Europe ne
» regardent pas qui gouverne la Perse. Votre indépendance
» politique est entre nos mains. Tout votre espoir doit être
» dans la Russie ; elle seule peut précipiter votre ruine ; elle
» seule peut vous servir d'appui.

» Puisque Votre Altesse désire connaître mon opinion per-
» sonnelle, je la lui dirai avec cette sincérité qu'elle a déjà pu
» apprécier. Il n'est qu'un moyen d'effacer le souvenir de l'at-
» tentat qu'elle déplore, c'est de solliciter le pardon de notre
» grand monarque, pour la perfide trahison de la populace de
» Téhéran. Vous pouvez atteindre ce but en m'adressant un
» de vos frères, ou un de vos fils à Tiflis, d'où je l'expédierai
» en ambassade à Saint-Pétersbourg. Je prends sur moi de
» faire agréer cette démarche à notre souverain.

» En même temps, pour donner à la Russie une preuve de
» cet attachement dont vous avez si souvent protesté, vous
» devez faire prendre une autre direction à la politique du
» Schakh ; il faut déclarer la guerre à la Turquie, pénétrer
» dans ses provinces, et attaquer Vann. De mon côté, je vous
» promets des armes et de l'artillerie, et je vous aiderai de
» mes troupes à faire ces conquêtes. Vous prouverez ainsi que

» les événemens dont vous êtes affligé n'ont été ni dans votre
» volonté, ni dans celle du Schakh.

» Déclarez les conditions auxquelles vous consentez à exé-
» cuter cette entreprise, et elle vous procurera des avantages
» incalculables. Votre Altesse sait que je n'ai jamais manqué
» à ma parole; j'attendrai qu'elle m'honore d'une réponse. »

Le prince Koudascheff, aide-de-camp du général en chef, fut chargé de se rendre à Tavriz, pour remettre à Abbaz-Mirza cette lettre confidentielle. Il avait l'ordre de répandre en même temps, sur toute la route, le bruit qu'il allait à la rencontre du prince persan, chargé d'implorer le pardon de l'Empereur, pour l'assassinat du ministre russe à Téhéran.

Toutefois, malgré les ouvertures amicales d'Abbaz-Mirza, sa conduite n'était pas exempte de duplicité. Les préparatifs militaires continuaient. On s'occupait à réorganiser les 13 bataillons de Sarbazes dispersés par la guerre. Quelques Anglais, toujours habiles à semer la discorde entre les Russes et les Persans, pour favoriser leurs intérêts mercantiles, offraient de fournir des armes et des munitions. Un nommé Hart s'engageait même à équiper et à entretenir un corps de 6 mille hommes. Deux corps se trouvaient rassemblés, l'un à Tébriz, l'autre à Khoï, avec 34 pièces d'artillerie.

Dans cet état de choses, la mission du prince Koudascheff ne promettait que peu de succès. Une rupture était à prévoir; mais le comte d'Erivan ne la craignait pas; il avait une trop exacte connaissance de la situation de la Perse pour ne pas être convaincu que le mauvais état des finances du Schakh paralyserait de long-temps encore ses entreprises. Il savait que ses troupes étaient loin d'être au complet, et ne recevaient ni paie

ni rations; que tous les services de l'armée étaient désorganisés; que le manque de fonds avait forcé Abbaz-Mirza à rejeter les propositions de Hart. Aucun mouvement sérieux n'étant possible avant plusieurs mois, le général russe résolut de prouver qu'il prenait au sérieux les menaces qu'il avait faites, et, passant sans plus de délais à l'offensive contre les Turcs, il fit opérer à son armée un mouvement général de concentration vers les frontières.

Le détachement du général Pankratieff, qui s'était concentré le 1er avril à Sardar-Abad, avait laissé 4 bataillons, 12 pièces de canon et 1 régiment kosaque à la défense du pachalik de Baïazeth; il franchit, le 6 avril, l'Arpatchaï, à Khochewanka, et vint occuper le village d'Ayazum. Dans cette position intermédiaire, il couvrait la frontière contre les tentatives des Turcs sur Gumry, et pouvait également s'opposer à temps à une agression des Persans contre l'Arménie.

Les troupes cantonnées dans l'intérieur se concentrèrent, sous Muravieff, à Bachketchek, point central d'où elles pouvaient, d'un côté, se joindre à Pankratieff contre le Séraskier, si celui-ci s'avançait sur Kars; de l'autre, secourir Akhaltsikh, s'il venait à être attaqué.

Une colonne mobile, aux ordres de Burtsoff, manœuvrant entre Ardagan et Akhaltsikh, flanquait l'aile droite et maintenait le pays pour empêcher les habitans d'aller grossir les rangs des Adjares, dont l'attitude continuait à être menaçante.

En effet, le 25 avril, Akhmed-Bek avait paru encore avec une avant-garde de 5,000 hommes, près de Kvel, à 70 verstes d'Akhaltsikh. — Comme on sut qu'il n'avait pas d'artillerie, le

général Burtsoff (1) n'hésita pas à se porter à sa rencontre. Il l'atteignit le 30 avril à Tsurtskab, village situé sur l'embranchement des routes d'Adjar, de Schaumchett et d'Ardagan, l'attaqua avec vigueur, et le força de se renfermer dans le village. Comme il était défendu par de fortes palissades, Burtsoff attendit au lendemain pour forcer ses retranchemens ; mais Akhmed-Bek ne jugea pas à propos d'affronter cette attaque, et, profitant de la nuit, il leva le camp et prit la fuite.

Dans l'impossibilité de le poursuivre à travers les montagnes, Burtsoff revint à Atskhur, et prit position dans les défilés de Bordjom. Cette expédition, en écartant les dangers qu'avait courus Akhaltsikh, permit, dès-lors, de prendre des mesures contre la peste, qui, depuis la venue d'Akhmed-Bek, sévissait malheureusement dans les rangs de la garnison.

(1) Il venait d'être promu au grade de général-major.

CHAPITRE XVIII.

Dispositions stratégiques du général en chef russe. — Les Persans se résignent à la paix. — Arrivée de Hozrev-Mirza à Tiflis. — Son ambassade à Saint-Pétersbourg. — Départ du comte Paskévitch pour le quartier-général.—Mouvement de l'ennemi sur Akhaltsikh. — Défaite du Kaïa à Tchaborié. — Concentration de l'armée russe à Kotanly.

Pendant que les troupes russes opéraient leurs mouvemens vers les frontières, les rapports de Koudascheff annoncèrent qu'Abbaz-Mirza n'hésitait plus d'offrir à la Russie la satisfaction qu'elle exigeait; son fils, Hozrev-Mirza devait arriver sous peu à Tiflis, pour se rendre, de là, en ambassade à Saint-Pétersbourg.

Quelques velléités de rupture semblaient encore régner à la cour du Schakh; les apprêts guerriers s'y continuaient; mais Abbaz-Mirza paraissait étranger à ces menées, et décidé, pour son compte, à s'attacher au parti de la Russie. Plusieurs faits témoignaient hautement de ses intentions bienveillantes. Selon ses ordres, son fils, Bagram-Mirza, qui gouvernait la province de Khoï, avait fourni aux Russes des transports considérables de vivres. Baghir-Khan, prince des Tchelobians, avait été énergiquement sommé de mettre un terme aux incursions de cette peuplade nomade; Nassir-Sultan et Méhémed-Husséin-Sultan, qui s'étaient plusieurs fois permis de pénétrer en Arménie,

furent rappelés avec leurs enfans à Tébriz; enfin les tribus kurdes, tributaires de la Perse, se virent autorisées à prendre service chez les Russes.

Ce retour à des sentimens pacifiques engagea le général en chef à reporter son entière attention sur les Turcs, dont les apprêts devenaient de plus en plus formidables. D'après des données assez certaines, les levées extraordinaires rassemblées dans les environs d'Arzerum, se montaient déjà à 60,000 combattans. De ce nombre, 20,000, aux ordres du Kaïa, devaient se joindre au corps de Kutchuk-Pacha, posté à Nariman, et se porter sur Akhaltsikh.

Le corps d'armée principal, aux ordres de Haghki, pacha de Sivaz, allait se masser à Hassan-Kalé, franchir le Saganlugh, réduire Kars et pénétrer par Gumry dans les possessions russes.

Cette intention ressortait des proclamations répandues par le Séraskier parmi les habitans du pachalik de Kars, par lesquelles il les engageait à rester dans leurs foyers à son approche, afin de se trouver à même de pourvoir aux besoins de son armée.

Ne voulant pas laisser aux Turcs l'avantage de l'offensive, le général russe fit subir à ses troupes une nouvelle dislocation, qui leur permettrait de se concentrer avec plus de célérité, soit pour secourir les points menacés, soit pour une agression.

L'aile gauche, sous Pankratieff, passa d'Aïazium à Subatan. A cheval sur la route d'Erivan, et à 40 verstes de Gumry et de Kars, elle couvrait ainsi à la fois toutes les routes qui conduisaient dans l'Arménie et à Gumry. Renforcée de quelques corps tirés de la garnison de Kars, ou dirigés sur ce point de l'intérieur, elle fut portée à 8 bataillons d'infanterie, 1 régi-

ment de houlans, 3 régimens kosaques, 2 régimens musulmans, 32 pièces d'artillerie.

L'aile droite, sous les ordres de Burtsoff, fut maintenue dans les environs d'Akhaltsikh. Les troupes réunies à Bachketchek : 4 bataillons d'infanterie, le régiment des dragons Nijégorodski, 2 régimens kosaques, le 3e régiment musulman et 6 pièces légères; ces troupes prirent, à Akhalkalaki, à 4 marches d'Akhaltsikh, d'Ardagan et de Gumry, une position centrale d'où elles pouvaient se porter, avec une égale célérité, sur chacun de ces points. Elles se lièrent à l'aile gauche de Pankratieff, à Subatan, par un échelon intermédiaire de 3 bataillons, placé à Indja-su, aux ordres du colonel Miklaszevski.

Le général Paskévitch, resté, de sa personne, à Tiflis, afin de terminer, avant son entrée en campagne, les différens avec la Perse, vit enfin le prince persan y arriver, le 10 mai. Hozrev-Mirza était porteur d'une lettre d'Abbaz-Mirza, remplie des protestations les plus vives de son sincère attachement à la Russie, et dans laquelle, désignant le comte Paskévitch comme son meilleur ami, il le suppliait de tenir lieu de père à son fils, et de lui donner les directions nécessaires pour son voyage ultérieur à Saint-Pétersbourg.

Malgré ces protestations écrites, lorsqu'il s'agit de l'expédition du prince Hozrev-Mirza, sa suite déclara n'avoir reçu aucun ordre à cet égard, ni du Schakh, ni même d'Abbaz-Mirza. La ruse, qui n'abandonne jamais les Persans, leur avait inspiré cette tentative pour reculer la satisfaction due à la Russie, mais elle échoua contre la fermeté et l'énergie du comte Paskévitch. Sans tenir compte de leur opposition, et fort des assurances renfermées dans la lettre d'Abbaz-Mirza, il exigea que le

prince persan et sa suite eussent à continuer leur voyage sans délai. Il prit seulement la précaution de ralentir la marche du cortége, dans la conviction que son invasion projetée contre les Turcs amènerait infailliblement le Schakh à de meilleurs sentimens.

Cette politique hardie réussit au-delà de toute attente. A la première nouvelle des succès des Russes, dont nous allons rendre compte, le Schakh envoya à son petit-fils des lettres de grâce pour l'empereur Nicolas; elles l'atteignirent encore à Nowgorod. Dès lors sa mission procura à la Russie la satisfaction la plus éclatante.

Après avoir ainsi arrangé cette affaire délicate, le général en chef confia, pour le temps de son absence, la gestion administrative de la Géorgie au général Strekaloff, la défense de la frontière de la Perse et du Daghestan au général prince Eristov, et lui-même rejoignit le 19 mai à Ghendary, non loin d'Akhalkalaki, son quartier-général.

Son premier soin fut de tâcher de pénétrer les projets de l'ennemi. Il paraissait certain que l'armée du Séraskier, forte de 50,000 combattans, était concentrée à Hassan-Kalé, ayant son avant-garde établie dans un camp retranché sur le versant méridional du Saganlugh. On lui attribuait le projet, soit de marcher directement sur Kars, soit d'attendre les Russes dans les défilés des montagnes.

Le Kaïa, établi à Schaumchet, à 60 verstes d'Ardagan, avec un corps de 15,000 hommes et 20 pièces de canon, tenait l'aile gauche turque, et attendait les renforts que devait lui amener Tustchi-Oglou pour marcher sur Ghéla aux sources de la Kura, entre Ardagan et Kars, et manœuvrer

ainsi entre les détachemens de Pankratieff et de Muravieff.

Pour s'opposer à ces desseins, il devint nécessaire de ramasser encore les troupes. L'aile gauche de Pankratieff se rapprocha de Kars et prit position à 7 verstes au-devant de cette place sur la route d'Arzerum au village de Karadjuran.

Le centre, sous les ordres du général Paskévitch en personne, avança d'Akhalkalaki, par Zaurzum, jusqu'à Ardagan, et campa aux environs de cette place.

Miklachevski, avec ses 5 bataillons, fut maintenu à Judja-su et forma un échelon intermédiaire entre le flanc gauche et le centre.

Le général Burtsoff, avec son corps mobile, flanquait l'aile droite à Akhaltsikh.

La saison était encore rigoureuse ; les sommets des montagnes même les moins élevées étaient couverts de neige ; l'herbe poussait à peine ; des pluies continuelles accompagnées de grêle rendaient la marche des troupes fort pénible. Malgré ces obstacles, le 25 mai leur mouvement était accompli.

Ardagan, devenu alors le centre des opérations, fut soigneusement fortifié, et sa garnison portée à 1 bataillon.

Le 30, les rapports des généraux Pankratieff et Réout annoncèrent que les mouvemens du Séraskier indiquaient l'intention d'attaquer Kars ; que déjà il était sorti lui-même d'Arzerum à la tête de son armée, et avait poussé une forte avant-garde jusque dans les gorges du Saganlugh.

D'un autre côté, on apprit, le même jour, que le Kaïa ayant quitté sa position inaccessible descendait, à marches forcées vers Akhaltsikh.

De ce double mouvement combiné de l'ennemi, ressortait le dessein de partager l'attention et les forces des Russes, et de profiter ensuite de sa supériorité numérique pour les accabler et s'ouvrir la route de Kars et d'Akhaltsikh.

Mais les dispositions du général Paskévitch font échouer ce projet. La position de Pankratieff sous les murs de Kars étant inattaquable, il se borne à le renforcer de quelques bataillons, et consacre le reste de ses forces à accabler le Kaïa. L'ordre est expédié à Burtsoff de marcher, d'Akhaltsikh, directement à la rencontre de l'aile gauche turque; tandis que Muravieff, avec 3 bataillons 1/2 d'infanterie, 850 Kosaques et musulmans, et 14 pièces d'artillerie, marchera d'Ardagan pour manœuvrer sur ses flancs. Se rapprochant ainsi, les deux détachemens russes combineront leurs opérations, de manière à mettre le corps turc entre deux feux, et à le rejeter dans les montagnes.

Ces mouvemens s'exécutèrent le 30, au matin. Afin de cacher le morcellement de ses forces à l'ennemi, le général en chef prit, avec tout le détachement, la direction des défilés de Poskhov; mais, à 7 verstes, il laissa filer le général Muravieff sur la route d'Akhaltsikh, et lui-même, changeant brusquement de direction, repassa par Ardagan et atteignit, le 1er juin, le détachement du général Pankratieff qui s'était porté à Begli-Achmed, à 18 verstes sur la route d'Arzerum.

De son côté, Muravieff qui marchait vers les défilés de Poskhov sur les traces du Kaïa, découvrit, en effet, non loin du village de Tsurtskab, son avant-garde, forte de 3,000 hommes. Il suivit de loin ses mouvemens sans exciter son attention et campa, le 1er juin, dans le village même de Tsurtskab, que

l'ennemi avait quitté, mais il attendit, pour l'attaquer, des nouvelles de Burtsoff.

Cependant celui-ci, au milieu d'un pays boisé et infesté de partisans, n'avait reçu que le 31 mai, lorsque déjà il était en marche pour une expédition dans les montagnes, les ordres du général en chef. La distance qui le séparait des défilés de Poskhov, et la fatigue de ses troupes ne lui permettant pas de se mettre en route aussitôt, il détacha, en toute hâte, le colonel Hoffmann avec 3 compagnies de grenadiers, 4 pièces légères et 200 Kosaques à la découverte du corps du Kaïa; bientôt il suivit le mouvement de son avant-garde avec le reste de ses troupes, composé de 4 compagnies du régiment de Kherson, de 1 bataillon du régiment d'Erivan, de 4 pièces légères et 200 Kosaques.

C'est près de Dighur que le colonel Hoffmann aperçut les piquets ennemis; porté en reconnaissance, avec 100 Kosaques, il put, du haut des bords escarpés du Poskhov-Tchaï, découvrir le camp formidable des Turcs, établi sur le versant des montagnes de la rive opposée.

A la vue des Russes, des masses nombreuses d'infanterie et de cavalerie descendirent précipitamment vers la rivière; d'autres couronnèrent la crête des montagnes en se rapprochant du village de Dighur. Hoffmann, maître d'une position avantageuse, se décida, malgré l'immense supériorité numérique de l'ennemi, à ne pas céder le terrain. Renforçant de 60 tirailleurs les 100 Kosaques placés sur l'éminence, il établit en réserve une compagnie de grenadiers avec une pièce de canon, conserva le reste de ses troupes dans leur première position, et attendit l'ennemi de pied ferme.

En effet, vers les 11 heures du matin il fut attaqué de flanc

et de front par un parti turc, fort de 6,000 hommes, au dire des prisonniers. Malgré son infériorité, la faible colonne russe soutint ces attaques avec une constance admirable. Toute la cavalerie turque vint successivement se briser contre les baïonnettes des grenadiers russes formés en carré, et essuyer le feu de leurs pièces. Mais ces échecs répétés ne firent qu'accroître son acharnement, et un porte-étendard fut tué au milieu du carré dans lequel il avait pénétré.

Enfin, vers les trois heures et demie, Burtsoff arriva sur le lieu du combat. Ayant habilement disposé son artillerie sur les hauteurs, il ouvre un feu meurtrier contre les masses turques, et leur fait éprouver des pertes considérables.

De son côté, Muravieff, aux premiers coups entendus dans la direction de Dighur, ayant laissé son train à Tsurtskab, sous la garde d'un bataillon destiné à surveiller en même temps la route de Schaumchet, avait franchi la montagne d'Ulgar, et débouchait un instant après Burtsoff sur les derrières de l'ennemi à Dighur. Dès-lors, les Turcs menacés des deux parts rentrent précipitamment dans leur camp. L'approche de la nuit ne permettant plus de commencer l'attaque, Muravieff, qui avait pris le commandement, fait de suite les dispositions pour forcer le lendemain la position de l'ennemi.

Les deux détachemens réunis présentaient un effectif de 5,220 hommes d'infanterie, de 1,140 Kosaques et musulmans, et de 22 pièces de canon. Le général Burtsoff, maintenu dans sa position à Dighur, et renforcé d'un bataillon du 40ᵉ de chasseurs, est chargé d'attaquer de front l'aile gauche ennemie pour la déloger des hauteurs qui commandent le camp au village de Tchaborié; tandis que le général-major Serghéïeff,

resté avec 3 bataillons du régiment des carabiniers d'Erivan, 2 régimens kosaques, un musulman et huit pièces légères, sur l'autre rive du Poskhov-Tchaï, tournera le flanc droit de l'ennemi pour prendre son camp à revers.

Le 2 juin à l'aube, la colonne de Burtsoff commença l'attaque. Le 40e de chasseurs, précédé d'un régiment kosaque et de deux licornes de montagnes, marcha le premier contre l'ennemi, soutenu en seconde ligne par un bataillon du comte d'Erivan avec deux pièces légères ; deux demi-bataillons du régiment de Kherson, et quatre pièces légères restèrent en réserve.

Ayant franchi la rivière et gravi hardiment les éminences, le 40e de chasseurs est bientôt assailli de tous côtés par la cavalerie turque appuyée d'infanterie. Formés aussitôt en carré, les chasseurs opposent une attitude ferme à ces attaques. Sur ces entrefaites, le bataillon du régiment du comte Paskévitch, retenu par les inégalités du terrain qui l'obligent de porter à bras son artillerie, arrive aussi sur le lieu du combat. Conduit par Burtsoff lui-même, il dégage les chasseurs. Reprenant leurs mouvemens offensifs, les deux bataillons font plier complètement l'ennemi, dont le flanc droit est rompu par une charge exécutée par le 3e musulman.

Malgré cet échec, le Kaïa ayant renforcé les siens, renouvelle l'attaque de front sous la protection de deux pièces qu'il fait sortir de son camp ; en même temps il envoie un corps nombreux sur l'aile droite russe, pour la déborder, et se rendre maître du village de Dighur.

Mais Burtsoff a prévu ce danger : un demi-bataillon du régiment de Kherson s'est déjà emparé du défilé par lequel doit passer l'ennemi, et fait avorter son projet.

L'affaire reste concentrée ainsi entre les villages de Tchaborié. Les tirailleurs russes, qui ont refoulé ceux de l'ennemi, sont à leur tour menacés par sa cavalerie, lorsque l'attaque d'un régiment kosaque vient les dégager, et jeter le désordre dans les rangs turcs. Profitant de ce moment, les deux bataillons croisent la baïonnette et avancent au pas de charge. En même temps, le régiment musulman est lancé à l'attaque.

Bientôt forcée à la retraite, l'avant-garde ennemie abandonne ses pièces et prend la fuite. Les autres troupes qui occupent les hauteurs suivent cet exemple. Le camp, avec un canon, un mortier, cinq étendards, une quantité considérable de provisions de bouche et de guerre, et bon nombre de chameaux et de chevaux, tombe entre les mains des Russes. La déroute est complète. Le Kaïa lui-même est poursuivi pendant l'espace de plusieurs verstes.

Des 15 mille hommes qui composaient son corps, 1,200 sont tués ou faits prisonniers. Les Russes n'avaient en tout que 60 hommes et 1 officier tués, et 8 blessés.

La défaite de l'ennemi eût été plus complète encore si le général Serghéïeff n'eût pas été empêché par les inégalités du terrain de conduire avec une égale célérité l'attaque de gauche, et de couper ainsi la retraite au Kaïa. Toutefois, il parvint à lui intercepter la route de Schaumchet, et le força ainsi à se jeter dans les montagnes.

Les Turcs furent poursuivis dans toutes les directions. Un parti de cavalerie envoyé vers Tsurtskab, mit en fuite un détachement turc, et se rendit maître d'un transport considérable de vivres et de munitions.

La défaite du Kaïa à Tchaborié, et la dispersion de son corps

D. (Page 421.) Tableau du c,

Co

Chef d'état-major : le général major bar
Chef de l'artillerie : le général major Gi
Quartier-maître : le colonel d'état-ma

	EFF		EFFECTIF	
	infant.		caval.	artiller.
COLONNE DROITE,				
AUX ORDRES DU GÉNÉRAL MAJOR MURAVIEFF.		ÏEVSKI.		
Régiment des grenadiers de Kherson, 6 compag.	1,800	. . . . .	830	»
— des grenadiers de Géorgie, 2 bataillons.	2,120	. . . . .	720	»
— des carabiniers d'Érivan, 2 bataillons.	2,220	. . . . .	510	»
40ᵉ de chasseurs, 2 compagnies.	325	. . . . .	510	»
8ᵉ bataillon des pionniers.	700	. . . . .	400	»
Batterie de position, nº 1 } de la brigade d'artillerᵉ.	»	ligne. . .	525	»
— légère, nº 2 } des grenad. du Caucase.	»	lu Don. .	»	12
— de réserve, nº 5 } de la 21ᵉ brigad. d'artilᵉ.	»			
Licornes de montagnes	»			
Pièces turques.	»			
Régimens kosaques { de Fomin.	»			
Régimens kosaques { de Karpoff.	»			
3ᵉ régiment musulman.	»			
	7,165		3,495	12

d'armée, dégageaient complètement la droite des Russes, et permirent au général Paskévitch d'attirer à lui les détachemens de Muravieff et de Burtsoff, hormis quelques compagnies dont il renforça la garnison d'Akhaltsikh, affaiblie par les ravages de la peste.

Le 9 juin, tout le corps d'opération se trouva concentré à Katanly, à 15 verstes en avant de Kars sur la route d'Arzerum. Le 10, le général en chef russe passa son armée en revue. Elle comptait en tout un effectif de 12,340 hommes d'infanterie, de 5,770 hommes de cavalerie, et de 70 pièces. L'artillerie de siége était restée à Kars, à cause de la peste qui s'était déclarée parmi son service qu'on avait mis en quarantaine.

Tout le corps était divisé en deux colonnes et une réserve. (Voyez le plan *lit. d.*) Les quatre régimens musulmans de nouvelle formation faisaient partie de la cavalerie irrégulière, avec un détachement recruté dans le Nakhitchevan, et qui portait le nom de Kengherly. Ils étaient bien équipés et bien montés, et avaient une excellente tenue. Le premier musulman avait été levé dans le Karabagh, le second dans les provinces de Chirvan et de Chekinn, le troisième dans les villages tatares de Géorgie, le quatrième parmi les peuplades nomades de l'Arménie.

Chaque régiment comptait cinq cents hommes, divisés en centuries sous le commandement des beks, ou princes de leurs provinces. Les chefs étaient choisis parmi les officiers de l'armée, mais ils avaient pour adjoints un bek indigène. De plus un aide-de-camp major et quinze dragons du régiment de Nijegorodski étaient répartis dans chaque régiment.

CHAPITRE XIX.

Position respective des deux armées. — Stratagème du général en chef russe. — Il atteint la cime du Saganlugh, et s'établit sur le flanc de Hagki-Pacha, retranché à Milli-Duz.

Le corps d'armée russe occupait, à Kotanly, l'extrême limite du pays conquis pendant la dernière campagne, et se trouvait à 30 verstes seulement du pied du Saganlugh; deux routes franchissent ici cette chaîne de montagnes à une distance de 3 à 12 verstes l'un de l'autre, et vont se réunir au pied de leur versant méridional, près d'un pont en pierre jeté sur l'Arax, non loin de Korpi-Kev.

La route gauche, dite de Medjingherte, traverse d'abord Aspuga et les gorges de Delli-Mussa-Perun. De ce point, suivant les bords à pic du torrent de Khani-Tchaï (1), elle passe par le village de Sarakamisch, par les gorges de Milli-Duz, le château de Medjingherte, le bourg de Khorassan, et parcourt, en tout, une distance de 80 verstes.

Celle de droite, dite route de Zevinn, traverse les villages de Kekutsch, Kotanly, Tchirikhly, Kizil-Kilissy, Kainly, les

(1) Le Khani-Tchaï prend sa source dans les montagnes d'Akh-Baba, et va se jeter dans l'Arax.

châteaux de Zevinn, Zaghinn et le village d'Ardos, et décrit une courbe de 100 verstes.

Dans ce trajet, la chaîne du Saganlugh est si élevée que les neiges s'y maintiennent, dans beaucoup d'endroits, jusqu'au plus fort de l'été. Un bois épais, en grande partie de sapins, en couvre toute la surface, depuis le pied du versant septentrional jusqu'au château de Zevinn, et sur 10 et 20 verstes à droite et à gauche des deux routes. Ces montagnes sont entrecoupées par des ravins profonds et escarpés qui donnent à chaque pas des moyens de défense.

Le séraskier Salegh-Pacha, n'ayant pas pu prévenir le général Pashévitch par un mouvement offensif sur Kars, avait jeté Haghki-Pacha sur la route de Medjingherte, et lui-même, avec 30,000 hommes, avançait par Hassan-Kalé pour occuper celle de Zevinn ; il espérait ainsi attirer l'armée russe dans la chaîne du Saganlugh, l'investir dans les forêts, et l'anéantir.

Haghki-Pacha avait sous ses ordres Mustafa et Osman, pachas à deux queues, avec 4,000 hommes d'infanterie régulière, 6,000 hommes d'irrégulière, 3,000 Dehlis, 7,000 hommes de milices à cheval, 16 pièces d'artillerie de campagne et 1 mortier. En tacticien expérimenté, il avait établi son camp à 10 verstes du château de Medjingherte, sur un plateau élevé qui borde les gorges de Milli-Duz et qui domine entièrement le pays environnant. Couvrant la route de Medjingherte, qui traversait son camp près de Milli-Duz, il observait, par des détachemens intermédiaires, les chemins conduisant aux villages de Kaïnly et de Karaurgan, ainsi qu'au château de Zaghinn, et prenait en flanc ou à revers l'ennemi qui eût essayé

de pénétrer par la route de Zevinn. Appuyé de front aux bords escarpés du Khani-Su, son camp avait ses autres faces bordées de ravins profonds, rocailleux et boisés qui en interdissaient l'accès, et n'offrait que du côté du S. un plateau nu et abordable.

Cette position, déjà inexpugnable par la nature, l'était encore davantage par des ouvrages assez bien entendus. Des retranchemens en terre, des fourrés, des coupures et des abatis interceptaient les approches du Khani-Tchaï sur un espace de plus de 2 verstes; elles dessinaient un trapèze irrégulier, dont la face droite était flanquée à son extrémité par une redoute fermée; tandis que celle de gauche était protégée par deux batteries séparées. Une grande redoute établie sur la hauteur principale, au centre du camp, balayait de ses feux les aboutissans des routes de Medjingherte et de Zevinn.

Une reconnaissance de cavalerie signala bientôt le corps de Haghki-Pacha sur la route de Medjingberte et la force de sa position. Les rapports des espions apprirent, en outre, que le Séraskier avançait de Hassan-Kalé pour occuper la route de Zevinn. Toutefois, on se convainquit bientôt par des explorations nocturnes que cette route n'était pas observée.

Les levées d'un officier russe envoyé à Arzerum en 1827, ayant procuré au général russe une connaissance exacte des localités, il vit qu'au milieu des difficultés physiques que présentait le passage des montagnes, tous ses efforts devaient tendre à empêcher les deux corps turcs de se réunir pour la défense des deux routes.

Ce but pouvait être atteint, ou par une attaque immédiate

de Haghki-Pacha, ou bien en profitant de l'éloignement de Salegh-Pacha pour franchir les montagnes par la route encore libre de Zevinn, et s'ouvrir, à revers, l'accès du camp turc par le plateau découvert de sa face méridionale.

Dans la première de ces tentatives, on courait les chances incertaines de l'assaut d'un camp formidable pour n'obtenir qu'un résultat incomplet, puisque Haghki-Pacha, même battu, restait maître de ses communications, et pouvait rejoindre le corps de Salegh-Pacha.

La seconde n'était pas non plus exempte de périls, et il fallait pour la faire réussir autant d'audace que de prévoyance; mais les résultats devaient en être bien autrement décisifs, parce qu'elle donnait à l'armée russe la ligne intérieure, et par là le moyen d'accabler successivement les deux corps turcs sans qu'il leur soit possible de se secourir mutuellement.

Le général en chef russe ne balança donc pas à l'adopter. Pour donner le change à Haghki-Pacha sur ses véritables desseins, il fait, dans les journées des 11 et 12, exécuter par des partis de cavalerie de fortes démonstrations contre le camp. A plusieurs reprises, les Kosaques surprennent et culbutent les avant-postes et pénètrent jusqu'aux retranchemens. Les Turcs, croyant à une attaque prochaine du camp retranché, y concentrent toutes leurs forces, redoublent de vigilance sur toute la ligne de leurs retranchemens, mais perdent complètement de vue la route de Zevinn : une patrouille envoyée de nuit pour explorer, traverse les montagnes sans rencontrer d'ennemis.

Sur le rapport qui lui en est fait, le général en chef voit que le moment est venu d'exécuter son projet, et prend aussitôt ses dispositions.

Il partage son corps en deux colonnes :

La première : 2,086 hommes d'infanterie, 1,130 hommes de cavalerie et 10 pièces d'artillerie, aux ordres du général Burtsoff, protégera les parcs des vivres et des munitions qui se barricaderont au pied des montagnes, et exécutera de front une fausse attaque contre le camp de Haghki-Pacha. La seconde, sous les ordres immédiats du général en chef : 13,966 hommes et 50 pièces de canon, accomplira la marche de flanc qui la portera au-delà du Saganlugh. Afin d'alléger la marche, l'infanterie portera des provisions pour cinq jours dans les havresacs, et l'artillerie ne sera suivie que d'un seul caisson.

Le 13, à 5 heures de l'après-midi, les deux colonnes se mirent en marche simultanément dans l'ordre suivant :

Avant-garde.

3 régimens kosaques,
3 bataillons des 41e et 42e de chasseurs, avec 14 pièces de canon ;
en tout 3,767 hommes.

Corps de bataille.

1 bataillon de pionniers,
4 licornes de montagne,
4 bataillons des régimens de Kabarda et de Nakitchevan.
8 pièces légères,
8 pièces de position,
4 bataillons des régimens des grenadiers de Géorgie et des carabiniers d'Erivan,

8 pièces de position,

6 pièces légères,

En tout, 7,355 hommes et 34 pièces.

Réserve.

1 régiment des dragons de Nijninovgorod,

1 de Houlans,

Les 1er, 2e et 3e régimens musulmans,

12 pièces de l'artillerie kosaque volante.

En tout 2,864 hommes de cavalerie et 12 pièces.

Burtsoff suivit d'abord ce mouvement avec sa colonne; mais arrivé à un vallon encaissé qui dérobait les colonnes à la vue de l'ennemi, il convergea à gauche, et, gravissant les hauteurs, il donne à son détachement un grand développement pour-attirer à dessein l'attention des Turcs. Masqué par ce rideau, le corps principal, suivant toujours la direction du vallon, continua son mouvement vers la droite sans être aperçu, et franchit, dans la soirée, un espace de 12 verstes. Le général major Serghéïeff, détaché avec les Kosaques et la milice de Kengherly jusqu'au pied même des montagnes, s'empara des débouchés de la forêt et y prit position.

Pendant ce temps, le général Burtsoff ayant établi son camp, à l'approche de la nuit, au village de Karagamsy, en vue de Milli-Duz, couronna de ses troupes les hauteurs voisines, et fit allumer de grands feux. Toute sa cavalerie, aux ordres du colonel Karpoff, se porta encore en avant vers les gorges de Delli-Mussa-Perun, avec ordre d'opérer, de ce point, une fausse attaque sur le camp turc. Cette tâche épineuse fut

confiée au colonel Fomin avec un régiment kosaque et la milice tatare.

A la faveur de la nuit, ce détachement, après avoir laissé à distance un échelon intermédiaire, s'approche de Milli-Duz dans le plus grand silence. Il enlève les piquets ennemis, s'élance, à l'improviste, sur les avant-postes, les culbute, et pénétrant, à travers les abatis, jusqu'aux retranchemens, il répand l'épouvante parmi les Turcs, qui se jettent sur leurs armes et se préparent au combat : 5,000 cavaliers sortent à la rencontre de Fomin; mais celui-ci voyant son but atteint, s'empresse d'éviter un combat aussi inégal. Malgré le petit nombre de ses Kosaques, et à plus de 30 verstes des réserves, il opère sa retraite avec une rare habileté. Tantôt éludant leur choc, tantôt les tenant en respect par la crainte d'une embuscade, il les amuse et les attire loin du camp par la perspective de le cerner et de l'anéantir, puis il sait se dégager avec bonheur. C'est ainsi que renforcé par l'échelon intermédiaire qu'il a placé sur sa route, il parvient, non sans danger, à atteindre heureusement, vers 8 heures du matin, la réserve de Karpoff. Déjà les régimens kosaques placés en ligne de bataille, et Fomin lui-même, qui a fait volte-face, se préparent à reprendre l'offensive, lorsque l'ennemi, ayant brusquement cessé son feu de mousqueterie, gagne précipitamment la route de son camp.

Cette retraite était motivée par l'apparition spontanée du corps d'armée principal russe sur le flanc gauche de Haghki-Pacha.

En effet, à la faveur de l'attaque nocturne qui avait absorbé l'attention de l'ennemi, Serghéïeff, qui frayait sa marche, avait,

dès le soir même, non seulement atteint la lisière du bois, mais franchi la hauteur principale. Le gros avait suivi son avant-garde. A 8 heures du matin, après une marche de 39 verstes, le sommet du Saganlugh était atteint ; les colonnes débouchaient du bois sur le flanc de Haghki-Pacha dans un vallon formé par le lit du torrent de l'Indja-Su, et qui n'est séparé du camp de Milli-Duz que par un espace de 8 verstes seulement, semé de rochers et de ravins.

Pendant qu'elles s'y concentrent, le général Paskévitch, entendant la fusillade occasionnée par l'alerte de Fomin, et désirant lui faciliter sa retraite, ordonne aux Kosaques de couronner les hauteurs voisines.

Leur apparition inopinée sur ce point produit l'effet désiré. Haghki-Pacha, appréhendant une attaque, fit sortir ses flanqueurs. Bientôt un groupe plus nombreux assaillit les avant-postes, mais se retira après une escarmouche insignifiante (1). C'était le pacha lui-même, qui, ne voulant pas ajouter foi à la présence de l'armée russe, était venu s'en assurer par ses propres yeux.

Ainsi fut accompli dans quelques heures, et sans coup férir, le passage des montagnes du Saganlugh, entreprise aussi importante qu'elle eût été périlleuse, si des mouvemens moins bien combinés eussent donné à Haghki-Pacha le temps d'organiser sa résistance.

(1) Voyez la note, à la fin du livre.

CHAPITRE XX.

Résolution du général en chef russe de tourner la position de Hagkhi-Pacha. — Exploration de la route de Zevinn.—Défaite d'Osman-Pacha sur le Khukniar-su. — Reconnaissance forcée de la vallée Kaïnly. — Jonction des parcs et du détachement de Burtsoff.

Par le passage du principal défilé du Saganlugh, l'armée russe avait triomphé d'un grand obstacle, mais n'avait pas néanmoins acquis la possibilité d'attaquer immédiatement le corps de Haghki-Pacha.

En effet, son camp de Milli-Duz, était d'un abord aussi difficile de flanc que de front.

Les gorges du Khan, qui prennent naissance à la montagne d'Akh-Baba, et s'étendent jusqu'au château de Zevinn, parcourant une distance de 45 verstes, formaient au nord sa défense naturelle; tandis que l'espace de 8 verstes, qui le séparait du lit de l'Indja-Su était semé d'nne chaîne continue de pointes rocheuses, scindées entre elles dans toutes les directions par de profonds ravins et des précipices dont le fond était ou pierreux ou marécageux. Une épaisse forêt de sapins couvrait les éminences et les ravins, que traversait un seul sentier étroit, tortueux, et absolument impraticable pour l'artillerie. La défense puisait dans cette configuration des localités trop de chan-

ces favorables pour qu'il fût permis de les affronter avec succès. Sans donc s'arrêter davantage au projet d'une attaque de vive force, le général en chef russe résolut de continuer par la route de Zevinn, son mouvement de circonvolution sur Zaghinn et Karaürgan, pour prendre à revers le camp de Haghki-Pacha, et le forcer par le plateau découvert de sa face méridionale.

Cependant une opération aussi étendue ne pouvait être entreprise avant l'arrivée des parcs. Burtsoff reçut aussitôt l'ordre de presser leur marche.

Pour empêcher Haghki-Pacha d'inquiéter cet immense train, le corps principal exécuta dans les journées du 15 et du 16 juin de fausses démonstrations sur toute sa ligne.

Chaque après-midi, l'infanterie russe se rangeait en bataille sur les hauteurs. Les Kosaques, soutenus par la cavalerie régulière, se rapprochaient des avant-postes ennemis, et tiraillaient avec eux. Les Turcs étaient visiblement inquiétés par ces fausses attaques. Ils concentraient leurs masses sur les points menacés, s'apprêtaient à la défense, et faisaient jouer leur artillerie, hors de portée il est vrai, et sans résultat.

Redoublant de vigilance, Haghki-Pacha distribua des piquets nombreux sur les hauteurs avoisinantes, et fit surveiller les moindres sentiers. Un corps de 1,200 hommes d'infanterie et de 400 cavaliers, aux ordres d'Osman-Pacha, alla en outre prendre position sur la route de Zevinn, à 10 verstes du camp russe dans la vallée de Bordoss, vallée entourée de trois côtés de montagnes à pic, et qui sert de lit à l'Indja-Su.

Osman-Pacha appuya son flanc droit aux contre-forts de la vallée, son flanc gauche à une rampe qui s'inclinait vers le lit

de la rivière; de front, sa position fut fortifiée par de solides retranchemens établis derrière les marécages du Khunkiar-Su. Il dominait ainsi complètement les monticules boisés que suit la route d'Arzerum.

Les patrouilles tatares et arméniennes signalèrent, le 16 au soir, l'apparition des Turcs sur ce point; le colonel Ouskoff, chargé d'aller, le 17 au matin, avec le 1er musulman reconnaître leurs forces, fut accueilli au passage du Khunkiar-Su, par le feu bien nourri des tirailleurs turcs logés derrière les blocs de pierres qui couvraient les avenues du camp. Jugeant par cette réception, ainsi que par l'étendue des retranchemens, que le corps d'Osman-Pacha devait être fort de 5 à 6 mille hommes, le colonel Ouskoff dépêcha un officier au général en chef pour demander des renforts, et se borna, en les attendant, à se maintenir sur le terrain qu'il occupait.

Laisser l'ennemi se fortifier sur ce point, c'était s'exposer à voir tout son plan échouer. Aussi, le général en chef se décide-t-il aussitôt à l'écraser par des forces considérables.

Le colonel baron Frédérichs, avec un bataillon du régiment d'Erivan, un régiment kosaque et quatre pièces légères, se porta aussitôt en avant, suivi en seconde ligne par cinq autres bataillons, un régiment kosaque et dix pièces d'artillerie. Trois demi-bataillons prirent position sur la rivière du Tchermuk; un autre demi-bataillon occupa une hauteur sur le flanc gauche de l'ennemi, et intercepta ainsi sa retraite sur Milli-Duz; le reste suivit à distance la première colonne.

Pendant que ces mouvemens s'exécutaient, le colonel Ouskoff, décidé à ne pas céder le terrain, soutenait avec bravoure à la tête de ses Musulmans un combat inégal. Déjà tout son régi-

ment se trouvait engagé, et avait épuisé ses cartouches, lorsque le colonel Frédérichs arriva à son secours. L'infanterie ployée en colonnes de demi-bataillons, l'artillerie dans l'intervalle, et le régiment kosaque au flanc droit, il franchit le Khunkiar-Su, se porte, en longeant la gauche du colonel Ouskoff, contre le camp turc, et y jette l'alarme par une décharge d'artillerie. La cavalerie d'Osman-Pacha, massée hors des retranchemens, fait mine, il est vrai, de déborder le flanc gauche des Russes, mais elle ne peut empêcher leurs tirailleurs de continuer leur mouvement offensif; tandis qu'à l'aide d'un feu vif de mousqueterie, ils chassent les flanqueurs turcs devant eux, l'artillerie, couverte par ce rideau, les suit de près. Les fantassins turcs, sortis de leurs logemens pour attaquer à l'arme blanche les carabiniers, essuient un feu redoublé de mitraille, qui jette le désordre dans leurs rangs. Alors, les tambours battent la charge. Les demi-bataillons formés en colonnes d'attaque, croisent la baïonnette et se précipitent à l'assaut. Le régiment musulman, aux cris de hurrah, imite cet exemple. Acculés à des précipices et presque coupés de Bordoss, les Turcs cherchent leur salut dans une défense désespérée; mais déjà, malgré une fusillade serrée, les Musulmans ont franchi des retranchemens ennemis. Irrités de la résistance, ils taillent en pièce sans merci tous ceux qu'ils rencontrent. Plus de trois cents hommes sont ainsi tués ou blessés. De ceux qui mettent bas les armes, cent seulement sont sauvés par les officiers. Les Delhis et les Haïta, qui, pendant la mêlée, ont pris la fuite à travers les rochers, sont poursuivis à outrance. Beaucoup sont atteints, d'autres roulent dans les abîmes. Douze étendards tombent au pouvoir des poursuivans. C'est avec peine qu'Os-

man-Pacha lui-même échappe aux Kosaques. Les Russes n'avaient en tout que 14 soldats et un officier hors de combat.

Du champ de bataille même, le comte Paskévitch envoya le général major Muravieff, avec deux bataillons de carabiniers, un régiment kosaque et le 1er régiment musulman, en reconnaissance sur la route de Zevinn.

Muravieff parvint au sommet du Tchakir-Baba, et descendit dans la vallée qui s'étend au pied de cette montagne sans voir de traces de l'ennemi; mais à sept verstes environ de Kaïnly, quelques cavaliers turcs furent aperçus gravissant les éminences. Le capitaine Iskritski, envoyé pour s'assurer du fait avec un parti kosaque, put distinguer des groupes nombreux de cavalerie; il vit même, près du château de Zaghinn, des tentes que les espions dirent appartenir à l'avant-garde du Séraskier, déjà établi à Zevinn avec le gros de son armée.

Cette nouvelle importante parvint au général en chef, pendant que Burtsoff rejoignait l'armée avec son détachement et tout le train. Nous verrons dans le chapitre suivant les dispositions qu'elle motiva.

En attendant, le comte Paskévitch se portait à la rencontre du régiment musulman qui s'était si bien comporté dans l'affaire du matin. Ayant rassemblé les Beks et les autres officiers autour de lui, il les remercia de la bravoure et du zèle qu'ils avaient montrés, et rentra au milieu d'eux dans le camp. A son passage, les troupes firent retentir en l'honneur de leurs frères d'armes musulmans des cris de hurrah répétés, distinction qui ne flatta pas peu l'amour-propre de ces Orientaux, et les anima d'une nouvelle ardeur. Cette conduite du général en chef fournit une preuve de plus de ce tact précieux qu'il appor-

tait dans ses rapports avec les Asiatiques. En effet, ces mêmes musulmans qui venaient de combattre si vaillamment à côté des Russes, étaient naguère encore leurs ennemis les plus irréconciliables. Il n'y avait pas trois années, qu'ils avaient figuré dans les rangs persans à Elisabethpol. Ce changement était dû à l'influence salutaire exercée sur l'esprit de ces populations. Vainqueur des Ottomans sur les champs de bataille, le général Paskévitch avait su, ce qui n'est pas moins glorieux, triompher par une conduite habile de cette haine farouche et de ce fanatisme aveugle qui les animaient de tout temps contre les chrétiens.

CHAPITRE XXI.

Mouvement du général Paskévitch sur Zaghinn et Karaurgau. — Victoire de Kaïnly. — Déroute du Séraskier. — Occupation du château de Zevinn.

La nouvelle de l'arrivée à Zevinn d'un second corps de trente-cinq à quarante mille combattans commandés par le Séraskier, et l'apparition de son avant-garde signalée à Zaghinn par l'exploration de la veille, étaient d'une haute gravité.

On a vu que Haghki-Pacha, qui couvrait à Milli-Diuz la grande route de Medjingherte, communiquait, au moyen d'un chemin latéral par les défilés de Khani-Tchaï, avec le château de Zaghinn sur la route de Zevinn.

Les deux armées turques, à soixante verstes seulement l'une de l'autre, pouvaient dès lors opérer en peu de temps leur jonction par un mouvement concentrique sur Zaghinn, occuper de leurs masses combinées les défilés de Khani-Tchaï, qui commencent au-delà de ce château, et s'opposer avec supériorité aux tentatives de l'armée russe pour le forcer. L'existence d'une avant-garde à Kaïnly indiquait la prompte réalisation de ce projet.

Dans cette conjoncture, le général russe, tout en sentant l'avantage pour lui d'une attaque contre Haghki-Pacha, tant qu'il était isolé, s'était convaincu de plus en plus qu'un assaut

contre son camp, offrirait peu de chances de succès et serait même hasardeux.

Combinant donc les positions respectives, il conçut le dessein hardi de se jeter par Bordoss, par la descente de Tchakhir-Baba et la vallée de Kaïnly, dans l'intervalle ouvert entre les deux pachas, et de s'emparer du château de Zaghinn et des défilés de Khani-Tchaï. Placé sur le point de jonction des corps turcs, il les contraint de rester divisés; maître de la ligne intérieure, il porte ses masses, soit contre le Séraskier, soit contre le camp de Haghki-Pacha, et les accable successivement.

Toutefois, la célérité était ici la première condition de succès : le moindre retard qui eût permis au Séraskier de prendre pied à Zaghinn, pouvait compromettre l'entreprise. En effet, l'armée russe avançant par Kaïnli, prise en flanc ou à revers, par une contremarche de Haghki-Pacha sur ses communications, eût été assaillie de front par le Séraskier, et obligée de soutenir leur choc simultané.

Ajoutons que la distance du camp de Milli-Duz à Zaghinn étant moindre que celle qui séparait l'armée russe de ce dernier point, on ne pouvait y prévenir Haghki-Pacha, qu'en trompant sa vigilance, et en lui dérobant une marche.

Si l'on songe, qu'à ces difficultés venaient se joindre celles d'un pays montueux, boisé, et coupé de ravins marécageux; qu'en outre l'armée était obligée de se faire suivre par un train de plus de trois mille chariots, qui contenaient ses parcs de munitions et de vivres (car il n'eût pas été prudent de se morceler pour former un détachement commis à sa garde), on verra ce qu'il fallait d'audace pour tenter cette manœuvre, de précautions pour la faire réussir.

Ces considérations, qui auraient pu arrêter un chef moins entreprenant que le général Paskévitch, ne firent que réveiller en lui cette admirable prévoyance qui, avec la bravoure éprouvée de ses troupes, assura toujours l'exécution de ses conceptions les plus téméraires.

Dans la matinée du 18, il avait déjà pris ses dispositions. Une arrière-garde forte de

5 bataillons d'infanterie,
2 régimens kosaques,
16 pièces légères,
4 licornes de montagnes,

aux ordres du général-major Pankratieff, prit position sur les hauteurs, en face du camp de Milli-Duz, pour masquer ainsi la marche du corps principal, et prévenir tout essai de Haghki-Pacha pour pénétrer sur ses derrières.

Un demi-bataillon de grenadiers, placé séparément sur une hauteur avec une batterie de 4 pièces de canon, acheva d'assurer le corps russe contre ce danger, et servit d'échelon intermédiaire pour lier les opérations du corps de bataille et de l'arrière-garde.

Une avant-garde formant

2 bataillons d'infanterie,
1 bataillon de pionniers,
2 régimens kosaques,
1 régiment musulman,
8 pièces de canon,

sous le général-major Muravieff, avance vers le Tchakhir-Baba pour s'emparer de la descente qui conduit à la vallée de Kaïnly, et observer les mouvemens de l'ennemi sur ce point.

Masquées par ce triple rideau, et à l'abri de toute surprise de la part des Turcs, les colonnes russes suivies de tout le train s'ébranlèrent dans l'après midi. Malgré les efforts des troupes, la marche fut lente. Le peu de largeur de chemin qui suivait à mi-côte la pente des montagnes, et un terrain bourbeux dans les bas fonds arrêtèrent les parcs, et les obligèrent de cheminer sur une seule ligne.

Les passages du Tchermuk et du Khunkiar-Su, apportèrent de nouvelles entraves au mouvement des troupes; le général en chef russe fut forcé d'établir son camp sur ce dernier torrent. Quoiqu'on n'eût franchi que 10 verstes au plus, la queue du train n'atteignit la position que fort avant dans la nuit.

Pendant ce temps, Haghki-Pacha, tenu en respect par l'arrière-garde, non seulement ne fit pas mine d'inquiéter l'armée russe, mais sembla même complètement ignorer son déplacement. Cette inaction permit au général Pankratieff de quitter sa position à l'approche de la nuit. Après avoir allumé, pour dissimuler sa retraite, des feux sur les hauteurs de l'Indja-Su, il rejoignit sans obstacle le gros de l'armée.

Le 19, à l'aube, les colonnes se mirent en mouvement comme le jour précédent par le flanc droit.

En tête, Muravieff avec quatre bataillons d'infanterie, une brigade de cavalerie et vingt pièces d'artillerie;

Derrière son front, les parcs et tout le train sur huit rangs. Leur droite longeait les parois escarpés de la vallée de Bordoss; leur gauche était flanquée par deux bataillons d'infanterie et quatre pièces d'artillerie;

Sur le même flanc, à la distance d'une verste,

7 bataillons d'infanterie,

24 pièces d'artillerie,

2 régimens kosaques ;

La marche était fermée par une faible arrière-garde d'infanterie et par le reste de la cavalerie, qui, n'ayant quitté son camp que plus tard, tint aussi le flanc gauche.

L'armée n'avait à parcourir, jusqu'au Tchakhir-Baba, qu'un espace de 5 verstes. Toutefois, un marais formé par la réunion des différentes sources qui donnent naissance au Khunkiar-Su, opposa des obstacles inattendus ; quatre ponts durent être jetés à la hâte pour franchir ces marécages. Malgré l'activité et l'intelligence des pionniers, malgré le zèle de la troupe, le sommet du Tchakhir-Baba ne fut atteint que vers les dix heures.

Un régiment kosaque et un musulman, avec 4 pièces d'artillerie, descendirent aussitôt le revers de la montagne et s'établirent à une verste.

Un bataillon d'Erivan prit une position intermédiaire entre cette avant-garde et le corps de bataille.

Les pionniers et le reste de l'infanterie de Moravieff furent employés à rendre praticable la descente étroite et rocailleuse qui conduit dans la vallée de Kaïnly.

Cette vallée montueuse, s'ouvrant en éventail, à partir du pied du Tchakhir-Baba vers le château de Zaghinn, présente une longueur de 9 verstes, sur 6 de largeur à sa base. Cerné de tous côtés par des éminences, et sillonné par des ruisseaux profondément encaissés, son bassin est traversé en diagonale par le Zaghinkala-Su. Le Kaïnly-Tchaï suit la lisière des montagnes de droite ; enfin, le torrent principal du Khani-Tchaï en

borde la face septentrionale. La route de Zevinn se divise au pied du Tchakhir-Baba en deux branches, dont l'une côtoie les hauteurs de droite, et, après avoir passé par le village de Kaïnly, fait un coude vers le S.-O. pour rejoindre le château de Zaghinn; l'autre, traversant d'abord le Zaghinn-Kala-Su, et suivant une direction parallèle à son cours, se réunit à la première, non loin du même château, pour pénétrer dans les défilés.

Vers les dix heures du matin, fut signalée la première apparition des Turcs. Des partis de cavalerie se montrèrent d'un côté sur la route d'Arzerum, de l'autre, sur les hauteurs de gauche, qui sont les contreforts des gorges de Milli-Duz. Sans s'inquiéter de ces démonstrations, le général en chef russe renforça, néanmoins, son avant-garde de 3 bataillons et de 10 pièces de canon, décidé à laisser reposer le reste de ses troupes jusqu'à l'entier achèvement des réparations de la route. Mais bientôt les masses ennemies s'accrurent visiblement; elles franchirent le Kaïnly-Tchaï, et se rapprochèrent de plus en plus de l'avant-garde. Il était difficile de bien apprécier leur nombre; cependant on se convainquit qu'elles étaient exclusivement composées de cavalerie. Elles appartenaient en partie à l'armée de Haghki-Pacha, qui, informé enfin de la marche de l'armée russe, les avait détachées à la hâte vers le château de Zaghinn, pour se réunir à l'avant-garde du Séraskier qui s'y trouvait, et disputer le passage des défilés.

Les chefs turcs voulaient se donner ainsi le temps de rallier leurs forces par un mouvement concentrique vers le château de Zaghinn. Haghki-Pacha, descendant de son camp, se fût, alors, placé sur le flanc gauche de l'armée envahissante, tandis

que le Séraskier, avançant par la route de Zevinn, l'eût attaqué de front.

En présence de cette attitude de l'ennemi, il y avait du danger à temporiser; aussi le général Paskévitch ne balance pas un instant. Profiter de sa supériorité numérique actuelle pour battre et disperser l'avant-garde ennemie, se frayer une route à travers les défilés de Zaghinn, et faire avorter le projet de jonction des pachas, tel est le plan à l'exécution duquel il passe sans délai. La faute que commettaient les Turcs de dégarnir leur centre pour se concentrer sur leurs ailes, et principalement sur leur aile gauche, lui promet un succès complet, par la possibilité qu'elle offre de percer leur ligne, et de les rejeter dans les montagnes au-delà du Kaïnly-Tchaï, en leur enlevant même la retraite de Zevinn.

Le général major Pankratieff est maintenu sur le sommet du Tchakhir-Baba, où les parcs de vivres et des munitions se barricadent.

La défense de la barricade est organisée ainsi qu'il suit :

Sur l'aile droite,

4 demi-bataillons,
8 pièces de canon,
1 régiment musulman.

Sur l'aile gauche,

5 demi-bataillons,
8 pièces de canon,
2 régimens kosaques et 390 hommes de la milice dite Kengherly.

Le reste des troupes descend immédiatement le Tchakhir-Baba. Après avoir débouché dans la plaine, elles se rangent en bataille, sur deux colonnes, à 3 verstes du pied de cette montagne.

Celle de droite, commandée par le général major Muravieff, appuie son flanc droit aux hauteurs qui cernent la vallée; sa gauche touche le ravin escarpé du Zaghinn-Kala-Su, et se forme sur deux lignes :

En première ligne :

4 demi-bataillons du régiment de Géorgie en colonnes d'attaque, 1,990 hommes.

Dans l'intervalle :

8 pièces de position,
4 pièces d'artillerie kosaque de la ligne.

Sur l'aile droite :

1 régiment kosaque, 322

Sur l'aile gauche :

le 3[e] musulman, 325.

En seconde ligne .

4 demi-bataillons des carabiniers d'Erivan en colonnes d'attaque, 2,174

Dans l'intervalle :

8 pièces légères.

Derrière ce front :

1 régiment des Kosaques de la ligne, 400 hommes.

La colonne de gauche, commandée par le général major Burtsoff, un peu refusée, et coudoyant obliquement de sa droite le Zaghinn-Kala-Su, est formée également sur deux lignes.

En première ligne :

1 demi-bataillon du régiment de Kherson,
1 demi-bataillon du 40e de chasseurs.

Dans l'intervalle :

2 licornes de montagne,
4 pièces de position.

En seconde ligne .

2 demi-bataillons du régiment de Kherson.

Dans l'intervalle :

6 pièces légères des Kosaques de la ligne.

Ces demi-bataillons, destinés à faire face, des deux parts, aux attaques que l'ennemi pouvait tenter, soit par le front, soit par les gorges de Milli-Duz, sont formés en carrés.

La réserve, placée à une verste derrière la position de Mouravieff, est disposée aussi sur deux lignes.

En première ligne :

2 bataillons du 42e de chasseurs,	1,624 hommes.
8 pièces légères,	
1 bataillon du 41e de chasseurs,	947
1 bataillon de pionniers,	674.

En seconde ligne :

6 escadrons de dragons,	816 hommes.
6 escadrons de lanciers,	700
8 pièces d'artillerie kosaque,	
2 régimens musulmans,	975
1 régiment kosaque,	320.

Vers midi, la cavalerie ennemie, avançant rapidement par la route de Kaïnly, se massa sur sa gauche; en même temps, d'autres groupes descendent des hauteurs, contre le détachement de Burtsoff.

Sur ces démonstrations, le général Paskévitch ordonne à ces deux colonnes un mouvement offensif; lui-même, conduisant en personne celle de Muravieff, lui fait opérer un quart de conversion à droite, et occupe, par ce mouvement oblique, une élévation située entre les deux ravins du milieu, et dont l'occupation facilitera l'action projetée contre le centre turc. De son côté, Burtsoff lie ses opérations à celles de la colonne; il aligne ses carrés sur un seul front, et place son artillerie dans les intervalles.

En attendant, l'ennemi, rapproché de plus en plus, déployait

le front de sa cavalerie devant la chaîne des Kosaques et des tirailleurs russes. Sa gauche s'appuyait aux montagnes, sa droite aux rives du Zaghinn-Kalla-Su; ses flanqueurs commencèrent à tirailler en avançant par leur gauche. Ce mouvement, devenu plus prononcé de moment en moment, se dessina enfin nettement vers les deux heures; la cavalerie turque, débouchant du village de Kaïnly, se jeta sur le régiment kosaque de l'aile droite. Malgré la résistance qu'il oppose, leurs masses, toujours croissantes, côtoyant les hauteurs, achèvent de le déborder et circonviennent complètement le flanc droit russe.

Le général Paskévitch, qui a attendu ce moment, fait soutenir les Kosaques par un régiment musulman tiré de la réserve. Conformément à ses ordres, ces deux régimens, après avoir refoulé les masses qui se trouvent devant eux, convergent subitement vers la lisière des montagnes, et prennent en flanc la gauche ennemie qui s'est trop avancée.

Cette manœuvre a démasqué l'artillerie russe; le centre turc, qui s'est précipité sur les Kosaques pour les attaquer à revers, est accueilli par un feu actif et redoublé; prise en écharpe, et éclaircie par les décharges de mitraille, la ligne turque plie et se retire en désordre.

Sur ces entrefaites, la colonne de Burtsoff était plus sérieusement menacée. Forts de leur supériorité numérique sur ce point, les Turcs l'ont tournée par le flanc droit, secondés qu'ils étaient par 6,000 cavaliers aux ordres du Kaïa-Bek de Haghki-Pacha, lesquels débouchent des hauteurs de Milli-Duz.

Les Delhis et les Haïta, s'élançant sur l'extrémité de la gauche de Burtsoff, refoulent la chaîne des tirailleurs, et pénètrent jusque devant le front des carrés. Il fallut l'attitude imposante

des grenadiers qui avaient croisé la baïonnette, et plusieurs décharges de mitraille à bout portant, pour empêcher que le carré ne fût entamé.

Encouragés par l'arrivée de ce secours, les Turcs font effort sur toute leur ligne ; l'affaire s'engage vivement et devient générale ; aux escarmouches des flanqueurs, succèdent de toutes parts des charges de cavalerie en masses serrées.

Cependant l'affaiblissement successif de leur centre est observé attentivement par le général Paskévitch. Voyant que le moment est venu de saisir l'offensive, il ordonne à la brigade de cavalerie régulière, tirée de la réserve, de franchir le Zaghinn-Kala-Su et de prendre une position oblique, parallèle au ravin, dans l'intervalle qui sépare Muravieff de Burtzoff.

Son flanc gauche ainsi assuré, il fait avancer, de la seconde ligne, 1 bataillon et 4 pièces pour renforcer son centre, y masse toute son artillerie, et se porte en avant. Les Turcs, ne prenant conseil que de leur courage, opposent, d'abord, une vigoureuse résistance ; leurs efforts sont infructueux. En vain essaient-ils, de leurs masses compactes mais désordonnées, d'aborder le front russe pour enlever les pièces ; le feu concentrique de l'artillerie, brise leur ligne de bataille et la disperse sur les ailes.

Le colonel Simonitch, avec quatre demi-bataillons ployés en colonnes, et huit pièces, exécute alors une charge vigoureuse qui décide la déroute de la cavalerie turque. Poursuivie aussitôt par le général Raïevski à la tête de quatre escadrons de dragons, d'un régiment musulman et d'un kosaque, elle est rompue et rejetée sur sa droite au-delà du Kaïnly-Tchaï.

Pendant le succès du général en chef russe sur le centre, la

colonne de Bartsoff affrontait avec peine le choc des masses turques. Bien supérieures en nombre, elles ont refoulé encore une fois les tirailleurs du régiment de Kherson, et se sont jetées sur le carré pour l'entamer. Une charge à la baïonnette, exécutée avec hardiesse par la seconde compagnie de ce régiment, fait échouer cette tentative. Toutefois, plusieurs cavaliers pénètrent par les intervalles entre les carrés et massacrent le service du train et de l'artillerie. Des groupes épais enveloppent alors de toutes parts ce faible détachement, et sa situation devient de plus en plus périlleuse; mais le général Pankratieff, qui, du haut du Tchakhir-Baba, s'aperçoit du danger de Burtsoff, ordonne à la brigade de cavalerie de Serghéïeff d'avancer par la crête des montagnes, et de prendre ainsi l'aile droite turque à revers.

Malgré les difficultés des lieux, cette manœuvre est exécutée avec promptitude. Aux cris de hurrah, les Kosaques tombent à dos sur le Kaïa. L'infanterie, encouragée par ce renfort inattendu, passe à son tour à l'offensive. Les Turcs surpris ne songent pas à disputer le combat. Serrés de près par les Kosaques, ils prennent la fuite à travers les rochers ; les aspérités du terrain les sauvent d'une poursuite plus acharnée. Un groupe parvient à se reformer sur un plateau et y établit deux pièces; mais il n'a pas eu le temps de faire feu, qu'il est culbuté aussitôt par Serghéïef, et abandonne ces pièces. En même temps, le général Sacken, survenu avec la cavalerie régulière, a tourné le flanc gauche des Turcs, et menace de le couper de Milli-Duz. Ceux-ci se jettent à la débandade dans les bois, poursuivis à outrance par les Kosaques jusqu'à l'entrée des gorges du Khan.

Ce succès décisif de l'aile gauche russe, en achevant la dispersion des forces turques, permit au général en chef de faire descendre son train avec le détachement du général Pankratieff, pour établir le camp au débouché de la vallée sur le Kaïnly-Tchaï, après qu'on se serait rendu maître des défilés.

Pendant ce temps, le colonel Simonitch, qui continuait dans ce but son mouvement sur le centre à la poursuite des fuyards, aperçoit au moment où il voulait franchir le Kaïnly-Tchaï, vers les cinq heures du soir, de nombreuses masses turques occupées à se retrancher sur les éminences boisées de l'autre rive; il en fait prévenir aussitôt le général Paskévitch.

Ce rapport acquiert plus d'importance encore par les dépositions d'un prisonnier nommé Mamisch-Aga, jadis chef des Janissaires d'Arzerum, et qui avait, pendant l'affaire, commandé la cavalerie de cette ville. Au dire de ce prisonnier, les forces turques qui venaient d'être signalées se composaient de renforts, arrivés la veille de Zevinn, au nombre de huit mille cavaliers et quatre mille fantassins, sous les ordres de Salegh-Pacha lui-même. Le Séraskier, persuadé à la vue des Russes qu'ils projetaient une simple reconnaissance, avait donné ordre à Haghki-Pacha de les attaquer avec dix mille chevaux, qu'il avait soutenus d'une partie de sa propre cavalerie. Convaincu bientôt par leur défaite de la présence de toute l'armée adverse, il avait jugé prudent de remettre le combat décisif jusqu'à l'arrivée de dix-neuf mille hommes de renfort qu'il attendait pour le lendemain, et de profiter de ce délai pour se retrancher.

La position qu'il avait choisie dominait le cours inférieur du Kaïnly-Tchaï. Couverte sur son flanc droit par un escarpement boisé qui s'étendait jusqu'à la rivière, elle appuyait sa

gauche à des éminences; à cheval sur la route de Kaïnly, elle plongeait sur la route de Zevinn, commandait l'entrée des gorges du Khan et la route de Zaghinn à Milli-Duz, assurant ainsi les communications de Haghki-Pacha.

Dans cette forte position, le Séraskier veut attendre l'arrivée de ces renforts, et combattre le lendemain les Russes, avec une armée quatre fois plus nombreuse, augmentée encore de toutes les forces de Haghki-Pacha.

Mais le général Paskévitch doit mettre en défaut les calculs du chef turc : c'est le soir même qu'il va l'attaquer. Ayant préposé la moitié du détachement du général Burtsoff, à la garde des parcs qui se barricadent dans la plaine de Kaïnly, il destine le reste à la garde des gorges du Khan et de la route de Milli-Duz, et profite des enfoncemens du terrain, pour faire filer ses bataillons un par un vers la position de Simonitch. Sans éveiller l'attention du Séraskier, les troupes, concentrées à une portée de fusil de son camp, sont rangées en bataille dans l'ordre suivant :

Au centre.

Le général major Raïevski,
18 pièces d'artillerie à cheval,
2 régimens de la cavalerie régulière,
3 régimens kosaques,
3 régimens musulmans.

Au flanc droit.

Le général major Muravieff,
4 bataillons de grenadiers,
8 pièces légères.

C. (Page 250.)

Testinés aux

l d'infanterie aide-

Ac
In
At

CORPS DÉTACHÉ

Agissant par la ligne secondaire du littoral de la m... Noire, et formant l'aile droite.

	EFFEC... combattans.	chevaux.
LE GÉNÉRAL MAJOR HESSÉ.		
Le régiment de Mingrélie, 3 bataillons. .	2,368	»
Le 44e de chasseurs, 3 bataillons.	2,173	»
Le régiment kosaque de Rebrikoff.	»	46
La compagnie légère n° 2, de la 21e brigade d'artillerie.	»	
Licornes de montagnes de la 5e batterie de réserve.	»	
	4,541	4

PRINCIPAL.

... destiné aux opérations ...

	EFFECTIF combattans.	chevaux.	pièces.
...NÉRAL			
...F.			
. . .	1,118	»	»
. . .	1,393	»	»
. . .	962	»	»
. . .	801	»	»
. . .	799	»	»
...F.			
. . .	1,337	»	»
. . .	1,410	»	»
. . .	741	»	»
...SKI.			
. . .	»	460	»
. . .	»	675	»
. . .	»	112	»
. . .	»	319	»
	8,561	1,566	»

...nes.

	...FECTIF chevaux.	pièces.
	»	»
	47	»
A...	»	2
B... gr...	»	»
	»	»
	»	»
	312	»
	373	»
C...	»	6
	»	10
1/...		
A...		
	762	18

Au flanc gauche.

Le général major Pankratieff,
3 bataillons de chasseurs,
8 pièces légères.

Le général en chef attaquera de front, avec l'artillerie et la cavalerie, le centre du Séraskier, tandis que Muravieff en débordera le flanc gauche, et que Pankratieff, débouchant sur sa droite, tâchera de lui couper la route de Milli-Duz et de Zevinn. Pour que la surprise soit complète, ces mouvemens ne doivent s'exécuter qu'à la nuit tombante.

Pendant ce temps, le Séraskier, tranquillisé par l'aspect des parcs russes qui se barricadaient au milieu de la vallée, et ne prévoyant pas d'attaque, se bornait à jeter dans cette direction, par-dessus la tête des colonnes ennemies qu'il ne croyait pas si rapprochées, quelques boulets hors de portée ; il continuait à se retrancher.

Aussi, lorsqu'au signal donné, les troupes russes s'ébranlèrent simultanément au son des tambours et de la musique, les Turcs, encore effrayés de la déroute du matin, et surpris par la spontanéité de cette nouvelle attaque, montrèrent une hésitation évidente. Cependant un feu assez vif fut ouvert de leurs batteries pour arrêter la marche des assaillans; mais il fut sans succès. A la vue des mouvemens opérés sur leurs ailes pour les envelopper, l'alarme devint générale, et un mouvement de retraite prononcé se fit remarquer dans leur camp.

Dans ce moment, la cavalerie, conduite par le général en chef en personne, gravit au trot la hauteur, et se jette sur les

fortifications commencées. A travers le feu de l'artillerie turque établie sur l'éminence, au-delà de l'Isti-Su, plusieurs régimens s'ouvrent bientôt un passage jusque dans l'enceinte du camp. Les Turcs, foudroyés par l'artillerie, avantageusement placée sur les bauteurs qui commandent leur unique retraite, voient encore les colonnes du général Pankratieff au moment de la leur enlever entièrement. La terreur se répand dans leurs rangs. Sans songer encore à disputer la victoire, ils prennent la fuite à la débandade, et sont poursuivis à outrance. Les Kosaques, qui les talonnent, leur enlèvent l'un après l'autre tous leurs canons, et pénètrent sur leur dos dans le défilé de Zaghinn.

Le général Paskévitch ayant établi l'infanterie sur l'Isti-Su, non loin du village de Karaürgan, à l'embranchement des routes de Milli-Duz et de Zevinn, pour s'opposer à toute tentative de Haghki-Pacha, continue lui-même, avec sa cavalerie, de donner la chasse à l'ennemi.

Les Kosaques et les Tatares, le serrant toujours de près, entrent pêle-mêle avec lui dans le camp du Séraskier à Zevinn, s'en emparent et ne cessent la poursuite que fort avant dans la nuit.

La route était encombrée de caissons, de barils de poudre, de débris d'armes, de bagages abandonnés et d'hommes tués. Le Séraskier avait perdu dans cette journée douze pièces de canon, tous ses dépôts de munitions et de vivres. Il ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval, et arriva, lui troisième, à Hassan-Kalé.

L'occupation de Zevinn eut lieu si inopinément, que l'on trouva encore le pain dans les fours. L'ennemi avait essuyé

des pertes considérables en tués et blessés, pendant la poursuite, et laissa 500 prisonniers; l'armée russe n'avait que quelques hommes hors de combat. Néanmoins cette victoire pensa lui coûter cher.

Le général Paskévitch venait à peine de quitter le château de Zevinn pour rejoindre son infanterie à Karaürgan, lorsque le principal édifice sauta avec un fracas épouvantable. Quelques fuyards turcs avaient provoqué cette explosion en mettant le feu à des dépôts de poudres qui s'y trouvaient, mais cet accident ne causa que peu de victimes.

Ainsi, le corps du Caucase ayant franchi en un jour plus de 40 verstes, fit essuyer à l'ennemi deux défaites complètes; amena la dispersion totale de la principale armée turque commandée par le Séraskier, et ouvrit aux vainqueurs l'accès du camp fortifié de Haghki-Pacha.

CHAPITRE XXII.

Victoire de Milli-Duz. — Haghki-Pacha est fait prisonnier.

Après la défaite du Séraskier et la dispersion de son armée, au-delà de Zevinn, le général en chef, libre de toute inquiétude de ce côté, put tourner immédiatement ses forces contre le camp de Milli-Duz.

L'armée russe, dans sa position sur l'Isti-Su, occupait l'embranchement des routes qui conduisaient au camp turc, et n'en était séparée que par une distance de 13 verstes. Mais le chemin, qui remontait une pente rapide et accidentée, n'était, pour ainsi dire, qu'un sentier impraticable. Ces obstacles matériels devaient toutefois paraître insignifians à des soldats électrisés par des victoires récentes, et qu'animait la perspective d'une nouvelle moisson de gloire.

Burtsoff, avec son détachement, demeure à la garde des parcs de vivres et de munitions, dans la vallée de Kaïnly; le reste des troupes se met en marche dès le point du jour.

Le détachement du général Pankratieff, précédé par un régiment kosaque, formait l'avant-garde.

Suivait le détachement commandé par Muravieff.

La cavalerie régulière et irrégulière fermait la marche.

Vers les sept heures du matin, les têtes de colonnes avaient dépassé les dernières éminences, et se trouvaient à trois verstes du camp de Milli-Duz, dont elles replièrent les avant-postes.

Des masses nombreuses d'infanterie et de cavalerie étaient formées sur le plateau d'une élévation de la face orientale des retranchemens; elles appuyaient leur droite à un ravin escarpé, leur gauche à un bois épais. Présentant le front à l'aile gauche des assaillans, elles occupaient une étendue d'une verste sur une profondeur de 400 toises.

La cavalerie était sur les deux ailes, l'infanterie au centre.

3 Batteries de 7, 3 et 2 pièces de canon, distribuées sur les hauteurs dominant le vallon qui séparait les deux armées, couvraient de leurs feux sa rampe rapidement inclinée.

Les tentes et les bagages du corps turc étaient à leur place.

Cette attitude annonçait des projets de résistance; aussi le général russe, jugeant que l'emploi de l'artillerie de position restée avec le train deviendrait nécessaire, expédia-t-il aussitôt à Burtsoff l'ordre de ne laisser auprès de la barricade que 3 bataillons, 2 régimens kosaques et 16 pièces d'artillerie, et de le rejoindre en toute hâte avec le reste de son détachement et la grosse artillerie.

L'armée, qui avait atteint le sommet des hauteurs, au-devant de Milli-Duz, fut disposée en ordre de bataille.

En première ligne :

2 demi-bataillons du 41e de chasseurs,	947 hommes.
2 bataillons du 42e,	1,623

Dans l'intervalle :

8 pièces légères.

En seconde ligne :

4 demi-bataillons du régiment des carabiniers d'Erivan,	2,174.

Dans l'intervalle :

10 pièces légères.

En troisième ligne :

le régiment des dragons de Nijninovgorod, le régiment de Houlans combinés,	1,516 chevaux.

Dans l'intervalle :

12 pièces de l'artillerie des Kosaques du Don,	
4 régimens kosaques,	1,402
3 régimens musulmans,	1,353.

En réserve :

4 demi-bataillons du régiment de Géorgie,	1,990 hommes.

Dans l'intervalle :

6 pièces de l'artillerie des Kosaques de la ligne.

Tout l'effectif présentait ainsi :

6,743 hommes d'infanterie,

4,471 hommes de cavalerie,

36 pièces de canon.

Ces troupes appuyaient leur aile droite à la route de Milli-Duz, et étendaient leur aile gauche jusque sur les hauteurs qui dominent les gorges du Khan; elles étaient séparées du camp par un vallon découvert et fort étroit.

A la vue des colonnes russes, les Turcs dirigèrent sur elles le feu de leurs batteries; mais leurs boulets, hors de portée, restant sans effet, le général Paskévitch attendait patiemment l'arrivée de sa grosse artillerie pour passer à l'offensive, lorsqu'une circonstance imprévue vint changer ses résolutions et fit brusquer l'attaque.

On apprit, par un transfuge, que les Turcs ignoraient la défaite du Séraskier. Il y avait donc lieu de prévoir que cette nouvelle agirait puissamment sur les troupes de Haghki-Pacha; un des prisonniers fut aussitôt chargé de la leur porter. L'effet désiré ne se fit pas attendre. La confiance qui avait régné dans le camp, fit place à de vives alarmes. Une grande partie des soldats, refusant l'obéissance, quittèrent leurs postes. Le général russe, qui reconnaissait le terrain de plus près, put s'apercevoir de ces mouvemens, et comprit que le pacha cherchait à dissimuler, par le feu redoublé de son artillerie, le découragement général. Il fallait saisir le moment : déjà l'ordre est donné aux colonnes de se tenir prêtes pour l'assaut, lorsqu'un parlementaire se présente devant les lignes et propose d'entrer en pourparlers. Haghki-Pacha, coupé de ses communications, et privé de tout espoir de secours, cherchait dans des pourparlers un

dernier moyen de salut. Sans se laisser induire en erreur par cette démarche, le général en chef russe lui intime l'ordre de se rendre sans condition, en ajoutant que ses dispositions sont prises pour l'attaque, à la moindre démonstration hostile.

En effet, le corps d'armée est divisé en quatre colonnes. A la tête de la première, le commandant en chef, en personne, abordera le centre de la ligne ennemie.

Pankratieff, avec la seconde, entournera la droite par un mouvement de flanc.

Muravieff, qui commande la troisième, et Sacken, avec la cavalerie, se développeront sur leur droite, et se porteront sur la route de Medjingherte, pour couper aux Turcs cette dernière retraite.

Pendant que ces mouvemens de troupes s'exécutent, le parlementaire était rentré dans le camp, et les Turcs avaient ouvert le feu de leurs batteries. Aussitôt les tambours battent la charge; les colonnes russes, arme au bras, s'avancent avec intrépidité contre les hauteurs du camp. L'ordre qui préside à leur marche déconcerte les Turcs. Les masses du centre qui protégent les batteries, quoique décidées à se défendre, sont attaquées avec tant de vigueur par la colonne que conduit le général Paskévitch en personne, qu'elles ont à peine le temps de décharger leurs pièces et les laissent fumantes encore au pouvoir des grenadiers.

De son côté, Pankratieff, qui a traversé le vallon, pénètre par la gauche dans les retranchemens. Un gros d'infanterie, protégé par quelques pièces de campagne, tente, en vain, de l'arrêter. Sous un feu de mitraille bien nourri, sa colonne avance au pas de charge; elle fait lâcher pied aux Turcs qui s'a-

britent dans la forêt. Pankratieff, maître de leur artillerie, la tourne contre les fuyards, et jette sa colonne à leur poursuite sur la route de Medjingherte. Ni l'épaisseur du bois, ni les ravins qui le coupent, ne peuvent soustraire les Turcs à ses coups; la plupart d'entre eux périssent, les autres mettent bas les armes. Le colonel Verziline, avec quelques Kosaques, atteint Haghki-Pacha lui-même, et le fait prisonnier ainsi que sa nombreuse suite. Quinze canons et deux étendards sont les trophées de cette attaque du général Pankratieff.

La rapidité de ce succès et la difficulté des lieux ne permettent pas aux colonnes de droite, commandées par Muravieff et Sacken, de consommer leur mouvement assez à temps pour couper la retraite à l'ennemi; mais elles le poursuivent vigoureusement, et lui enlèvent encore 16 étendards et 1200 prisonniers.

Le général Burtsoff ne put arriver qu'après la victoire.

Vers les onze heures, Haghki-Pacha fut conduit devant le général Paskévitch. Remettant lui-même son sabre au vainqueur, il lui dit : « Le sort des armes est inconstant; il y a quelques » heures, je commandais une armée de 20,000 hommes, main- » tenant, à ma honte, je suis ton prisonnier. Mais ton nom est » révéré parmi nous à cause de tes grandes qualités; et l'on dit » que si tu sais vaincre, tu sais aussi pardonner. Je me confie » à ta magnanimité. »

Touché par la douleur de ce vieillard, le général Paskévitch le traita avec distinction, et l'assura de la bienveillance de l'Empereur (1).

(1) Le chef turc conserva, dans sa captivité, toute sa dignité orientale. En parlant de cette affaire, si malheureuse pour lui, il disait : « J'étais prêt

Après la dispersion complète de l'ennemi, le général Paskévitch fit occuper le bois de Milli-Duz par le général Pankratieff. Muravieff prit position sur la route de Medjingherte. Les parcs avancèrent par celle de Zevinn et se barricadèrent sur l'Isti-Su, à l'endroit occupé la veille par l'armée.

L'histoire nous offre peu d'exemples de succès aussi complets et aussi rapides que ceux qui furent remportés par le corps du Caucase dans les journées des 19 et 20 juin. En 25 heures, il avait accompli une marche de 60 verstes, battu et totalement dispersé deux armées turques, fait prisonniers un chef et deux pachas subalternes, enlevé deux camps avec 28 pièces de canon, 19 étendards, 3,000 prisonniers, les tentes, les bagages et tous les dépôts des Turcs, en vivres et en munitions, et ce corps n'avait à-peu-près que 100 hommes hors de combat.

» à mourir à mon poste ; mais il n'était pas en mon pouvoir de retenir sous » les drapeaux des hordes indisciplinées et turbulentes. Vous avez coupé » toutes mes communications, et il ne me restait plus d'autre retraite que » la route de Kars ; mais là aussi j'eusse été pris entre deux feux. Le Séraskier m'a trompé en me promettant de se réunir à moi deux jours plus » tôt. La guerre d'Asie m'est bien connue, et ils ne trouveront pas de sitôt » un second Haghki-Pacha. »

Interrogé sur les dépôts de son camp; il dit : « Épargnez-moi ce déshonneur; vous trouverez bien vous-mêmes nos magasins. »

CHAPITRE XXIII.

Situation désespérée du Séraskier après les victoires des Russes à Kaïnly et à Milli-Duz. — L'armée russe avance contre Hassan-Kalé. — Prise de cette forteresse.

En suivant le cours des victoires de l'armée russe en Asie, et des événemens qui en furent la suite, on sera frappé de leur similitude avec ceux dont cette partie du monde a toujours été le théâtre.

Qu'on se transporte au temps d'Alexandre-le-Grand ou des Romains, on verra toujours une influence soudaine subjuguer l'esprit des populations asiatiques.

Aujourd'hui, comme alors, il suffira d'une seule victoire à un génie hardi et entreprenant pour étendre ses conquêtes et consolider son empire dans ces contrées. Doués d'une imagination ardente, imbus de fatalisme, et attribuant au destin les défaites qui sont la suite de leur impéritie, les peuples de l'Asie se courbent avec résignation sous ses décrets.

Le général Paskévitch était nourri des exemples de l'histoire et initié par sa propre expérience, en Perse, dans le secret des conquêtes asiatiques. Après son passage audacieux du Saganlugh et l'anéantissement complet des deux armées turques, il saura donc profiter de la stupeur générale qui succède à ses

victoires, pour marcher sans délai contre Arzerum, et la prompte soumission de cette capitale de la Haute-Asie deviendra le fruit de ses habiles conceptions.

Après les journées des 19 et 20 juin, la position du Séraskier était devenue de plus en plus critique. Fuyant dans toutes les directions, ses troupes, composées en grande partie des milices levées dans différentes provinces, tâchaient de regagner leurs foyers, et il n'était au pouvoir de personne de les retenir sous les drapeaux. C'est à peine si le Séraskier put rallier une moitié de sa cavalerie pour rejoindre à Hassan-Kalé ses réserves montant à 10,000 hommes.

A l'aide d'une tranquillité apparente, il essaya de rendre le courage à ses soldats démoralisés, prit des mesures pour concentrer ses forces sous Arzerum, et s'y rendit incontinent afin de calmer l'effroi de sa défaite, et d'organiser quelques moyens de résistance. Comptant sur les 30,000 hommes que cette ville populeuse pouvait mettre sur pied pour s'opposer aux premiers efforts des Russes, il expédia au Kaïa-Bek, resté après sa défaite au Tchaborié, dans le sandjak d'Olti, l'ordre de rassembler les milices Lazes et de se porter sans délai à son secours. Des ordres semblables furent donnés par lui au pacha de Much, dont l'inaction, suite de son entente secrète avec les Russes, était d'autant plus inexplicable, qu'un corps de 7,000 Kurdes se trouvait à sa disposition.

Pendant que le Séraskier s'évertuait ainsi à rétablir l'état de ses affaires, le général en chef russe, pour compléter l'effet de la victoire du 20 juin, avait fait suivre, dès le soir, l'ennemi dans trois directions.

Le général Burtsoff, avec 2 bataillons, 1 régiment kosaque

et 12 pièces légères, fut dirigé par la grande route d'Arzerum sur Zevinn et Ardos, accompagné d'un bataillon de sapeurs chargé de procéder aux réparations de la route. Dans cette marche, quelques faibles partis atteints par les Kosaques mirent bas les armes. Des éclaireurs envoyés vers Khorassan, s'emparèrent d'un transport de 800 sacs de blé et de 2,000 charges, après avoir mis son escorte en fuite.

Le général prince Békovitch-Tcherkaskoï, avec une seconde colonne, avait été porté sur la route de Medjingherte et communiqua avec Burtsoff, à Khorassan.

Le colonel Simonitch, avec une troisième colonne, fut chargé de nettoyer les bois et de recueillir les traînards turcs.

Le 21 juin, le général Paskévitch prit, avec le gros de l'armée, la route frayée par Burtsoff. Pendant la marche, il passa la revue de ses troupes et les félicita de leurs victoires; il fut salué par des acclamations unanimes.

Les Beks Kurdes partagèrent l'enthousiasme général. « Mar- » chez sur Arzerum, lui dirent-ils; prenez cette ville, et la sou- » mission de nos peuples vous sera désormais assurée. »

Zevinn atteint, on en fortifia le château qui devait servir d'étape intermédiaire entre Kars et Arzerum.

Le 22, le corps continua sa marche vers Ardos.

Un régiment kosaque et six pièces légères formaient l'avant-garde.

Les troupes étaient ployées en colonnes.

Les parcs marchaient à la queue de chaque colonne. Un régiment kosaque et deux compagnies d'infanterie fermaient la marche.

Un courrier turc, porteur d'une lettre d'Akhmed-Bek à

Haghki-Pacha, et dans laquelle le prince des Adjars manifestait l'intention d'attaquer Akhaltsikh, ayant été intercepté, le général Paskévitch le chargea de porter la réponse suivante :

« Akhmed-Bek ! votre lettre à Haghki-Pacha est, par les » chances de la guerre, tombée entre mes mains. Votre brave » compatriote devient mon prisonnier. Pour lui épargner une » tâche pénible, je prends sur moi de vous informer que le 19 » de ce mois, j'ai battu et rejeté au-delà du Saganlugh le Séras- » kier, et son armée de trente mille hommes ; que le 20, j'ai » défait également et pris Haghki-Pacha. Leur artillerie et » leurs magasins sont entre mes mains. Mes troupes victo- » rieuses marchent sur Arzerum à de nouveaux triomphes. » Jugez après cela des conditions de succès qui vous res- » tent. »

Le 22 au soir, toutes les colonnes détachées à la poursuite des Turcs, s'étant ralliées, l'armée prit position à Ardos. En deux jours, elle avait accompli une marche de 60 verstes, et éclairé ses flancs sur une distance de 40.

Le 23, elle se porta en masse vers Kerpi-Kev (1). La proximité

(1) Non loin de Kerpi-Kev, l'Arax, qui forme un coude vers le S., reçoit un affluent que quelques voyageurs ont pris pour un de ses bras, mais que les indigènes ne confondent jamais avec lui, et qu'ils nomment le Hassan-Su. D'ailleurs, les eaux de ces rivières se distinguent par la différence de leur couleur. Un pont en pierres, d'une belle architecture et d'une construction solide, conduit par-dessus l'Arax non loin de leur confluent. On en reporte l'origine à Darius Hystaspe. Les sept arches sur lesquelles il repose n'ont pas souffert des ravages du temps. Ce pont, que les habitans appellent Tchéban-Kerpi (pont des pasteurs), forme le point de jonction des deux grandes routes qui conduisent, l'une de Kars, l'autre de Baïazeth, à Arzerum.

de l'Arax se fit sentir par un changement de température notable. Des chaleurs accablantes exténuèrent les soldats.

Là, on apprit par des Arméniens que les troupes de Salegh-Pacha, qui étaient restées après son départ à Hassan-Kalé, se mutinaient, entraînées par les fuyards de Zevinn, et quittaient cette forteresse à la débandade. Désespérant de les faire rentrer dans le devoir, le Séraskier, afin de sauver au moins les dépôts, avait mis en réquisition tous les habitans du voisinage.

Sans perdre un instant, le général Paskévitch se met à la tête de 5 régimens kosaques et musulmans, de la brigade régulière, de 18 pièces de canon, d'un bataillon du régiment d'Erivan, et se dirige vers Hassan-Kalé. A huit heures du soir, ce détachement volant, ayant franchi 40 verstes, s'est déjà emparé de la forteresse. Elle était abandonnée par l'ennemi ; des colonnes de poussière indiquent encore sa retraite. Le général Serghéïeff, avec deux régimens kosaques, est mis à sa poursuite, l'atteint à 25 verstes, lui enlève deux mille pièces de bétail, et délivre 500 familles qu'on avait entraînées de force.

Cette forteresse, une des plus antiques de l'Arménie, érigée du temps des Romains, portait, d'après son fondateur, le nom de Théodosiopolis, que les Turcs avaient changé en celui de Hassan-Kalé. Les Russes y trouvèrent 29 pièces de canon, et des magasins considérables de vivres et de munitions. Malgré le délabrement, ce fort devenait d'une grande importance. Situé sur un rocher qui domine toute la plaine, il couvre de ses feux les avenues de l'est et de l'ouest, et peut être considéré comme la clé de la vallée d'Arzerum, et de ses communications avec Kars et Baïazeth.

Cinq cents maisons à deux étages et bien bâties, composent le faubourg, qui a un air de propreté peu commun aux villes asiatiques.

Le 24 juin, tout le corps d'armée, et les parcs de vivres et munitions se concentrèrent sous les murs de la place. Une partie des troupes fut employée à la restaurer. En peu d'heures, on la remit sur un pied de défense respectable, et elle put recevoir les dépôts laissés à Zevinn.

Depuis le passage des montagnes du Saganlugh, les habitans voyant les Russes pénétrer sans obstacles dans le pays, accouraient de toutes parts sur les pas des vainqueurs pour faire leur soumission et implorer protection. Après la prise de Hassan-Kalé, l'affluence des Beks et Angalares des districts et villages environnans, fut encore plus grande. Par un accueil également bienveillant pour les chrétiens et les mahométans, le général en chef sut rendre la confiance à toute la contrée environnante, et, comme au milieu de la paix la plus profonde, les travaux agricoles reprirent leur cours.

CHAPITRE XXIV.

Mamisch-Aga est envoyé de la part du général en chef russe à Arzerum. — Succès de sa mission. — Marche contre cette ville. — Propositions portées par le prince Békovitch-Tcherkaskoï. — Reddition de la ville. — Le séraskier Salegh-Pacha est fait prisonnier.

La prise de Hassan-Kalé, l'arrivée des fuyards turcs et l'approche des Kosaques, avaient jeté dans Arzerum le trouble et la discorde. Les uns, dominés par la crainte, s'opposaient à toute résistance, comme inutile ; les autres voulaient défendre à outrance leur religion et leurs foyers.

Instruit de ces mésintelligences, le général Paskévitch vit tout le parti qu'il pouvait en tirer. Mamisch-Aga, un des prisonniers, consentit à porter une proclamation aux habitans pour les engager à se soumettre, afin de préserver ainsi sa ville natale du sort d'Akhaltsikh ; Bekir-Aga, autre prisonnier, lui fut adjoint.

Arrivés le soir à Arzerum, et ayant appris de leurs amis les plus dévoués que le bas peuple, gagné par le Séraskier, voulait tenter le sort des combats, les deux envoyés jugèrent prudent d'associer à leurs projets l'Agan-Aga, ou gouverneur de la place. Dans la pensée qu'une prompte soumission pouvait seule sauver la ville, ce fonctionnaire convoqua les notables, et leur fit lecture de la proclamation apportée par Mamisch-Aga. Ce-

lui-ci exalta en même temps le courage des troupes russes ainsi que les qualités de leur chef, et répondit sur sa tête du strict accomplissement des promesses dont il était l'organe.

Les paroles de cet homme influent firent une impression profonde sur l'assemblée; vivement alarmée par les dangers qui la menaçaient, elle adopta unanimement la résolution de capituler. Il fut décidé aussi que pour prédisposer les esprits et ne pas trop froisser la vanité du peuple, on ferait aussitôt circuler le bruit que le Séraskier avait le dessein d'abandonner la ville avec ses troupes. En même temps Mamisch et Bekir-Aga, avec quelques-uns de leurs affidés, s'étant rendus, de nuit, hors des remparts, enlevèrent les tentes vides dressées par ordre du Séraskier pour tromper les habitans sur ses forces réelles.

Ces moyens eurent un prompt succès. Dès l'aube, une effervescence générale gagna la population. Les milices placées sur les remparts désertèrent leurs postes. Attroupée sur la place publique, la populace demanda que l'on tînt conseil; les notables, se mêlant à la foule, y répandirent, alors, la proclamation du général Paskévitch, en disant qu'une capitulation pouvait seule empêcher leur ruine. Ils obtinrent ainsi, par la frayeur, l'assentiment général. Se portant en masse chez le Séraskier, ils lui signifièrent la résolution adoptée de rendre la ville. En vain Salegh-Pacha employa-t-il tour à tour les menaces et les supplications; tout fut inutile. Voulant dès lors se soustraire, au moins, au désastre général, il leur dit : « Faites ce que vous voudrez, mais moi et mes pachas nous ne » serons pas témoins de ce malheur; nous abandonnerons la » ville. — Toi et tes pachas, lui répondit-on, vous avez été » avec nous dans les jours de paix et de prospérité, vous par-

» tagerez notre sort à présent que l'heure des dangers est » venue. Nous ne vous laisserons pas sortir d'Arzerum. »

Des gardes furent placées aux portes de son palais : Mamisch-Aga instruisit le général en chef russe de toutes ces circonstances par la lettre suivante :

« Les mullahs et les notables de la ville acceptent avec joie » votre proposition; ils sont prêts à se soumettre ainsi que » toute la population; mais le Séraskier et les troupes tâchent » encore d'agiter le bas peuple, et c'est la confiance en votre » parole qui maintient seule la tranquillité. »

Ce message surprit l'armée russe au milieu des réjouissances par lesquelles elle célébrait, le 25 juillet, sous Hassan-Kalé, l'anniversaire de la naissance de l'Empereur.

Présumant, avec raison, qu'un mouvement sur Arzerum, ou affermirait les habitans dans leur résolution, ou provoquerait des dissensions intestines; que dans les deux cas la ville, de gré ou de vive force, tomberait entre ses mains, le comte Paskévitch ordonne de lever le camp. L'ordre de marche est distribué à l'instant. Au bout d'une heure, les troupes s'étaient ébranlées, emportant pour quatre jours de vivres. Le soir même, elles avaient déjà franchi 20 verstes, et bivouaquèrent à Nabi-Tchan.

Le 26, à 7 heures, elles allaient poursuivre leur mouvement, lorsque les avant-postes signalèrent le retour de Mamisch-Aga, député par les habitans d'Arzerum, et du Kapidji-Bachi d'Arzerum, chargé d'un message du Séraskier.

Le premier était porteur d'une lettre ainsi conçue :

« Nous avons compris le sens de votre proclamation; les » sentimens d'humanité et de magnanimité qui vous distin-

» guent, vous ont inspiré l'idée de préserver des maux de la » guerre les familles musulmanes d'Arzerum. Nous acceptons » vos propositions, et vous supplions de nous envoyer un » homme de confiance qui puisse entrer en négociations avec » le Séraskier, le Défterdar, les uhlemas et les notables, afin » de régler les clauses de la capitulation. Le Kapidji-Bachi et » Mamisch-Aga feront foi de la sincérité de nos intentions, et » recueilleront vos ordres. »

Après la lecture de cette lettre, le Kapidji-Bachi, réitérant les mêmes assurances, fit observer au général Paskévitch que le Séraskier et le peuple le croyaient encore sous les murs de Hassan-Kalé. « En vous voyant aux portes d'Arzerum, dit-il, » la populace, toujours turbulente, excitée par le fanatisme, » pourra se porter à des excès dont il est impossible de prévoir » les suites. » Il ajouta que les environs de la ville manquaient d'eau, espérant ainsi suspendre sa marche. Mais le comte Paskévitch ne lui répondit qu'en faisant battre aux champs : les troupes s'ébranlèrent. Pendant le trajet, Mamisch-Aga assura en secret le général Paskévitch que ce mouvement pouvait seul conduire promptement au but. « Le Séraskier, re- » prit-il, retarde à dessein la reddition de la ville, et attend les » renforts que lui amène le Kaïa; je n'ai pas pu, devant mon » compagnon, vous donner ces renseignemens, mais vous avez, » de vous-même, compris ses intentions astucieuses. »

La plaine de Hassan-Kalé se termine à Nabi-Tchaï par une chaîne de hauteurs calcaires et dépouillées de verdure, qui la séparent de celle d'Arzerum, et à travers lesquelles conduit un défilé étroit. L'armée le franchit sans obstacles ; vers midi elle déboucha dans la plaine d'Arzerum. Le général en chef ayant



reconnu le terrain, prit position à 4 verstes de la ville, en face de l'éminence du Top-Dag, point culminant de tous les environs, et situé à 800 toises de la citadelle et à 300 des remparts des faubourgs qu'elle domine complètement. Les Turcs y avaient établi une ligne de retranchemens hérissée de canons, et qu'occupait une partie de leur infanterie. Quelques cavaliers vinrent aussitôt tirailler avec les avant-postes russes, mais, selon l'ordre donné, ces derniers ne répondirent pas à leurs provocations.

Pendant que l'on établissait le camp près d'un ruisseau qui fournissait une eau saine et abondante, le général major prince Békovitch-Tcherkaskoï fut expédié auprès du Séraskier, avec les députés turcs et une suite de deux officiers, de 15 Kosaques et de 5 Ouzdenis (1), pour s'entendre sur la capitulation.

Contre les usages reçus, les parlementaires ne purent pénétrer en ville que sous le feu assez vif des batteries. Une foule d'hommes armés garnissait les fortifications extérieures : dans les rues, le peuple qui se pressait sur le passage de l'envoyé russe, gardait un morne silence, et semblait considérer avec une curiosité mêlée d'effroi cette image sensible des vainqueurs de Kars et d'Akhaltsikh.

Désirant, avant de parler au Séraskier, sonder les intentions des habitans, le prince Békovitch se rendit chez Semed-Aga, l'un de ses amis.

Bientôt les kadis, les muftis, les angalares, solikares et au-

(1) On appelait ainsi les nobles de la grande Kabardie, dont un corps servait dans l'armée russe.

tres employés et notables de la ville, accoururent en foule auprès de lui. Possédant bien la langue turque, il leur expliqua que le général en chef russe était animé des intentions les plus généreuses à leur égard, et qu'il était porteur d'une lettre de lui qui leur serait communiquée le lendemain, après l'entrevue avec le Séraskier. Sur ces assertions, ils consentirent à ajourner jusque-là toute démarche.

Le 27 au matin eut lieu la conférence. Les rues d'Arzerum étaient peuplées d'hommes armés ; l'inquiétude se peignait sur tous les visages, et de vives discussions animaient les groupes.

Salegh-Pacha accueillit l'envoyé russe avec les distinctions d'usage, et entouré de tout son état-major, composé d'Akhmed-Pacha, de Kaynly-Osman et d'Abisch-Pacha. Resté seul avec le prince Tcherkaskoï, il prit lecture de la lettre du comte Paskévitch, et y vit avec effroi que les troupes et leurs chefs devaient se constituer prisonniers de guerre. L'idée de la captivité arracha des larmes de désespoir à ce vieillard, habitué à commander en maître à Arzerum. En vain demanda-t-il au prince Tcherkaskoï de lui épargner cette humiliation par son intervention auprès du général en chef russe ; voyant que ses prières étaient inutiles, il feignit de se résigner à son sort et d'accepter les conditions proposées. Mais dès ce moment, il conçut le dessein secret de chercher dans le soulèvement du peuple un dernier moyen de salut.

Muni du consentement apparent du Séraskier, l'envoyé russe parut alors devant l'assemblée des notables, et leur fit part des clauses de la capitulation. Sûreté de leurs personnes, intégrité de leurs biens, libre exercice de leur culte, et conservation de leurs tribunaux. A ces conditions, la forteresse,

avec les drapeaux, les canons, les arsenaux et autres propriétés du gouvernement turc, devait être remise aux troupes russes dans la matinée même, et le Séraskier et les autres dignitaires de la Porte, ainsi que les troupes n'appartenant pas à la ville, se constitueraient prisonniers de guerre; les habitans livreraient leurs armes, sauf restitution à la conclusion de la paix; enfin, une députation porterait au comte Paskévitch les clés de la ville.

L'assemblée accepta ces conditions, mais supplia néanmoins le prince Békovitch de retarder la remise de la place jusqu'à 4 heures de l'après-midi; un message fut expédié au général en chef russe avec cette demande.

Mais dans l'intervalle, les menées du Séraskier avaient porté leur fruit : le mécontentement qu'il avait attisé ne tarda pas à éclater. Des cris aux armes, des menaces effroyables vinrent remplacer la tranquillité qui avait régné jusqu'alors. Des bandes armées parcoururent les rues et les places, et se groupèrent autour de la demeure du Séraskier et de celle de l'envoyé russe, excitant le peuple, au nom du prophète, à se porter sur les remparts, et demandant la tête du prince Békovitch.

Au milieu de cette effervescence, la situation de l'envoyé russe était périlleuse; toutefois, loin d'en être intimidé, il accorda un refuge chez lui aux habitans les plus compromis, et qui craignaient les excès de la populace. Son sang-froid leur rendit un peu d'assurance. Cependant une multitude effrénée assiégeait la maison, menaçant de tirer par les fenêtres et d'enfoncer les portes; mais fidèle aux lois de l'hospitalité, Semed-Aga, avec quelques-uns de ses proches, déclara qu'il s'opposerait, les armes à la main, aux entreprises de ces furieux.

Dans le cours de ces scènes de désordre, aucune résolution ne put être adoptée, et le terme fixé par le général en chef russe s'était écoulé. A l'attitude des Turcs, qui ne discontinuaient pas le feu de leurs batteries du Top-Dag, jugeant que les pourparlers ne mèneraient à aucun résultat, et qu'une démonstration militaire pouvait seule mettre un terme à l'hésitation des habitans, il a rangé ses troupes en bataille.

L'infanterie est formée en deux colonnes :

3 Régimens kosaques et 42 pièces d'artillerie sont placées au flanc droit.

Le reste de la cavalerie prend le flanc gauche.

Tambours battant, drapeaux déployés, la colonne de droite, commandée par le général Pankratieff, avance contre la batterie du Top-Dagh. Quoiqu'accueillie d'abord par un feu d'artillerie assez vif, elle voit les Turcs fuir sans attendre le choc ; elle pénètre dans les retranchemens sans coup férir, s'empare des canons, et se forme en ordre de bataille devant les remparts.

Ce succès rapide change bientôt la face des affaires ; à la nouvelle de l'approche des Russes, la fureur fait place à l'effroi. Profitant de ce moment, le prince Békovitch publie les conditions proposées. Le peuple les reçoit avec transport et jette les armes ; la tranquillité se rétablit ; quelques forcenés seuls se portent sur les batteries pour tâcher de les défendre ; et 300 Arnautes, qui gardent la citadelle, refusent d'en sortir sans avoir reçu l'arriéré de solde qui leur est dû. Le zèle du prince Békovitch est encore mis à l'épreuve ; sa fermeté force Salegh-Pacha de satisfaire à leur demande.

Ce dernier obstacle écarté, une députation composée des

principaux habitans, se rend enfin au camp russe. Le gouverneur turc remet au général Paskévitch les clés de la ville; la capitulation est signée.

Dès ce moment, le sort d'Arzerum est décidé. Malgré quelques boulets partis des murailles, le général Pankratieff pénètre dans l'enceinte par la porte de Kars. Drapeaux déployés, en grande tenue de parade, ses soldats prennent possession des remparts extérieurs. Une autre colonne se porte vers la forteresse, à travers les rues étroites qu'encombre une foule innombrable. Du haut des toits, les femmes jettent des fleurs sur son passage : du lait, du miel, des fruits et du pain sont offerts aux vainqueurs. La discipline et l'ordre qui ne cessent de régner dans leurs rangs étonnent surtout les habitans. La forteresse est occupée sans obstacles; les Arnautes font encore mine de vouloir défendre la citadelle, mais l'aspect de l'artillerie russe, prête à les foudroyer, les oblige de mettre bas les armes. A 6 heures et demie du soir, l'étendard russe flottait sur ses remparts, et toutes les portes de la ville étaient occupées par des postes d'infanterie.

Le général Pankratieff s'étant rendu alors chez le Séraskier, lui déclara qu'il était son prisonnier, ainsi que les pachas Akhmed, Osman et Abisch. Malgré les égards qu'on eut pour lui, Salegh-Pacha, plongé dans une profonde douleur, semblait ne pas pouvoir se résigner à son sort.

Des sentimens de joie animaient au contraire toute la population; le peuple entourait avec étonnement ces guerriers devant lesquels il avait tremblé naguère, et qui, actuellement, fidèles à la discipline, refusaient les dons qui leur étaient offerts.

Ainsi s'accomplit la soumission d'Arzerum. Quatorze jours avaient suffi à l'armée russe pour franchir, à partir de Kotanly, une distance de 150 verstes. Dans ce court espace de temps, elle avait battu et dispersé deux armées turques; forcé les défilés qui conduisent à travers la haute chaîne de montagnes du Saganlugh; enfin, elle voyait cette suite de victoires éclatantes couronnée par la prise de la capitale de la Haute-Asie, fait mémorable, qui eut lieu le jour anniversaire de la bataille de Pultava.

150 Pièces de canon, un arsenal important, une quantité considérable de vivres, 6 étendards, le bâton de séraskier, ses bunstchuks et ceux de tous les pachas étaient tombés au pouvoir des vainqueurs.

C'était la première fois, depuis que les Turcs avaient conquis la Haute-Asie, que des armées chrétiennes pénétraient ainsi dans le cœur de l'empire ottoman et occupaient Arzerum. La domination passagère des Russes a fait chérir et respecter leur nom jusque dans les contrées les plus éloignées de l'Asie; elle servit à créer de nouvelles relations commerciales, et donna d'autres débouchés aux provinces du Caucase.



CHAPITRE XXV.

Le pacha de Venn assiége la forteresse de Baïezeth. — Belle défense de la garnison. — L'ennemi est repoussé.

Avant de poursuivre le récit des opérations du corps principal, nous reporterons le lecteur sur l'extrême flanc gauche de l'armée russe, où se passaient des événemens d'une haute gravité.

La conquête de tout le pachalik de Baïazeth, quoique glorieuse pour les armes russes, avait, sous le rapport stratégique, étendu outre mesure le théâtre des opérations, et elle attirait en outre sur ce point l'attention de la Porte.

Aussi long-temps que Pankratieff y avait été cantonné, cet inconvénient s'était peu fait sentir; mais lorsque son détachement eut rejoint le gros de l'armée, l'extrême gauche n'ayant pour toute défense que 3 bataillons d'infanterie, 1 régiment kosaque et 12 pièces de canon, pouvait être compromise. A la vérité, on donnait plus de consistance à ce faible corps, en abandonnant Diadina et Toprakh-Kalé, et en concentrant toutes les troupes à Baïazeth. Tel eût été même le projet primitif du comte Paskévitch; mais il l'abandonna, cédant aux supplications des habitans arméniens, qui promettaient d'armer à leurs frais une milice de mille hommes pour renforcer la garnison de cette place, et éviter ainsi que le reste du pays fût dégarni.

La position précaire des Russes et la faiblesse des garnisons, furent bientôt mises à l'épreuve par les incursions des Kurdes dans les villages limitrophes. Le bruit courut aussi que le pacha de Vann, réuni à Akhmed-Khan, pacha de Bergherakh, se proposait, à la tête de 15 mille hommes et 12 pièces de canon, d'attaquer et de reprendre Baïazeth.

Cette ville, située sur un terrain accidenté, qui paralyse l'action de l'artillerie, était entourée de hauteurs, et n'avait pas d'enceinte continue, mais elle était défendue par des ouvrages détachés constituant deux lignes fortes; l'une tournée vers Maku, l'autre vers Erivan. Sa garnison consistait en 13 compagnies d'infanterie (1,482 hommes), un régiment kosaque, 10 pièces d'artillerie russe, 7 canons enlevés aux Turcs et un millier d'Arméniens armés.

Le général Popoff, après avoir amélioré autant que possible les ouvrages, et réuni des approvisionnemens suffisans, avait réparti ses troupes ainsi qu'il suit :

Du côté de Maku, dont il confia le commandement au général Paniutine :

sur la batterie dite orientale,
- 2 compagnies,
- 3 pièces turques,
- 1 pièce de campagne;

sur la batterie rouge,
- 1 compagnie,
- 4 pièces turques ;

sur la batterie neuve,
- 1 compagnie,
- 2 pièces de campagne.

Du côté d'Erivan (le général Popoff) :
sur la batterie dite d'Erivan,

1/2 bataillon,

2 pièces ;

sur la batterie occidentale,

4 compagnies,

2 pièces.

Au château neuf, situé au centre de la ville, et où se trouvaient déposés les vivres et les munitions :

1 compagnie,

4 pièces.

La milice arménienne était répartie, soit dans les retranchemens de la face méridionale, soit sur une hauteur près de l'ancien château ; de plus un détachement de 50 hommes occupait un bâtiment crénelé situé à 70 pas en avant de la batterie orientale.

Le régiment kosaque, formé en bataillon à pied, constituait la réserve.

Ces mesures étaient impérieusement commandées. Les rapports journaliers annonçaient l'approche de plus en plus imminente des Turcs.

Le 6 juin, un détachement de 3 mille cavaliers avait attaqué Toprakh-Kalé, mais avait été repoussé avec perte.

Le 15, les éclaireurs signalèrent l'avant-garde du pacha de Vann à 2 marches de Baïazeth.

Le 18, sa cavalerie ayant passé l'Ala-Dagh campa à 12 verstes de la place.

Le 20, tout son corps s'en approcha. De fortes masses de cavalerie et d'infanterie débouchèrent sur les hauteurs occu-

pées par les piquets et les culbutèrent. Les Kosaques accourus à leur soutien, engagèrent une vive escarmouche, mais durent céder au nombre, et se retirèrent en bon ordre, protégés par deux compagnies d'infanterie.

S'étant rendu maître du pourtour de la ville, le pacha de Vann, afin de partager l'attention de la garnison, fait alors exécuter par ses troupes une fausse démonstration sur la route d'Erivan. Il place en même temps son artillerie sur une hauteur vis-à-vis du faubourg musulman, et ouvre contre sa batterie orientale un feu soutenu. Bientôt les Turcs passent contre elle à des mouvemens plus décisifs. Tandis que leur cavalerie l'attaque de front, l'infanterie, masquée par ce mouvement et par de profonds ravins, occupe une colline près du faubourg musulman. Sous un feu vif de mitraille, elle s'empare même du bâtiment crénelé que la milice arménienne a abandonné sans résistance. Excitée par les premiers succès du Pacha, la population musulmane de la ville prend les armes, et dirige à revers une vive fusillade sur la batterie orientale. Cernée de tous côtés, et dans la position la plus critique, la faible garnison de 250 hommes qui l'occupe, animée par la présence du général Paniutine, conserve une attitude imposante. Son feu serré d'artillerie et de mousqueterie ne peut cependant empêcher les Turcs abrités par les accidens du terrain, d'aborder le parapet. C'est à coups de crosse et de baïonnette qu'elle doit repousser leurs assauts renouvelés. Elle se défend ainsi avec acharnement, mais non sans éprouver des pertes sensibles jusque vers les 6 heures du soir. Dans ce moment, le général Paniutine ayant été frappé d'une balle à la poitrine, les assaillans saisissent comme par instinct le moment

où on le transporte hors de la batterie, pour s'y précipiter avec une nouvelle furie. Quoique privés de tous leurs artilleurs et réduits à soixante hommes, les Russes affrontent, pendant quelque temps encore, le choc des ennemis. Cependant après des prodiges de valeur, cette poignée de braves, exténuée par une lutte si sanglante, est obligée de céder le terrain. Les Turcs pénètrent dans la batterie. Le lieutenant Chirvanoff, resté seul près de ses pièces, les décharge sur les agresseurs, et se fait hacher à son poste : les blessés sont tous massacrés. Les faibles débris de la garnison refluent vers la ville au moment où le général Paniutine porté sur un brancard revenait avec deux compagnies fraîches tirées du château neuf. Arrêtant les fuyards, il les ramène au combat; culbute à leur tête l'ennemi stupéfait de tant de témérité, et rentre dans la redoute. Mais ce succès ne peut être que momentané. Les Turcs, revenus de leur frayeur, font une nouvelle tentative et forcent les assiégés, qu'ils accablent de leur nombre, de leur abandonner la redoute à la nuit tombante, et de retrograder vers le château neuf.

Les troupes du pacha passèrent la nuit en réjouissance avec les habitans musulmans; leurs cris de joie n'étaient interrompus que par le grondement de leur artillerie et par des salves de mousqueterie tirées en signe d'allégresse.

De son côté, la garnison russe ayant perdu son principal point de défense, plus de 300 hommes et 4 bouches à feu, se trouvaient dans une de ces positions désespérées où le courage ne peut plus conduire qu'à une mort glorieuse.

Le général Popoff, convaincu que toute résistance ultérieure serait inutile, pense qu'il faut profiter de la nuit pour quitter

la ville et assurer la retraite. Le général Paniutine, quoique blessé, ne partage pas cet avis. Selon lui, se retirer, c'est s'exposer à une perte assurée. Il insiste pour qu'on se défende jusqu'à la dernière extrémité, et propose de concentrer, à cet effet, toutes les forces de la garnison dans le château neuf et dans les deux batteries dites neuve et rouge. Les colonels appelés au conseil partagent unanimement son avis, et demandent seulement que la défense soit étendue à la hauteur du château vieux.

Dans la nuit même toutes les mesures sont prises. Les batteries, du côté d'Erivan, sont dégarnies de troupes, et les tentes seules y sont laissées pour tromper l'ennemi. A l'aube du jour, la garnison avec toute son artillerie se trouve concentrée sur les quatre points désignés, et dirige son feu contre la batterie orientale, contre le faubourg et la route de Maku. Les Turcs ripostent vigoureusement et assaillent la batterie rouge; ils sont repoussés par les deux compagnies qui s'y trouvent et plient en désordre. Profitant de ce premier succès, le général Paniutine, porté sur les bras des grenadiers, attaque à leur tête la hauteur située devant la batterie perdue la veille, et l'emporte.

Cet échec des Turcs fut suivi d'une attaque infructueuse contre le château neuf; rejetés avec perte dans le faubourg, ils y sont abimés par le feu concentré des 12 pièces russes. Une grande partie des maisons étant abattues, ils ne trouvent plus d'abri contre les projectiles, et commencent peu à peu à filer derrière les gabions et les blokhaus de la batterie orientale. Dans cet instant, ils sont assaillis par le général Popoff, à la tête de 2 compagnies. L'audace et la célérité de cette charge



les forcent d'abandonner la batterie sans en retirer les pièces enlevées la veille. Le succès des Russes est complet.

Cette défaite a mécontenté le pacha de Vann; il tente un dernier effort pour ressaisir la victoire qui lui échappe. Vers midi, 6,000 hommes formés en bataille se précipitent contre les batteries. Cette tentative conduite mollement est sans résultat. Accueillis par un feu croisé de mitraille, les Turcs prennent la fuite en désordre, et, resserrés dans les sinuosités des ravins, y sont poursuivis par de nouvelles décharges d'artillerie. Les pertes sensibles qu'ils éprouvent, décident leur retraite, et ils vont reprendre leur position sur la route de Maku, à 9 verstes de la ville.

Exténuée par deux jours d'un combat opiniâtre et sanglant, la garnison, qui d'ailleurs pouvait craindre, avec raison, que cette retraite ne fût une ruse de guerre pour l'attirer hors de la place, ne poursuivit pas l'ennemi, et continua de garder ses remparts avec la plus grande vigilance.

Cette précaution n'était pas inutile. Le 22 et le 23 de forts détachemens de cavalerie s'approchèrent de la place; le 24, le pacha de Vann vint encore occuper, avec toutes ses forces, les hauteurs environnantes; mais cette dernière démonstration devait masquer son éloignement définitif. Le 25, il avait repris son camp à Kani-Jel; les jours suivans il le quitta avec une partie de ses troupes; le 1er juillet l'ennemi avait complètement disparu.

Les victoires remportées par le comte d'Erivan sur le Saganlugh, et le bruit de l'apparition d'un corps russe sur les derrières du pacha de Vann, contribuèrent sans doute autant à cette détermination, que la nouvelle de l'approche d'un renfort

pour la garnison, et les pertes que ce pacha avait essuyées. Elles s'élevaient à 2,000 hommes.

La garnison avait 24 officiers et 400 soldats hors de combat. Le renfort qu'elle reçut, composé de 300 recrues seulement, ne compensa donc ses pertes qu'en partie. Le nombre des projectiles lancés pendant le siége s'élevait à 120,000 cartouches et 1,430 charges d'artillerie.

On doit compter la belle défense de Baïazeth, parmi les faits d'armes les plus glorieux de l'armée du Caucase ; et le trait d'héroïsme du général Paniutine vivra long-temps encore dans les souvenirs de l'armée russe.

Déjà, au passage du Saganlugh, le général Popoff avait, par un rapport, informé le comte Paskévitch des craintes que lui inspirait l'attitude du pacha de Vann ; mais le général en chef pensa, avec raison, qu'un corps détaché sur Baïazeth affaiblirait son armée, sans venir à temps au secours de cette place. Il se borna donc, après les succès de Kaïnly et de Milli-Duz, à pousser une reconnaissance jusqu'à Khorassan, se reposant du reste, pour faire échouer les desseins des Turcs, sur l'effet de ses victoires et sur la bravoure éprouvée de la garnison.

CHAPITRE XXVI.

Institution à Arzerum d'une administration centrale. — Arrestation du Séraskier. — Prise des forteresses de Khniss et de Baïburth.

D'après les combinaisons primitives, les ordres de marche des renforts envoyés de l'intérieur de l'empire, étaient calculés de manière à ce que la jonction coïncidât avec l'occupation d'Arzerum. Toutefois la rapidité du succès, et quelques obstacles imprévus avaient dérangé ces calculs, et les réserves étaient encore loin de leur destination. L'armée russe, trop faible en nombre pour laisser une garnison à Arzerum, et étendre vers Sivaz ou Trébisonde sa ligne d'opération déjà si profonde, fut forcée de suspendre sa marche, par suite de ce retard.

Ce temps d'arrêt ne fut cependant pas perdu ; nous voyons, au contraire, le général en chef russe le mettre à profit pour déployer une activité administrative et politique féconde en résultats. Maître de la capitale de la Haute-Asie, il jugea qu'en y établissant un gouvernement central sous l'égide de la Russie, il verrait bientôt tous les habitans se rallier à elle par l'ordre naturel des choses, et il pressentit l'effet salutaire qu'aurait sur la Porte cette consolidation de la puissance russe au milieu de ses états.

Dans ce but, ayant nommé le général Pankratieff gouverneur militaire de la ville, il institua un conseil de régence présidé par le prince Bekovitch Tcherkaskoï, commandant de la place, et ce conseil était composé des principaux notables chrétiens ou musulmans.

Des proclamations adressées aux habitans les rappelèrent à leurs occupations; le commerce et l'industrie reprirent leur essor, et se ravivèrent encore par la présence des troupes russes. Portant son attention sur toutes les branches de la prospérité publique, la régence fit une répartition égale des impôts entre les chrétiens et les musulmans. Elle abolit l'impôt dit Karadja, à la charge exclusive des populations chrétiennes; elle acquitta les dettes que le gouvernement turc avait contractées envers plusieurs notables; enfin, pour faciliter les relations commerciales de l'armée avec les indigènes, elle fixa le cours respectif des monnaies des deux pays. La justice conserva son ancienne organisation sous une surveillance qui lui imprimait un cours prompt et régulier.

Ces mesures gagnèrent aux vainqueurs la confiance des habitans d'Arzerum; ceux des campagnes y virent également un gage de sécurité et de bien-être. De toutes parts, les Beks et les Agalares des villages environnans accouraient pour obtenir du comte Paskévitch leur confirmation dans les postes qu'ils occupaient. Son accueil bienveillant les pénétra de reconnaissance, et ne contribua pas peu à attacher les populations.

Cette tournure inattendue des affaires contraria le Séraskier. Quoique prisonnier de guerre, il s'était bercé de l'espoir de conserver l'administration de son pachalik; il exprima son

mécontentement au général en chef russe, et demanda l'autorisation de retourner à Constantinople avec les pachas et sa suite. Sur le refus péremptoire opposé à sa demande, il s'efforça de fomenter des troubles; mais ses intrigues ne purent rester ignorées. On apprit même qu'il était parvenu à expédier au Sultan des rapports, dans lesquels rejetant sur la population tout le tort de la reddition de la place, il annonçait le projet de s'évader, pour se rendre à Diarbékir. Là, il devait réunir les levées de l'intérieur, les troupes du Kaïa-Bek et du pacha de Trébisonde, afin d'arracher aux Russes leur nouvelle conquête.

Des faits de cette nature ne permettaient plus de garder envers lui des ménagemens et des égards, dont il abusait. Il fut arrêté, ainsi que son état-major, composé d'Osman, pacha à trois queues; d'Abisch-Abdulla et d'Akhmed-Abdulla-Oglou, pachas à deux queues, qui furent envoyés à Tiflis avec lui.

Au milieu de ces soins, le général russe ne perdait rien de vue de ce qui pouvait donner plus de consistance à son pouvoir. Tantôt par une politique adroite, tantôt par les armes, partout, il sut prévenir les efforts de la Porte, et parvint à les paralyser.

Une lettre adressée à la régente du Ghuriél réfugiée à Batum, la sommait de renvoyer son fils, ajoutant, qu'au cas contraire, il serait privé de ses droits de succession.

Le prince Bébutoff, à Akhaltsikh, reçut l'ordre de profiter des ouvertures d'Akhmed, bek des Adjares, et de flatter l'amour-propre de ce Turc vaniteux, par la perspective d'un rang élevé et d'autres marques de faveur.

Le général Bergmann, à la tête de la garnison de Kars, sou-

mit quelques districts révoltés près d'Ardagan, et maintint les communications de Saganlugh.

Les rapports du général Popoff ayant signalé la participation de quelques Tatares du khanat de Maku, à l'invasion du pacha de Vann, et le passage de son armée sur le territoire de la Perse, le général Paskévitch fit mander l'agent de cette puissance, qui résidait à Arzerum, lui fit de sévères remontrances, le somma de porter ces faits à la connaissance du Schakh, et de déclarer, de sa part, que, s'ils se renouvelaient, ils seraient considérés comme des actes d'hostilité et repoussés comme tels. Ce ton menaçant changea bientôt en soumission complète les dispositions jusque-là équivoques du Schakh.

Sur ces entrefaites, Ibrahim-Bek, oncle du pacha de Much, vint au quartier général. Il offrit, si on le réintégrait dans les droits de pacha, qu'il prétendait avoir, de se dévouer entièrement à la Russie. Quoique le pacha de Much ne tînt pas les promesses qu'il avait faites de fournir un corps auxiliaire, il se maintenait néanmoins dans une complète inaction; le général russe n'avait donc aucun motif de mécontentement contre lui. Cependant, persuadé que la crainte d'un concurrent stimulerait son zèle, il ne rejeta pas les propositions d'Ibrahim-Bek, et les opposant l'un à l'autre neutralisa ainsi leur influence.

Bientôt les habitans de Khniss, forteresse située dans les monts Bing-Ghel, sur la route d'Arzerum à Much, lui donnèrent, par des offres de soumission, un moyen d'action plus efficace. Un détachement d'un bataillon d'infanterie, de 200 Kosaques et de 4 pièces légères, sous Lehmann, en prit possession, le 9 juillet, ainsi que de ses 6 bouches à feu et de ses dépôts considérables. L'occupation de ce point livra à l'armée

d'abondantes ressources, que des détachemens de fourrageurs s'occupèrent de recueillir et d'accumuler à Arzerum pour l'hiver.

Quelque temps après, une seconde expédition étendit le cercle du pays occupé.

On savait déjà, par les rapports des espions, que les habitans de Baïburt étaient disposés à se soumettre aux Russes et les attendaient impatiemment; mais le général Paskévitch, regardant cette expédition comme trop excentrique, à cause de la distance de 117 verstes qui sépare cette forteresse d'Arzerum, avait hésité de l'entreprendre. Toutefois, la nouvelle que le Séraskier, récemment nommé, s'occupait à y recruter les Lazes, fit changer de résolution. Dans la pensée que l'occupation de cette forteresse, située sur les frontières du Lazistan, empêcherait ces levées, et, au besoin, ouvrirait la route de Trébisonde, le général Paskévitch y détacha le général Burtsoff avec 2 bataillons d'infanterie, le 2e régiment musulman, 100 Kosaques, 4 pièces légères et 2 licornes de montagne. A l'approche des Russes, 5,000 hommes se trouvaient réunis dans la place, aux ordres du Kaïa-Bek, de Yagi-Pacha et de Tustchi-Oglou; mais ils n'osèrent pas courir les chances d'un combat, et se dispersèrent. Cinq cents hommes qui occupaient les mines de Miss-Maydani, à deux heures en avant de Baïburth, essayèrent seuls de résister à la marche du major Sass, qui commandait l'avant-garde de Burtsoff. Les gardes et les ouvriers des mines, presque tous Grecs, ayant jeté les armes à la vue des Russes, et étant venus à leur rencontre avec la croix et les images, les Spahis prirent la fuite. Miss-Maydani occupé, Burtsoff pressa sa marche sur Baïburth.

Le 7 juillet, une députation vint lui en remettre les clés ; il y trouva 4 pièces d'artillerie, 2 pétardes et quelques provisions de bouche et de guerre.

Cette forteresse, dont la circonférence est presque aussi étendue que celle de Kars, se distingue par ses jolis édifices et sa propreté. Burtsoff y institua une administration semblable à celle d'Arzerum. La stricte équité des Russes et la discipline des troupes rassurèrent bientôt les habitans ; ceux d'entre eux qui avaient pris la fuite rentrèrent dans leurs foyers, et le chef du sandjak, lui-même, vint faire sa soumission. Mais les populations des sandjaks limitrophes suivirent presque tous les troupes du Kaïa-Bek, qui se retira sur Gumisch-Khané, à 11 heures de marche, vers Trébisonde, où il fut bientôt rejoint par Osman-Tchatir-Oglou, pacha de cette ville.

CHAPITRE XXVII.

Expédition malheureuse de Burtsoff. — Les forces principales russes se portent sur Baïburth. — Défaite des Turcs à Khart.

Après trois semaines d'une inaction forcée, le général Paskévitch, voyant la tranquillité assurée dans le pays conquis, et certain de l'arrivée prochaine d'une partie des renforts qu'il attendait si impatiemment, jugea qu'il serait possible de reprendre ses opérations offensives ; il porta sa cavalerie, sous les ordres du général Raïevski, au village de Djiniss, à 35 verstes en avant d'Arzerum. Elle y fut bientôt suivie par l'infanterie du général Muravieff, à laquelle se réunirent, le 15 juillet, les premiers échelons des réserves des régimens du comte d'Erivan et de Kherson.

Un nouvel incident vint imprimer plus de vigueur à ce mouvement. Le général Burtsoff, cédant aux sollicitations des beks et notables des sandjaks d'Ispir et d'Off, qui se disaient exposés aux vexations des troupes du Séraskier, leur avait permis de s'armer pour défendre leurs moissons.

Sous ce prétexte, ils parurent bientôt en grand nombre au-delà des limites du sandjak d'Off, et attaquèrent les postes

russes aux environs de Baïburth. Sentant la nécessité d'étouffer dans leur germe ces principes d'insurrection, Burtsoff, ayant laissé 2 compagnies à la garde de la forteresse, divisa son détachement en deux colonnes, et marcha sur le village de Khart, où ces milices Lazes s'étaient principalement fortifiées. Sa première colonne, confiée au major Sass, 2 compagnies de grenadiers, 2 licornes de montagne et une pièce légère, se dirigea sur Khinzaverek et Wygayda; la seconde, aux ordres de Burtsoff lui-même, 3 compagnies d'infanterie, 4 pièces légères, 1 régiment musulman et 50 Kosaques, prit la route de Wersatan et Pentchargly. Les deux colonnes devaient se rejoindre le 19 au matin sous Khart, et n'agir que de concert.

Ce mouvement combiné manqua son effet : Sass ayant rencontré des obstacles, Burtsoff parut seul devant Khart, et se méprenant sur le nombre des Turcs, passa aussitôt à l'attaque. Le succès de sa première charge sembla justifier son audace. L'infanterie s'étant bravement jetée sur les Lazes logés dans le cimetière, les refoula dans le bourg dont elle occupa une partie; mais le combat, engagé alors dans les rues tortueuses et étroites, changea de face. Retranchés derrière les maisons et les murailles, les Lazes firent pleuvoir sur les assaillans une grêle de balles, et leur disputèrent chaque pouce de terrain avec acharnement.

A 10 heures, voyant un détachement ennemi déborder son flanc gauche, pour le prendre à revers, Burtsoff dut opérer sa retraite, et ne put qu'après des pertes sensibles, gagner une éminence au-delà du cimetière où devait déboucher le major Sass.

Vers midi, ce dernier apparut en effet; son arrivée ranima

l'ardeur des troupes, Burtsoff lui ordonne aussitôt de tourner les éminences que l'ennemi occupe sur la face occidentale, tandis qu'il les attaquera de front. Ce mouvement, exécuté avec vigueur, ne laisse pas aux Lazes le temps de regagner le bourg ; Burtsoff, sur lequel ils ont été refoulés, les fait charger par son infanterie, et conduisant lui-même à l'attaque le régiment musulman, chasse l'ennemi de sa position et le cerne de toutes parts. La victoire va devenir complète, lorsqu'emporté par son ardeur, Burtsoff, qui saisissait de sa main le porte-étendard turc, est atteint d'un coup de pistolet à bout portant.

La chute de leur général arrête l'élan des soldats et laisse le combat indécis. Le comte Lilienfeld, comme le plus ancien en grade, ayant pris le commandement, jugea que désormais tout nouvel effort serait inutile. Les forces et les munitions de ses soldats étaient épuisées; il fait battre le rappel et reprend la route de Baïburth où il rentre le 20. Cette expédition malheureuse avait coûté aux Russes 60 tués et 234 blessés, parmi lesquels le général Burtsoff et 18 officiers.

La nouvelle de cet échec, grossi par les malveillans, exerça une fâcheuse influence sur l'esprit des populations du pachalik d'Arzerum. Dans celui de Baïazeth, le général Popoff appréhendait également une nouvelle attaque du pacha de Vann, et se trouvait d'autant moins en mesure de lui résister, qu'à la suite du siége la peste avait paru dans les rangs de la garnison, et y exerçait de cruels ravages.

Enfin, le pacha de Much abusait de la protection de la Russie pour se livrer à des exactions telles, qu'un mécontentement général menaçait d'éclater contre les Russes.

Ces circonstances modifièrent essentiellement les plans du général en chef. Avant de se livrer à aucune opération offensive plus étendue, il dut songer d'un côté à assurer son flanc gauche, de l'autre, à rendre à ses soldats, par un coup porté avec célérité, cette réputation d'invincibilité, et cette supériorité morale qui, dans leur faiblesse numérique, pouvaient seules leur assurer la possession de leur conquête.

Dans ce but, ayant établi une forte garnison à Arzerum sous les ordres de Pankratieff, il fait marcher sur Baïazeth un détachement de deux bataillons d'infanterie et quatre pièces légères. Un autre renfort de deux compagnies d'infanterie et d'un régiment kosaque y est dirigé de Gumry.

Le reste des troupes, sous les ordres de l'aide-de-camp général Potemkinn, formé des détachemens des généraux Muravieff et Raïevski, se porte par Potchik, Djan-Uran, Tchamakhly et Miss-Maydani sur Baïburth. Le général en chef les suit de près. Le 25, il atteignit Baïburth (1), et prit position au village de Khinsaverek. Dès le soir, il se porta à 10 verstes en avant de Baïburth pour reconnaître la position de l'ennemi. Les milices Lazes garnissaient les villages de Balakhor, Ostek, Karsy, Niv, Akh-Kilissa, Khart, Zurgrod et Khontsur-Su, situés dans un demi-cercle à deux et trois heures de marche de Baïburth, sous les ordres d'Osman-Tchatir-

(1) Ce même jour eurent lieu les obsèques du général Burtsoff. Cet officier, distingué autant par ses talens militaires que par les qualités de son cœur, avait succombé à ses blessures. Il emporta dans la tombe l'estime de ses chefs, l'admiration des officiers, l'affection de ses soldats et les regrets universels.

Oglou-Pacha, qui avait été en 1828 commandant à Anapa. Fières de leurs succès sur Burtsoff, elles ne manifestaient aucune crainte, et se flattaient de l'espoir de détruire l'armée russe. Elles s'étaient surtout solidement fortifiées à Khart. Ce village, bâti sur le revers de hauteurs escarpées et inaccessibles, et sur un terrain accidenté, offrait dans des ravins profonds qui le coupent et les murs qui entourent ses jardins, des défenses naturelles, auxquelles des retranchemens en pierres et des abattis donnaient une nouvelle force. Leur flanc gauche s'appuyait à une tour élevée. Le général en chef se décida à diriger son attaque contre ce point, tant parce qu'il rompait ainsi le centre ennemi, que pour venger sur les lieux mêmes la mort de Burtsoff.

Ayant donc laissé le parc des bagages à Khinsaverek, à la garde de deux compagnies, il se porta le 27 à deux heures de l'après-midi, sur Khart.

Le corps marcha dans l'ordre suivant :

En première ligne, un régiment d'infanterie, en colonnes par demi-bataillons avec douze bouches à feu dans les intervalles, et trois compagnies de sapeurs au flanc droit.

En seconde ligne, le régiment d'infanterie du comte d'Erivan, également en colonnes par demi-bataillons.

En troisième ligne, la brigade de cavalerie régulière en colonnes par divisions avec dix pièces, et sur chaque flanc un régiment kosaque et un musulman.

Huit compagnies d'infanterie et six bouches à feu formèrent la réserve.

Pendant la marche, le général Paskévitch, informé déjà que l'ennemi avait reçu dans la nuit un renfort de 5 mille hommes,

apprit encore que les troupes turques se mettaient en marche pour voler au secours de Khart.

Afin de déjouer leurs projets, il résolut de prendre le village à revers pour intercepter ainsi toutes ses communications. A cet effet, il répartit sa cavalerie sur les ailes de la seconde ligne, et forma une troisième ligne de sa réserve. Ces dispositions prises, il détacha la partie qui flanquait l'aile gauche, et l'établit sur la face méridionale du village.

Le reste du corps longeant par un mouvement latéral la face orientale, dépassa les routes d'Ardousta et de Zégriadi, convergea à droite et prit une position oblique sur les hauteurs qui dominent la face nord.

Cette manœuvre était bien calculée. A peine une batterie de douze pièces avait-elle couvert son feu contre les retranchemens, que des masses de Lazes accoururent par les différentes routes; dans le dessein de pénétrer dans Khart, elles s'embusquèrent sur le flanc droit et sur les derrières du corps russe. Le général russe, avant de procéder à l'attaque du village, tourne alors ses forces contre elles. Un bataillon d'infanterie se rend maître d'une hauteur qui domine en même temps les retranchemens et la position des Lazes sur l'aile droite; huit pièces de position y sont placées et ouvrent leur feu dans ces deux directions. Sous leur protection, le bataillon se jette contre l'embuscade et l'emporte à la baïonnette; les Lazes fuient à la débandade poursuivis par deux escadrons de dragons jusque dans les montagnes.

Sur ces entrefaites, un autre bataillon a attaqué de front la seconde embuscade, que deux escadrons de dragons débordent par la droite; les Lazes enveloppés dans leurs abattis,

n'ont plus le temps de fuir. Après une défense opiniâtre, ils refusent de se rendre, et sont massacrés ou se frappent eux-mêmes de leurs poignards. Peu d'entre eux parviennent à se sauver par la fuite.

Sur ces entrefaites, la nuit étant survenue, l'attaque du village fut remise au lendemain, et l'armée russe investit de tous côtés les positions ennemies.

Sur la face septentrionale : Huit demi-bataillons et dix bouches à feu.

Sur la face orientale : Quatre demi-bataillons et trois compagnies de pionniers avec seize pièces.

Au sud : Quatre régimens de lanciers, deux musulmans et un kosaque.

A l'ouest : Le régiment de dragons et un régiment kosaque.

Cependant, Osman-Pacha, posté à Balakhore, reconnaissant la faute qu'il avait faite de disséminer ses forces, tâchait de la réparer.

Vers les 9 heures du soir, les avant-postes kosaques signalèrent son approche avec un corps de quatre mille hommes. Manœuvrant pour pénétrer dans Khart, il essaya d'enfoncer la colonne qui en gardait la face occidentale. Mais le régiment du comte Paskévitch soutint fermement son choc, l'accabla de mitraille, et le força de se replier avec perte. Pendant cette alerte, une partie des Lazes, renfermés dans le bourg, tenta une sortie; elle parvint facilement, à la faveur des ténèbres, à culbuter les avant-postes des régimens musulmans, qui tenaient la face méridionale, et à se frayer un chemin à travers leur ligne. Instruit de cette tentative, le général Paskévitch

ordonne aux tirailleurs d'aborder les retranchemens. Les Lazes se défendent vigoureusement, mais sans succès, et périssent presque tous.

D'un autre côté, la cavalerie aux ordres du général Raïevski, suivait les traces du détachement d'Osman-Pacha, et parvint à l'atteindre au village du Balakhore, où il avait, avec trois mille hommes, repris son camp retranché. Nonobstant la force de cette position, les régimens musulmans, soutenus par une division de dragons, l'abordent avec vigueur, et l'enlèvent avec deux pièces de canon, un étendard, tous les bagages du Pacha, un parc de cinq mille charges d'artillerie et une quantité considérable de poudre. L'ennemi, dispersé dans toutes les directions, avait éprouvé une perte de 300 hommes.

La perte du corps russe dans toute cette suite d'affaires ne dépassa pas 100 hommes hors de combat. D'après les dépositions des prisonniers, Osman-Pacha avait sous ses ordres à l'affaire de Khart plus de douze mille hommes.

CHAPITRE XXVIII.

Soumission des Beks d'Off et d'Ispir. — Mouvement par Khuans-Kalé et Tchifflick vers Sivaz. — Motifs qui font renoncer à cette expédition. — Occupation de Ghumich-Khané. — Marche sur Trébisonde. — Rentrée des troupes à Arzerum.

La victoire de Khart provoqua, en premier lieu, la soumission des tribus Lazes environnantes, entre autres celle des sandjaks d'Ispir et d'Off, toujours indépendantes, même à l'égard de la Porte, et dont les Beks vinrent au quartier-général demander leur confirmation; d'un autre côté, elle ouvrit à l'armée russe les deux routes de Sivaz et de Trébisonde.

Un parti kosaque envoyé en reconnaissance parvint jusqu'à leur embranchement, non loin de Balakhore, sans rencontrer l'ennemi. Il apprit qu'Osman-Pacha, ayant opéré sa retraite par les défilés de Saffian-Dari, avait son avant-garde à Chep-Khané, à 3 lieues 1/2 au-delà du Vaügh-Dagh, où il tâchait de rallier le reste de ses troupes. Dans cette position bien choisie, il surveillait les chemins de Karahissar et de Trébisonde, et pouvait à volonté, selon la direction que prendrait l'armée russe, ou se jeter sur son passage ou la prendre à revers; mais cet effort de stratégie, dont le chef turc ne se rendait peut-être pas bien compte à lui-même, ne pouvait rendre le courage à sa troupe démoralisée. Une simple manœuvre

suffit à l'armée russe pour gagner Tchifflik, et se rendre maîtresse de la route de Karahissar et Sivaz, en chassant devant elle les forces turques.

En effet, dès le 2 août, l'avant-garde, renforcée d'un bataillon, avait pris position à Balakhore.

Le 4, le gros de l'armée suivit ce mouvement.

A cheval, dès lors, sur l'embranchement des trois routes de Karahissar, de Ghumich-Khané et de Trébisonde, le général en chef envoya un parti kosaque sur la première de ces routes, et poussa lui-même une reconnaissance forcée (1) vers la position des Turcs à Khuans-Kalé, s'avançant jusqu'au sommet du Vaügh-Dagh.

Menacé d'une attaque de front, et effrayé par l'apparition des Kosaques sur la route de Tchifflik, Osman-Pacha abandonna sa position et s'empressa de gagner ce bourg avec toutes ses forces.

A la nouvelle de ce mouvement rétrograde, le général en chef ayant rejoint le gros de l'armée à Balakhore, se porta, le 6, dans la direction de Tchifflik, et campa à Possus, après avoir traversé un vallon uni et fertile.

Le 7, il bivouaqua à Kioss; son avant-garde occupa Tchifflik qui était presque abandonné. Les piquets ennemis se replièrent vers le Tcharlo-Su pour s'y réunir, au dire de quelques prisonniers, à un corps de 4,000 Delhis et de 5,000 hommes d'autres

(1) Cette route, qui suit les gorges qui resserrent le torrent de Balakhore, est presque impraticable. L'artillerie dut s'arrêter; la cavalerie elle-même ne put qu'avec peine franchir le Vaügh-Dagh. De toutes parts, des rochers à pic bordaient l'horizon.

troupes venus de Karahissar, sous Yaghi-Pacha et Belakh-Bek, fils du pacha de Trébisonde Hassan-Pacha.

Le 8, le gros de l'armée atteignit Tchifflik; le général en chef se dirigea, avec l'avant-garde, vers le Tcharlo-Su pour reconnaître l'ennemi; après une escarmouche avec 800 cavaliers turcs, on aperçut le camp de l'armée ennemie établi sur les parois escarpées de la rive opposée. Aussitôt l'ordre fut expédié à l'infanterie de presser sa marche; les dispositions furent prises pour forcer, au point du jour, la position ennemie; mais les Turcs épargnèrent cette besogne à l'armée russe, et profitèrent de la nuit pour décamper. La cavalerie, mise à leur poursuite, franchit, vers Karahissar, un espace de 30 verstes sans découvrir leur trace; c'est à Islam-Tarsum, seulement, qu'on apprit leur dispersion dans diverses directions, afin de se réunir ensuite sur la route de Sivaz.

Raïevski, envoyé vers Ghumich-Khané, dépassa l'Iska, et ne rencontra qu'un parti de 500 cavaliers qu'il rejeta dans les montagnes.

Ainsi, le général en chef avait atteint son but. Les faibles débris désorganisés de l'armée turque étaient en déroute sur Sivaz, et le laissaient maître, ou de les poursuivre pour s'emparer de cette ville, ou de s'ouvrir, par Trébisonde, un passage jusqu'à la mer, et avec l'assistance de la flotte et du général Hesse qui opérait contre Batum, de s'emparer de tout le littoral.

Ces deux projets souriaient également au général en chef; l'occupation de Sivaz, surtout, en amenant l'interception des communications de Constantinople avec Diarbekir, eût exercé une grande influence sur la Porte; mais elle avait aussi ses

dangers. Les corps lazes, formés plutôt en guérillas qu'en armée, s'évanouissaient au passage de l'armée russe, mais pouvaient se reformer sur ses flancs et sur ses derrières. Engagé dans une ligne profonde, le corps russe n'était pas assez fort pour maintenir ses communications sur une aussi grande étendue. Ces considérations majeures acquirent encore plus de poids par les rapports alarmans qui parvinrent alors de tous côtés au général Paskévitch.

Les Lazes reprenaient les armes dans les environs de Baïbuth; une conspiration avait été découverte à Arzerum; les entreprises de plus en plus menaçantes des Kurdes avaient motivé l'évacuation de la forteresse de Khniss; le pacha de Vann menaçait Baïazeth, et l'attitude du bek des Adjares n'était pas rassurante. C'étaient là autant de graves événemens, dont la nouvelle, parvenue coup sur coup, ébranla les projets d'invasion du général en chef.

S'il regretta la faiblesse numérique qui l'arrêtait au milieu de ses triomphes, il sentit qu'il ne devait pas livrer aux hasards d'une entreprise téméraire les avantages déjà acquis : cédant donc à la voix de la prudence, il suspendit sa marche sur Sivaz.

Cependant, décidé à n'opérer sa retraite qu'après avoir ôté à l'ennemi la possibilité d'organiser de nouvelles levées, afin de se réserver ainsi, au cas où les circonstances se modifieraient, la faculté d'attaquer Trébisonde, il avança le 13 avec le gros de son armée vers la Temlia, et détacha une seconde colonne forte de 2 bataillons, 1 régiment kosaque, 1 musulman, 3 compagnies de sapeurs, 2 escadrons de dragons, 4 licornes de montagne, et 4 mortiers à la Cohorn, aux ordres de Simonitch, sur Ghumich-Khané. Le baron Frédérichs resta sur le Cheu-Su avec

5 compagnies d'infanterie, 1 régiment kosaque et 8 pièces légères pour lier les opérations des deux colonnes.

Ces deux démonstrations, qui eurent lieu entre le 13 et le 17, s'opérèrent sans obstacle; les Turcs fuyaient partout. Hormis dans quelques rencontres des fourrageurs, le gros de l'armée n'aperçut nulle part l'ennemi. Simonitch, de son côté, s'empara de Ghumisch-Khané sans coup férir (1).

Qu'on veuille bien embrasser d'un coup-d'œil, sur la carte,

(1) L'occupation de ce bourg peuplé de Grecs présentant quelques détails intéressans, nous croyons devoir rapporter un extrait du rapport de Simonitch. — Arrivé à Torsun, il y fut accueilli avec transport par les Grecs des villages voisins, qui y avaient cherché un refuge contre les persécutions des Turcs. De Torsun, la route suivant les gorges étroites du Ghiaour-Dagh, devint de plus en plus impraticable. L'artillerie fut démontée et portée à bras.

Le 13, le détachement russe campa sur le Ghiaour-Dagh, à quinze verstes de Ghumisch-Khané. Le 14, il continua sa marche par des sentiers presque non frayés.

A la nouvelle de l'approche des Russes, les troupes turques qui s'y trouvaient s'étant sauvées, les Grecs, qui forment la population de ce bourg, se portèrent en masse au-devant de leurs co-religionnaires, précédés du clergé avec la croix et les images, et en chantant des hymnes sacrés en langue hellénique. Le métropolitain remit les clés au milieu des larmes de joie de la population, qui se porta en foule dans le temple pour remercier Dieu de sa délivrance. — La position de Ghumich-Khané est si resserrée entre les montagnes, que, faute d'emplacement chez les habitans, les troupes russes durent se mettre en quartier dans les environs. L'accueil qu'elles y reçurent les dédommagea des fatigues de la route.

Le 15 août, jour de l'assomption de la Vierge, un service fut célébré dans l'église. C'était pour la première fois, depuis bien des siècles, que le

l'étendue du pays occupé par l'armée russe ; que l'on songe, en outre, à l'esprit belliqueux de ces populations, qui ne s'est jamais démenti depuis la fameuse retraite des dix mille Grecs ; et l'on ne sera pas médiocrement étonné de cet ascendant acquis sur les mêmes lieux par quelques mille baïonnettes qui n'avaient qu'à paraître pour répandre l'effroi et la terreur.

Cependant cet état de choses, qui offrait l'attrait de conquêtes faciles, n'aveugla pas le général Paskévitch. Il persista

son des cloches appelait à la prière les chrétiens opprimés de cette contrée. L'antiquité et la richesse du temple, l'attitude martiale des troupes, le bonheur des Grecs, donnèrent à cette fête un caractère solennel et imposant. Cependant ces jours de liberté devaient être courts. Le général en chef ayant, à la suite de nouveaux rapports, définitivement arrêté son projet de retraite, afin d'effectuer une démonstration sur Trébisonde, jugea dès-lors que l'occupation ultérieure de Ghumisch-Khané serait trop excentrique.

Le corps principal opéra un mouvement rétrograde de la Temlia sur le Chen-Su, et gagna la route de Trébisonde à Balakhore ; le colonel Simonitch dut aussi quitter Ghumich-Khané, pour rejoindre l'armée par Khuans-Kalé.

A la nouvelle du départ des troupes, les Grecs furent saisis de terreur ; tous manifestèrent l'intention de les suivre pour se soustraire au joug des Turcs. Désirant leur épargner les malheurs inséparables d'une émigration et les vengeances des Ottomans, le colonel Simonitch engagea le métropolitain à se rendre chez le Séraskier avant le départ des Russes, en feignant de s'être soustrait à leur pouvoir pour échapper à une émigration forcée. Cette ruse rassura une partie des habitans, qui consentirent à rester chez eux ; d'autres, en grand nombre, préférèrent les dangers de l'émigration à la continuation de la servitude qui avait pesé si long-temps sur eux : ils suivirent donc le détachement du colonel Simonitch.

dans les desseins que sa prudence lui avait inspirés. Le projet de marcher sur Sivaz, une fois abandonné, la position excentrique du gros de l'armée entraînait des difficultés d'approvisionnemens qui étaient inutiles. Ils devaient cesser avec sa rentrée dans le pachalik d'Arzerum, et contribuer efficacement à y maintenir la tranquillité. Ces considérations décidèrent le général en chef à rétrograder, le 17, vers le Chen-Su.

Simonitch reçut en même temps l'ordre de se porter, par Khuans-Kalé, sur Khardak, à l'embranchement des rontes de Ghumich-Khané et de Trébisonde.

Le 20, les deux colonnes s'y trouvèrent réunies, le camp fut établi à Balakhore.

Le général Raïevski, avec sa brigade de cavalerie régulière et 2 régimens de cavalerie irrégulière, avança jusqu'à Kengliar, au pied de la chaîne de montagnes que traverse la route de Trébisonde. L'avantage qu'il y aurait eu de s'emparer de cette place forte, et de s'ouvrir ainsi une communication maritime, décidèrent alors le général en chef à pousser une reconnaissance pour explorer la route qui y conduit, et peser ainsi les chances de succès qu'aurait l'entreprise. Il avança donc le 22, avec une partie de ses troupes, vers Tuntulus, et de là sur Karakaban; mais des montées et des descentes continuelles et très rudes arrêtèrent partout la marche. Après un trajet de 11 verstes, le chemin qui couronne le sommet du Kaïa-Dagh devint impraticable, non seulement pour l'artillerie légère kosaque, mais même pour celle de montagnes.

Quelques verstes au-delà, la cavalerie régulière trouva elle-même de la peine à gravir les hauteurs escarpées et bordées de précipices à pic. Le comte Paskévitch dut continuer la marche

avec les Kosaques et les Musulmans seuls. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, une chaîne continue de montagnes escarpées bornait l'horizon. Ces hauteurs, occupant une étendue de 100 verstes parallèlement à la mer, sont entrecoupées de bas-fonds bourbeux et de rochers escarpés; aucune route carossable ne les traverse. Celle que suivait le détachement russe est nommée, il est vrai, par les habitans la route de l'artillerie, parce que les Turcs et les Persans y ont fait passer la leur en la démontant; mais, par le fait, elle ne présente qu'un sentier tortueux qui, tantôt resserré dans des gorges étroites, tantôt serpentant sur la crête des montagnes, se perd quelquefois complètement au milieu d'immenses blocs de pierre et d'épais taillis. Jamais une roue n'y a passé, et les habitans eux-mêmes ne se servent que de chevaux de bât ou de traîneaux.

Après bien des peines, on franchit l'espace de 25 verstes; mais la troupe exténuée dut faire halte; le colonel Stepanoff, avec un détachement, composé de 250 Kosaques et Tatares, continua pendant deux heures encore sa marche pour reconnaître le pays. Obligés de mettre pied à terre, les cavaliers n'atteignirent Chep-Khané qu'au milieu d'obstacles toujours croissans; ils purent alors apercevoir un camp turc sur les hauteurs de Karakaban. Ayant fait la levée du terrain, le détachement rejoignit le reste de la cavalerie vers le coucher du soleil.

L'infanterie et l'artillerie avaient rétrogradé vers Suker.

Cette exploration convainquit le général Paskévitch de l'impossibilité de se porter sur Trébisonde. En effet, 3,000 hommes, qu'on eût employés pendant un mois entier, eussent à peine suffi à rendre la route praticable pour l'artillerie, sans la-

quelle on ne pouvait songer à attaquer cette forteresse ; même après ces réparations accomplies, la marche du corps russe devait encore être lente ; le trajet, quoique de 75 verstes seulement, n'aurait pu être parcouru en moins de huit jours. Il y a plus, le manque de fourrage sur cette chaîne de rochers arides et dépouillés, devait forcer le général en chef à se priver de sa cavalerie, et gêner même l'entretien de son artillerie. Ainsi il n'aurait pu disposer, pour attaquer Trébisonde, que de 5,000 hommes. Pour réussir, avec d'aussi faibles moyens, à s'emparer d'une place forte, toujours à même d'être secourue par la voie de mer, il eût fallu être certain de la coopération de la flotte russe, et le général Paskévitch ne devait pas y compter. Au dire des Grecs, une flottille avait paru en vue de Trébisonde, et une canonnade assez forte qu'on avait entendue dans cette direction, semblait justifier leur assertion. Toutefois, des données aussi vagues ne pouvaient justifier une entreprise contre un point important, sans doute, mais dont l'occupation eût, en dernier résultat, amené un nouveau morcellement des troupes et paralysé complètement les opérations à venir.

Privé de toute nouvelle du théâtre de la guerre en Europe, le général Paskévitch jugea prudent de renoncer à toute opération plus prononcée, de concentrer ses forces aux environs d'Arzerum, et d'assurer ainsi la possession et la tranquillité de ce point important contre les attaques des Kurdes et des Lazes, afin de se trouver prêt ainsi à étendre, sans danger, à l'ouverture de la nouvelle campagne, le cercle de ses opérations. Le 24, le corps d'armée se réunit donc à Baïburth.

Le 25, le général Paskévitch se mit en marche avec une

partie des troupes. Le général Muravieff suivit avec l'arrière-garde, après avoir évacué complètement la forteresse de Baïburth, et avoir fait sauter les fortifications dont l'occupation devenait désormais sans but.

Le 27, l'armée occupait ses positions dans le pachalik d'Arzerum.

CHAPITRE XXIX.

Expédition contre les Kurdes. — Dislocation de l'armée dans le pachalik d'Arzerum. — Défaite des Turcs à Mukha-Estatt. — Expédition malheureuse contre le Bek d'Adjar. — Attaque infructueuse de la forteresse de Tsikhédjiri.

Pendant que l'armée principale opérait son mouvement rétrograde vers Arzerum, le général Pankratieff avait pris des mesures efficaces pour mettre fin aux incursions des Kurdes. Ayant renforcé de quelques compagnies d'infanterie, d'un régiment kosaque et de 2 pièces légères, le détachement de Lehmann, qui, après sa retraite de Khniss, campait à Kulli, il ordonna au général Serghéïeff, qui en prit le commandement, de réoccuper cette forteresse pour évacuer l'artillerie ainsi que les dépôts de vivres qui y avaient été amassés.

Serghéïeff, après avoir exécuté cet ordre avec succès, se voit bientôt à même, par de nouveaux renforts, de prendre une offensive plus prononcée. Il pénètre par les villages de Kholank, Bachkoi et Karabek vers Melikone, et atteint, par surprise, un corps kurde, au pied des montagnes de Kechmire. Il le bat, le disperse complètement, et le poursuivant au-delà des montagnes, lui fait éprouver de grandes pertes.

Effrayés par cet échec, les chefs des tribus Puchkanli et Tcharikhli, les deux plus influentes parmi les Kurdes, envoyè-

rent des ôtages, et demandèrent pour tout le peuple la cessation des hostilités ; elle leur fut accordée moyennant une contribution de vivres et de fourrages qu'ils livrèrent aussitôt. Le Bek du sandjak de Terdjan suivit cet exemple. La tranquillité étant ainsi rétablie, Serghéïeff reprit, le 1er septembre, sa position à Kulli, et n'eut plus à réprimer que des actes de brigandages isolés.

La rentrée des forces principales dans le pachalik d'Arzerum contribua sans doute aussi à ce résultat. Condamné à l'inaction, le général en chef russe ayant, dès-lors, principalement en vue de maintenir le pays conquis, combina la dislocation de son armée de manière à pouvoir néanmoins, si l'occasion s'en présentait, la concentrer avec rapidité.

Muravieff, avec 4 bataillons d'infanterie, 2 régimens de cavalerie régulière, 1 régiment kosaque, le 3e régiment musulman, et 25 bouches à feu, cantonna à Ach-Kalé, à 45 verstes en avant d'Arzerum.

Le général prince Galitzine, avec 2 bataillons d'infanterie, 1 régiment kosaque, 10 bouches à feu, occupa Mek-Mazur, à 35 verstes sur la route de Baïburth.

Miklachevski, avec 1 bataillon d'infanterie, 1 régiment kosaque, et 4 pièces légères, surveilla le district de Terdjan.

Un détachement de 3 compagnies d'infanterie, d'un régiment kosaque et de 2 pièces légères occupa Kulli.

Pankratieff, avec 5 bataillons 1/2 d'infanterie et 1 régiment kosaque, fut maintenu à Arzerum.

Enfin, 2 bataillons d'infanterie, 2 régimens kosaques et 2 pièces légères, furent répartis entre cette ville et Ach-Kalé, dans les villages de Tézeghel et Abelghind.



Cette dislocation, qui embrassait tout le pays et annonçait l'intention des Russes de s'y établir en permanence, rendit la confiance aux habitans. Hors de l'atteinte des incursions des Lazes et des Kurdes, ils n'hésitèrent pas à se montrer entièrement dévoués aux vainqueurs, et acceptèrent leur domination non seulement avec résignation, mais avec reconnaissance.

Pendant que ceci se passait au centre, les opérations avaient repris avec vigueur à l'extrême flanc gauche, sur le littoral de la mer Noire.

Les habitans du sandjak de Kobuleti qui, après la victoire de Limani, manifestaient l'intention de se soumettre, en avaient été détournés par l'arrivée d'un corps turc de 8,000 hommes, aux ordres du Kapidji-Pachi-Tustchi-Oglou, frère du chef turc connu sous ce nom, qui s'était retranché dans les gorges de Mukha-Estatt, sur la rivière de Ostokha-Mur, et avait occupé en outre sur le bord de la mer, une position fortifiée vis-à-vis du fort Saint-Nicolas.

Profitant de ce morcellement des Turcs, le général major Hesse, ayant laissé le colonel Poskovski, avec 2 bataillons d'infanterie, 4 pièces légères et 500 hommes de milice du Ghuriél devant cette dernière position, avance lui-même, à la tête d'une seconde colonne de 2 bataillons, de 6 pièces légères et de 2,800 Ghuriens, contre Mukha-Estatt. Conduite avec célérité, malgré des chemins impraticables, son expédition offre un plein résultat. L'ennemi, foudroyé dans ses retranchemens par l'artillerie, est attaqué de front par l'infanterie, et pris à revers par la milice. Après une faible résistance, il est forcé d'abandonner son camp avec 2 pièces de canon, 2 étendards et tous ses bagages. Dans sa rapide déroute, il perd 68 pièces et

500 hommes en tués et blessés : les Russes ont 109 hommes hors de combat.

A la nouvelle de cette défaite, les Turcs, postés devant le fort de Saint-Nicolas, ne se défendirent que faiblement contre la colonne Poskovski, et se dispersèrent, en laissant dans ses mains 3 pièces de canon et tous leurs bagages.

Le 9, le général Hesse occupa Kintrichi, chef-lieu du district, dont tous les habitans se soumirent.

Le général major Sacken, qui avait remplacé le prince Bébutoff au commandement d'Akhaltsikh, ne fut pas aussi heureux contre le bek d'Adjar. Retiré dans des gorges inaccessibles, et comptant sur l'esprit belliqueux de son peuple, ce chef renouvelait toujours ses promesses de soumission, mais permettait à ses vassaux de faire des incursions continuelles. Voulant mettre un terme à ses déprédations, le général Sacken écrivit au général Hesse pour concerter un mouvement combiné, et pénétrer des deux côtés dans le pays des Adjares. Par un concours de circonstances malheureuses, ce dernier qui se trouvait alors à Mukha-Estatt, ne reçut la lettre que le 14 août, c'est-à-dire lorsque Sacken pénétrait déjà dans les possessions d'Akhmed-Bek.

Son détachement, tiré de la garnison d'Akhaltsikh, se composait de :

4 bataillons,
1 régiment kosaque,
1 parti de Karapapakhs,
2 pièces légères,
2 licornes de montagne.

Après avoir incendié plusieurs villages, il dispersa un corps

de troupes aux ordres du Defterdar, et s'empara, le 16, de Khuli, résidence habituelle du Bek, dont la femme avait fait remettre les clés après avoir pris la fuite.

Le 17 et le 18, plusieurs notables de l'Adjar supérieur vinrent se soumettre; mais Akhmed-Bek, lui-même, dont les éclaireurs kosaques avaient découvert la retraite au milieu de gorges inaccessibles, répondit à la sommation qui lui fut faite que, disposé à une soumission spontanée, il était décidé, à ne pas céder devant la force, et se défendrait à outrance.

Sacken essaya alors de marcher contre lui, mais sa tentative échoua devant des obstacles physiques insurmontables. Bientôt les vivres commençant à manquer, on fut forcé de songer à la retraite. On apprit alors que l'ennemi occupait les défilés qu'il fallait traverser pour atteindre Akhaltsikh. Comptant sur la coopération du général Hesse, Sacken se décide à marcher vers les frontières du Ghuriél; mais son détachement, engagé ainsi au milieu de gorges escarpées, et par des sentiers difficiles, se vit entouré de fatigues et de périls. Tandis qu'il démonte son artillerie et la porte à bras, il est harcelé par les Adjares qui, connaissant bien tous les détours du pays, tantôt s'embusquent dans les défilés qu'il avait à traverser, tantôt talonnent ses flancs et son arrière-garde. Six heures s'écoulent ainsi dans un combat continuel et acharné, et le soir, en prenant position, Sacken a 7 officiers et 142 hommes hors de combat.

Le 20, les Adjares ralentirent leur poursuite; Sacken ne fut que faiblement inquiété, et put franchir un espace de 12 verstes avec la perte minime de 12 hommes.

Le 21, il atteignit le sommet du Sarnomli, sur les frontières

du Ghuriél. Son intention était de se pourvoir de vivres et de recommencer ses opérations; mais le dénûment complet du pays le força de renoncer à ce projet et de retourner par le sandjak de Kovblian à Akhaltsikh, où il arriva le 28 août. Cette expédition malheureuse réveilla l'esprit des peuplades environnantes à moitié soumises, et causa de nouveaux embarras.

Les chefs turcs, sur le littoral de la mer Noire, virent les nombreuses troupes qu'ils avaient réunies accrues par celles du fils du bek d'Adjar.

Le général major Hesse, qui n'avait pas pu coopérer à l'expédition de Sacken, crut devoir, à son tour, marcher à l'ennemi pour s'emparer de Tsikhedjiri (1), forteresse importante par sa proximité de Batum et de l'Adjarie, et qui devait lui assurer la possession du district du Kobuleti.

Le 15 septembre, son détachement, fort de 2,400 hommes d'infanterie, de 100 Kosaques, de 7 pièces de canon, et de 3,000 hommes de milices indigènes, s'approcha de la forteresse qui, appuyée à la mer et à des rochers escarpés, n'est accessible que d'un seul côté défendu par une redoute extérieure.

Une batterie de brèche fut érigée dans la nuit du 16. Sans attendre qu'elle ait assez ébréché les remparts, le général Hesse envoie 1 bataillon à l'assaut de la redoute; mais l'ennemi, accru sans cesse par de nouveaux renforts, oppose une vive résistance. Le bataillon, dont l'inutile audace s'est brisée

(1) Nous anticipons ici sur l'ordre chronologique, pour embrasser dans leur ensemble les opérations du corps détaché sur le littoral de la mer Noire.

contre des remparts encore intacts et impossibles à gravir, est attaqué par quelques milliers de Turcs qui débouchent des remparts, tandis qu'un renfort fraîchement arrivé, prend à revers la milice du Ghuriél. Ces attaques simultanées d'un ennemi supérieur en nombre, furent repoussées avec vaillance, mais elles rendirent inutiles tous les efforts des troupes russes pour s'emparer de la place. Afin de mettre fin à l'effusion du sang, le général major Hesse fit cesser le combat et reprit sa position. L'ennemi, rentré dans ses retranchemens, éprouvait sans doute des pertes nombreuses, mais cet assaut manqué avait mis hors des rangs russes 660 combattans.

Le 18, le général major Hesse, jugeant toute nouvelle tentative impossible, retourna à Kintrichi.

Ainsi manquèrent, par le défaut d'unité dans les mouvemens des généraux Sacken et Hesse, deux expéditions qui, entreprises de concert, eussent eu d'heureux résultats. Elles ne compromirent, du reste, en rien l'aile droite russe, qui sut toujours tenir l'ennemi en respect.

CHAPITRE XXX.

Rentrée d'une partie des troupes en Géorgie.—Armemens du Séraskier.—Tentative du pacha de Vaun.—Expédition contre Baïburth.—Assaut de la place.—Défaite complète des Lazes.—Annonce de la conclusion de la paix.—Rentrée des troupes russes en Géorgie.

Bientôt après la concentration de l'armée principale russe dans le pachalik d'Arzerum, des pluies abondantes, avant-coureurs d'un hiver rude et précoce, étaient survenues avec le mois de septembre; elles firent augurer que toute opération plus étendue deviendrait désormais impossible. Le général en chef russe se décida donc à interner peu à peu dans leurs quartiers d'hiver, en Géorgie, celles des troupes qui devenaient inutiles pour le maintien du pays.

Deux batteries de position, les parcs de l'artillerie et du génie partirent le 6 septembre sous l'escorte de deux compagnies d'infanterie.

Le 11, ce détachement fut suivi par le 2ᵉ et le 4ᵉ régiment musulman, avec deux compagnies de sapeurs et 2 mortiers à la Cohorn. Cette petite colonne mobile, sous le prince Argoutinski-Dolgoruki, fut dirigée par Nariman et Olti, afin de disperser les bandes de Dehlis et de Lazes, à la tête desquelles Hussein-Bek et Hussein-Osman-Aga infestaient le pays. Ayant atteint par Bar le sommet du Tavro-Dagh, elle rencontra au

village d'Akras, près de Nariman, 800 Dehlis, les défit, leur enleva deux drapeaux, 78 chevaux et 2,000 brebis. Se tournant ensuite vers Olti, où Hussein-Bek s'était retranché, elle força son camp, et contraignit Olti de se rendre avec toute sa garnison, six pièces de canon et deux mortiers.

Cependant, le départ successif de ces deux détachemens ne resta pas ignoré du Séraskier. Récemment nommé à son poste, il désirait se signaler par quelque haut fait, ou au moins par le déploiement d'une certaine énergie. Aussi saisit-il avec empressement l'occasion que lui offrait l'éloignement notoire de quelques troupes russes, pour faire courir le bruit de l'évacuation prochaine d'Arzerum, espérant ainsi ranimer le courage abattu des populations musulmanes. Cette ruse eut l'effet desiré. L'esprit inflammable des populations asiatiques s'ouvre facilement aux séductions des espérances les plus illusoires, quand elles flattent leur amour-propre et leur réputation de courage. Autant elles se soumettent docilement à un ennemi triomphant, autant sont-elles promptes à reprendre les armes à la moindre chance de succès. Leurs habitudes guerrières secondent ces brusques péripéties, dont l'histoire de ces contrées a fourni tant d'exemples.

Aussi sur le premier bruit de la retraite des Russes, les Kurdes et les Lazes, oubliant leurs anciennes inimitiés vinrent se grouper sous les drapeaux du Séraskier. Laze lui-même, Osman-Pacha sut habilement exciter l'ardeur de son peuple, et se vit bientôt à la tête de masses nombreuses.

Peu propres à résister en rase campagne au choc intense d'un front d'infanterie régulière, les Lazes, qui combattent presque toujours à pied, sont excellens tireurs, pleins de per-

sévérance, sobres et durs à la fatigue; ils ont formé de tout temps la meilleure infanterie turque. Rien n'égale leur témérité, derrière des haies et des abattis. Un de leurs proverbes dit, qu'un Laze abrité d'une pierre et muni d'une croute de pain noir, se défendra cinq jours contre cinq agresseurs. Aussi considéraient-ils avec le plus profond mépris, les habitans d'Arzerum qui avaient livré leur ville sans coup férir. Un Laze, disaient-ils, ne livrerait pas ainsi la pierre qui lui sert d'abri.

Dix mille hommes étaient concentrés à Baïburth, six mille à Tchifflik, un corps intermédiaire placé à Ghumich-Khané liait ces deux corps qui formaient l'aile gauche du Séraskier.

Son aile droite, composée de quatre mille Delhis, Spahis, Kurdes et Arnaüts, sous les ordres du pacha de Vann, campait dans le district de Terdjan et principalement à Pun.

Miklachevski posté sur la route d'Achkale à Pekeridje, fut bientôt attaqué par le pacha de Vann, qui le premier commença les hostilités; grâce à l'habile dislocation des troupes, il fut secouru à temps par Muravieff, venu d'Ach-Kalé avec une partie de ses forces. L'ennemi fut battu, perdit son camp, ses vivres, ses munitions, un canon, et fut poursuivi jusqu'à Pun; il essaya même vainement de défendre ce village, qui, après avoir été pris, fut livré aux flammes. Les Kurdes se replièrent en partie sur Ersingan. Ayant laissé Miklachevski à Mamakhatun, Muravieff revint lui-même à Ach-Kalé.

Cependant, le général en chef instruit des tentatives d'Isaak-Pacha de Vann sur son flanc gauche, et des apprêts guerriers du Séraskier à Tchifflik et Baïburth, fit suspendre aussitôt le départ des échelons destinés à hiverner en Géorgie. L'exemple d'Akhaltsikh, pendant la dernière campagne, lui avait

prouvé que malgré les difficultés d'approvisionnemens, il ne pouvait diminuer sans danger la garnison d'Arzerum, s'il ne parvenait pas, au préalable, à battre et à disperser les troupes ennemies et à soumettre le Lazistan.

Le bruit de la prochaine conclusion de la paix courait, il est vrai, parmi les habitans, mais il contrastait tellement avec l'attitude du Séraskier, que le général Paskévitch le considéra comme une ruse de guerre. Il se prépara donc à profiter des derniers jours d'automne pour lui porter un coup décisif.

Dans cette pensée, il a vu avec plaisir se grossir les rangs d'Osman-Pacha. Il espère qu'avec ses forces s'accroîtront aussi sa hardiesse et sa présomption, et qu'il sera entraîné à accepter un combat que la prudence et les circonstances lui faisaient une loi d'éviter. Enfin, le moment étant venu, le général passe sans balancer à des mouvemens décisifs.

Nous avons vu que les troupes du Séraskier occupaient les deux points de Tchifflik et Baïburth, ayant leur réserve commune sous les ordres immédiats du Séraskier à Gumich-Khané. Il était évident ainsi que si l'armée avançait sur Tchifflik, le Séraskier, en ne lui opposant ici qu'un faible rideau pouvait concentrer rapidement ses forces à Baïburth pour la prendre à revers, ou marcher sur Arzerum. En conduisant, au contraire, l'attaque contre Baïburth, le général russe accablera l'aile gauche turque avant qu'elle ne soit secourue, la séparera du Séraskier, et après l'avoir rejetée dans les montagnes d'Ispir, pourra se tourner contre l'aile droite et lui faire subir le même sort.

De plus, Baïburth, capitale du Lazistan, continuait à être le point de ralliement de ce peuple; sa chute devait donc exercer



sur eux une influence salutaire. Plus que jamais, cependant, le succès dépendait de la célérité et du secret de l'entreprise. Aussi, ayant laissé Pankratieff avec 5 bataillons et demi à Arzerum; et Miklachevski à Ach-Kalé, avec six compagnies d'infanterie, le 3e musulman et six pièces légères, afin d'observer sa gauche contre le pacha de Vann, le général Paskévitch, qui voulait dérouter l'ennemi et le laisser dans l'indécision sur ses projets, divisa son corps en deux colonnes.

La première, aux ordres de Potemkine :

4 bataillons,
1 régiment de houlans,
2 régimens kosaques,
une partie du 3e musulman,
6 bouches à feu,

marcha par le Kop-Dagh et les villages de Karnakaban et Kop.

La seconde, aux ordres du général Guillenschmidt :

3 demi-bataillons,
100 pionniers,
1 régiment de dragons,
la Hayta,
24 bouches à feu,

suivit la route de Khochupungar et Djan-Uran.

Parties le 24 d'Arzerum, elles se concentrèrent le 26 vers midi à Miss-Maydan. Les mines étaient abandonnées par les habitans et les ouvriers : on ne put rien savoir sur les forces des ennemis.

Les éclaireurs avaient enlevé, il est vrai, plusieurs piquets turcs, mais leurs dépositions n'apprirent rien de positif à cet

égard; les plus hautes évaluations portaient à quinze mille hommes les Lazes réunis à Baïburth. Telle fut aussi l'opinion d'un marchand persan venant de cette ville avec une caravane tombée au pouvoir des Russes. Un marchand arménien, qui en faisait également partie, assurait au contraire qu'ils n'étaient que cinq mille combattans et fuiraient à l'approche des Russes.

Au milieu de notions si contradictoires et qui avaient fait admettre généralement, parmi les chefs et les officiers russes, l'idée que le combat ne serait pas accepté, le général en chef, ayant pour principe de ne jamais mépriser ses adversaires, apporta la plus grande prudence dans ses mouvemens, et ne jugea aucune précaution inutile.

La route qui conduit à Baïburth, suit la vallée de Tchorokh, jusqu'aux villages de Matchur et de Ghiaz ; là, elle se divise en deux branches. L'une, continue à côtoyer le lit du torrent à travers des défilés étroits, et débouche à Baïburth par une plaine découverte sous le feu de la place.

La seconde tourne brusquement à gauche, rejoint les routes de Tchifflik Terdjan et Balakhor, et conduit à Baïburth par des hauteurs qui dominent cette place à une petite portée de fusil.

D'après la connaissance que le général russe avait déjà des localités, il résolut de s'emparer dans la journée du 26, du point de jonction des routes, et de s'y établir. Laissant ainsi l'ennemi dans l'incertitude sur la direction qu'il doit prendre, il profitera de la nuit pour tourner Baïburth par le flanc gauche, et pour se jeter ainsi sur ses communications avec le Séraskier, à Ghumich-Khané.

Vers les dix heures de l'après-midi, les deux colonnes réunies poursuivirent leur mouvement par la rive gauche du Tcho-

rokh. Un parti de cavalerie longeant l'autre rive protégea le flanc droit de l'armée.

A leur aspect, les piquets turcs rétrogradent pour se replier à six verstes de Baïburth, sur un corps de mille cavaliers et de cinq cents Lazes établis sur les hauteurs et les rochers qui bordent le Tchorokh. Bientôt ils attaquèrent vivement les avant-postes de la rive gauche. Une démonstration de quatre régimens de cavalerie et de six pièces de canon suffit pour les refouler vers les gorges des montagnes. Leur tentative contre la cavalerie de la rive droite fut aussi vaillamment repoussée. Le combat se convertit en une fusillade assez vive entre les avant-postes. Pendant ce temps, l'embranchement des deux routes étant atteint, le général en chef russe fit occuper celle qui suit la vallée du Tchorokh par deux bataillons, une partie de la cavalerie et douze bouches à feu; tandis que le gros de l'armée, masqué par ce rideau, convergea à gauche et campa entre les villages de Matchur et de Ghiaz, sur le débouché de la route qui conduit à Baïburth par Aruzga. Les dépositions des prisonniers et de quelques paysans, portaient les défenseurs de Baïburth à douze mille combattans et six pièces de canon; on annonçait en outre la prochaine arrivée d'un renfort considérable amené par le Séraskier, posté déjà à Balakhor. Ces données confirmèrent le général en chef dans le projet qu'il avait déjà d'effectuer le mouvement latéral par Aruzga, pour aborder Baïburth par sa face méridionale. En effet, non seulement il empêchait ainsi la jonction du Séraskier, mais interceptait encore les routes de Varinjna, d'Arzagan et de Khart, et ne laissait aux Lazes pour retraite que les sentiers des montagnes d'Ispir.

A cinq heures du matin, les colonnes s'ébranlèrent dans l'ordre suivant :

Dans l'avant-garde. Le général Sergéïeff avec trois régimens kosaques et une compagnie de sapeurs.

Dans le corps de bataille.

En première ligne : Quatre demi-bataillons et douze pièces d'artillerie kosaque.

En seconde ligne : Six compagnies d'infanterie.

En troisième ligne : La cavalerie avec six pièces de canon.

Suivait la réserve, composée de douze compagnies d'infanterie et douze pièces d'artillerie.

Toutefois, la marche ne put s'exécuter d'après les dispositions, les localités forcèrent l'artillerie de se mouvoir sur une file ; le développement des colonnes allongea tellement l'ordre de marche, que l'avant-garde débouchait déjà à Aruzga, à 3 verstes 1/2 de Baiburth, lorsque les derniers échelons quittaient à peine le camp.

Pour donner aux troupes le temps de se concentrer, Serghéïeff reçut l'ordre de s'arrêter, mais il n'était plus temps ; déjà son avant-garde avait été aperçue et se trouvait engagée. Forcé de la soutenir, il le fait avec tant de succès, qu'il culbute les Turcs et s'empare des principales hauteurs qui dominent la place du côté de l'ouest.

Appréciant l'importance qu'il y avait de retenir cet avantage, le général Paskévitch fait presser le pas à l'infanterie.

Les Turcs, qui ont reçu de nouveaux renforts, et serrent de près les Kosaques, sont forcés, à son arrivée, de céder le terrain, et se retirent au-delà d'un ravin profond, d'une pente assez rapide, et qui sépare de la ville l'éminence occupée par

l'armée russe. Le lit de ce ravin, qui part des bords du Tchorokh et des retranchemens ennemis, va rejoindre, à l'O., la route de Varijna et forme un hémicycle flanqué par une éminence conique. Baïburth, que le Tchorogkh traverse du S. au N., entouré sur toutes ses autres faces de hauteurs escarpées, n'est accessible que de ce côté, qu'on avait garni d'une double ceinture de retranchemens et d'abattis. Un camp établi en face de la position russe, était défendu par deux redoutes et une batterie qui balayait les approches des diverses routes. De nombreux détachemens d'infanterie tenaient toutes ces fortifications et 3 à 4,000 hommes la hauteur conique.

Bientôt les troupes qui avaient fait la première sortie contre l'avant-garde russe, ayant été renforcées, se portèrent en avant au nombre de 4,000 fantassins et de 2,000 cavaliers, et prirent position à une petite portée de canon.

La faute qu'elles commettaient de quitter leurs retranchemens en si grand nombre, en présence de l'armée russe, ne put échapper au général Paskévitch ; il vit la possibilité qu'il aurait, en les refoulant, de pénétrer avec elles dans la ville.

Aussitôt, il donne l'ordre de l'attaque. Muravieff avance avec 3 demi-bataillons, 6 pièces et 100 pionniers ; il est soutenu, en seconde ligne, par 3 autres demi-bataillons et 4 pièces légères. Le prince Galitzin, avec la brigade régulière des hulans et dragons et 6 pièces légères, se forme sur l'aile droite de l'infanterie pour charger l'ennemi dès qu'il sera entamé, tandis que le général Sergéïeff, avec 3 régimens kosaques et 1 musulman, déborde par la gauche et manœuvre pour intercepter les routes de Balakhor, Trébisonde et Khart.

Ces dispositions ont le plus heureux résultat. Pendant que



la première ligne de Muravieff descend le ravin qui la sépare du camp turc, la seconde, ayant rangé ses pièces en batterie, protège sa marche par un feu bien nourri.

Muravieff, ayant gravi sans résistance la hauteur occupée par les Lazes, se jette sur eux avec impétuosité. Etonnés par la rapidité de l'attaque, ils n'ont pas même le temps de décharger leurs armes et se retirent sur la hauteur voisine.

Les colonnes russes, continuant alors leur mouvement dans le même ordre, occupent également la seconde hauteur, avancent au pas de charge sur les Turcs qui, sans attendre le choc, se précipitent en masses désordonnées vers leurs retranchemens, et masquent ainsi le feu de leurs propres batteries.

La cavalerie russe saisit ce moment. Dépassant au trot la ligne de l'infanterie, elle charge avec vigueur; les lanciers renversent les premiers une des colonnes turques, la coupent de la ville et la rejettent sur la gauche vers la hauteur conique. Les dragons poursuivent les autres l'épée dans les reins et assaillent les retranchemens. Le colonel prince Andronikov, avec deux divisions de dragons, aborde la redoute gauche et l'enlève avec 2 pièces de canon, qui, ainsi que d'autres pièces légères amenées par le général Guillenschmidt, sont à l'instant tournées contre les fuyards.

La redoute du centre et celle du flanc droit avec leur artillerie, le camp turc, 2 autres pièces de canon, sont enlevés par des charges simultanées des autres escadrons de dragons. L'infanterie, qui les a suivis, occupe alors les remparts. La cavalerie est lancée à la poursuite des fuyards qui se dispersent les uns vers la ville, la plus grande partie vers la route d'Ispir;

une autre colonne a tâché de joindre la cavalerie postée près de la hauteur conique, et de se frayer la route de Khart et de Balakhor; mais talonnée par les hulans, elle tombe de front sur le détachement de Serghéïeff qui débouche déjà sur ce point; malgré une vive résistance, elle est aussi rejetée sur le pont du Tchorokh.

N'ayant que ce seul passage sur la rivière, l'ennemi encombre les avenues qui y aboutissent; deux mille hommes parviennent à le franchir, lorsque les hulans débouchent sur ce point. Sans se laisser intimider par le nombre des Lazes, ils mettent pied à terre et chargent avec impétuosité en croisant leurs lances.

Cette intrépidité augmente la terreur; 1 canon et 2 étendards sont enlevés; 200 hommes périssent dans la mêlée, autant sont faits prisonniers, le reste atteint avec peine l'autre bord et fait mine d'en défendre le faubourg; mais l'arrivée de 4 demi-bataillons d'infanterie et le feu de l'artillerie, éclaircissent les rangs des Lazes et les forcent de renoncer à leurs projets.

Leurs bandes éparses reprenant la fuite dans la direction de Dadouzar et d'Ispir, couvrent bientôt toutes les hauteurs voisines.

Nonobstant la raideur des pentes, les hulans, les carabiniers et les Kosaques de la ligne, les talonnent; une partie de l'infanterie, portant son artillerie à bras, s'établit sur une esplanade qui plonge dans la vallée encombrée de fuyards, et y sème la mort; la confusion devient générale. Cependant, à l'entrée du village de Duduzar, les Lazes, retranchés derrière des rochers, tentent de renouveler le combat; avant d'avoir le temps d'engager la fusillade, ils sont chargés à la baïonnette

par les chasseurs. Acculés d'un côté à des rochers escarpés, de l'autre à des précipices, ils continuent, néanmoins, de se défendre et périssent tous les armes à la main.

Les dragons et les Kosaques, qui ont traversé le village de Duduzar, atteignent un second détachement turc, qui n'a pas pu parvenir au sommet de l'Egri-Gout pour gagner la route d'Ispir, et s'est logé au bas de cette montagne. Cerné de tous côtés, il refuse obstinément de se rendre, et soutient avec vigueur trois attaques; cependant ses pertes successives le forcent à capituler; les 1,160 hommes qui le composent mettent bas les armes.

Les dragons et les Kosaques continuent alors à poursuivre les fuyards 16 verstes au-delà de l'Egri-Gout et leur font encore plus de 100 prisonniers.

La poursuite ne cessa qu'à 4 heures de l'après-midi. Les Turcs perdirent dans cette affaire, 6 canons, 12 drapeaux, 1,236 prisonniers, et eurent plus de 700 hommes tués.

La perte des Russes s'éleva à 100 hommes hors de combat, y compris 3 officiers tués et 7 blessés.

Sans parler des fautes des pachas, sous le rapport militaire, on ne saurait concevoir par quel esprit de cruauté ils obligèrent les habitans de Baïburth à les suivre dans leur fuite; car, malgré la bonne volonté des Russes de les épargner, beaucoup d'entre eux reçurent la mort. Par surcroît de malheur, le feu ayant pris dans la ville, une grande partie des habitations fut réduite en cendres, sans que l'on pût y porter remède, au milieu du combat.

Le Séraskier, qui arrivait à la tête d'un corps de



10,000 hommes, ne put être témoin que de la défaite de ses troupes, du triste aspect de destruction que présentait la ville et du malheur de ses habitans. Il s'empressa de rétrograder vers Balakhor.

Il dut d'autant plus déplorer cet échec, que le sang de tant de braves avait coulé inutilement. En effet, depuis plusieurs jours il avait des données officielles sur la conclusion de la paix. Le 2 septembre, jour où elle avait déjà été signée, à Andrinople, le comte Diébitch Zabalkanski avait expédié au général en chef russe, d'Asie, deux courriers, l'un par mer, l'autre par la voie de Constantinople et de Sivaz, pour lui annoncer cette nouvelle et faire cesser les hostilités.

Le bâtiment qui portait l'aide-de-camp du général Diébitch, Mogutchi, chargé de la première de ces missions, fut, le 22 et le 23 septembre en vue de Trébisonde, sans que le frère du Séraskier, qui y commandait, laissât entrer le bâtiment; il fit même tirer dessus. Ce ne fut qu'après de longues instances qu'on admit le courrier russe dans le port; mais on feignit de ne pas ajouter foi à ses paroles : « Quel est le commandant en » chef russe que vous cherchez? lui dit le pacha; le comte Pas- » kévitch n'est plus en Turquie, et la tête de celui qui l'a rem- » placé nous a été apportée. »

Comme le courrier russe insistait pour être conduit au quartier-général turc, on exigea qu'il donnât préalablement connaissance de ses papiers.

Rebuté par cet accueil, Mogutchi quitta Trébisonde pour tâcher d'arriver à l'armée russe d'Asie par un des autres ports de la mer Noire.

Dès le 23, le Séraskier était informé de ces faits; il savait en

outre, par sa correspondance officielle avec la Porte, la conclusion prochaine de la paix, et avait même reçu un firman du Sultan qui lui enjoignait de se tenir sur la défensive et d'éviter tout combat jusqu'à nouvel ordre.

Enfin le capitaine Duhamel, envoyé par terre, était arrivé, le 26, à Trébisonde, accompagné d'un courrier de la Porte et d'un interprète anglais; il y fut arbitrairement retenu par les autorités de la ville jusqu'à la réception des ordres du Séraskier. Celui-ci était déjà, dans la nuit du 26, instruit de toutes ces circonstances; il était temps encore d'en informer le comte Paskévitch et de prévenir ainsi l'affaire de Baïburth; mais des vues étroites d'égoïsme, prévalant, chez lui, sur les sentimens d'humanité, il avait jugé à propos de courir au préalable la chance des combats, assumant ainsi sur sa tête la responsabilité du sang répandu.

Le messager du Séraskier ne vint au quartier-général de Baïburth, que dans la nuit du 28.

Effrayé par la victoire des Russes, et craignant déjà les conséquences de sa présomption, Osman-Pacha, en annonçant avec la conclusion de la paix, l'arrivée prochaine d'un courrier du général Diébitch, demandait la suspension des opérations.

Ne pouvant pas compter sur les assertions du chef turc, le général Paskévitch lui fit répondre qu'un employé russe serait expédié dès le lendemain pour se convaincre de la vérité, et conclure l'armistice. Il ajouta que néanmoins, il allait, avec son armée, faire un mouvement à la rencontre de son courrier.

En effet, dès le lendemain, le Dragoman du comte Paskévitch, accompagné d'un officier supérieur, partit pour le camp

du Séraskier; le général-major Serghéïeff, les suivit jusqu'à Balakhore avec deux régimens kosaques et douze pièces de canon. Le gros de l'armée avança vers Tchifflik, et campa près d'Uruschté à 25 verstes en avant de Baïburth.

Bientôt cent un coups de canon retentirent dans le camp, et annoncèrent à l'armée la conclusion de la paix. Ce bienfait, dont jouit si rarement l'armée du Caucase, fut reçu avec joie.

En un instant, la troupe fut sous les armes, les officiers se rendirent chez le commandant en chef pour lui offrir leurs félicitations, et un long hurrah retentit dans tous les rangs.

Le soir même, le camp fut levé; les troupes reprirent le chemin d'Arzerum en deux colonnes par Baïburth et Ach-Kalé.

Le comte d'Erivan passa lui-même par Baïburth; il rassembla les habitans ruinés par les désastres de la guerre, leur fit distribuer des vivres en abondance et des sommes considérables en argent.

En même temps, des ordres furent expédiés dans toutes les directions, pour la cessation des hostilités sur toute la ligne des frontières.

On suspendit la reconstruction des fortifications d'Arzerum; les prisonniers faits à Baïburth furent relâchés, et pourvus de provisions pour quatre jours.

Rentré le 4 octobre à Arzerum, le général Paskévitch prit les dispositions nécessaires pour interner ses troupes en Géorgie. La première colonne partit le 5, les autres suivirent les 8, 9, 10 et 11 octobre. Elles s'approvisionnèrent aux étapes que sa prévoyance avait établies jusqu'en Géorgie, et subirent avant de prendre leurs cantonnemens une quarantaine de 14 jours.

Le 5 octobre, le général en chef quitta lui-même Arzerum, en y laissant la 20e division aux ordres des généraux Pankratieff, Berchman et Réout pour l'occupation des Pachaliks d'Arzerum, Baïazeth et Kars jusqu'à l'entier accomplissement des conditions de la paix d'Andrinople. Des regrets universels accompagnèrent le général victorieux. Musulmans et chrétiens se pressèrent sur son passage; les uns voulant lui exprimer leur gratitude de son administration paternelle; les autres, effrayés du départ des troupes russes, pour lui demander sa protection, et le supplier de ne pas les laisser exposés aux vengeances des Kurdes.

Le général en chef remercia les premiers et rassura les seconds. Avec l'autorisation de l'Empereur, quatre mille familles obtinrent la permission de se rendre en Russie; 96,000 ducats leur furent distribués à cet effet. Bientôt, dix mille autres familles, en tout 90,000 âmes suivirent cet exemple.

Le 17 octobre, en traversant le Saganlugh, le comte Paskévitch reçut un courrier de l'Empereur qui lui apportait le bâton de maréchal. L'endroit ne pouvait être mieux choisi.

Le 25 octobre, le comte d'Erivan était rentré à Tiflis, et avait repris le timon de l'administration des vastes provinces qui lui étaient confiées.

La campagne de 1829, illustrée par tant de beaux faits d'armes et de si rapides succès, n'avait, comme celle de 1828, duré que quatre mois. Dans ce court espace de temps, les troupes russes ayant franchi plus de 400 verstes, avaient dispersé les armées turques, conquis la capitale de l'Arménie, fait prisonnier le général en chef turc; elles avaient pris d'assaut plusieurs camps retranchés, quatre forteresses, conquis les pa-

chaliks d'Arzerum, de Musch (1), et une partie de celui de Trébisonde, et enlevé à l'ennemi 262 bouches à feu, 65 drapeaux, 10 buntchuks, le bâton de commandant du Séraskier, et trois mille prisonniers.

Le corps avait à déplorer pendant toute la campagne de 1829, la perte de 3,900 hommes en tués, blessés et morts de maladie; nombre minime, si l'on songe que dans cet intervalle, la peste exerça ses ravages sur une grande partie des points occupés.

(1) La paix était déjà conclue, lorsque le pachalik et la ville de Much furent conquis par un détachement aux ordres du colonel Réut, la grandeur des distances n'ayant pas permis de faire cesser à temps les hostilités sur ce point. Cette conquête fut, du reste, facile, et n'entraîna presque aucune effusion de sang. Elle avait été motivée par la conduite astucieuse du pacha de Much, et les plaintes réitérées des habitans, qu'il accablait de vexations.

CONCLUSION.

Principes de stratégie du général Paskévitch. -- Sa tactique contre les Asiatiques. — Son activité administrative et politique. — Coup-d'œil sur les avantages obtenus en Asie par la paix d'Andrinople.

Depuis l'établissement de la Russie au-delà du Caucase, on n'avait pas encore vu les armées de l'empire exécuter des opérations militaires envahissantes, combinées sur une échelle un peu étendue. Sans remonter aux expéditions passagères tentées sous le règne de Catherine II, on peut parcourir le cercle d'opérations des généraux Tsitsianoff, Gudovitch, Tormassoff et Rtistcheff, qui, dans ces contrées, ont commandé successivement les armées contre la Perse et la Turquie. Des faits d'armes y abondent, glorieux par le petit nombre de vainqueurs et la multitude des ennemis; mais nous y chercherions vainement ces vastes combinaisons militaires qui décèlent si bien l'homme de génie, et surent imprimer aux campagnes de 1828 et 1829, un caractère tout particulier. Les armées russes se meuvent du côté de la Perse, le long de l'Arax,

du côté de la Turquie, elles franchissent avec hésitation la chaîne de l'Allaghèz, et ne paraissent que momentanément sous Kars et sous Akhaltsikh.

La faiblesse numérique des troupes dont disposent les généraux russes contre des peuples belliqueux et fanatiques; des contrées hérissées d'obstacles physiques, devenues désertes sous les pas de l'agresseur; des climats perfides, que l'invasion de la peste rend plus pernicieux encore; c'étaient là, certes, des raisons suffisantes pour justifier leur hésitation. Cependant, au milieu des mêmes circonstances, avec des troupes également peu nombreuses, comparativement aux forces ennemies et à l'étendue des positions occupées, le général Paskévitch conçoit une guerre d'invasion et la tente avec un succès complet.

Les difficultés des lieux, la pénurie des vivres et des moyens de transports, le courage connu des ennemis, leur tenacité derrière les murs de leurs forteresses formidables; tous ces obstacles, réputés jusqu'alors invincibles, sont admirablement surmontés par les troupes qu'il conduit.

Les principes stratégiques sont invariables : cependant leur application doit se modifier selon la nature des lieux et le caractère de l'ennemi. Par la nature des lieux, car il ne suffit pas de reconnaître que tel mouvement amènera les résultats désirés; on doit se trouver en mesure de l'entreprendre, et, à cet effet, savoir triompher ici du dénuement du pays, et là ne pas se laisser prendre au dépourvu par le défaut de communications. Par le caractère de l'ennemi, parce que devant un adversaire inexpérimenté, il faut prévoir les fautes qu'il peut commettre; son impéritie doit entrer en ligne de compte dans les chances

de succès autant que les combinaisons stratégiques ; et, pour nous servir de l'expression si heureuse d'un des grands capitaines du siècle (1), il faut savoir transiger avec les principes.

Dans cette lutte, où l'on rencontre tant de difficultés inconnues dans les guerres européennes, l'homme de guerre qui présidera en Asie aux mouvemens militaires, sera obligé d'allier au coup-d'œil exercé qui embrasse avec intelligence la carte d'un pays, la prévoyance multiple qui assurera seule le succès de ces conceptions ; il joindra à la vigueur et à l'audace, l'esprit fécond qui sait dompter les circonstances imprévues.

La méthode du général Paskévitch dans ses guerres contre les Asiatiques, nous semble satisfaire à toutes ces conditions : son extrême circonspection à mûrir ses plans n'est égalée que par son audace quand il s'agit de les exécuter. Dans ses mouvemens, rien n'est livré au hasard. Par les précautions les plus minutieuses, il a écarté d'avance toutes les chances de périls ; dès lors, il peut donner carrière à cet esprit entreprenant qui, aux yeux de ceux qui n'étaient pas initiés dans le détail des opérations, a pu passer pour de la témérité.

Si la science de la stratégie consiste à combiner l'emploi de ses moyens de guerre, sur un théâtre donné, de manière à en retirer le plus d'avantage, il est évident que plus ces moyens seront restreints, plus l'habileté des combinaisons aura de part à la réussite. Que le lecteur veuille bien jeter un coup-d'œil sur la carte, mesurer les difficultés des lieux et l'étendue des frontières, se représenter vivement ce réseau d'ennemis qui les

(1) Cette expression se trouve dans une lettre que S. A. I. et R. l'archiduc Charles d'Autriche a adressée au maréchal Paskévitch.

cernent de toutes parts, et il verra de combien la tâche à accomplir dépassait les élémens de succès. Malgré ce défaut de moyens, le général Paskévitch ne s'aventure pas dans une guerre d'invasion, avant d'avoir assis sur une base solide la sécurité de l'intérieur des possessions russes, et celle des frontières. Forcé, par le défaut de points d'appui naturels, d'y consacrer une grande partie de ses forces, il sait si bien profiter de la configuration du pays, que, tout en le ceignant comme d'une barrière de fer, ses masses se groupent, compactes et serrées, vers les frontières persannes et turques, et y forment un faisceau impénétrable.

Le corps réservé aux opérations envahissantes, diminue ainsi en effectif ; mais il acquiert l'avantage de s'abandonner à l'offensive, sans être dans le cas de faire mouvoir des détachemens séparés, qui, embarrassés eux-mêmes par la difficulté des lieux et le manque de vivres, eussent forcément paralysé les mouvemens du corps principal, surtout alors que ces mouvemens devinrent plus étendus et plus profonds.

Nous nous sommes assez étendu, dans le cours de l'ouvrage sur cette dislocation préparatoire des troupes, pour nous dispenser d'entrer ici dans de nouveaux détails.

Lorsqu'enfin le général Paskévitch, ayant surmonté ces premières difficultés, porte les troupes disponibles sur les frontières turques, il allie dans le choix de ses lignes offensives autant de prudence que de sagacité.

Deux détachemens séparés agissent sur ses deux ailes ; l'un par la ligne du littoral de la mer Noire vers Batum, l'autre, par l'Arménie, vers Baïazeth. Le gros de l'armée est concentré au centre sur la chaîne de l'Allaghèz. Une faible partie en est

consacrée à garder les deux défilés de Bordjom et de Tsalki, et assure ainsi complètement son flanc droit. Le corps d'opération est massé, sur la gauche, au-delà des défilés d'Ello-Dara, près du village de Gumry.

Ces dispositions ne laissent rien à désirer au stratégiste le plus exigeant. Toutes les frontières sont à l'abri des invasions, les masses principales sont accumulées sur le pont le plus faible; mais elles y ont aussi l'avantage de pouvoir tenter, de ce point, des mouvemens d'agression décisifs. Bientôt on les voit marchant sur Kars, enlever à l'ennemi ses communications avec cette forteresse, sans jamais se dessaisir des leurs. Kars, isolé, succombe sous une attaque vigoureuse, et l'armée turque, refoulée vers les gorges du Saganlugh, ne peut plus se mouvoir au-delà de ses montagnes que par la route qui conduit par Ardagan à Akhaltsikh, le long des montagnes de ce nom, et sous la menace, ou de se voir acculé contre cet obstacle insurmontable ou d'être coupé d'Arzerum.

L'apparition de la peste dans les rangs de l'armée russe empêche le général Paskévitch de profiter aussitôt de cette situation favorable. A la faveur de son inaction forcée, l'armée turque a repassé les montagnes, et s'est échelonnée au devant d'Ardagan.

Placé dans la double nécessité de poursuivre immédiatement ses opérations afin de ne pas perdre tout le fruit de la victoire de Kars, et de recueillir ses réserves pour renforcer son armée affaiblie, le général en chef exécute alors sa marche latérale par Akhalkalaki vers Akhaltsikh. Longeant parallèlement la frontière, l'armée russe s'y appuie par sa droite,et donne la main à ses réserves par la ligne accessoire de Tsalki. L'occupa-

tion d'Akhalkalaki et de Hertvis, lui livre la ligne intérieure, et place l'armée turque dans l'alternative, ou de se voir coupée d'Akhaltsikh, ou de se jeter sous les murs de cette place et d'accepter un combat qu'elle avait soigneusement évité jusqu'alors.

Le Pacha ayant pris ce dernier parti est battu par les forces russes concentrées, et le général Paskévitch termine la campagne par l'assaut brillant d'Akhaltsikh.

En effet, la chute des autres positions turques au-delà du Saganlugh, est la suite de cette victoire. Les Turcs sont relégués au-delà des montagnes, l'armée russe maintient pour l'hiver son flanc droit à Akhaltsitkh, son centre à Ardagan, son flanc gauche à Kars. Elle occupe ainsi une position demi-circulaire aussi favorable à la distribution des approvisionnemens qu'à la disposition des réserves.

Les Turcs, reprenant l'offensive au printemps pour enfoncer cette ligne, se divisent en deux corps; l'un fait une fausse démonstration sur Kars, l'autre se porte par une marche latérale sur Akhaltsikh.

Profitant de la position centrale de ses réserves, le général Paskévitch les jette de deux parts sur l'aile gauche turque, la bat en la pressant entre deux feux, et la refoulant dans les montagnes, lui enlève sa ligne d'opérations qu'elle ne peut plus ressaisir que bien après la prise d'Arzerum.

Ayant dégagé ainsi son flanc droit, et faisant suivre à ses troupes leur ligne offensive naturelle, il les concentre au pied du Saganlugh avant que l'armée principale turque ait pu prendre l'offensive.

Ici l'armée russe aura à combattre des forces cinq fois supé-



rieures aux siennes, merveilleusement secondées par les localités.

Les Turcs, scindés en deux corps pour défendre les deux routes qui traversent les montagnes, commettent la faute de ne pas se rapprocher assez pour se secourir mutuellement. Le général russe en profite aussitôt. Tenant Hagki-Pacha en haleine par de fausses démonstrations sur la route de Medjingherte, il gagne au moyen d'une marche latérale, la route de Zevinn, franchit les montagnes, se jette dans l'intervalle ouvert entre les deux corps turcs, et intercepte leurs communications.

Cette manœuvre a fixé irrévocablement le sort de la guerre. Les pachas isolés tâchent en vain de se réunir à Zaghine. L'armée russe maîtresse de la ligne intérieure, porte successivement ses masses compactes sur chacun des corps turcs, et leur fait essuyer trois défaites complètes en deux jours. Dès lors, Arzerum et tout son pachalik se soumettent au vainqueur.

Dans tous ces mouvemens, nous reconnaissons un esprit familiarisé de longue main avec les grands principes stratégiques, aussi judicieux dans le choix des lignes offensives qu'expert à manier ses troupes. Quand l'ennemi est morcelé, on le voit gagner la ligne intérieure, et l'accabler isolément; ailleurs, il se rend maître de ses communications, et le force de combattre avec des chances de revers assuré. Habile à profiter des avantages remportés pour en tirer des résultats certains, le général russe ne se laissa jamais entraîner par la victoire à des entreprises aventureuses qui eussent dépassé ces moyens de guerre. C'est ainsi que, dans la première campagne, il se contente de rejeter les Turcs au-delà du Saganlugh, et ne se hasarde pas au-delà de ces montagnes; c'est



ainsi que l'année suivante, il se borne à l'occupation du pachalik d'Arzerum, abandonnant l'attrait brillant de la conquête de Sivaz, convaincu qu'il était que cette expédition trop excentrique alors, vu sa faiblesse numérique, serait exécutée facilement à l'entrée du printemps, et le conduirait aux portes de Scutari.

Cette retenue dans la victoire, cette juste appréciation de ses moyens de guerre, ce tact exquis à démêler la portée du succès, sont des traits caractéristiques qu'il n'est pas inutile de constater.

Ces combinaisons stratégiques furent secondées par une tactique spéciale, appropriée à la manière de combattre des Asiatiques, et calculée sur l'avantage qu'avaient contre eux des troupes aguerries, disciplinées et manœuvrières comme celles du Caucase, et qui se trouvaient appuyées, de plus, par une artillerie nombreuse et exercée.

L'ordre de marche est serré et concentré ; c'est, pour ainsi dire, une forteresse mouvante. Les parcs, que la nécessité rend si nombreux en Asie, tiennent le centre; les colonnes suivent les flancs.

L'avant-garde n'est jamais éloignée; au moindre mouvement trop menaçant de l'ennemi, elle est secourue par le corps de bataille. Ainsi sont évités les échecs partiels essuyés dans les guerres contre les Turcs, par les avant-gardes imprudemment exposées aux attaques inopinées d'un ennemi toujours supérieur en cavalerie.

L'arrière-garde, que les Turcs ont l'habitude de harceler, est toujours fermée par un détachement d'infanterie; quelque faible qu'il soit, son front serré impose encore à leurs masses irrégulières.



Les ordres de bataille de l'armée russe dans les campagnes de 1828 et 1829 se distinguent par la formation en colonnes de l'infanterie. Le général Paskévitch est le premier qui ait osé l'employer contre les masses si redoutables de la cavalerie turque.

Sous le règne de l'impératrice Anne, Münnich avait créé, dans ce but, un ordre de bataille à part.

L'infanterie était formée en un seul rectangle, protégé par une enceinte extérieure de chevaux de frise. La cavalerie tenait le centre du carré; l'artillerie les angles.

Cette construction, forte pour la défense, paralysait complètement l'offensive.

Pour parer à cet inconvénient, Rumiantsoff supprima les cheveux de frise, et divisa son armée en plusieurs carrés.

A Larga, elle avait cinq carrés, protégés par un carré principal qui tenait la seconde ligne; à Kagul, elle présentait cinq carrés sur une seule ligne avec la cavalerie dans les intervalles.

Souvoroff trouva cette construction trop peu manœuvrière.

A Rimnik, ses troupes étaient divisées en 6 carrés de 2 bataillons chacun, échelonnés en échiquier sur deux lignes. Sa cavalerie tenait la troisième ligne. A Fokchany, il suivit les mêmes dispositions.

Son exemple fut imité par le prince Repnine à Matchine, par le prince Bagration, à Tataritsa. Aux batailles de Chumla et de Batyn, livrées aux Turcs par Kamenski, on vit l'attaque en colonnes, mais ce ne fut qu'accidentellement. Dans les affaires subséquentes de cette époque, Kamenski, et après lui Koutousoff, continuèrent à employer la formation en carrés sur deux lignes en échelons avec la cavalerie en troisième, introduite

par Souvoroff. Dans son écrit intitulé : *Conversations avec mes soldats,* ce grand homme de guerre, qui cherchait à mettre la science à la portée des plus simples intelligences s'exprime ainsi :

« En rase campagne, la ligne déployée contre des troupes » régulières ; les carrés contre les musulmans ; jamais de co- » lonnes. Mais il peut arriver que, contre les Turcs, un » carré de 500 hommes ait à percer une masse de 5 à » 6,000 ennemis, alors, flanqué sur les ailes par les autres » carrés, il se ploiera en colonne d'attaque. »

L'ordre de bataille introduit par lui (1), et sanctionné par ses victoires, avait rendu les troupes plus maniables ; mais il faisait reposer tout le succès sur le courage de l'infanterie. L'artillerie, éparpillée aux angles, perdait les trois quarts de ses feux, et devenait ainsi un moyen secondaire.

Le général Paskévitch fut d'autant plus frappé de cet inconvénient, qu'il plaçait, avec raison, dans un bon emploi de l'artillerie son principal moyen de guerre, et y voyait la possibilité de suppléer à la faiblesse numérique de son infanterie. Il lui rendra donc toute sa force destructive en rétablissant son action concentrique.

(1) Les Français en Egypte se sont aussi servi contre les Mameluks et les Turcs, de la construction en carrés. Aux batailles de Chébréis, des Pyramides, du Mont-Thabor et d'Héliopolis, sous Napoléon et Kléber, leurs armées étaient formées en carrés échelonnés, ayant leur artillerie aux angles et les bagages au centre. Lors de la prise d'Alger, en 1830, ils continuèrent à se former de la même manière, et ce ne fut que plus tard qu'on les vit employer les colonnes.

Dans cette pensée, son armée se divise en corps de bataille et en réserve.

Le corps de bataille est partagé en trois lignes.

En première ligne : L'infanterie en colonnes d'attaque (de 1 bataillon et au-dessous) avec l'artillerie dans l'intervalle du centre.

En seconde ligne : L'autre moitié de l'infanterie également en colonnes d'attaque.

En troisième ligne : La cavalerie avec son artillerie dans l'intervalle du centre.

La réserve placée à distance, selon les localités, est formée également sur deux lignes dans le même ordre.

On ne peut qu'admirer la pensée simple, mais féconde qui lui suggéra cette formation.

Il est dans les habitudes de combattre des Turcs, de déborder les flancs de leurs adversaires. En leur opposant un ordre de bataille profond, on les forçait, pour atteindre la queue, d'étendre leur ligne et de prononcer davantage leurs mouvemens de conversion. Dès-lors, leur centre affaibli et foudroyé, en outre, par le feu concentrique de l'artillerie, était rompu sans peine par un simple mouvement offensif de la première ligne russe, tandis que leurs ailes se trouvaient prises entre deux feux par le corps de bataille et par la réserve.

Voilà les principes de tactique qui ont valu à l'armée russe ses victoires sous Akhaltsikh, à Kaïnly, Isti-Su, Milli-Duz, Kars et Baïburth.

Quant à l'art d'attaquer les forteresses et les camps retranchés, et de livrer les assauts, il mérite d'autant plus de fixer l'attention, que le général Paskévitch a eu à lutter contre un

peuple connu principalement pour sa tenacité, lorsqu'il combat à couvert.

Obligé d'agir contre un ennemi souvent quatre fois supérieur en nombre, le général en chef, avant tout, doit assurer sa propre position sous les murs de la place assiégée.

Le choix de cette position est calculé de manière à faciliter l'investissement de la place, sans nécessiter un trop grand morcellement des troupes.

Ce premier but atteint, c'est un emploi judiciaire de l'artillerie qui ouvrira le siége. Des batteries formidables, rapprochées autant que possible, afin d'éviter l'inutilité et la longueur des travaux, frayeront la route aux colonnes et les protègeront pendant l'assaut.

Lorsqu'il était jeune officier, ayant monté lui-même à la brèche, le général Paskévitch vit souvent les colonnes assaillantes inutilement sacrifiées, parce qu'on négligeait de les appuyer par des feux d'artillerie bien disposés. Devenu général en chef, il a dirigé toute son attention sur ce point, et on le voit obtenir ainsi des résultats inattendus.

Des assauts comme celui d'Akhaltsikh ne coûtèrent que 600 hommes; autrefois on y eût sacrifié des milliers de soldats.

Nous ne terminerons pas cet aperçu, sans donner de justes éloges à l'ardeur infatigable et à la valeur éprouvée de l'armée du Caucase. Rompue aux fatigues, vieillie sous les drapeaux, aguerrie à tous les dangers par ses luttes avec les montagnards, cette armée était commandée par des officiers instruits et expérimentés, aussi capables de saisir les ordres de leur chef

que prompts à les exécuter fidèlement. Aussi avons-nous vu, durant toute la guerre, et même au milieu des assauts meurtriers livrés de nuit, l'ensemble, l'ordre et la discipline régner constamment parmi les troupes. De là naquit cette confiance mutuelle du chef et de ses soldats, et, peut-être, elle seule pouvait conduire un corps aussi faible aux rives de l'Euphrate et du Tigre.

Si, au milieu des soucis de deux guerres consécutives, le général Paskévitch n'a pu consacrer autant de soins qu'il l'aurait voulu au gouvernement civil de l'intérieur, son activité administrative s'est exercée sur son armée.

Nous avons vu les difficultés que devait rencontrer l'organisation des parcs de vivres et de munitions, et celle des hôpitaux. Le corps d'opérations russe n'était pas nombreux, il est vrai; toutefois, les entraves provenaient principalement du manque de communication et du dénûment complet du pays.

Par une organisation bien entendue de ses parcs, et en adoptant les arabas des indigènes comme moyens de transport, le général russe, non seulement surmonta tous les obstacles, mais il réalisa des économies pour le trésor.

Comme il n'était pas en son pouvoir de créer de nouvelles ressources, il utilisa avec succès celles qui existaient. Là où des réquisitions et des mesures de rigueur eussent, sans profit, excité l'animosité, le général russe sut par l'appât de l'or, si grand pour les orientaux, réaliser des marchés qui n'étaient point onéreux. Chez les Kurdes, au contraire, il ne leur donna la paix qu'en retour de contributions en nature. Enfin, les expéditions des fourrageurs étaient organisées de manière à

ce que la surabondance de la veille n'amenât pas la disette pour le lendemain.

Le même ordre régna pour les provisions de bouche et de guerre trouvées dans les forteresses conquises, afin que rien ne fût détourné des besoins de l'armée.

Aussi, grâce à cette tendance soutenue vers un but unique, grâce à cette sollicitude incessante pour le bien-être de son armée, le général en chef a pu profiter de ses victoires sans sacrifier la vie et la santé de ses soldats. Les faits attestent que ses soins étaient vraiment paternels. Une armée affamée se bat mal et marche plus mal encore; bientôt elle encombre les hôpitaux. Dans tout le cours de la guerre, nous voyons, au contraire, de longues marches effectuées au milieu de combats continuels, sans que le soldat en pâtit.

Les militaires savent qu'en guerre, et surtout dans les climats perfides de l'Asie, l'hôpital, pour le soldat, c'est la mort! Ici les résultats ont été bien différens. Au bout de quelques semaines, les ambulances et les hôpitaux renvoyaient à l'arles 4/5[e] des malades.

Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit des mesures prises à l'apparition de la peste, par le général Paskévitch; il nous suffira de remarquer que jamais elle n'a été combattue avec autant de succès.

L'esprit d'ordre, que le général russe portait dans l'administration de son armée ne l'abandonnait pas dans celle des provinces conquises.

Par son habileté à manier les peuples vaincus, par le talent qu'il mit à utiliser les ressources de ces pays alors nouveaux pour lui, il parvint à faire naître les regrets unanimes des mu-

sulmans de Kars et d'Arzerum lors du départ des troupes russes. Leur crainte de passer encore une fois d'un ordre de choses régulier au despotisme brutal des pachas, ne paraîtra pas étonnante, sans doute ; mais elle n'en restera pas moins comme une preuve éclatante de l'affection que les vainqueurs surent inspirer par leur équité.

Le fanatisme ardent qui animait les populations musulmanes disparaissait, pour ainsi dire, sous les pas des vainqueurs. Le général en chef n'appréciait pas moins ce triomphe de sa politique que ceux qu'il devait à ses armes. Au moment où il venait de prendre d'assaut le camp de Haghki-Pacha sur le Saganlugh, il vit arriver auprès de lui le colonel Especho. Cet officier supérieur du génie, attaché à sa personne, était resté sur les frontières russes, chargé de l'organisation d'un pont. Pour rejoindre le quartier-général, il venait de traverser tout ce pays montueux et boisé avec une simple escorte de quelques Kosaques, et avait toujours trouvé le meilleur accueil des populations. « Je vous remercie, lui dit le général en chef, lorsqu'il eut entendu son rapport ; vous m'annoncez-là une seconde victoire, » qui vaut presque celle que je viens de remporter. »

Le respect pour la religion, pour les usages, pour les formes judiciaires des musulmans, caractérise partout l'installation des gouvernemens russes dans les provinces conquises. On allège les impôts, on en régularise la répartition, on donne de l'essor au commerce par des achats de vivres. Aucune vengeance n'est tolérée de la part des Grecs et des Arméniens contre les musulmans ; la tolérance est même si grande, à leur égard, qu'on pourrait accuser les Russes d'indifférence envers ces populations chrétiennes qui relevaient enfin leurs têtes cour-

bées sous un joug odieux. Si leurs espérances étaient naturelles, il était aussi à prévoir que ces esclaves de la veille, délivrés de leurs chaînes, brûleraient d'assouvir leurs vengeances contre les oppresseurs. Force était donc de modérer leur fougue inopportune. Aussi le général Paskévitch établit, pour les Grecs et les Arméniens, sûreté et égalité devant la loi, sans leur accorder aucun privilége; politique sage, méconnue peut-être dans le principe par les chrétiens de ces contrées, mais dont, plus tard, ils ont, sans doute, apprécié les bienfaits.

Dans l'esprit du général russe, c'était leur épargner pour l'avenir des réactions funestes et les malheurs inséparables d'une migration en masse.

On a beaucoup écrit sur les menées des agens russes pour opérer cette mutation de domicile d'une partie des Arméniens et des Grecs. Nous affirmons, avec connaissance de cause, que le général Paskévitch était loin d'encourager de semblables projets. Il savait que ces peuples devraient quitter un ciel serein, un climat doux, un pays fertile, la contrée, en un mot, où les traditions placent le paradis terrestre, pour des lieux presque sauvages, qu'un travail, peu conforme à leurs habitudes, pouvait, seul, rendre à la culture. Il prévoyait, de plus, que ces peuples, habitués à la licence, n'obéiraient que difficilement au frein des lois, et qu'une administration régulière leur serait plus à charge que le despotisme.

Voilà les motifs qui engagèrent le général russe à s'opposer long-temps à leurs désirs. Toutefois, les objections qu'on leur fit ne produisirent que peu d'effets. Le court règne de paix et de tranquillité dont ils avaient joui sous la nouvelle adminis-

tration, réveilla chez les uns des sentimens d'indépendance et de liberté, tandis que chez les autres, on voyait naître la crainte d'éprouver encore les vexations sous lesquelles ils gémissaient depuis tant de siècles. Leurs sollicitations devinrent de plus en plus pressantes.

Dans cet état de choses, le général Paskévitch ne pouvait plus balancer sans jeter sur sa politique le semblant odieux de vouloir abandonner ses co-religionnaires aux vengeances musulmanes. Il songea donc à régulariser cette migration.

Après leur avoir distribué la somme d'un million, après avoir pourvu à leur entretien pendant leur marche en leur fournissant des vivres par étapes, restait le soin de leur procurer des établissemens commodes et qui pourraient compenser ceux qu'ils avaient quittés. Il leur désigna la province nouvellement conquise de l'Arménie, et les concentra ainsi autour du couvent d'Esmiadjin, qui est la métropole de leur religion.

Pour assurer plus efficacement l'exécution fidèle de ces mesures jusque dans leurs moindres détails, le général Paskévitch désigna des officiers choisis parmi les indigènes. Inutilement veut-on trouver dans toutes ces dispositions exécutées avec loyauté et franchise la moindre trace de machiavélisme; les esprits impartiaux n'y verront que des actes d'humanité.

Et maintenant, pour terminer, qu'il nous soit permis de jeter un coup-d'œil sur la politique générale de la Russie. Elle a, non seulement dans ses relations avec les puissances limitrophes, mais encore dans la composition même de ses possessions au-delà du Caucase, un vaste champ à exploiter.

Pour les gouverner avec succès, il faut, à l'aide d'une étude



particulière, savoir déployer à temps de la sévérité, et souvent aussi semer de l'or, ou flatter l'amour-propre et la vanité des chefs ; il faut, à l'emploi de la force, préférer quelquefois encore cette devise politique : *Divide et impera.*

Et cette action politique de la Russie, devait s'exercer, au milieu des excitations et des tiraillemens incessans des deux grandes puissances mahométanes limitrophes qui, bien qu'elles fussent ennemies l'une de l'autre, réunissaient leurs efforts vers un but commun, celui d'attiser le feu de la rébellion contre l'autorité russe.

Si l'on songe que toute la Haute-Asie forme une espèce de féodalité où les divers pachas, quoique soumis nominativement au sultan, sont, par le fait, complètement indépendans comme les pachas de Musch, de Vann, de Baïazeth, d'Akhaltsikh ; que l'autorité de ces pachas, elle-même, est contestée par les Beks puissans de leurs pachaliks, qui n'ont, à leur tour, sur leurs sujets, qu'un pouvoir mal défini ; qu'en un mot, toute la haute Asie présente l'aspect d'une vaste démocratie sans frein, sur laquelle plane un sabre comme loi unique, on verra combien la guerre compliquait les ressorts politiques qui durent être mis en jeu.

La guerre avec la Turquie n'était pas encore résolue par le cabinet de Saint-Pétersbourg, que la Porte se posait déjà en puissance hostile, et menait sourdement contre la Russie une guerre de politique et de religion ; son but était, d'un côté, d'exciter la Perse à reprendre les armes et à faire cause commune avec elle, de l'autre, de fomenter des troubles dans les possessions de la Russie.

Combattre cette double influence de la Porte, telle a été la

pensée dominante de la politique du général en chef russe, pensée qu'il sut réaliser au milieu des chances les plus diverses.

Elle se dessine surtout nettement dans sa conduite à l'égard du Ghuriél et de la Perse. Envers le Ghuriél, il garde des ménagemens ; il se borne à des remontrances, afin de retarder ainsi le moment d'une explosion qui pourrait servir de fâcheux antécédens pour d'autres provinces ; il juge, d'ailleurs, avec raison, que les succès de l'armée russe éloigneraient complètement ce danger passager. En Perse, au contraire, il tient le langage ferme et impératif du vainqueur ; s'il veut maîtriser le Schakh, il le fait en invoquant le souvenir des défaites essuyées.

Mais c'est principalement au milieu de la crise de 1829, lorsque la Porte, profitant de l'attentat de Téhéran, redouble d'insistance auprès du Schakh pour l'entraîner à la guerre, que la position de la Russie se complique. La moindre apparence de faiblesse devait immanquablement entraîner une collision ; aussi la belle lettre adressée à Abbas-Mirza restera-t-elle comme le modèle de cette franchise pleine de dignité, de cette confiance née du sentiment de la force qui convient seule à la politique d'une grande nation. La satisfaction qu'elle procura à la Russie en est une preuve éclatante.

Bientôt, cependant, de nouvelles victoires permettent au général en chef d'adopter une marche plus décidée ; avec les opérations envahissantes sa politique prend aussi un caractère agressif. Ce n'est plus la Porte qui suscite des troubles, c'est lui qui enrôle les Musulmans contre les Turcs ; c'est lui qui gagne les principaux chefs des peuplades kurdes ainsi que le pacha de Musch, et les maintient dans une neutralité parfaite ;

on le voit enfin, qui d'Arzerum, fait à la Perse des remontrances sévères accompagnées de menaces.

C'est ainsi qu'il se pose, à l'égard de la Turquie, dans une attitude ferme et imposante. En effet, si l'apparition des armées chrétiennes sur les rives de l'Euphrate, si leurs marches sur Sivaz et Trébisonde firent trembler le Sultan, il ne put voir avec moins d'effroi la trahison de plusieurs chefs, l'aliénation de peuplades entières, le calme et la satisfaction même avec lesquels la population si nombreuse d'Arzerum et de toute la Haute-Asie subissait la loi du vainqueur.

Il démêlait, avec raison, dans cette désaffection générale, des symptômes de démembrement qui pouvaient d'autant moins le laisser tranquille sur l'avenir de son empire, que, les Grecs et les autres chrétiens de ces contrées, réveillés du long sommeil de l'esclavage, voyaient dans l'apparition des Russes l'heure si désirée de la délivrance.

Dans cet état de choses, la chute de l'empire ottoman paraissait inévitable; elle se trahissait par la résignation des uns, par les espérances renaissantes des autres. Avec une armée comme celle du Caucase, et un chef comme Paskévitch, cette catastrophe n'était pas impossible; les événemens, plus forts que la volonté humaine, pouvaient l'amener.

La Porte le sentit, et la situation des affaires en Asie ne contribua pas peu à la conclusion si précipitée de la paix d'Andrinople.

Quant aux conditions de cette paix, le général en chef du Caucase, dut, par sa position, y rester étranger. C'est, toutefois, à sa prévoyante sollicitude que l'on doit les conquêtes d'Akhaltsikh et la destruction de ce repaire de brigands, tou-

jours si redoutables à la Géorgie ; enfin, la nouvelle ligne de frontières qui forme aujourd'hui la limite des deux empires.

Il n'a pas dépendu du général Paskévitch que cette ligne ne fût plus forte et plus avantageuse. Selon son opinion, la chaîne du Saganlugh, barrière naturelle de ces contrées, devait aussi servir de limite politique. La Russie eût conquis ainsi, avec des avantages stratégiques et topographiques, le pachalik de Kars tout entier ; pays de vallées étendues, d'une fertilité proverbiale, et qui, peuplé des familles chrétiennes émigrées de la Turquie, eût servi de grenier aux provinces du Caucase et pouvait suffire à la subsistance de l'armée.

La postérité appréciera, sans doute, la politique pleine de sagesse de l'Empereur Nicolas, de ce prince éclairé, qui sut préférer à la gloire si enivrante des conquêtes, la pensée magnanime d'arrêter deux fois dans sa chute le colosse ébranlé de l'empire ottoman.

FIN.

NOTES.

NOTE A LA PAGE 297.

Dans un moment où une controverse assez vive a lieu sur la nature de la peste et sur la nécessité ou l'inutilité des quarantaines, il nous paraît à propos de nous appuyer de l'expérience acquise par l'armée russe dans la Turquie d'Asie, pour fournir un document de plus à ceux qui s'occupent à résoudre cette question si importante pour l'humanité. Si l'on ne peut contester à ce fléau le caractère d'une épidémie; s'il est évident que, dans certaines conditions atmosphériques, cette maladie naissant, pour ainsi dire, fortuitement, suit la marche de toutes les autres épidémies, augmente d'abord d'intensité, jusqu'à ce qu'elle ait atteint son apogée, puis décline et finit par s'éteindre, sans qu'aucune mesure ait été adoptée pour cela; il n'en est pas moins vrai, cependant, que, pour la plupart du temps, elle naît au moyen de la contagion, et se propage par elle, et qu'en supprimant cette contagion, on étouffe l'épidémie.

Les succès obtenus à cet égard dans la Turquie d'Asie et dans quelques-unes des provinces russes du Caucase, où la peste s'était déclarée en 1828, 1829 et 1830, nous en fournissent la preuve évidente. Par ordre du général Paskévitch, les mesures suivantes furent généralement adoptées :

1° Non seulement les régimens, les bataillons et les compagnies campaient séparément, mais les tentes elles-mêmes étaient dressées à une certaine distance les unes des autres.

2° Tous les effets appartenant aux généraux, aux officiers ou aux soldats,

les tentes, les habits, les fournimens, les armes, les harnais, etc., étaient plongés pendant vingt-quatre heures dans de l'eau courante, et pendant quarante-huit heures dans de l'eau stagnante; en outre, les effets en étoffes molles qu'on pouvait suspecter d'infection étaient passés au battoir. Le train était lavé.

3° Tous ceux qui faisaient partie de l'armée devaient se baigner journellement ou se laver tout le corps; les chevaux et le bétail étaient également conduits à la rivière.

4° Des gants de peau furent distribués à tous les soldats; ils étaient enduits d'huile ou de graisse, et l'on avait ordre de ne rien toucher avec la main nue.

5° A table, même à celle du commandant en chef, on ne se servit plus ni de nappes ni de serviettes.

6° Hormis le pain, tous les objets fournis au camp étaient passés par l'eau.

7° Tous ceux qui faisaient partie de l'armée, depuis le commandant en chef jusqu'au tambour (ainsi qu'il est dit dans l'ordre du jour), étaient assujettis à la visite des officiers de santé. Cette révision avait lieu en présence des différens chefs, et chaque individu visité successivement devait se frapper aux aines et aux aisselles, afin de découvrir ainsi le moindre indice d'un bubon pestilentiel. Chaque chef faisait deux fois par jour son rapport aux généraux de brigade, qui, de leur côté, rendaient personnellement compte au général en chef du résultat des visites sanitaires.

8° Ceux qui portaient les indices incontestables de la peste étaient envoyés aussitôt dans la division de l'hôpital des pestiférés. Ceux dont la maladie était douteuse étaient admis dans une division séparée, mais on suivait à leur égard les règlemens de quarantaine ordinaires.

9° Les tentes dans lesquelles avait couché un pestiféré étaient aussitôt transportées, avec tous les effets et les hommes qui s'y trouvaient, au-delà du tracé du camp, et entourées d'un cordon pour huit ou quinze jours, selon que le cas de peste se confirmait ou non. La tente et les effets étaient plongés dans l'eau par ceux même qui l'habitaient.

10° On tâchait d'entretenir, par toutes sortes de moyens, la gaîté des soldats : la musique et les chanteurs se faisaient entendre partout. Les Géorgiens, qui aiment ces sortes de plaisirs, dansaient et chantaient pendant toute la nuit, et il y eut parmi eux beaucoup moins de malades.

11° L'emplacement des camps était fréquemment changé ; on les établissait ordinairement près des cours d'eau, et on livrait aux flammes les anciennes baraques, les lits de camp et les autres objets qu'il était inutile de transporter.

12° Les forteresses, les villes et les villages où la peste se déclarait, étaient aussitôt scindés en diverses parties, pour faciliter la surveillance, et investis de cordons sanitaires. Les vivres étaient transmis par ce cordon, et sans communiquer avec les habitans. Les maisons où avaient couché des pestiférés étaient lavées et aérées avec soin et replâtrées à neuf intérieurement. Toutes ces maisons étaient désignées par un petit drapeau jaune.

13° Les troupes quittaient les endroits attaqués par le fléau, et bivouaquaient dans les environs après avoir purgé leurs vêtemens au moyen de l'eau.

14° Les lazarets et les hôpitaux où la peste se déclarait étaient aussitôt évacués, et les malades étaient chargés eux-mêmes de la désinfection et du transport de tous les effets d'hôpitaux.

15° En général, pour la désinfection des objets appartenant aux pestiférés, on se servit toujours de l'eau comme du moyen le plus efficace. En 1828, on y joignait des fumigations au moyen d'acides minéraux ; mais en 1829, l'efficacité de l'eau ayant été reconnue, on l'employa exclusivement, hormis pour les objets dissolvables.

Il ne sera pas inutile de faire observer ici que, d'après les rites de la religion mahométane, les Mullahs sont obligés de laver les morts. Cet usage fut observé religieusement pendant toute la durée de la peste, et jamais aucun de ceux qui en étaient chargés ne fut atteint du fléau ; cela paraîtra d'autant plus étonnant, qu'on était obligé de laver les plaies elles-mêmes et de déprimer les bubons pestilentiels ; la seule précaution que l'on prenait était d'enduire les mains jusqu'aux coudes d'une solution de savon.

Il résulte des rapports officiels, que partout où les règlemens du général Paskévitch furent rigidement exécutés; partout où l'on se servit de l'eau comme moyen désinfectant et comme préservatif, et surtout là où ce moyen fut employé dès la première apparition du mal, la peste cessait entièrement de sévir dès le quatorzième jour. Une quarantaine de quatorze jours suffisait alors pour s'assurer de la cessation complète du fléau; et lorsque dans ce laps de temps aucun cas nouveau ne s'était présenté, les cordons sanitaires étaient toujours levés sans aucun danger.

Cette expérience victorieuse prouve incontestablement que la contagion est le caractère dominant de ce cruel fléau, et qu'en étouffant par des désinfections répétées et par l'isolement des malades tous les germes d'infection, on fait disparaître le principe de la maladie.

Le moyen de l'eau comme principal agent de purification, connu dans l'Orient, et indiqué déjà dans les livres de Moïse, a été pour la première fois appliqué en grand par le général Paskévitch, et le succès qui a couronné cette expérience de trois ans ne laisse plus aucun doute sur son efficacité.

NOTE A LA PAGE 429.

L'escarmouche du 14 juin 1829 est remarquable par la part qu'y a prise Alexandre Pouchkine, le poète favori de la Russie. Plus que tout autre, il avait senti ce qu'il y avait de poésie dans cette guerre d'Asie, et tout l'éclat que rejetait sur elle le caractère entreprenant du comte Paskévitch. Son âme chaleureuse, éprise de la gloire de la Russie, à laquelle il contribuait si puissamment sur un autre théâtre, et peut-être son esprit aventureux, le poussèrent à aller prendre part aux hauts faits des Russes. Il rejoignit le corps

du Caucase au moment où il allait franchir le Saganlugh. C'est sur les rives de l'Indja-Su, quand l'ennemi attaqua les flanqueurs russes, que le poète entendit pour la première fois le sifflement des balles. Inspiré par l'attrait de cette poésie toute nouvelle pour lui, il sortit de sa tente, monta à cheval, et fut en un clin d'œil aux avant-postes. Le général Raïevski, témoin de cet élan intempestif, et craignant pour les jours de son ami, dut employer presque la violence pour arracher Pouchkine du milieu des flanqueurs kosaques, où, animé de cette audace du conscrit, il saisissait la lance d'un des morts pour se précipiter sur un cavalier ennemi, au grand étonnement des Kosaques de voir parmi eux un homme en chapeau rond et en bourka. Ce fut là le premier exploit militaire de ce favori des Muses au Caucase. Depuis lors, il ne s'est plus servi des armes meurtrières, et n'a plus eu recours à son courage que dans une circonstance déplorable, mais qui couronna la gloire du poète par les larmes et les regrets de cinquante millions d'hommes.



TABLEAU

DES POINTS DÉTERMINÉS ASTRONOMIQUEMENT

AU CAUCASE ET DANS L'ASIE-MINEURE.

NOMS DES ENDROITS.	LATITUDE.			LONGITUDE EN TEMPS DE PARIS.		
Piatigorsk.	44°	2'	39"	2 heures	42'	59"
Kislovodsk.	43	54	21			
Jarskie Kolodtsi.	41	27	57			
Tiflis.	41	41	4	2	50	1
Djar, ou Nouveau Zakatali.	41	37	40			
Nukha.	41	11	46			
Akhaltsikh.	41	39	4			
Kars.	40	37	1	2	43	14
Ardagan.	41	7	15	2	41	52
Gumry.	40	46	57	2	45	46
Hassan-Kalé.	39	58	47			
Arzerum.	39	55	16	2	35	52
Baïburth.	40	15	36	2	31	13
Kilkit Tchiflik.	40	8	2	2	27	20
Petit Ararat.	39	39	10	2	48	16
Grand Ararat.	39	42	24	2	47	50
Pointe de l'Allaghez. . . .	40	31	35	2	47	24

Indications pour la prononciation des noms propres.

Dans l'orthographe des noms propres, nous avons conservé aux lettres la valeur qu'elles ont dans l'alphabet français.

Les exceptions que nous nous sommes permises sont :

La lettre *u*, par laquelle nous avons remplacé l'*ou* français.

Les diphtongues *ai*, *au*, *ei*, *ou*, etc., etc., qui doivent être prononcées séparément, comme *a-i*, *a-u*, *é-i* et *o-u*, etc.

Le *k* équivaut au *c* français devant *a*.

Le *kh* est le χ grec.

Le *gh* est le *gu* français.

L'*s* est toujours dur.

N. B. La règle que nous avons adoptée, de remplacer *c* par *k*, a donné lieu à un malentendu que nous croyons devoir signaler. On a imprimé *Cosaque*, d'après l'usage reçu en France, et aussi *Kosaque*. Ces deux manières d'écrire ce mot sont également vicieuses, et, d'après l'orthographe russe et l'étymologie du mot, il faudrait écrire *Kozak*.

ERRATA.

Page 27, ligne 7 : Kesmiks, *lisez* Kumiks.
38, 7 : sur 3 à 5 pieds, *lisez* sur 3 à 5 pieds de profondeur.
52, 2 : Kirkos, *lisez* Kirrhos.
61, 5 de la note : et avec, *lisez* et en outre.
73, 15 de la note : Sviatoslew, *lisez* Sviatoslav.
Id. 20 de la note : oslem, *lisez* Moslem.
74, 11 de la note : Khuzares, *lisez* Khazares.
90, 15 du texte : 1690, *lisez* 1790.
118, 25 : mer Noire, *lisez* mer Caspienne.
157, 16 et 16 : Pitsnada, *lisez* Pitsunda.
368, 7 : Bakul-Pacha, *lisez* Balul-Pacha.
421, 7 : Katanly, *lisez* Kotanly.
505, 4 : Ils devaient, *lisez* Elles devaient.

N. B. A la page 181, troisième alinéa, les signes de ponctuation qui précèdent les mots *d'une part* et *de l'autre* doivent se placer après ces mots.

TABLE DES MATIÈRES.

Avant-propos.

PREMIÈRE PARTIE.

TABLEAU DES PAYS DU CAUCASE.

DES PEUPLES DU CAUCASE.

TABLEAU STATISTIQUE.

Peuples montagnards du versant nord.

SECONDE PARTIE.

RÉCIT DES OPÉRATIONS MILITAIRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



